AVERTISSEMENT

Nous commençons aujourd'hui la publication du Cours de morale de P. Laffitte ; A. Comte avait élaboré le plan d'un traité de morale en deux volumes, le premier systématisant la connaissance positive (morale théorique), le second le perfectionnement (morale pratique) de la nature humaine. Une mort prématurée, à jamais regrettable, l'empêcha de l'écrire.

Son disciple, P. Laffitte, réalisa la pensée du maître et exposa une première fois, sur le plan laissé par A. Comte, le Système de morale positive théorique et pratique en 18 leçons, rue Monsieur-le-Prince, n° 10, pendant les années 1872-73 et 1873-74, en consacrant une leçon à chaque chapitre. Il l'exposa une deuxième fois pendant les années 1878-79 et 1879-80 avec plus de développement, en consacrant 20 leçons à la morale théorique et 20 leçons à la morale pratique ; et enfin une dernière fois, salle Gerson, pendant les années 1884-85 et 1885-86.

P. Laffitte publia dans la *Revue Sémerie* (Politique positive, Revue Occidentale), en 1872, 5 leçons correspondant à l'introduction et aux chapitres I, II et III du plan d'A. Comte ; en 1885, il publia dans la *Revue Occidentale* les leçons correspondant aux chapitres V, VI et VII, et à la Conclusion. On voit donc, pour la morale

Digitized by Google

théorique, qu'il existe une regrettable lacune relativement aux leçons traitant du chapitre IV (Théorie vitale), qui n'ont pas été publiées. Nous remédierons, autant que possible, à cette lacune en publiant les notes manuscrites laissées par P. Laffitte à ce sujet.

La publication de ce travail nous paraît, bien qu'une partie en ait déjà été publiée dans cette revue, d'une utilité positiviste et sociale incontestable. Ce travail, en effet, est peu connu, même des positivistes, vu la difficulté qu'on éprouve à se le procurer, les nos de la *Revue Occidentale* qui en contiennent la seconde partie étant depuis longtemps épuisés.

Il n'en a jamais été fait d'édition spéciale ; P. Laffitte le considérait comme étant encore insuffisant, et s'y était toujours refusé ; son intention était de le reprendre et de lui donner une forme et un développement définitifs ; sa nomination à la Chaire d'Histoire générale des Sciences au Collège de France et la maladie ne lui laissèrent pas le loisir de mettre son projet à exécution.

Tel qu'il est, ce travail, bien que ne représentant qu'imparfaitement les leçons professées par P. Laffitte, n'en reste pas moins précieux et peut fournir d'utiles indications pour résoudre le problème urgent de la crise morale actuelle.

Nous publions le plan laissé par A. Comte et le programme des leçons professées en 1878-79 par P. Laffitte.

Nous faisons précéder cette exposition du travail caractéristique de Fabien Mangin, *De la Transformation des droits en devoir*, publiés également dans la *Revue Sémerie*. Nous pensons ainsi, tout en satisfaisant à une convenance intellectuelle et morale que ne manqueront pas d'apprécier les positivistes, accomplir un pieux devoir en réunissant

Digitized by Google

ce que nous ont laissé de meilleur F. Magnin et P. Laffitte. Liés durant leur vie par une estime et une amitié qui ne se sont jamais démenties et qui résultaient d'une profonde harmonie de pensées et de sentiments, ils sont désormais inséparables : la mort les a réunis dans un même tombeau, symbole religieux de l'alliance intime des philosophes et des prolétaires, réalisée à un si haut degré de perfection, durant leur vie objective, par Fabien Magnin, d'abord avec Auguste Comte, ensuite avec Pierre Laffitte, son digne successeur. C'est à développer et consolider une telle alliance que doivent tendre sans relâche les principaux efforts des positivistes.

La Rédaction.

Digitized by Google

Paris (10, *rue Monsieur-le-Prince*), le dimanche 4 Homère 69 (1er février 1857).

PLAN DE MA *MORALE THÉORIQUE*,

Instituant la CONNAISSANCE DE LA NATURE HUMAINE.

INTRODUCTION. Philosophie première, philosophie seconde, morale théorique

CHAPITRE I. Théorie cérébrale..... (Fonctions intérieures, fonctions extérieures, Innervation).
CHAPITRE 2. Théorie du Grand-Être..... (Famille, Matrie, Humanité).
CHAPITRE 3. Théorie de l'Unité..... (Union — Unité — Continuité).
CHAPITRE 4. Théorie vitale..... (Existence, santé, maladie).
CHAPITRE 5. Théorie du sentiment..... (Personnalité, sociabilité, moralité).
CHAPITRE 6. Théorie de l'intelligence..... (Raison abstraite, raison concrète, harmonie mentale).
CHAPITRE 7. Théorie de l'activité..... (Pratique, philosophique, poétique).

CONCLUSION..... Synthèse, Sympathie, Religion.

(*Copie conforme*) Signé : AUGUSTE COMTE.

Digitized by Google

ENSEIGNEMENT POSITIVISTE

COURS DE MORALE THÉORIQUE [1]

Professé par M. PIERRE LAFFITTE

(20 leçons)

INTRODUCTION

(2 leçons)

PREMIÈRE LEÇON

CONCEPTION GÉNÉRALE DE LA MORALE (BUT, PLAN GÉNÉRAL, MORALE THÉORIQUE).

I. *But de la morale.*

1. But de la morale.
2. Évolution spontanée et plus ou moins empirique des règles de la morale.
3. De la morale théologique.
4. De la morale métaphysique.
5. De la situation actuelle au point de vue de la morale.
6. Nécessité d'une morale positive.
7. Des caractères généraux de la morale positive.

II. *Plan général de la morale.*

1. Évolution des idées d'Auguste Comte sur la morale.
2. Séparation définitive de la sociologie et de la morale.
3. Place de la morale dans la hiérarchie de la philosophie seconde.
4. Réaction de la morale sur l'ensemble de la hiérarchie scientifique.
5. De la décomposition de la morale en morale théorique et morale pratique.
6. Des caractères essentiels de chacune de ces parties.
7. Conclusion.

(1) Ce cours ouvrira le dimanche 13 Frédéric 90 (17 novembre 1878), à deux heures de l'après-midi, rue Monsieur-le-Prince, nº 10.

Digitized by Google

III. *Plan de la morale théorique.*

1. But de la morale théorique.
2. De l'évolution par laquelle la morale théorique s'est dégagée de la morale pratique.
3. Caractères des recherches propres à la morale théorique.
4. Décomposition de la morale théorique en trois parties fondamentales, précédées d'une *introduction* et complétées par une *conclusion*.
5. Vue générale de la première partie : théories du Grand-Être et des fonctions cérébrales.
6. Vue générale de la seconde partie : théorie de l'unité, théorie vitale.
7. Vue générale de la troisième partie : théories du sentiment, de la raison, de l'activité. — Conclusion : théorie de la religion.

DEUXIÈME LEÇON

DE LA MÉTHODE EN MORALE.

I. *De la méthode en cosmologie.*

1. Les divers procédés de la méthode (observation, expérimentation, filiation, etc.) sont une combinaison des fonctions élémentaires de l'intelligence.
2. De l'observation en cosmologie.
3. De l'observation en morale.
4. De l'expérimentation en cosmologie.
5. De l'expérimentation en morale.
6. De la nomenclature et de l'expression en cosmologie.
7. De l'expression et de la nomenclature en morale.

II. *De la méthode en sociologie.*

1. De la comparaison en biologie.
2. De la comparaison en morale.
3. De la classification en biologie.
4. De la classification en morale.
5. De la filiation en sociologie.
6. De la filiation en morale.
7. Conclusion.

III. *De la méthode en morale.*

1. La morale emploie spécialement la méthode constructive.
2. La méthode constructive est nécessairement subjective.

Digitized by Google

3. De la forme de la déduction spécialement propre à la méthode constructive.
4. Caractères précis de la méthode constructive en morale.
5. Des procédés de vérification de la méthode constructive en morale théorique.
6. Des procédés de vérification de la méthode constructive en morale pratique.
7. Conclusion.

THÉORIE CÉRÉBRALE

FONCTIONS INTÉRIEURES, FONCTIONS EXTÉRIEURES, INNERVATION

(3 leçons)

TROISIÈME LEÇON

DES FONCTIONS SIMPLES OU ÉLÉMENTAIRES DU CERVEAU (SENTIMENTS, INTELLIGENCE, ACTIVITÉ).

I. *Théorie des sentiments.*

1. Vue générale de la théorie cérébrale.
2. Conception générale des sentiments.
3. Théorie générale des sentiments propres à l'égoïsme direct.
4. Théorie des sentiments propres à l'égoïsme indirect.
5. Théorie des sentiments propres à l'altruisme.
6. Théorie de l'exercice et du perfectionnement propres aux sentiments.
7. Théorie de l'évolution individuelle et collective des sentiments.

II. *Théorie des fonctions intellectuelles.*

1. Conception générale des fonctions intellectuelles.
2. Théorie générale des fonctions propres à la contemplation concrète.
3. Théorie des fonctions propres à la contemplation abstraite.
4. Théorie des fonctions propres à la méditation.
5. Théorie des fonctions propres à l'expression.

Digitized by Google

6. Théorie de l'exercice et du perfectionnement propres aux fonctions intellectuelles.
7. Théorie de l'évolution individuelle et collective des fonctions intellectuelles.

III. *Théorie des fonctions du caractère ou de l'activité.*

1. Conception générale des fonctions du caractère.
2. Théorie générale du *courage.*
3. Théorie générale de la *prudence.*
4. Théorie générale de la *persévérance.*
5. Théorie générale de l'*exercice* et du *perfectionnement* propres aux fonctions du caractère.
6. Théorie de l'évolution individuelle et collective des fonctions du caractère.
7. Conclusion.

QUATRIÈME LEÇON

THÉORIE DES FONCTIONS COMPOSÉES DU CERVEAU.

I. *Composition des fonctions élémentaires de chaque groupe considéré isolément.*

1. Position du problème de la composition.
2. Composition des fonctions élémentaires de l'*intelligence.*
3. Composition des fonctions élémentaires de l'*égoïsme.*
4. Composition des fonctions élémentaires de l'*altruisme.*
5. Composition des fonctions élémentaires du *caractère.*
6. Exercice, évolution, perfectionnement des fonctions composées.
7. Conclusion.

II. *Composition des fonctions propres aux divers groupes.*

1. Position de la question.
2. Composition des fonctions de l'*égoïsme* avec celles de l'*altruisme.*
3. Composition des fonctions de l'*égoïsme* et de l'*altruisme* avec celles du *caractère.*
4. Composition des fonctions de l'*intelligence* avec celles du *caractère.*
5. Composition des fonctions de l'*intelligence* avec celles de l'*égoïsme.*

Digitized by Google

6. Composition des fonctions de l'*intelligence* avec celles de l'*altruisme*.
7. Exercice, évolution, perfectionnement de ces fonctions composées.

III. *Harmonie générale.*

1. Position de la question.
2. Les états généraux de l'intelligence, du sentiment et du caractère.
3. Des divers types de la nature humaine.
4. De l'influence cosmologique sur les divers types.
5. De l'évolution des divers types.
6. Exercice, perfectionnement des divers types.
7. Conclusion.

CINQUIÈME LEÇON

THÉORIE GÉNÉRALE DE LA RÉACTION CÉRÉBRALE ET DES MATÉRIAUX DE SON ACTION. (FONCTIONS EXTÉRIEURES, INNERVATION, RÉACTION.)

I. *Fonctions extérieures du cerveau.*

1. Résumé de la théorie biologique de la sensation.
2. Vues générales sur les lois de l'exercice des sens.
3. Des sens de l'olfaction et de la gustation.
4. Des sens de l'électrition et de la calorition.
5. Du sens de l'audition.
6. Du sens de la vision.
7. Évolution et perfectionnement des sens, types et règles à ce sujet.

II. *De l'innervation.*

1. Résumé de la théorie biologique de l'innervation.
2. Lois générales de l'innervation motrice.
3. Théorie de la moelle épinière.
4. Lois de l'innervation végétative.
5. Système du grand sympathique.
6. Exercice, développement et perfectionnement de l'innervation.
7. Conclusion.

Digitized by Google

III. *De la réaction.*

1. Vue générale de l'harmonie entre la *sensation,* les *fonctions intérieures* et l'*innervation.*
2. De la *réaction végétative* de l'homme sur lui-même.
3. Évolution et type de cette réaction.
4. Réaction de l'homme sur le monde extérieur.
5. Évolution, perfectionnement, type et règles de cette réaction.
6. Réaction de l'homme sur l'homme.
7. Conclusion. Théorie des utopies morales.

THÉORIE DU GRAND-ÊTRE

FAMILLE, MATRIE, HUMANITÉ

(*2 leçons*)

SIXIÈME LEÇON

THÉORIE DE LA FAMILLE.

I. *Composition de la famille.*

1. De la nécessité de la considération des êtres collectifs.
2. Des trois degrés nécessaires de la vie collective.
3. Composition de la famille, telle qu'elle résulte de l'évolution spontanée.
4. De la composition normale de la famille. Des familles annexées.
5. Théorie du domicile.
6. Théorie de la tombe.
7. Conclusion.

II. *Des fonctions de la famille.*

1. De la conservation de l'espèce.
2. Conditions générales de la conservation de l'espèce.
3. De la famille considérée comme élément de la société.
4. Du rôle de la famille à ce point de vue.
5. Du rôle de la famille au point de vue de l'éducation proprement dite.
6. De la loi d'évolution de la famille.
7. Conclusion.

Digitized by Google

III. *Des devoirs de la famille.*

1. Position générale de la question.
2. Devoirs des époux.
3. Devoirs des parents.
4. Devoirs des enfants.
5. Des divers cas pathologiques, par excès ou par défaut, qui altèrent les devoirs de la famille.
6. Des divers degrés de sanction aux devoirs de la famille.
7. De la transition, c'est-à-dire de l'état général de la famille dans les diverses parties de l'Humanité.

SEPTIÈME LEÇON

THÉORIE DE LA PATRIE ET DE L'HUMANITÉ.

I. *Théorie de la Patrie* (*Matrie*).

1. De la conception de la notion de Patrie.
2. Des éléments normaux de toute Patrie.
3-4. De l'existence civique.
5. De l'évolution de la Patrie.
6. De la situation actuelle des diverses Patries.
7. Conclusion.

II. *Théorie de l'Humanité.*

1. Conception générale de la notion d'Humanité.
2. Des antécédents de la conception et de la fondation de l'Humanité.
3. De la constitution normale de l'Humanité.
4. De la situation de l'Humanité.
5. De l'action de l'Humanité.
6. De l'évolution de l'Humanité.
7. Théorie de l'état transitoire qui doit conduire à la constitution normale et définitive de l'Humanité.

III. *Des fonctions et des devoirs dans la Patrie et l'Humanité.*

1. Problème de la conciliation possible des devoirs de la famille et de ceux de la Patrie.
2. Théorie de la conciliation des devoirs envers la Patrie et envers l'Humanité.
3. Des devoirs de l'individu et de la famille envers la Patrie.
4. Des devoirs de la Patrie envers l'individu et la famille.
5. Des devoirs de l'individu et de la famille envers l'Humanité.

Digitized by Google

6. Des devoirs de l'Humanité envers la famille, l'individu et la Patrie.
7. De la durée de l'Humanité.

THÉORIE DE L'UNITÉ

UNION, UNITÉ, CONTINUITÉ

(3 leçons)

HUITIÈME LEÇON

THÉORIE DE L'UNION

I. *Position du problème.*

1. Position générale du problème de l'*unité.*
2. Des trois questions dont se compose la théorie de l'*unité.*
3. Du problème de l'*union.*
4. Des essais antérieurs de théories sur le problème de l'*union.* Théorie de la nature et de la grâce.
5. Des solutions métaphysiques du problème de l'*union.*
6. De la méthode propre à la solution du problème de l'*union.*
7. Conclusion.

II. *Solution du problème de l'union.*

1. Théorie préliminaire de l'unité du *moi.*
2. De la prépondérance du cœur sur l'esprit.
3. De l'*union* par la prépondérance de l'altruisme.
4. Des relations de l'égoïsme et de l'altruitisme, propres au maintien de l'*union.*
5. Du rôle de l'esprit dans l'*union.*
6. Du rôle du caractère dans l'*union.*
7. Des conditions organiques propres à la solution du problème de l'*union.*

III. *De la stabilité de l'union.*

1. De la notion de la stabilité de l'*union.*
2. Des limites de variation de stabilité de l'*union.*
3. Des conditions naturelles et artificielles pour le maintien de la stabilité de l'*union.*
4. Des perturbations pathologiques dans la stabilité de l'*union*

Digitized by Google

5. Des moyens de remédier aux perturbations pathologiques de la stabilité de l'*union*.
6. Conception des devoirs relatifs à la stabilité de l'*union*.
7. Conclusion (évolution de l'union).

NEUVIÈME LEÇON

THÉORIE DE L'UNITÉ.

I. *Position du problème de l'unité.*

1. Position générale du problème.
2. Principe fondamental de la subordination des phénomènes les plus compliqués aux phénomènes les plus simples.
3. Du théorème fondamental que le monde extérieur sert à la fois d'*aliment*, d'*excitant* et de *régulateur*.
4. De l'Humanité conçue, par rapport à l'homme, comme un élément du monde extérieur.
5. De l'Humanité comme élément à travers lequel passe l'action du monde extérieur.
6. De l'action du monde extérieur, conçue d'une manière générale au point de vue de l'*aliment*, de l'*excitant* et du *régulateur*.
7. Conclusion.

II. *Solution du problème de l'unité.*

1. L'*unité* demande que l'intelligence se subordonne au monde qu'elle doit reproduire dans ses conceptions.
2. Marche de cette subordination de l'intelligence.
3. L'*unité* demande que l'activité se subordonne au monde qu'elle modifie.
4. Marche de cette subordination de l'activité.
5. Nécessité pour l'Humanité de faire concourir l'*union* avec l'*unité*.
6. Réalisation de ce concours.
7. Conclusion.

III. *Des conditions de stabilité de l'unité.*

1. Position du problème.
2. De la subordination du sentiment.
3. Conditions de cette subordination.
4. Des conditions de la stabilité de l'*unité*, résultant essentiellement de notre intervention systématique.

Digitized by Google

5. Organisation de cette stabilité.
6. Des devoirs inhérents d'une manière générale à la stabilité de l'*unité*.
7. Conclusion.

DIXIÈME LEÇON

THÉORIE DE LA CONTINUITÉ

I. *Position du problème de la continuité.*

1. Position générale du problème de la continuité.
2. De la continuité individuelle et de la continuité collective.
3.-4. Théorie préliminaire de la vie subjective.
5. Solution théologico-métaphysique du problème de la continuité.
6. Examen de diverses solutions. Leur insuffisance.
7. Conclusion.

II. *Théorie de la continuité individuelle.*

1. Position exacte du problème.
2. Des conditions mentales de la continuité.
3. Des conditions morales de la continuité.
4. Des conditions organiques de la continuité.
5. Des conditions cosmologiques de la continuité.
6. Des limites de variations de la continuité et des perturbations pathologiques qu'elle comporte.
7. Conclusion.

III. *Théorie de la continuité collective.*

1. Double aspect de la question, suivant qu'il s'agit de la modification organique de l'individu, ou de l'action directe du milieu sociologique.
2. Théorie de la race sociologique.
3. Théorie des familles exceptionnelles.
4. De l'influence du milieu sociologique sur la continuité.
5. De l'immortalité subjective.
6. De la conception générale des devoirs relatifs à l'établissement et au maintien de la continuité.
7. Conclusion.

Digitized by Google

THÉORIE VITALE

EXISTENCE, SANTÉ, MALADIE

(3 leçons)

ONZIÈME LEÇON

THÉORIE DE L'EXISTENCE

I. *Position de la question.*

1. Position de la question.
2. Lois fondamentales de la nutrition.
3. Lois fondamentales de l'excitation.
4. Lois fondamentales de la régularisation.
5. Lois générales de l'animalité.
6. Lois générales de la reproduction.
7. Conclusion.

II. *Théorie générale des relations du physique et du moral.*

1. Position de la question.
2. Théorie de la moëlle au point de vue des relations du physique et du moral.
3. Théorie du grand sympathique au point de vue des relations du physique et du moral.
4. De la réaction de la vie organique sur le cerveau.
5. De la réaction du cerveau sur la vie organique.
6. Principes de l'évolution de la relation du physique et du moral.
7. Conclusion.

III. *Théorie du développement.*

1. Position de la question.
2. Des limites de variation de la durée de la vie.
3. De l'ensemble des influences cosmologiques sur cette durée.
4. De l'ensemble des influences sociologiques sur cette durée.
5. Théorie des âges.
6. Théorie de la modificabilité des âges.
7. Conclusion.

Digitized by Google

DOUZIÈME LEÇON

THÉORIE DE LA SANTÉ

I. *Position de la question.*

1. Position de la question.
2. Définition positive de la santé.
3. Considérations historiques sur l'évolution des diverses théories sur la santé.
4. Du vrai caractère de la théorie positive à ce sujet.
5. Théorie positive de l'alimentation, l'habitation et l'habillement.
6. Théorie positive des tempéraments.
7. Conclusion.

II. *Des conditions générales de la santé.*

1. Position de la question.
2. Extension générale du problème en embrassant les successeurs. Théorie du péché originel.
3. Des conditions sociologiques de la santé.
4. Des conditions cérébrales de la santé.
5. Des conditions cosmologiques de la santé.
6. Des conditions biologiques de la santé.
7. Conclusion.

III. *De l'ensemble des devoirs relatifs à la santé.*

1. Du vrai point de vue positiviste à ce sujet.
2. Des principes de la morale personnelle.
3. Des divers degrés de la purification humaine.
4. Des limites de notre action sur les végétaux et les animaux.
5. Des lois morales du choix des aliments.
6. Des principes de l'action publique sur la question de la santé.
7. Conclusion.

TREIZIÈME LEÇON

THÉORIE DE LA MALADIE.

I. *Position de la question.*

1. Position de la question.
2. Théorie théologico-métaphysique de la maladie.

Digitized by Google

3. Évolution vers la théorie positive de la maladie.
4. Conception positive de la maladie.
5. Appréciation des divers éléments de la maladie.
6. Conception générale du traitement.
7. Conclusion.

II. *Théorie positive de la maladie.*

1. Position du problème.
2. Du Classement des maladies d'après les symptômes.
3. Des influences cosmologiques sur les maladies.
4. Des influences biologiques sur les maladies.
5. Des influences sociologiques sur les maladies.
6. Théorie positive des épidémies.
7. Conclusion.

III. *Théorie positive de la fonction médicale.*

1. Considérations sur la théorie de l'évolution de la fonction médicale.
2. Conception positive de la fonction médicale.
3. De la participation du public dans la fonction médicale.
4. De la participation gouvernementale dans la fonction médicale. Hygiène publique.
5. Des devoirs généraux relatifs à la maladie.
6. De l'utilisation morale de la maladie.
7. Conclusion.

THÉORIE DU SENTIMENT

PERSONNALITÉ, SOCIABILITÉ, MORALITÉ

(2 leçons)

QUATORZIÈME LEÇON

THÉORIE DE LA PERSONNALITÉ ET DE LA SOCIABILITÉ.

I. *Position de la question.*

1. Conception générale des trois théories du *sentiment*, de la *raison*, de l'*activité*.
2. De l'ordre de leur étude.
3. Conception générale de la théorie du *sentiment*.

Digitized by Google

4. Théorie générale des types et des utopies.
5. Du passage de l'abstrait au concret.
6. Conception générale de la double étude propre à cette leçon.
7. Conclusion.

II. *Théorie de la personnalité.*

1. Position de la question.
2. Type normal de la personnalité comme base de l'être humain.
3. De l'équilibre de la personnalité considérée en elle-même.
4. Des perturbations pathologiques propres à la personnalité.
5. Évolution sociologique propre à la personnalité.
6. Conception générale des devoirs propres à la personnalité.
7. Conclusion.

III. *Théorie de la sociabilité.*

1. Position de la question.
2. Type normal de la sociabilité.
3. De l'évolution sociologique de la sociabilité.
4. Des perturbations pathologiques de la sociabilité (mysticisme).
5. Des procédés de culture de la sociabilité.
6. De la conception générale des devoirs propres à la sociabilité.
7. Conclusion.

QUINZIÈME LEÇON

THÉORIE DE LA MORALITÉ.

I. *Position de la question.*

1. Position de la question.
2. Conception positive du devoir.
3. Des éléments multiples propres à la notion du devoir.
4. Théorie théologique du devoir.
5. Théorie métaphysique du devoir.
6. De la conception du droit.
7. Conclusion.

II. *Théorie positive de la moralité.*

1. Position de la question.
2. Conception positive de la moralité.

Digitized by Google

3. Des conditions cosmologiques de la moralité.
4. Des conditions biologiques de la moralité.
5. Des conditions sociologiques de la moralité.
6. Des conditions individuelles de la moralité.
7. Conclusion.

III. *Théorie des perturbations pathologiques de la moralité.*

1. Position de la question.
2. Conception générale des divers degrés de la moralité.
3. Des perturbations générales dont est susceptible la moralité.
4. Classification de ces perturbations.
5. Des divers procédés de traitement de ces perturbations conçues d'une manière générale.
6. De la stabilité morale.
7. Conclusion.

THÉORIE DE LA RAISON

RAISON CONCRÈTE, RAISON ABSTRAITE, HARMONIE MENTALE

(2 leçons).

SEIZIÈME LEÇON

THÉORIE DE LA RAISON PROPREMENT DITE (RAISON ABSTRAITE, RAISON CONCRÈTE.)

I. *Position de la question.*

1. Position de la question.
2. Définition précise de la raison.
3. Des conditions cérébrales de la raison.
4. De la subordination de l'individu à l'espèce, quant à la raison.
5. Distinction entre la raison concrète et la raison abstraite.
6. Du caractère relatif de cette théorie.
7. Conclusion.

II. *Théorie de la raison concrète.*

1. Position de la question.
2. Composition de la raison concrète.

Digitized by Google

3. Évolution sociale de la raison concrète.
4. Destination de la raison concrète.
5. Évolution individuelle de la raison concrète.
6. Conception des devoirs propres à la raison concrète.
7. Conclusion.

III. *Théorie de la raison abstraite.*

1. Position de la question.
2. Composition de la raison abstraite.
3. Évolution sociale de la raison abstraite.
4. Évolution individuelle de la raison abstraite.
5. Siège de la raison abstraite.
6. Conception des devoirs propres à la raison abstraite.
7. Conclusion.

DIX-SEPTIÈME LEÇON

THÉORIE DE L'HARMONIE MENTALE

I. *Position de la question.*

1. Position de la question.
2. Inconvénients propres à la raison concrète.
3. Évolution de ces inconvénients.
4. Inconvénients propres à la raison abstraite.
5. Évolution de ces inconvénients.
6. Situation actuelle de l'Humanité à ce sujet.
7. Conclusion.

II. *Théorie de l'harmonie mentale.*

1. Position de la question.
2. Relation de l'abstrait au concret.
3. Subordination systématique de l'abstrait au concret.
4. Des conditions morales de cette subordination.
5. Des conditions cérébrales de l'harmonie mentale.
6. De la conception des devoirs propres à l'harmonie mentale.
7. Conclusion.

III. *Des perturbations de l'harmonie mentale.*

1. Position de la question.
2. De la source morale des perturbations.
3. Des perturbations émanées de la raison concrète.
4. Des perturbations émanées de la raison abstraite.

Digitized by Google

5. Des conditions sociologiques de la perturbation de l'harmonie mentale.
6. Du traitement de ces perturbations.
7. Conclusion.

THÉORIE DE L'ACTIVITÉ

PRATIQUE, PHILOSOPHIQUE, POÉTIQUE

(2 LEÇONS)

DIX-HUITIÈME LEÇON

THÉORIE DE L'ACTIVITÉ PRATIQUE.

I. *Position de la question.*

1, Position de la question.
2. Des conditions biologiques de l'activité.
3. Des trois sortes d'activité.
4. Des conditions cérébrales de l'activité.
5. Des conditions sociologiques de l'activité.
6. Considérations sur les diverses théories émises à ce sujet.
7. Conclusion.

II. *Théorie de l'activité pratique.*

1. Position de la question.
2. Caractère social des fonctions pratiques.
3. Du salaire.
4. Ordre spontané de l'activité pratique.
5. Des relations des sociocraties entre elles.
6. De l'ensemble des devoirs propres à l'activité pratique.
7. Conclusion.

III. *Théorie des perturbations propres à l'activité pratique.*

1. Position de la question.
2. Des perturbations individuelles de l'activité pratique.
3. Des perturbations sociales de l'activité pratique.
4. Du mode de traitement propre aux perturbations individuelles de l'activité pratique.
5. Du mode de traitement propre aux perturbations sociales de l'activité pratique.
6. Des principes de la pénalité.
7. Conclusion.

Digitized by Google

DIX-NEUVIÈME LEÇON

THÉORIE DE L'ACTIVITÉ PHILOSOPHIQUE ET POÉTIQUE.

I. *Position de la question.*

1. Position de la question.
2. Théorie de la division des deux pouvoirs.
3. Organisation du pouvoir spirituel.
4. Fonction du pouvoir spirituel.
5. Conditions cérébrales de l'activité théorique.
6. Conditions individuelles de l'activité théorique.
7. Conclusion.

II. *Théorie de l'activité philosophique.*

1. Position de la question.
2. Conditions de l'activité philosophique.
3. Conditions de l'activité scientifique.
4. Déviation de l'activité philosophique.
5. Du traitement propre aux déviations de l'activité philosophique.
6. De l'ensemble des devoirs propres à l'activité philosophique.
7. Conclusion.

III. *Théorie de l'activité poétique.*

1. Position de la question.
2. Théorie de l'art.
3. Evolution de l'art.
4. Conditions de l'activité poétique.
5. Déviations de l'activité poétique et de leur traitement.
6. De l'ensemble des devoirs propres à l'activité poétique.
7. Conclusion.

VINGTIÈME LEÇON

CONCLUSION GÉNÉRALE

Théorie de la religion.

Paris, mercredi 9 Descartes 90 (16 octobre 1878).

P. LAFFITTE.

Digitized by Google

COURS DE MORALE POSITIVE

PAR M. PIERRE LAFFITTE

Première Séance. — Discours d'ouverture

Dimanche 7 Frédéric 84 (10 novembre 1872).

DE LA NÉCESSITÉ ET DES CONDITIONS D'UN SYSTÈME GÉNÉRAL D'ÉDUCATION ET D'ENSEIGNEMENT.

I

Analyse de la situation actuelle conduisant à la nécessité de l'avénement d'un système de morale positive.

Messieurs,

L'enseignement que nous allons commencer aujourd'hui n'a pas une destination purement philosophique, mais une destination directement sociale.

La société actuelle, en France, en Occident et même sur la planète entière, se trouve dans un tel désarroi, que le premier devoir de l'activité intellectuelle est d'arriver à réorganiser la direction de cette société.

Il est certain, en effet, que, dans tout l'Occident, ceux qui manquent le plus à leurs devoirs sont les représentants de la puissance spéculative. — Je ne dis pas tous, mais je dis un grand nombre ; — car, au lieu de mettre leur intelligence au service de leurs semblables, ils l'emploient à chercher des satisfactions purement mentales, certainement fort élevées, — et dont nous apprécions la

Digitized by Google

valeur, — mais dont la recherche est contraire aux nécessités de la situation actuelle. La société ne crée pas, directement ou indirectement, des loisirs à la capacité mentale, pour que ces loisirs ne soient employés qu'à des satisfactions personnelles.

Nous vivons au milieu des orages qu'annonçait Auguste Comte au milieu du calme apparent du règne de Louis-Philippe. Les événements qui se sont succédé depuis ont démontré l'incapacité politique et l'insuffisance morale de ces hommes qui, comme M. Guizot, par exemple, prétendaient trouver l'organisation de l'ordre définitif dans cette halte équivoque qu'on appelait le régime parlementaire ou constitutionnel. La succession rapide des crises nous prouve que la société a perdu ses bases anciennes et n'a pas encore retrouvé ses bases nouvelles.

Nous assistons à des luttes croissantes et multiples : d'abord entre l'élément progressif et l'élément rétrograde agonisant, mais dont les dernières convulsions nous réservent encore des désastres ; ensuite lutte plus vivante et plus féconde, mais non moins redoutable, entre les deux éléments de l'ordre industriel : les entrepreneurs et les travailleurs ; lutte enfin de nombreux progressistes dévoyés, contre les institutions fondamentales de la société, telles que la famille ou la propriété. Et ce qui caractérise l'état anormal et maladif où nous sommes, c'est que les discussions soulevées par ces conflits n'aboutissent pas ; tandis que toute évolution vraiment scientifique et normale devrait arriver à une affirmation universellement acceptée, au moins dans ses dispositions principales.

Quand on voit, par exemple, un esprit aussi remarquable que l'est M. Sutart Mill, admettre, malgré les preuves les plus évidentes, la prétendue égalité des sexes, et énoncer des erreurs aussi contraires à l'étude de l'or-

Digitized by Google

ganisme physiologique qu'aux conditions de l'existence sociale et à l'ensemble de toute l'évolution humaine, il est évident que le désordre moral est considérable et qu'il y a danger.

La société marche actuellement en vertu de la vitesse acquise sous l'impulsion des générations antérieures, et vit moralement sur le capital qu'elles nous ont laissé sous forme de préjugés transmis et d'habitudes contractées. Mais ces préjugés sont battus en brèche et ces habitudes s'émoussent ; de sorte que la désorganisation sociale va croissant. Or, plus un organisme est compliqué, plus il a besoin d'un appareil central qui réagisse sur les parties, pour les relier et les faire concourir. Les animaux inférieurs seuls peuvent se passer de cerveau ; mais tous les organismes élevés, et surtout une société aussi compliquée que la société occidentale ne peut se passer d'un appareil général d'union et de réaction.

Pour mieux comprendre encore toute la nécessité de cet appareil central, il faut apprécier le problème actuel dans toute sa généralité.

Ce n'est pas seulement l'Occident qui subit la désorganisation que nous venons de décrire, c'est la planète entière. Tout est épuisé, et épuisé partout.

Consultez les chefs bouddhistes et islamistes, ils vous répondront, comme cet homme d'État du dix-huitième siècle, que leurs conceptions religieuses sont des puérilités bonnes tout au plus pour l'ensemble des masses inconscientes, mais qu'elles sont sans influence sur les intelligences élevées.

Ce n'est donc pas seulement le catholicisme qui s'affaisse ; c'est aussi le protestantisme et le déisme, c'est le bouddhisme et l'islamisme. Dans l'Inde, en Turquie, au Japon, les doctrines régnantes sont aussi mortes que chez nous, quoique sous des formes différentes et en rapport avec la situation correspondante.

Digitized by Google

Par conséquent, le problème actuel intéresse tous les esprits d'élite de la planète tout entière. A mesure que les rapports entre les nations deviennent plus nombreux et plus étendus, et que l'unité de la famille humaine devient plus grande, nous ne pouvons plus nous considérer comme isolés, et séparer la vie morale ou économique de l'Occident de celle de l'Orient ; car les ébranlements de l'un réagissent sur l'autre, et y réagiront de plus en plus.

Ainsi, il y a longtemps déjà, j'avais annoncé, alors que cette idée était considérée comme un rêve, l'invasion économique de la Chine.

Demandez aujourd'hui aux Américains ce qu'ils pensent de la question chinoise. Or, cette question ne restera pas américaine, elle deviendra française ; et déjà certains chefs industriels, en Angleterre, ont tenté d'en faire une question anglaise.

C'est un redoutable problème que celui de l'intervention, dans une société comme la nôtre, d'agents de production empruntés économiquement à des portions plus arriérées de la planète, pour venir lutter contre le prolétariat occidental. Je ne fais qu'indiquer cette question qui ne doit pas nous faire oublier, du reste, l'importance des relations purement politiques entre l'Orient et l'Occident.

Nous entrevoyons donc les conditions du problème que nous avons à résoudre. Les doctrines qui ont la prétention de gouverner l'espèce humaine, dans le sens élevé du mot, n'ont plus d'influence sur les cerveaux, et la doctrine qui aspirera à les remplacer doit pouvoir embrasser l'ensemble de toutes les affaires humaines, sous tous les aspects quelconques, de manière à constituer une politique véritablement planétaire. Sinon, elle sera au-dessous des nécessités de la situation.

Ces conditions ne peuvent être remplies que par une

Digitized by Google

doctrine scientifique qui, dégagée de toute inspiration purement subjective, puisse saisir les lois des phénomènes sociaux et moraux et établir l'accord volontaire, d'abord entre tous les esprits et les cœurs d'élite, de manière à organiser partout une meilleure direction sociale, et étendre ensuite ses solutions à la masse tout entière.

Le Positivisme seul peut accepter un pareil programme. Certainement il a, lui aussi, ses lacunes et ses imperfections que nous pourrions faire ressortir. Mais, tel qu'il est, il n'en est pas moins actuellement la seule doctrine qui puisse rallier tous les esprits actifs et donner un but à leurs efforts.

Pendant le calme trompeur du gouvernement du second Bonaparte, nous avons vu des écrivains, se disant positivistes, disserter indéfiniment comme des Grecs du Bas-Empire, sur les inconvénients et les particularités secondaires de cette doctrine. Nous autres, nous accepterons la doctrine en hommes d'État, et nous dirons qu'elle est la meilleure qui existe, et la seule qui ne se tourne pas contre sa propre destination, comme le font, en ce moment, la doctrine du droit divin et celle de la souveraineté populaire, qui sont devenues des instruments de rétrogradation, après avoir autrefois servi le progrès.

Mettons donc de côté, pour le moment, la question de savoir si Auguste Comte a eu tort de dédaigner l'astronomie sidérale ou s'il a placé l'instinct de la vanité trop en avant ou trop en arrière dans le cerveau ; et rallions-nous en citoyens, autour des principes de direction sociale que le Positivisme vient établir.

Si nous voulons résumer, en une formule unique, la destination sociale du Positivisme, nous dirons qu'il a pour but l'avénement d'une morale démontrable, qui puisse régler l'ensemble de toutes les relations humaines, en substituant, selon la belle expression de Comte, la

Digitized by Google

paisible élaboration des devoirs à l'orageuse discussion des droits.

Car, dans les temps troublés comme les nôtres, le difficile, selon la forte remarque de Tacite, n'est pas de faire son devoir, mais de savoir où est le devoir.

L'homme vaut heureusement mieux que ne le prétendent certaines théories. Quand il sait où est l'obligation, en général et à un certain degré il l'accomplit, même pour les cas les plus singuliers et qui sont le plus contraires à ses instincts. Tel était par exemple le gladiateur antique mourant avec grâce. Cela faisait partie de ses obligations, et il mourait non-seulement avec calme, mais avec élégance.

La difficulté n'est donc pas tant d'obtenir des sacrifices de la nature humaine, que de prescrire les devoirs et de les faire accepter par les esprits actifs, qui refusent les affirmations basées uniquement sur la révélation divine, ou sur l'inspiration personnelle.

L'urgence de notre situation m'a donc conduit à faire choix du sujet d'enseignement que je vais traiter cette année. Mais avant d'entrer dans l'exposition directe de la morale positive, je dois préciser, dans l'introduction d'aujourd'hui, comment la morale n'est que la terminaison d'un vaste système d'enseignement et indiquer aussi comment l'on doit, pendant la transition, préparer l'efficacité croissante de l'action positive.

II

Le système de morale positive est le couronnement d'un système général d'éducation.

La morale positive a sa base solide dans la réalité des choses et n'est pas, comme la morale théologique, suspendue en l'air par le frêle lien de la révélation. C'est

Digitized by Google

Dieu qui prescrit au croyant théologique de quelle manière il doit se conduire, et l'infaillibilité papale est indispensable dans ce système ; car si, dans les questions subjectives, on laissait chacun libre d'avoir des révélations et de les interpréter à sa guise, ce serait le désordre et la folie. Le pape ne se prétend pas infaillible sur le calcul différentiel, mais sur des questions sur lesquelles personne ne peut rien savoir, lui pas plus que les autres, il est vrai. Or, comme il faut pourtant que la question soit pratiquement résolue, on nomme quelqu'un qui décide et décidera pendant tout le temps que l'on croira utile qu'il décide. Le jour où on croira que c'est inutile, l'autorité de cet homme tombera par désuétude.

Toutefois ce qui est subjectif dans la morale théologique, c'est la sanction seulement et non les préceptes. Si le clergé catholique a conduit l'espèce humaine pendant près de quinze cents ans, c'est qu'il savait comment on la mène. La consécration seule était théologique, mais les procédés étaient positifs et ne pouvaient être que positifs. La confession, à elle seule, leur a fourni des masses d'observations physiologiques et pathologiques, et leur a dévoilé toutes les manières d'être du cerveau humain.

La morale métaphysique prétend qu'il y a, en nous, une certaine aptitude, une faculté appelée conscience, laquelle nous apprend par inspiration, sans recherche ni analyse préalable, comment nous devons nous conduire dans les questions les plus compliquées. Ce n'est, au fond, que de la théologie altérée dans laquelle chacun s'attribue en propre la révélation et l'infaillibilité papale. La vérité est qu'on agit en vertu de certaines habitudes et de certains préjugés et que les métaphysiciens se figurent que c'est la conscience qui inspire.

La morale positive repose, au contraire, sur la connaissance effective des choses. Elle a une double base

Digitized by Google

naturelle, d'abord dans la morale spontanée, tenant à l'existence naturelle des bons sentiments dans la nature humaine, ensuite dans l'ensemble des règles empiriques établies par le bon sens universel. Sa systématisation définitive repose sur l'élaboration dogmatique qui va de la mathématique jusqu'à la sociologie.

La morale spontanée est cette disposition que nous possédons, en vertu même de notre organisation cérébrale, à nous conduire d'une manière sociable, indépendamment de tout précepte et de toute systématisation.

C'est Gall surtout, — mais il avait été précédé et préparé par les philosophes de la grande école du dix-huitième siècle, Hume, Georges Leroy, — qui a établi, d'une manière scientifique, l'existence dans l'homme d'une moralité spontanée. S'il est naturellement égoïste, il est aussi naturellement altruiste, selon l'expression de Comte. C'est là, on peut le dire, la plus grande découverte des temps modernes.

En dehors de tout calcul, l'homme aime, respecte, se dévoue. Cela est ainsi, parce que notre cerveau est fait ainsi, et c'est ce qui permet la vie sociale. S'il en eût été autrement, il n'y aurait pas eu de société, comme nous le voyons pour certains animaux insociables. Il est possible qu'il y ait, dans une autre planète, des êtres possédant une tête aussi puissante que celle de Lagrange et qui, pourtant, vivent isolés, par insuffisance de sociabilité.

Il y a, en outre, un ensemble de préjugés et d'habitudes qui résultent de toute l'évolution antécédente, et qui constituent le capital moral de l'Humanité. Nous sommes, physiquement parlant, les fils de l'espèce tout entière. Le cerveau, comme tous les autres organes, est soumis aux lois de la transmission héréditaire, et les modifications provenant de l'action de nos prédécesseurs, ont fait de nous une race différente de celle qui existait il y a

Digitized by Google

deux mille ans. La prétention de Rousseau d'élever un homme sans préjugé est irréalisable, parce qu'il faudrait soustraire entièrement cet homme à l'influence du milieu, ce qui est impossible. Nous mettons au défi les négateurs les plus hardis de tout préjugé, de manger la cervelle de leurs adversaires, ce qui est pourtant, pour le guerrier primitif, une action toute naturelle. Outre leur invincible répugnance morale, leur estomac même s'y refuserait.

La société vit donc actuellement parce qu'il existe dans l'homme des sentiments bienveillants, et parce qu'elle possède un ensemble d'habitudes, de principes qui lui viennent des prédécesseurs. Elle vit sur son capital ; mais ce capital moral est insuffisant. Les bons sentiments seuls ne peuvent suffire à diriger la conduite. C'est, par exemple, en excitant deux sentiments louables, celui de l'amour de la patrie et celui de la propagande civilisatrice, que le premier Bonaparte nous a poussés à opprimer et piller l'Europe, et a fini par nous démoraliser. Un historien de grand cœur, M. Michelet, a dit : « Rien n'est féroce comme la pitié. » Elle développe, en effet, dans les cas où elle est surexcitée par la vue d'un crime, l'idée d'en commettre un autre, souvent plus féroce, pour punir le premier.

En outre, les préjugés moraux que nous avons reçus ont besoin d'être soumis à une révision. Les uns ont une origine uniquement théologique et métaphysique et doivent être écartés ; d'autres ont pu être utiles autrefois et n'avoir plus de raison d'être. Enfin, une situation nouvelle a surgi qui réclame de nouvelles règles.

Mettez, par exemple, le catholicisme, qui prétend avoir une morale complète, en face du problème soulevé par la grande discussion moderne entre les entrepreneurs et les travailleurs ; il ne la comprend pas, et ne connaît d'autre solution à proposer que l'aumône. Mais le pro-

Digitized by Google

ducteur répond qu'il n'a pas besoin qu'on lui fasse l'aumône avec son argent, et qu'on devrait d'abord ne pas le lui prendre. Quand on croyait que la richesse venait de Dieu, la théorie de l'aumône était acceptable ; mais aujourd'hui que l'on connaît la source réelle des produits humains, ce n'est pas par cette solution primitive qu'on peut résoudre la question soulevée entre celui qui dirige et ceux qui accomplissent un travail.

Il faut donc refaire une morale systématique, et c'est ce que le Positivisme vient effectuer, en soumettant les règles anciennes à une révision et en en créant de nouvelles. Mais pour que cette morale soit suffisamment positive, elle doit être, dans sa construction, comme dans son enseignement, le couronnement de toute l'évolution mentale ; car elle exige : 1° la connaissance de notre situation, ou cosmologie ; 2° celle de notre nature, ou biologie ; 3° celle de notre évolution, ou sociologie.

Car la morale serait modifiée si le monde était autre qu'il n'est. Elle varierait avec les dimensions de notre planète. Si, par exemple, la terre n'était pas plus grande que le département de la Seine, le communisme y deviendrait possible, dans une certaine mesure. Nous avons dû, dans Paris assiégé, modifier certaines règles relatives à la règlementation de la nutrition. Si la terre n'avait pas été plus grande que la lune, son unité pouvait être atteinte par la conquête romaine, et, par conséquent, toute l'évolution gravement modifiée. Si, au contraire, elle était aussi grande que Jupiter, il n'est pas certain que l'unité de l'espèce, sous une même règle morale, eût pu être atteinte.

Supposez encore que le blé se trouvât sur la terre aussi facilement et aussi abondamment que l'eau, vous changeriez encore tous les phénomènes économiques, et avec eux les conditions de la moralité humaine relatives à ces questions.

Digitized by Google

La dépendance de la morale envers la biologie est encore plus évidente. Si notre encéphale était plus grand, son action sur l'organisme serait plus considérable, et les conditions de la vie ne seraient plus les mêmes. Si nous étions un appareil chimique capable de transformer directement en notre propre substance, comme les végétaux, l'air et l'eau et les éléments qu'ils contiennent, de nombreux devoirs deviendraient inutiles.

L'influence des conditions sociologiques peut encore moins être contestée.

Quand nous aurons organisé l'enseignement systématique, la morale en sera donc le dernier échelon. Elle reposera sur la connaissance du monde, de l'homme-animal et de la vie sociale.

De 14 à 21 ans, c'est-à-dire de la puberté à la majorité, le jeune homme sera initié aux sept sciences abstraites, mathématique, astronomie, physique, chimie, biologie, sociologie et morale. Notre programme est complet et chaque leçon en est déterminée. Il a même reçu, en Angleterre et en France, un commencement de réalisation.

Mais il est évident que cet enseignement systématique doit reposer sur des notions concrètes acquises dans une période préliminaire. Cette période qui va de la naissance à 14 ans doit s'accomplir dans la famille. L'enfant y doit apprendre non-seulement des préjugés et des habitudes morales, mais les connaissances concrètes, les faits d'histoire naturelle, etc. ; dans la lecture des poètes et les récits des voyageurs, il puisera aussi une foule d'éléments sur lesquels l'enseignement abstrait pourra établir ses fondements.

Surtout pas de casernement. C'est immoral et absurde. Ce procédé, dû au génie rétrograde des jésuites, avait pour but d'enlever les enfants à ce qu'on appelait l'influence du siècle, pour les façonner dans un esprit opposé

Digitized by Google

au mouvement social. Quand nos successeurs se diront qu'il y a eu une époque où on a voulu élever les enfants en les préservant de l'influence de la famille et de l'action féminine, ils se diront certainement que nous étions dépourvus de tout bon sens.

La femme a pour but de faire des hommes, et, pour fabriquer ce produit qui reste, pour nous, le plus éminent, malgré l'opinion des économistes, l'action féminine est indispensable. Ce n'est pas trop d'une seule femme employée exclusivement à former physiquement et élever moralement trois ou quatre de ces êtres dont le perfectionnement est si long et exige des soins si délicats. On parle d'éducation ; mais la voilà, l'éducatrice ! et on doit l'employer à faire ce qu'elle est le mieux disposée à faire, au lieu de l'envoyer à l'usine, et son enfant à la crèche ou à la salle d'asile.

III

Des conditions nécessaires (transitoires et durables) de l'avénement d'un système général d'éducation.

Maintenant, qui doit instituer cette éducation systématique ? L'État, à notre avis, ne doit pas s'en mêler. Il doit se tenir en dehors de toute tentative à ce sujet. Cette rénovation ne sera digne qu'autant qu'elle résultera de la libre acceptation des citoyens, graduellement convaincus. Remarquez que l'État, de nos jours, c'est tantôt un catholique, tantôt un protestant, tantôt un sceptique et qu'il ne présente pas une fixité suffisante pour donner des garanties convenables et inspirer la confiance. En outre il ne sait pas ce qu'il doit enseigner.

Ce libre enseignement est-il possible ? Oui, puisqu'il est déjà commencé ici et en Angleterre. Il n'y a qu'à développer et étendre cette action.

Digitized by Google

Mais l'État n'a-t-il pas cependant, dans la transition actuelle, quelques mesures à prendre ? Après avoir été tout, ne doit-il être rien ? Je ne le crois pas ; et je vais indiquer l'ensemble des mesures que le Positivisme conseille dès à présent pour la France et, plus tard, pour tout l'Occident. Ces mesures sont les unes négatives ou relatives à des destructions, les autres positives ou relatives à des constructions nouvelles indispensables transitoirement pour préparer l'état normal.

Mesures négatives. Elles consistent en trois opérations principales : la suppression du budget des cultes, la suppression du budget universitaire, la suppression des académies.

Dès 1848 le Positivisme demandait la suppression du budget des cultes. Mais l'idée n'était pas mûre alors. Le parti républicain était dominé par les influences néo-chrétiennes. Aujourd'hui notre idée est acceptée en principe. On a tort seulement d'employer de préférence la formule : séparation de l'Église et de l'État. Elle n'est pas suffisamment claire et précise. Il en est, parmi les membres du clergé, qui demandent aussi cette séparation, et qui entendent par là que l'État continuera à leur servir leur traitement, en les laissant entièrement libres. Cette séparation, ainsi comprise, ne serait certes pas bonne ; c'est la suppression du budget des cultes que nous demandons.

Ceci n'est point de notre part une œuvre de haine ; c'est une mesure politique. Aussi devra-t-on être aussi largement généreux pour les personnes qu'énergique dans l'application du principe. L'État, en prononçant cette suppression, devra assurer l'existence de tous les prêtres arrivés à un certain âge, et donner aux autres une indemnité.

Outre la justice de cette mesure, nous voulons, par là, poser un grand principe : celui de l'indemnité, toutes

Digitized by Google

les fois que, par le fait de l'évolution naturelle de la société, la situation d'une classe ou d'un individu est troublée. C'est ainsi qu'on facilitera les transitions. Toute industrie troublée par un nouveau progrès doit être indemnisée dans la personne du chef et des prolétaires ainsi privés tout à coup de leurs moyens d'existence. Plusieurs d'entre eux ne sont plus en âge de changer d'état. Quant au mode de consolation qui consiste à leur dire, que dans deux cents ans, l'industrie nouvelle nourrira beaucoup plus de prolétaires que ne le faisait celle qui succombe, nous en laissons le monopole aux économistes.

Voici donc, au sujet de la suppression du budget des cultes, le texte du décret que je propose et que je soumets à la discussion publique :

Le Président de la République,

Considérant que le premier devoir de l'État est d'assurer la plénitude de la liberté spirituelle ;

Considérant qu'il doit tenir compte de l'état actuel de la société, en laissant en dehors des devoirs civiques précis et indéniables, la possibilité d'arriver, par une libre discussion, à l'adoption de principes de conduite toujours démontrables ;

Considérant que toute protection quelconque des anciens cultes est absolument contraire à ces principes désormais incontestables ;

Considérant néanmoins que la conciliation du progrès avec l'ordre exige que chaque changement soit adouci, autant que possible, pour ceux qui en supportent les conséquences ;

Considérant qu'à cet égard, l'État doit donner un exemple qui réagisse sur le régime industriel lui-même, si souvent profondément troublé, au détriment des travailleurs, par l'avénement même des progrès les plus réels ;

Digitized by Google

Le Président de la République décrète :

Art. 1er. Le budget des cultes est supprimé.

Art. 2. Une indemnité personnelle est allouée à chaque membre des divers clergés, laquelle ne pourra être transmise sous aucune forme quelconque ; elle sera calculée d'après la considération de l'âge, de la situation et de la nécessité de vivre.

Art. 3. Tout membre du clergé âgé de plus de quarante-deux ans, recevra, jusqu'à sa mort, une indemnité de 1.500 fr.

Celle des évêques et archevêques sera de 5.000 sans aucune indemnité quelconque de logement.

Art. 4. Tout membre du clergé âgé de trente à quarante-deux ans recevra la même indemnité de 1.500 fr., mais seulement pour douze ans.

Au-dessous de trente ans elle sera de 1.200 fr. et pour cinq ans seulement.

Art. 5. Toutes les facultés de théologie sont supprimées.

Art. 6. Tous les locaux quelconques affectés aux différents cultes, et appartenant à l'État, lui reviendront de plein droit. Une tolérance de possession, renouvelable de cinq ans en cinq ans, pourra être accordée.

Art. 7. Toutes les allocations aux séminaires et autres établissements religieux sont supprimées.

Il ne manque que la signature.

Quant à la suppression du budget de l'Université, elle rencontrera plus d'opposition ; mais elle n'est pas moins nécessaire.

Jusqu'en 1789 l'enseignement de l'Université avait été un enseignement général pour les classes dirigeantes. Cet enseignement était utile, en outre, parce qu'il servait de contre-poids à l'enseignement clérical, et entretenait, par l'étude de la Grèce et de Rome, l'admiration pour l'évolution intellectuelle de la première et le civisme de la

Digitized by Google

seconde. Mais en 1789 cet enseignement était épuisé. Quand Bonaparte établit l'Université nouvelle, on pouvait être certain d'avance qu'il faisait une action malfaisante, car cet homme avait le flair des choses rétrogrades.

De nos jours l'enseignement de l'Université n'est plus un enseignement général pour les classes libérales. Le plus grand nombre de fonctions spéciales possède des écoles particulières construites en vue de leur destination propre, comme l'École Polytechnique, l'École de Saint-Cyr, l'École Centrale, l'École Turgot.

Tous les jeunes gens qui se destinent à ces différentes écoles ne reçoivent plus l'éducation universitaire d'autrefois, qui ne sert qu'à préparer, aussi mal que possible, des avocats et des médecins.

En outre, depuis l'époque où fut restaurée l'Université, le prolétariat et le paysannat sont entrés en scène; ils sont intervenus et interviendront encore bien davantage, par la suite, dans le mouvement social. Il faut donc que le système d'éducation universelle ait en vue le prolétariat et le paysannat.

Enfin, l'enseignement universitaire ne s'adresse pas aux femmes, et il est fort heureux qu'on n'ait pas songé à le leur appliquer. Il en résulte que la moitié de la société est élevée d'une manière théologique, l'autre moitié dans des habitudes de critique métaphysique, et quand on a habitué chaque moitié à mépriser ce que l'autre croit, on les réunit en leur disant : Maintenant vivez en paix.

Il faut donc un enseignement qui convienne aussi aux deux sexes, et l'Université ne répond pas à ce besoin.

De plus, à partir de 1830, l'avénement de la philosophie de M. Cousin a porté à l'état moral de l'Université un coup fatal.

Nous avons vu de prétendus philosophes donner le spectacle de toutes les platitudes, de toutes les palino-

Digitized by Google

dies ; c'est par eux que s'est formée cette classe d'hommes qui ont rendu douteuse, et toujours équivoque, l'existence d'une conviction quelconque, en faisant croire qu'il n'était pas possible d'avoir des convictions définitives sur les sujets les plus importants de la moralité humaine ; c'est eux qui ont démoralisé la bourgeoisie actuelle et l'ont rendue aussi incapable qu'indigne de gouverner la société.

Pour la suppression du budget de l'Université, nous n'avons pas besoin d'ajouter qu'elle doit être faite avec toute la modération possible à l'égard des personnes. Elle contient du reste des hommes de grand talent qui pourront être dignement utilisés.

La dernière mesure négative consiste dans la suppression des académies. Au premier abord cette suppression ne paraît pas importante, parce qu'elle intéresse peu de monde ; mais elle l'est beaucoup, parce que la déviation théorique imprimée par l'académisme vicie, dans sa source, la principale richesse sociale, celle que nous pouvons le moins facilement renouveler, la richesse intellectuelle.

En cela comme en tout, Bonaparte a eu l'instinct du mal.

Au dix-huitième siècle les académies ont été utiles au groupement de toutes ces intelligences d'élite qui existaient alors et qui ne séparaient pas leurs spéculations individuelles du grand mouvement de rénovation auquel elles participaient. Mais depuis leur restauration et surtout à partir de 1830, les académies sont devenues rétrogrades. En biologie, elles ont été opposées à Gall et à Broussais. Quant à Auguste Comte, il va sans dire qu'il fut persécuté par elles. Elles ont tout tenté pour le faire mourir de faim, ce qui est la manière académique de tuer.

Telles sont les trois mesures négatives les plus impor-

Digitized by Google

tantes que nous conseillons. Voici maintenant les mesures positives.

Mesures positives. — D'abord l'État doit établir, pour tout le monde, un enseignement primaire, laïque et gratuit, mais non obligatoire, et en laissant chacun libre, sans conditions de diplôme, de lui faire concurrence.

Il doit ensuite réformer l'École Polytechnique, cette grande création de la Convention devenue, selon l'expression de Comte, un séminaire algébrique. Il y a, sur cette question, tout un plan dont Auguste Comte a posé les bases, et auquel je crois avoir ajouté quelques perfectionnements. Il s'agirait d'ajouter aux sciences déjà enseignées, la biologie et la sociologie, et de supprimer le monopole dont jouit cette école. Tout le plan de réorganisation est fait, leçon par leçon, et sera publié en temps opportun.

De plus l'État doit sa protection à certaines institutions sans avoir égard à ce qu'elles peuvent coûter. De ce nombre serait une école philologique. On pourrait former, par elle, des agents diplomatiques qui commenceraient d'abord par connaître la langue de ceux à qui ils doivent s'adresser. En outre une pareille école serait la source de sérieuses connaissances positives.

Il devrait aussi, pour les poètes, artistes, savants, rétablir le système des pensions de Colbert. Il vaut encore mieux s'exposer à protéger parfois des gens inutiles qu'à empêcher un homme de génie de se faire jour. Ces pensions devraient s'appliquer non-seulement aux grands esprits de France, mais à tous les occidentaux et même aux orientaux, sans examiner s'ils ont, ou non, besoin de cette pension. La France enverrait, par exemple, au plus grand physicien de notre époque, M. Helmolz, une pension de 12.000 francs dont il disposerait à son gré. Ce ne sont là que de petites sommes, si l'on veut les comparer à tout l'argent inutilement dépensé.

Digitized by Google

Enfin l'État devrait protéger un certain nombre d'écoles spéciales comme les écoles Turgot et Chaptal, où il n'est pas question d'enseignement général ; il protégerait ces écoles par les mêmes motifs qu'il protège les observatoires dont les travaux sont utiles à des matelots qui ne s'en douteront jamais. On ne peut prétendre que les observatoires doivent être organisés et entretenus par ceux qui en éprouvent le besoin ; et pourtant leur utilité n'est pas contestable.

Telles sont les mesures que nous croyons applicables à la transition actuelle pour faciliter l'avénement du système général d'enseignement librement organisé par les positivistes. Après avoir donné à tous, sur les lois naturelles du monde, de l'homme et de la société, des connaissances précises, cet enseignement pourra enfin établir des règles propres à diriger la morale personnelle, domestique et sociale.

Je commencerai dans la séance prochaine l'étude de la morale qui se divisera en deux grandes séries :

La morale théorique ou connaissance de la nature humaine ;

Et la morale pratique ou perfectionnement de la nature humaine.

Digitized by Google

COURS DE MORALE POSITIVE

PAR M. PIERRE LAFFITTE

Deuxième Leçon

Dimanche, 14 Frédéric 84 (17 nov. 1872)

But, position encyclopédique et division de la morale.

Messieurs,

Nous avons, dans la séance précédente, indiqué comment l'enseignement que nous faisons ici se rattachait à une destination sociale immédiate, et l'on a compris, dès le début, qu'il ne s'agissait pas d'exercices purement académiques, mais de recherches, d'études tendant directement au gouvernement, à la direction, à la réorganisation immédiate de la situation actuelle de l'Occident.

Ce point posé, entrons en matière, et exposons l'objet précis de ce cours.

Je vais commencer par définir quelle est la destination de la morale définitive.

C'est la première proposition que nous allons examiner.

La morale a pour but de découvrir les lois de la nature humaine, afin d'établir les règles et les procédés propres à la modifier, à la perfectionner et à la diriger.

Mais, pour bien comprendre cette définition, pour

Digitized by Google

nous la rendre suffisamment précise et nette, il faut indiquer comment l'Humanité est arrivée à concevoir la science morale et à en poser les bases ; il ne faut pas croire que le but que nous poursuivons actuellement ait pu être déterminé sans une immense élaboration préliminaire.

Si, en effet, nous considérons l'homme au début, nous le voyons, à peine supérieur aux principaux mammifères, voué à la recherche très difficile, et le plus souvent imparfaite, de la satisfaction des besoins de nutrition ; il obéit à ses penchants, il les satisfait quand il peut, comme il peut, et ensuite il dort.

Plus vous remonterez à l'origine de l'homme, plus vous retrouverez ce spectacle, qui n'est pas très beau, mais qui est très exact. La première condition de l'esprit scientifique est de voir les choses comme elles sont et de les dire comme on les voit.

Il y a, d'ailleurs, une certaine utilité à considérer notre point de départ, afin de développer en nous la reconnaissance et le respect pour ceux dont les efforts nous ont amenés à la situation si supérieure où nous sommes arrivés.

Aujourd'hui encore il existe, sur notre planète, des hommes qui en sont au point de départ dont nous venons de parler. Ils ont besoin de manger et ils satisfont ce besoin quand ils le peuvent, ce qui n'est pas toujours très facile, mais enfin ils y arrivent de temps en temps ; ils ne développent leurs efforts de muscles, de caractère, d'intelligence que pour cette destination.

Voilà le début de l'homme.

Il est certain que, dans cette période de l'Humanité, il ne faut pas chercher de règles morales. Il y a des impulsions, quelquefois bonnes, parce qu'elles résultent de l'organisation même de notre cerveau. Comme l'homme est sociable ; comme, en dehors de tout intérêt, il aime

Digitized by Google

à être avec d'autres hommes, à vivre en troupe à un certain degré, quand cela est possible et que la nécessité matérielle ne le disperse pas, il arrive bientôt que les hommes, se groupant, inventent quelque chose : ce sont les premiers arts. Ils les perfectionnent, ils font des accumulations de provisions qui leur permettent de ne pas vivre constamment au jour le jour ; ils s'organisent pour n'avoir à faire que par moments les recherches nécessaires à leurs satisfactions matérielles.

Tous les arts consistent alors à modifier la nature extérieure pour notre satisfaction personnelle.

L'homme n'en est pas encore arrivé à cette conception étonnante, qui n'a pu apparaître qu'après l'état sédentaire, de modifier, non pas le monde, mais lui-même.

Cette conception n'a pu prendre naissance qu'après qu'eut surgi l'institution du vieillard. A l'état sauvage, celui qui ne peut chercher directement sa nourriture meurt, ou on le tue ; le vieillard n'existe donc pas ; pas plus, du reste, que la femme, conçue avec ses caractères distincts et non pas comme un être subordonné et voué uniquement à la reproduction matérielle.

Cette double institution du vieillard et de la femme n'apparaît que très tard, à l'époque où il y a des capitaux en suffisante quantité pour faire vivre des êtres qui ne soient pas astreints à chercher tous les jours leur nourriture.

Alors commence à se produire, dans la famille, le loisir du vieillard qui a beaucoup vu, et celui de la femme qui, ne pouvant pas commander, a cependant assez d'indépendance dans son intérieur pour pouvoir modifier, par son action sur l'homme, ce qu'elle ne peut pas déterminer elle-même directement.

C'est ainsi que surgit l'art moral, c'est-à-dire l'art de modifier directement l'homme et par lui, indirectement, les choses.

Digitized by Google

Il ne s'agit pas ici, bien entendu, lorsque nous parlons d'art moral, de théories métaphysiques, ni de dissertations sur les causes ; il s'agit simplement, pour un vieillard et pour une femme, de faire exécuter leurs volontés par le chef de la famille, l'homme adulte.

Eh bien, dans ces conditions, il est évident que ceux qui arrivent à ce résultat doivent connaître la nature humaine. Il est évident que, pour modifier le cerveau ou les dispositions morales de ceux avec lesquels on est en contact, il faut appliquer un certain nombre de règles morales ; par conséquent il faut d'abord les connaître, les avoir trouvées par l'observation, car si on employait les règles contraires on serait puni immédiatement en n'obtenant pas le résultat cherché.

C'est donc le vieillard et la femme qui sont les premiers théoriciens moraux, ce sont eux qui ont fait les premières accumulations d'observations morales qui se sont transmises ensuite par la tradition, par l'exemple, par les habitudes, par l'imitation.

Mais bientôt le développement humain fait surgir, parmi les hommes, une puissance morale analogue à celle représentée par le vieillard et la femme et qu'avait fait naître le développement de la famille ; cette puissance morale nouvelle, c'est le sacerdoce, à qui l'on doit l'institution de toutes les sociétés.

C'est alors que l'art moral arrive à recevoir sa première coordination, et cet immense résultat s'est accompli dans les grandes théocraties sédentaires, et, notamment, dans la plus éminente de toutes, celle qui a le plus réagi sur nous par l'intermédiaire des Phéniciens, des Juifs, etc. : la théocratie égyptienne.

C'est là un évènement qui, dans le monde, est plus grand que toutes les découvertes matérielles.

Car alors surgissent des formules morales, c'est-à-dire des règles coordonnées par le sacerdoce, transmissibles

Digitized by Google

par la parole, et que l'écriture hiéroglyphique d'abord, phonétique ensuite, peut transmettre également.

Il y a primitivement autant de langages que de familles; ils varient d'une famille à une autre et, tous les vingt-cinq ans, le langage diffère dans une tribu. C'est le sacerdoce qui arrive à coordonner tous ces divers langages ou plutôt à faire prévaloir le langage de quelques familles sur le langage de toutes les autres.

Par cette prépondérance d'un des langages, — et ils sont tous analogues quoique différents, — on arrive à constituer une langue unique, progrès immense, et dont l'importance se fait mieux sentir encore quand l'écriture est établie.

Quand ce grand pas est accompli, les formules morales, les règles écrites d'après lesquelles chaque homme doit se conduire dans les diverses situations de la vie, peuvent être établies.

Voici un exemple bien connu de ces formules : Tu ne tueras point, qu'on trouve dans le Décalogue. Elle est le résultat d'une multitude innombrable d'observations. Au début cette formule n'existait pas.

On dit que les loups ne se mangent pas entre eux, ce n'est pas exact pour les hommes ; ils tuent pour manger, et lorsqu'ils ne le font pas, c'est qu'ils ont peur ; mais ils obéissent à ce penchant comme tous les animaux, quand ils n'y voient pas de danger.

Il faut donc avoir fait un pas immense pour arriver à l'émission d'une formule comme celle-ci : « Tu ne tueras point », qui limite le penchant destructif. Son apparition est le résultat d'une élaboration immense, d'après laquelle des gens calmes, et moins pressés par le besoin, ont aperçu la nécessité de retenir cette disposition de l'homme à tuer, sous l'impulsion de l'instinct destructeur.

Cet instinct est très puissant et, si l'on n'y résistait pas, on tuerait un homme pour peu de chose ; des gens vous

Digitized by Google

tueraient pour une contrariété minime, quelquefois même uniquement pour satisfaire le penchant destructeur qui est très intense dans la nature humaine.

C'est après un nombre considérable d'observations, que des prêtres, ayant aperçu l'utilité énorme qu'il y aurait pour la société et pour l'homme à vaincre ce penchant, ont formulé ce précepte : Tu ne tueras point.

Les avantages de la formulation sont considérables. D'abord elle rend transmissible, à tout le monde, le résultat des expériences antérieures et fait profiter tous les hommes des acquisitions obtenues par quelques hommes de génie.

Voilà sa première utilité.

La seconde est de permettre à chacun de réagir sur lui-même. Ainsi, quand un homme a, dans la mémoire, cette formule fondamentale : Tu ne tueras point, et lorsqu'il se trouve dérangé par un autre homme, immédiatement il est placé sous l'influence de deux impulsions : l'une qui le pousse à tuer l'homme qui le dérange ou le gêne, et l'autre qui l'invite à se retenir dans l'accomplissement de son penchant destructeur. C'est le souvenir de la formule qui le retient dans ce dernier cas.

Dans les pays où existe l'esclavage, où les races sont subordonnées les unes aux autres, on a remarqué que souvent des hommes n'avaient pas de dents. Ce sont les maîtres qui cassent les dents de leurs esclaves. Rien ne les retient, rien ne les arrête. Ils obéissent pleinement à leur instinct destructeur, à cet instinct qui fait qu'on brise un homme comme on ferait d'une cuvette, d'un verre.

La notion du tien et du mien n'est pas non plus une notion naturelle. Il n'est pas naturel du tout de ne pas s'approprier ce qui nous fait envie.

L'homme est porté à prendre, comme le fait un chien ou un chat, et, en agissant ainsi, il obéit à l'instinct naturel. Il a fallu une civilisation énorme pour arriver à

Digitized by Google

ce résultat : avoir faim et passer devant la boutique d'un marchand de comestibles sans y rien prendre.

Ce sont là des faits considérables qui nous paraissent tout simples aujourd'hui, mais qui sont autrement compliqués et remarquables quand on les examine de près. De notre temps, il ne nous semble pas extraordinaire de voir tous les jours deux millions de Parisiens qui ont faim et qui attendent, pour se satisfaire, le moment du dîner, sans compter même ceux qui se privent de manger. Eh bien, c'est là un résultat étonnant, qui est le signe d'une civilisation énorme.

Il est très certain que l'enseignement de la formule morale : « Tu ne voleras point », vient ici former contre-poids à notre instinct naturel, à ce mouvement spontané qui nous pousse à prendre ce dont nous avons envie.

Voilà donc une seconde utilité de la formule. Non-seulement elle transmet une expérience acquise, mais elle donne à l'homme un motif pour se vaincre, une raison pour dominer un penchant aveugle. Enfin la formule a une troisième utilité : elle est la base de l'opinion publique, c'est-à-dire qu'elle présente ce résultat précieux de permettre aux autres de réagir sur chacun en particulier. Comme la formule a été énoncée par un grand nombre d'hommes, ces hommes, en vertu de la règle, acceptée par tous et de la même manière, — ce qui constitue une opinion publique, — peuvent réagir au nom d'un principe commun, contre l'individu qui voudrait la violer.

Voilà les différents caractères d'utilité capitale que présente la formule ; elle transmet l'expérience acquise, en fait la base de l'opinion publique et permet à chacun de réagir sur soi, en même temps qu'elle donne le moyen aux autres de réagir contre un seul.

Que faut-il pour que la formule remplisse ces conditions ?

Digitized by Google

Il faut qu'elle soit stable et, pour cela, qu'elle émane d'une autorité supérieure.

Il est évident que si la formule vient de vous-même, que si vous ne la concevez pas comme émanée d'une autorité placée au-dessus de vous, vous vous arrogerez le droit de la changer ; la condition de stabilité ne sera pas remplie.

Il faut donc, je le répète, que la formule soit stable ; que, acceptée aujourd'hui, elle ne puisse être discutée dans trois semaines, ce qui ne veut pas dire qu'elle doive avoir une immobilité absolue.

Si cette première condition manque, la formule n'a pas de valeur, et tout, dans la morale, apparaît comme douteux.

Or, comme les passions n'ont rien de douteux dans leur but, comme elles sont très énergiques au moment où elles veulent, il en résulte que l'instabilité des formules morales nous ramènerait à l'état sauvage, et même au-dessous, parce que nous serions des sauvages forts, ayant des moyens d'abus considérables.

Ainsi donc les formules morales ne doivent changer que très peu et, jusqu'au Positivisme, il a été utile de donner une consécration surnaturelle et toute puissante à ces grandes règles qui gouvernent encore la Société, mais qui ont besoin aujourd'hui d'être perfectionnées.

Il existe un type de ces règles anciennes : c'est le Décalogue. Le Décalogue est un ensemble de formules morales trouvées par les prêtres égyptiens, développées par Moïse et propagées par la petite théocratie juive, car, évidemment, ce ne sont pas des peuples nomades qui ont pu découvrir et formuler des règles aussi compliquées et aussi remarquables. Il a fallu des prêtres ayant beaucoup de loisirs ; néanmoins, elles nous sont parvenues par l'intermédiaire de la théocratie juive.

On ne lit guère, en France, le Décalogue que dans le

Digitized by Google

catéchisme, où il est un peu dégagé de sa forme originale, et il importe de voir les textes dans leur originalité. Il est probable, en outre, que, si nous avions des documents historiques complets, nous pourrions donner le nom des prêtres de Memphis ou de Thèbes qui ont trouvé chacune de ces règles ; car c'est toujours quelqu'un qui a trouvé quelque chose, que ce soient des règles morales ou un procédé industriel.

Voici ce que dit l'Exode :

« Alors Dieu prononça toutes ces paroles, disant :

« Je suis l'Éternel ton Dieu qui t'ai fait sortir du pays d'Égypte et de la maison d'esclavage.

« Tu n'auras point d'autres Dieux devant ma face.

« Tu ne feras point d'image sculptée, toute image soit de ce qui est en haut, au ciel, soit de ce qui est ici-bas sur la terre, et de ce qui est dans les eaux, sous la terre.

« Tu ne te prosterneras pas devant elles, tu ne les serviras pas ; car je suis l'Éternel ton Dieu, Dieu jaloux, se rappelant l'iniquité des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et la quatrième génération, à mes ennemis. »

Vous voyez que ce n'est pas un Dieu tendre, comme Jésus-Christ.

« Et qui fais miséricorde jusqu'à la millième génération à mes amis et aux observateurs de mes commandements.

« Tu ne proféreras pas le nom de l'Éternel ton Dieu en vain ; car l'Éternel n'innocente pas celui qui profère son nom en vain.

« Souviens-toi du jour de repos pour le sanctifier.

« Six jours tu travailleras et feras tout ton ouvrage.

« Mais le septième jour, repos (consacré) à l'Éternel ton Dieu, tu ne feras aucun ouvrage ni toi, ni ton fils, ni ta fille, ni ton esclave, mâle ou femelle, ni ton étranger qui est en tes portes ».

Mais au lieu de donner à cette prescription une raison

Digitized by Google

humaine comme nous le faisons aujourd'hui, il donne une raison théologique.

« Car en six jours l'Éternel a fait le ciel et la terre, la mer et tout ce qui s'y trouve et s'est reposé le septième ; c'est pourquoi l'Éternel a béni le jour de repos et l'a sanctifié ».

La raison est bien autrement frappante que si on avait fait une théorie positive sur l'observation du dimanche.

« Honore ton père et ta mère afin que tes jours se prolongent sur la terre que l'Éternel ton Dieu te donne.

« Tu ne tueras point.

« Tu ne commettras point d'adultère.

« Tu ne voleras point.

« Tu ne répondras point contre ton prochain en faux témoin.

« Tu ne convoiteras pas la maison de ton prochain, tu ne convoiteras point la femme de ton prochain ni son esclave mâle ou femelle, ni son bœuf, ni son âne, ni aucune chose qui appartienne à ton prochain ».

Toutes ces règles sont contraires à la nature humaine ; ce qu'il a fallu de force, de puissance, de génie pour les faire entrer dans la tête de l'homme et pour les lui faire subir, est prodigieux !

Sans continuer cette lecture plus longtemps, vous voyez tout ce que je voulais vous indiquer, à savoir l'avènement de formules très élevées et la consécration théologique qui leur est donnée pour les faire adopter par les Hébreux, à qui Moïse disait : « Vous avez le cou raide et vous êtes indociles ». A ce point de vue, tous les hommes ont le cou raide, et la difficulté provenait de ce que Moïse voulait imposer aux Hébreux un état de civilisation plus avancé que celui où ils étaient ; or, les Hébreux avaient le cou raide, ils ne voulaient pas ne pas convoiter le bœuf du prochain.

Dans toutes les théocraties, ces grandes règles morales

Digitized by Google

sont enseignées par les prêtres. Chez les Grecs, ce sont les poëtes qui en sont les propagateurs. Lisez l'*Antigone* de Sophocle et vous verrez les efforts admirables du poëte pour propager ce grand principe que l'homme doit à ses morts une sépulture ; or, c'est là une grande pensée qui fait le maintien de la famille humaine.

Ici, il n'est plus question du Sinaï ni d'un Dieu qui apparaît au milieu des flammes ; c'est par une autre conception esthétique que le poëte, dans l'*Antigone,* enseigne ses grandes règles morales.

Dans l'*Œdipe*, il propage la règle, nouvelle alors, de la punition de l'inceste, à tel point que l'inceste, même involontaire, est puni. Il ne faut pas que vous puissiez discuter et venir dire que vous étiez ignorant ; l'ignorance même est coupable, car la règle est absolue. Les hommes avaient alors le cou trop raide, — comme disait Moïse, — c'est pourquoi il fallait une consécration absolue.

Chez les Hindous, nous voyons Manou, chez les Chinois Confucius, arriver à une systématisation de la morale, mais elle reste toujours empirique.

Un pas nouveau et immense est fait par le Catholicisme. La morale reçoit alors une première systématisation par la découverte de saint Paul, la plus grande qui ait été faite, depuis l'antiquité jusqu'à Gall et Auguste Comte sur la théorie de la nature humaine. Je veux parler de la distinction entre la Grâce et la Nature.

La Grâce personnifie les bons sentiments, la Nature les instincts personnels, et l'effort moral a pour objet de faire prévaloir la Grâce sur la Nature, c'est-à-dire les instincts sympathiques, qui sont naturellement les plus faibles, sur les instincts naturels qui sont les plus forts.

C'est sur cette distinction que le catholicisme a basé sa morale. Je dis le catholicisme et non pas Jésus-Christ ; il faut chercher la vraie morale du Catholicisme dans

Digitized by Google

saint Paul, dans les papes, dans les grands docteurs théologiques qui ont coordonné les connaissances qu'ils avaient de la nature humaine.

C'est le Catholicisme qui a dit pour la première fois : L'homme est double. C'est un fait qui a frappé également Gall, après saint Paul. Saint Paul a dit : « Deux impulsions nous animent : l'une vient de Dieu, et l'autre de notre nature ; le combat est entre ces deux espèces de mobiles ». Et il a osé se poser l'audacieux problème de faire prédominer la Grâce sur la Nature.

Lisez Confucius, cet homme si remarquable, qui est un positiviste spontané ; lisez Moïse, et vous ne trouverez chez eux rien de semblable. Ce problème, il est posé, pour la première fois, par le Catholicisme. De même que nous avons inventé des procédés nouveaux pour cultiver les terres, les penseurs catholiques, plus audacieux, ont dit : « N'y aurait-il pas des procédés pour cultiver les cerveaux ? »

Ils ont eu cette audace de vouloir transformer l'homme comme on retourne un doigt de gant. Ils n'ont pas réussi entièrement dans leur tentative, mais ils n'en ont pas moins laissé des résultats dignes d'admiration.

On parle souvent de procédés positifs, d'observations positives ; mais tous ces procédés, fruits de l'observation, ont été employés par les catholiques. Ils voyaient que, quand tel acte avait lieu, telle conséquence se produisait, et ils disaient que la règle à suivre se trouvait dans l'Évangile. Dans l'Évangile, vous le savez, on trouve tout ce qu'on veut ; mais remarquez bien qu'ils n'indiquaient la sanction qu'après avoir cherché une solution positive, basée sur la connaissance de la nature humaine, connaissance que la confession leur révélait dans beaucoup de cas.

Le Catholicisme est allé plus loin encore, il a, pour la première fois, introduit dans la morale l'idée de progrès.

Digitized by Google

Dans Moïse, dans tous les anciens, la morale est immobile. Le Catholicisme voit les choses autrement, et il dit : « Il y a deux morales, la morale antique, qui correspond à la dureté de cœur des premiers hommes, et la morale nouvelle, qui ne renverse pas cette première morale, mais qui la continue.

C'est, comme on voit, l'ébauche de l'admirable conception du progrès par continuité.

Jean de Parme et les sectateurs de l'*Évangile éternel* tentèrent, à la fin du moyen-âge, de faire un troisième pas en avant. Représentant la première époque du monde comme soumise à la loi du Père, et leur époque comme soumise à la loi du Fils, ils annonçaient un troisième progrès dans l'avènement prochain de la loi du Saint-Esprit. Leur tentative échoua ; le Catholicisme était épuisé. Mais il n'en est pas moins vrai que c'est lui qui a introduit l'idée de progrès dans le monde. Nous y sommes habitués maintenant, et nous ne faisons plus attention à ceux à qui nous la devons, aux penseurs catholiques. Moïse, Confucius n'ont pas connu cette idée ; il a fallu la puissance énergique du Catholicisme pour la trouver, et c'est grâce à lui qu'elle pénètre mieux dans notre intelligence.

Ces explications me permettent de bien faire comprendre les conditions du problème moral qui consiste, comme vous voyez, dans l'art de modifier les hommes.

« Il y a deux espèces d'arts, a dit Dunoyer, — qui, du reste, ne faisait en cela qu'appliquer la pensée d'Auguste Comte, — les arts par lesquels nous modifions le monde extérieur, et les arts à l'aide desquels nous modifions l'homme ».

Or, la morale est cet art suprême qui a pour objet de modifier la nature humaine.

Pour arriver à obtenir cette modification, je vous ai donné une idée des ressources qui sont mises à notre

Digitized by Google

disposition. Elles résultent de la série des travaux antécédents, travaux qui émanent des prêtres théocratiques, des prêtres catholiques, des philosophes, des poëtes, des législateurs, des juristes, des médecins, etc., etc. Les documents ne font pas défaut. Que nous manque-t-il donc pour exposer cette morale? Il nous manque précisément cette coordination dont j'ai parlé; car nous sommes en présence de trois directions morales.

On peut dire que les morales théologique et métaphysique sont devenues tout à fait insuffisantes. Cette dernière, surtout, n'a jamais rien su diriger, et n'est pas capable de mettre quatre individus d'accord. Elle est fondée sur la conscience; vous la connaissez tous. La dernière, et l'une de ses plus singulières manifestations, est le *Cousinisme,* cette chose honteuse. Elle se borne à disserter sur l'idéal, sur le beau; mais, dans les faits, elle est très peu idéale. Quelle ligne de conduite a jamais été indiquée par la morale métaphysique? Quelles règles morales la recherche du beau idéal nous apprend-elle? Aucune. Quand on est ministre, on fait le contraire de ce qu'on avait demandé lorsqu'on n'était pas ministre. On ne croit pas à l'Église et l'on va à la messe. C'est qu'apparemment le beau idéal n'a rien indiqué sur ces questions. Voilà les résultats de la morale métaphysique dans sa dernière manifestation, qui n'est qu'un ensemble de divagations.

Il n'y a de sérieux que la morale théologique et elle est tout à fait insuffisante aujourd'hui puisque, en fait, elle ne mène plus la partie active de la société. Ceux qui l'enseignent se plaignent de la démoralisation. Il n'y a qu'une seule réponse à leur faire: Faites-vous croire, c'est votre profession de convaincre les hommes. S'il vous faut des gendarmes pour les obliger à vous croire, vous devenez inutiles.

Quant à nous, nous nous adressons à cette masse ac-

Digitized by Google

tive, énergique, entièrement émancipée, qui demande une direction, que la morale théologique est impuissante à lui donner.

Il faut dire pourtant un mot d'une opinion émise de nos jours par quelques écrivains, et d'après laquelle notre prétention de fonder une nouvelle morale serait entièrement inopportune.

Un ingénieur, M. Le Play, qui ne cite jamais Auguste Comte dans ses ouvrages, mais qui lui a emprunté un certain nombre d'idées, prétend que le Décalogue nous a donné, avec l'Évangile, toute la morale humaine.

Cette thèse de M. Le Play a été soutenue par des hommes que le parti révolutionnaire est habitué à compter parmi ses membres. Vous savez que J.-J. Rousseau acceptait cette donnée ; mais, parmi nos révolutionnaires modernes, un homme qui avait beaucoup de talent et une grande moralité personnelle, Proudhon, avait défendu aussi la même idée que M. Le Play, ce qui reviendrait à dire que les sciences physiques sont perfectibles et que la science morale ne l'est pas, parce qu'elle a trouvé dans le Décalogue sa formule définitive.

Voici la citation que M. Le Play emprunte à Proudhon. Elle est extraite des premières œuvres, car je crois que, dans ses dernières années, Proudhon ne l'eût pas écrite :

« Quel magnifique symbole ! (le Décalogue) quel philosophe, quel législateur que celui qui a établi de pareilles catégories et qui a su remplir ce cadre ! Cherchez, dans tous les devoirs de l'homme et du citoyen, quelque chose qui ne se ramène pas à cela ; vous ne le trouverez point. Au contraire, si vous me montrez quelque part un seul précepte, une seule obligation irréductible à cette mesure, d'avance je suis fondé à déclarer cette obligation, ce précepte hors de la conscience et par conséquent arbitraire, injuste, immoral ».

Je m'inscris en faux contre la théorie de M. Le Play et

Digitized by Google

de Proudhon. Le Décalogue n'est pas le dernier mot de la science morale. Soutenir une pareille thèse, c'est rétrograder au-delà du catholicisme. Le catholicisme était un progrès ; et ceux qui veulent nous ramener au temps de Moïse, de Confucius ou au temps de la théocratie égyptienne, sont des hommes à idées rétrogrades.

D'abord, *à priori*, il est impossible que la morale ait trouvé sa formule définitive. Il serait, en effet, singulier que, pour la science la plus compliquée, pour celle qui est relative à la connaissance de la nature humaine, on eût, dans les âges primitifs, trouvé juste la vérité et la vérité tout entière, quand, dans des sciences plus simples, on n'a pu obtenir ce résultat. Un pareil miracle serait compréhensible pour ceux qui admettent que c'est réellement un Dieu qui a révélé à Moïse la loi morale, sur le Sinaï ; mais, si vous n'admettez pas l'intervention d'un Dieu, il devient impossible de comprendre comment Moïse a trouvé la vérité du premier coup, à ce point que toutes les règles morales sont contenues dans ces préceptes et qu'il est tout à fait inutile de se livrer à des recherches ultérieures.

Et en effet, si on examine le Décalogue, on reconnaît qu'il est incomplet. La notion du civisme, par exemple, en est complètement absente, ainsi que la notion de Patrie pour laquelle nous devons vivre et pour laquelle nous mourons dans certains cas ; cette notion tant développée par le monde romain, n'est pas contenue dans le Décalogue. La nationalité du monde hébraïque est religieuse et non pas patriotique. Cette population a joué un rôle fort éminent, fort honorable dans certains cas, mais elle n'a pas de patrie. Sa patrie, c'est la Jérusalem céleste.

Non, l'art moral, pas plus que la science morale, ne s'est arrêté à Moïse ; ils ont marché jusqu'à Gall, qui a fait connaître les mobiles fondamentaux de la nature humaine, et jusqu'à l'incomparable théorie d'Auguste

Digitized by Google

Comte qui est venue coordonner cette accumulation de données sur la nature humaine, données recueillies tour à tour par les prêtres, les philosophes, les médecins, les poètes.

Position encyclopédique de la morale.

La question que je me propose de traiter maintenant, pour compléter les précédentes, va s'éclaircir par un historique très sommaire de la manière dont Auguste Comte est arrivé lui-même à classer cette morale.

Le but de la vie d'Auguste Comte a été la fondation d'un système de morale pratique et théorique.

Comme preuve à l'appui de ce que j'avance, on peut lire, à la fin du quatrième volume de sa *Politique positive,* un travail qui a paru, sous forme d'article, dans le *Producteur* de 1826, travail intitulé : *Considérations sur le pouvoir spirituel,* et qui fut tellement remarqué que Lamennais, qui était alors catholique, disait : « M. Comte pose la vraie question du siècle ; nous croyons qu'il ne réussira pas, parce que la doctrine catholique seule peut donner la solution. »

Et Benjamin Constant, critiquant à ce moment Auguste Comte, écrivait : « Vous voulez fonder une nouvelle papauté ».

Oui, répondait Comte, mais une papauté sans Dieu, c'est-à-dire une réunion d'hommes qui enseignent et qui se fassent croire sans menacer ni de l'enfer, ni du gendarme. Alors de quoi avez-vous à vous plaindre ?

Mais Auguste Comte avait compris qu'il fallait une base philosophique à cette morale, et qu'elle ne pouvait être que l'aboutissant de toutes les sciences humaines ; c'est pourquoi il fit une parenthèse de treize ans pendant laquelle il écrivit la *Philosophie positive.*

Néanmoins, en poursuivant ce but, il élaborait de plus

Digitized by Google

en plus dans sa tête les théories morales. Ainsi, il ne séparait pas d'abord la morale de la sociologie.

Mais, dès 1848, il tend à faire cette distinction, et il donne un plan d'enseignement complet dans lequel la septième année est consacrée à la morale.

Enfin, en 1852, il fait un pas décisif, et il dit : « La morale doit se séparer de la sociologie ». C'est alors qu'il construit le plan de cette septième science, plan qu'il nous a laissé à sa mort, et dont les éléments sont posés dans la *Politique positive*.

Cette analyse historique de la morale conçue d'abord comme un art, l'art de l'éducation générale et spéciale, et ensuite comme ayant des théories propres, distinctes de la sociologie, nous fait voir quelle place Comte lui donnait dans la hiérarchie des conceptions humaines. Voici dans quel ordre il établit ces sciences : Mathématique, Astronomie, Physique, Chimie, Biologie, Sociologie, et enfin Morale qui est le dernier terme. Plus tard, il a apporté un dernier perfectionnement à cette hiérarchie, en la faisant précéder de la philosophie première.

La position qu'il accorde à la morale indique bien les ressources dont elle peut disposer. Je vais les indiquer, pour vous donner une vue d'ensemble des relations scientifiques de la morale. Ces relations naissent de sa position même dans la hiérarchie ; puisqu'elle est placée au sommet des conceptions humaines, elle utilise toutes les connaissances antécédentes. Elle doit donc reposer sur la Cosmologie qui détermine notre situation planétaire, et sur la Biologie qui analyse notre nature.

Ainsi, si notre planète était plus petite ou plus grande; s'il y avait à sa surface une étendue d'eau moins grande, étendue d'eau qui est absurde, car, comme le disait Auguste Comte, cette planète est beaucoup plus faite pour des poissons que pour des hommes; ou bien, si

Digitized by Google

l'axe de la terre n'était pas incliné, de façon à la faire tourner gauchement autour du soleil, les conditions de notre existence seraient changées.

Nous devons, par conséquent, tenir compte des connaissances que nous fournissent la cosmologie et toutes les sciences qui nous donnent des indications positives sur la situation humaine. Il est évident, par exemple, que pour s'occuper de l'étude des règles qui doivent présider à la transmission du capital, il sera nécessaire d'avoir recours à la statistique.

Quand nous dirons qu'il faut apporter, dans l'emploi des matériaux divers que nous fournit la planète, une certaine économie personnelle et collective, en considération des besoins de ceux qui devront venir après nous, nous nous appuierons sur les données de l'analyse statistique pour apprécier, compter nos ressources en charbon, bois, eau, chaleur, etc. Il faudra que nous puissions établir, grâce aux connaissances que nous apportera la cosmologie, notre bilan matériel, non pas personnel, mais collectif.

Ensuite, pour que la morale puisse donner une direction à la nature humaine, il lui faut connaître non-seulement notre situation, mais notre nature. C'est la biologie qui nous donnera cette connaissance, dans ce qu'elle a de commun à l'homme et aux animaux. Nous sommes le premier des animaux, et Auguste Comte disait : « Il vaut mieux être le premier des animaux que le dernier des anges ». C'est le mot de César, qui préférait être le premier dans une bourgade que le second dans Rome.

Mais ce n'est pas tout.

Il faut encore tenir compte de notre condition sociologique, et savoir quelle est la situation morale qui résulte de nos antécédents. Il ne suffit pas qu'une règle soit conforme à notre nature, il faut encore qu'elle soit opportune et en rapport avec le degré de civilisation. Il

Digitized by Google

faut, en un mot, que la biologie se complète par la sociologie ; sans cela, vous ne trouveriez que des règles non susceptibles d'application actuelle.

Vous voyez que la morale ainsi conçue devient une science immense. Cette conception nous fait apercevoir en même temps quelles en seront les relations et les ressources logiques. Les sciences inférieures lui fournissent des procédés qu'elle doit utiliser.

La mathématique fournit à la morale les capacités abstractive et déductive, indispensables à l'établissement des règles morales, car une règle morale doit toujours être générale. Il faut que, dans l'infinie variété des cas humains, vous sachiez saisir seulement ce qui est fondamental. C'est là une besogne difficile et, si vous n'y êtes pas dressé par le rude apprentissage mathématique, qui vous rompt aux abstractions les plus larges et les plus décisives, il vous sera impossible de vous placer, en morale, au point de vue abstrait, surtout lorsque vous arriverez à l'étude des complications toujours croissantes des rapports humains et qu'il vous faudra trouver comment on doit se diriger au milieu de tant d'éléments complexes.

En même temps que la faculté abstractive, la mathématique vous fournit la faculté déductive, qui consiste à faire rentrer les cas particuliers dans les cas généraux. Il n'y a que des cas particuliers en morale pratique ; or, cette aptitude qui permet de les faire rentrer dans les règles générales quand il y a nécessité de le faire, c'est la mathématique qui la donne. Sans elle il ne peut y avoir d'éducation complète, et il est difficile, à cause de ce manque de coordination, que les hommes actuels s'élèvent au point de vue d'ensemble qui caractérise le citoyen.

Comment, par exemple, le paysan, qui gouverne puisque vous lui avez donné le pouvoir, pourra-t-il, sans cette

Digitized by Google

aptitude, comprendre que son action se relie à celle de l'ensemble des autres habitants de la planète et que son vote aura telle conséquence funeste sur la marche de la civilisation ? Il n'en sait rien, et pourtant c'est lui qui est aujourd'hui le maître.

L'élément mathématique est donc nécessaire à l'étude de la morale.

L'astronomie, la physique et la chimie fournissent à la morale des procédés rigoureux d'observation et d'expérimentation ; chacun d'eux est nécessaire.

Les observations sont, en morale, extrêmement difficiles, parce qu'elles y sont plus compliquées que dans toute autre science et qu'il faut opérer pour chacune d'elles des défalcations très délicates, très difficiles. Comment donc le ferez-vous si vous n'avez pas appris, en astronomie, à conserver, dans un phénomène complexe, ce qu'il a de fondamental, et à défalquer les influences modificatrices de ce phénomène? Les hommes de génie, comme Pascal, arriveront à faire ces défalcations ; mais les autres ne pourront y parvenir si l'étude de l'astronomie ne leur a pas donné la faculté défalcatrice, qui leur permettra de rendre comparables entre elles toutes les observations faites en morale.

Voici un exemple. Un astronome prend sa lunette et observe un astre ; il formule son observation astronomique qui se réduit à ceci : à telle heure, tel astre a passé au méridien de Paris, si l'astronome fait son observation à Paris.

Or, pendant qu'il observe à Paris, d'autres font la même observation à Londres, à Calcutta ou à Saint-Pétersbourg. Eh bien, la position que chacun occupe influe sur l'observation. Il y a à calculer alors la parallaxe, opération qui consiste à défalquer l'influence du lieu où ont été faites les observations, afin de les rendre toutes comparables.

Digitized by Google

Mais il y a encore une autre influence dont il faut tenir compte. L'astre que nous observons, nous ne l'apercevons qu'à travers un nuage gazeux qui est l'air ; or, ce nuage gazeux influe d'une manière différente sur nos observations selon l'heure à laquelle nous faisons ces observations. Il faut alors dégager cette influence perturbatrice du nuage gazeux, en la défalquant.

Eh bien, en morale, il faut défalquer souvent. Il faut défalquer les influences du sexe, de l'âge, des passions. En astronomie, un observateur n'est pas passionné et il y regarde à deux fois avant d'émettre une observation parce qu'il sait que, s'il s'est trompé, on le mettra vite en équation, en le plaçant dans la catégorie des mauvais observateurs. Dans les choses morales, au contraire, on ne peut pas préciser autant, et tout vrai praticien doit appliquer son coefficient de défalcation parce qu'on exagère toujours en plus ou en moins. Je mets de côté la mauvaise foi, ce qui forme un cas particulier, pour ne parler que de l'exagération qui est naturelle. Il faut donc qu'un juge, qu'un médecin, qu'un homme dont la profession consiste à choisir d'autres hommes et à les diriger, qu'un chef de gouvernement, qu'un ministre des affaires étrangères qui reçoit des rapports d'ambassadeurs, sachent appliquer leur coefficient de défalcation. Il faut que ce dernier, par exemple, puisse dire : un tel exagère toujours, tandis qu'un tel voit toujours tout en beau. Celui-ci me dit qu'on ne se battra que dans six semaines, alors c'est pour demain. Étant fourni un renseignement, on défalque l'exagération qui le dénature et l'on obtient ce qu'il y a de vrai.

La physique nous apportera aussi son concours en nous faisant connaître l'expérimentation.

L'expérimentation consiste à opérer sur un phénomène, naturel ou artificiel, dont toutes les conditions restent fixes, sauf celle que l'on fait varier, de telle

Digitized by Google

sorte que cette variation d'une partie des éléments nous révèle la loi du phénomène et son influence sur les autres.

La morale se prête-t-elle aux expérimentations ? Oui. Non pas certainement comme le font les biologistes, en introduisant une pointe dans le cerveau ; mais les maladies corporelles et mentales peuvent être considérées comme des expérimentations naturelles. En étudiant la folie vaniteuse par exemple, vous verrez les diverses manières d'être de la vanité et son influence sur les autres instincts. On pourra même arriver à en fixer le siège. Les maladies corporelles nous donneront l'influence de l'état des poumons, de l'intestin ou de l'estomac sur le cerveau. Certains hommes en absorbant des quantités considérables de vin ou d'alcool au point de s'enivrer, se mettent spontanément à l'état expérimental et nous pouvons en profiter.

Les œuvres des poètes, des grands poètes, sont d'excellents recueils d'expérimentations, car, au fond de tout roman ou de tout poème, il y a un sujet d'expérimentation. Qu'est-ce qu'une œuvre dramatique ? c'est toujours la peinture d'un individu qui se trouve dans une situation précise et un peu exceptionnelle ; en suivant l'ensemble des actes qu'il accomplit dans cette situation, vous faites de l'expérimentation morale.

Auguste Comte citait sous ce rapport un poème admirable comme peinture de la folie, le *Don Quichotte*, qui est une véritable théorie de la folie.

Les grands poètes ont connu la nature humaine, non pas systématiquement, mais ils l'ont connue et ils peuvent nous fournir des observations utiles. Dans *Othello*, la jalousie et ses terribles conséquences sont dépeintes d'une manière admirable. Il y a, dans ces grandes œuvres, une suite d'expérimentations morales semblables à celles de Mariotte ou de Dulong en physique.

Digitized by Google

La chimie nous apprendra l'art des nomenclatures.

La biologie nous donnera ensuite la vraie méthode comparative, qui est, elle aussi, indispensable. M. Le Play, dont nous avons déjà parlé plus haut, a voulu employer la méthode comparative. Il a fait pour cela des monographies dans lesquelles il compare les conditions de la vie des ouvriers dans tous les pays. Il croit appliquer la méthode comparative ; il se trompe, et voici comment. Il n'a pas préalablement déterminé les conditions de comparaison des cas homogènes ; il compare des cas dissemblables ; c'est-à-dire que, dans la comparaison des diverses institutions, il ne tient aucun compte de l'époque de développement social et, par conséquent, il fait des comparaisons tout à fait irrationnelles.

Aussi ce vice de méthode a-t-il conduit M. Le Play aux conséquences les plus étonnantes. Il en arrive à placer l'ouvrier russe à la tête de tous les ouvriers des autres pays. Comment obtient-il ce résultat ? Parce qu'il compare des choses dissemblables, des situations différentes.

On ne fait pas non plus de la méthode comparative parce qu'on dissèque des animaux d'espèces variées. La méthode comparative consiste à saisir ce qu'il a de fondamental dans les organes qui appartiennent, par exemple, à toute la famille des mammifères. Celui qui, procédant ainsi, arrive à saisir ce qu'il y a de fondamental, par exemple, dans la construction du poumon et à établir la notion abstraite du poumon, a fait de la méthode comparative.

La sociologie fournit à son tour à la morale la méthode par filiation qui lui est admirablement applicable.

Cette méthode consiste à étudier les sociétés humaines, en constatant les lois d'après lesquelles elles se modifient, de manière à prévoir la chute ou l'ascendant prochain de certaines dispositions, d'après le décroisse-

Digitized by Google

ment continu des unes et l'accroissement continu des autres.

Ce procédé convient aussi à la morale ; mais on s'en est servi quelquefois pour dire des choses irrationnelles.

Ainsi c'est par un emploi vicieux de la méthode de filiation qu'on est arrivé à la théorie par laquelle on a soutenu que l'intérêt de l'argent disparaîtrait. L'intérêt diminue de plus en plus, disait-on, c'est constaté, donc il disparaîtra un jour, il arrivera à zéro. On n'avait pas vu qu'une chose peut décroître indéfiniment sans disparaître complètement; on appliquait mal la loi de filiation.

Autre exemple. Les hommes mangent de moins en moins dans l'état de civilisation. En concluerez-vous que les hommes arriveront à ne plus manger du tout ? Non, la limite n'est pas zéro.

Voici, au contraire, un cas régulier de méthode de filiation.

Il est incontestable que la différence entre les deux sexes va constamment en croissant. Ils s'oppriment de moins en moins, mais ils diffèrent de plus en plus, à tel point qu'on peut dire que le sexe féminin est une création artificielle.

Il y a là une loi fondamentale dont la morale doit tenir le plus grand compte et c'est la sociologie qui la lui indique. Cette loi nous fournira bien des conséquences. Par exemple, nous ne penserons plus à faire voter les femmes, à en faire des députés, et la théorie par laquelle on veut ramener les deux sexes à l'égalité est une théorie contraire à la loi même de l'évolution sociale.

Vous voyez donc que la morale emploie tous les procédés d'investigation. Il y a plus : elle introduit dans la science une méthode nouvelle, un procédé logique qui lui est propre et qui a été appelé, par Auguste Comte : *méthode subjective*.

Digitized by Google

C'est ce qui a fait dire à un académicien bien connu que Comte était devenu fou dans ses dernières années, et le public, ne sachant pas trop ce que ce pouvait être que cette méthode subjective, a répété : Oui, il est fou, puisqu'il a inventé la méthode subjective.

Précisons. — Si vous comparez la méthode positive à la méthode théologique, vous êtes frappé d'une différence capitale. Comme le disait de Maistre, quand vous étudiez la géométrie et la mécanique, vous obtenez des connaissances réelles, mais elles ne forment pas un ensemble; au contraire, la méthode théologique, et c'est son suprême avantage, est naturellement synthétique ; elle voit les choses comme si elles avaient toutes été coordonnées par un Dieu ; elle n'est pas stable, mais elle forme un édifice, tandis que, dans la méthode positive, vous n'avez que des pierres et pas d'édifice.

C'est là son grand inconvénient ; elle est analytique et dispersive et n'est jamais, par conséquent, au point de vue général, le seul qui permette de gouverner. Aussi les savants ne gouvernent rien et abandonnent la direction de la société aux doctrines théologiques. Auguste Comte était donc en face de cette question formidable : Y a-t-il, dans la méthode positive, un procédé quelconque pour arriver à une vue d'ensemble, ou devons-nous rester toujours à cet état d'analyse dispersive sans jamais construire ? S'il en est ainsi, il faudra nous résigner à nous laisser gouverner par les théologiens.

Voilà le problème qui se posait à son esprit ; c'était pour lui le nœud de la question.

Alors il s'est dit : Oui, il y a dans l'ordre scientifique une coordination possible, seulement elle n'est pas objective mais subjective, c'est-à-dire qu'elle doit se rapporter non pas à l'univers ou *objet* étudié, mais à l'Humanité ou *sujet* qui étudie et avoir pour but la satisfaction normale des besoins de l'Humanité.

Digitized by Google

Pour que la coordination objective fût possible, il faudrait arriver à trouver en dehors de nous un phénomène unique auquel tous les autres puissent se ramener. On a cru avoir trouvé ce phénomène dans l'Attraction. Il y a même, de nos jours, des personnes qui remettent Descartes à neuf et qui disent qu'il n'y a dans la nature que de la force et du mouvement.

Eh bien ! non, on n'arrivera jamais à trouver un phénomène unique et, quand il existerait, la puissance du cerveau est trop faible pour jamais pouvoir y ramener tous les autres phénomènes. Dans la mécanique céleste, c'est déjà impossible. C'est pour cela qu'Auguste Comte a compris qu'il n'y avait de praticable que la systématisation subjective, ce qui revient à dire que toutes les sciences étant des créations de l'Humanité, doivent être rapportées à l'Humanité, de telle sorte qu'on ne doit plus concevoir qu'une seule science, celle de l'Humanité qui devient à la fois le principe et le but de toutes nos recherches.

Voilà un point de vue d'ensemble autour duquel nous coordonnerons toutes les conceptions scientifiques. Chaque science est une construction de l'espèce humaine, et toutes les sciences concourent à un seul but : l'Humanité.

La méthode subjective, c'est donc la direction, le gouvernement du travail intellectuel ; c'est elle qui détermine, pour chaque époque, les problèmes qu'il est opportun de résoudre, soit parce qu'ils sont utiles au service humain, soit parce qu'ils sont mûrs, et qui indique, en outre, le degré de précision que réclame leur solution.

Tel est le procédé subjectif, et Auguste Comte l'a appliqué dans toute la hiérarchie des conceptions. Chaque science ne doit alors être développée qu'autant qu'il est nécessaire à l'étude de la science supérieure. Le calcul

Digitized by Google

doit être étudié en vue de la géométrie ; la géométrie pour arriver à l'élaboration d'une science plus concrète: la mécanique ; puis la mécanique doit être étudiée en vue de la physique ; la physique pour la chimie ; la chimie pour la biologie, et enfin la sociologie pour la morale. Au delà, il y a abus, il y a travail perdu, et nous n'avons pas le droit de dépenser inutilement notre richesse cérébrale, nous sommes redevables de cette richesse à la société.

La méthode subjective peut donc être considérée comme l'inverse du matérialisme. Elle institue la suprématie des sciences supérieures sur les inférieures, tandis que le matérialisme est l'oppression des sciences supérieures par les inférieures.

Telle est la méthode subjective.

Le voilà donc connu ce secret plein d'horreur !

Quand nous aborderons toutes les parties de l'enseignement de la morale, nous introduirons l'emploi de ce suprême degré de la logique humaine, à savoir le gouvernement mental proprement dit.

Division de la morale.

Disons maintenant en deux mots quel est le plan de cette morale, dont nous avons indiqué la position dans la hiérarchie des sciences, et les ressources.

La morale se divise :

1° En morale théorique ou connaissance de la nature humaine ;

2° En morale pratique ou traité du perfectionnement et du gouvernement de la nature humaine.

Cette division institue le vrai caractère de la morale et elle complète l'évolution théorique. Comme disait Pope, il n'y a de digne de l'étude de l'homme que l'homme lui-même ; il faut que les sciences morales reprennent

Digitized by Google

leur dignité. Il y a aujourd'hui révolte de la part des sciences inférieures ; il faut que la morale redevienne la science maîtresse et directrice.

Par sa partie théorique, la morale termine l'évolution théorique humaine et, par sa pratique, elle organise le passage de la théorie à l'art. C'est le point où la science et l'art sont maniés par le même individu. C'est l'art humain. Aussi poserons-nous en morale les bases de la médecine, de la diplomatie, du gouvernement, de tous les arts.

La première partie de ce cours portera sur la morale théorique ; elle se composera de sept leçons. Les trois premières seront consacrées à l'établissement systématique de la doctrine générale sur laquelle repose directement l'ensemble de la science morale.

La première de ces trois leçons générales, qui aura lieu à la séance prochaine, instituera la théorie positive de la nature humaine.

Sur cette base, la deuxième leçon construira la théorie du Grand-Être qui seul présente le développement décisif de tous les attributs humains, c'est-à-dire que nous analyserons la famille, la patrie, et, finalement, l'humanité dont les existences précédentes ne sont que les préambules. C'est ce qu'Auguste Comte appelle le Grand-Être.

La troisième leçon pourra alors directement établir la théorie définitive de la véritable unité, dont la nature et la source se trouveront ainsi déterminées. Nous aurons alors tous les éléments de la théorie abstraite de l'Humanité.

Dans les quatre autres leçons il faudra directement instituer la science indivisible de l'homme, en établissant les lois réelles de notre existence normale, d'après l'ensemble des fatalités qui nous dominent.

Le quatrième chapitre concerne le corps dont l'étude ne peut être que préparatoire en biologie.

Digitized by Google

Les trois dernières leçons seront vouées à l'étude de l'âme en établissant les lois générales de l'existence synthétique, d'abord affective, puis spéculative, enfin active.

Tel est le plan de la morale théorique, reproduit presque textuellement d'après Auguste Comte. Après cette exposition, j'aborderai l'application de toutes ces lois et la direction de l'homme, depuis la naissance jusqu'à la mort.

PLAN DE LA MORALE THÉORIQUE

1° *Théorie cérébrale.* — Fonctions intérieures, fonctions extérieures, innervation.

2° *Théorie du Grand-Être.* — Famille, Patrie, Humanité.

3° *Théorie de l'unité.* — Union, unité, continuité.

4° *Théorie vitale.* — Existence, santé, maladie.

5° *Théorie du sentiment.* — Personnalité, sociabilité, moralité.

6° *Théorie de l'intelligence.* — Raison abstraite, raison concrète, harmonie mentale.

7° *Théorie de l'activité.* — Pratique, philosophique, poétique.

Conclusion. — Synthèse, sympathie, religion.

Digitized by Google

COURS DE MORALE POSITIVE

PAR M. PIERRE LAFFITTE

Troisième Leçon

Dimanche 21 Frédéric 84 (24 novembre 1872).

THÉORIE CÉRÉBRALE

Fonctions intérieures, Fonctions extérieures, Innervation.

I

1° *Fonctions intérieures.*

Quand on étudie l'ensemble de la nature humaine, abstraction faite des conditions végétatives auxquelles elle est soumise, on reconnaît qu'elle présente trois grands ordres successifs de phénomènes qui la constituent tout entière.

Ce sont :

1° Des impressions intérieures ou extérieures, ou, en d'autres termes, des sensations internes ou externes ;

2° La combinaison intérieure de ces sensations ;

3° La réaction opérée par l'homme sur la nature ou sur lui-même à la suite des deux actes précédents.

Sentir, combiner, réagir, tels sont les trois termes de la vie morale de l'homme ; leur exposition sera le but de la séance actuelle.

Digitized by Google

Cette exposition, aujourd'hui, sera simplement analytique ; elle ne montrera que les forces distinctes et élémentaires qui, sous les trois aspects indiqués, caractérisent la nature humaine. Nous apprécierons ultérieurement comment concourent ces forces pour constituer l'unité de l'organisme.

Avant d'aborder cette étude, je dois rappeler les conditions anatomiques nécessaires à l'accomplissement de nos fonctions morales. Sans ce complément, notre analyse manquerait de netteté. La notion du siége précise la notion de la fonction qui, sans elle, flotte indéterminée ; aussi est-elle plus utile encore au point de vue logique qu'au point de vue scientifique. Il serait donc préférable d'assigner, au besoin, un siége hypothétique à une fonction que de rester, à ce sujet, dans l'indétermination. Comme le principe qu'il n'y a pas de fonction sans organe est désormais à l'abri de toute atteinte, cette désignation anticipée ne serait qu'une hypothèse utile parfaitement légitime, puisqu'elle est susceptible de vérification. Mais les indications de la méthode subjective ne sauraient être comparées à des hypothèses arbitraires, attendu qu'elles reposent sur des observations morales, sociologiques et physiologiques.

Notre vie morale repose anatomiquement sur deux espèces d'agents : les organes de transmission et les centres nerveux.

La transmission s'opère toujours par des tubes nerveux ou nerfs. Il y en a de trois sortes : 1° les nerfs sensitifs ou centripètes, qui portent les impressions aux centres nerveux ; 2° les nerfs centrifuges qui transmettent la réaction de ces centres ; 3° les nerfs de communication des centres nerveux entre eux. Tous ces nerfs sont formés de tubes et constituent la substance blanche du système nerveux. Mais il faut décomposer encore les nerfs centrifuges en moteurs et en nutritifs (trophiques),

Digitized by Google

ce qui fait quatre espèces distinctes. L'observation physiologique et pathologique tend de plus en plus à mettre hors de doute l'existence de ces nerfs nutritifs sans lesquels on ne peut expliquer la réaction directe de la vie morale sur la vie végétative. Cette conception d'Auguste Comte a fini, comme beaucoup d'autres, par pénétrer dans la science, quoiqu'on ait, en général, oublié d'en indiquer la source.

Tous ces nerfs quelconques aboutissent à des centres nerveux ou en partent. Les centres nerveux sont formés de cellules qui constituent la substance grise. Ils reçoivent les impressions, les élaborent et transmettent les réactions motrices ou nutritives, ainsi que celles de centre à centre. Ces divers centres groupés entre eux forment deux grands systèmes : la moelle épinière et le grand sympathique, tous deux surmontés par le cerveau, appareil général d'où résulte l'unité de l'être moral et la coordination de la vie organique elle-même (1).

Si nous voulions procéder par ordre chronologique, nous devrions, d'après ce qui vient d'être dit, étudier d'abord les sensations, puis les combinaisons intérieures, et enfin la réaction ; mais l'ordre logique nous prescrit de procéder autrement. Nous commencerons par exposer les fonctions intérieures, dont la conception domine l'ensemble de notre étude, puisqu'elles sont à la fois l'aboutissant et le point de départ des autres ; nous examine-

(1) Aucune description ne saurait remplacer, pour toutes ces questions de structure, la simple inspection de quelques planches anatomiques. L'examen direct d'un cerveau de mouton fera tout de suite comprendre la distinction entre la substance grise et la substance blanche. Nous renonçons donc à donner des détails, qui n'auraient d'autre résultat que de nuire au point de vue d'ensemble. Pour tout ce qui concerne cette leçon, du reste, nous renvoyons à Aug. Comte : *Politique positive,* t. I, p. 669 et suivantes, et t. IV, p. 234 et suivantes, et enfin à l'important traité du docteur Audiffrent, sur *le Cerveau et l'Innervation.* Paris, Dunod, 1869.

Digitized by Google

rons ensuite successivement les fonctions extérieures et l'innervation.

Indiquons d'abord, en quelques mots, les travaux préliminaires qui ont permis à Auguste Comte de constituer d'une manière définitive l'état positif des études relatives à l'homme moral.

Les précurseurs d'Auguste Comte sont : d'un côté, Hume et Leroy, mais surtout Hume ; de l'autre, Cabanis, et surtout Gall.

Hume a tenté de donner une théorie positive des fonctions intellectuelles et morales ; mais, malgré la profondeur et souvent la justesse de ses vues, son action ne pouvait être décisive, parce qu'il ne concevait pas un siége distinct à ces fonctions. Son analyse restait donc vague et ne pouvait, en aucune manière, éliminer la métaphysique.

Leroy a complété l'élaboration de Hume en faisant comprendre la nécessité d'éclairer l'étude intellectuelle et morale de l'homme par celle des animaux, vu la similitude fondamentale des deux cas ; mais si l'élaboration de Leroy a été capitale comme préparation, elle comporte la même objection que celle de Hume.

Cabanis suit une autre voie, quoique visant au même but. Il ne sépare pas l'étude des fonctions cérébrales de la conception de leur siége et les considère même comme liées à la vie organique. Mais c'est Gall qui pose enfin les bases solides sur lesquelles Auguste Comte a pu établir sa grande construction.

Gall a fait faire à l'étude de la nature humaine deux pas décisifs : 1° il a décomposé la vie morale en fonctions irréductibles les unes aux autres et donné à chacune d'elles un siège déterminé, c'est-à-dire un organe spécial ; 2° il a réuni tous les organes distincts de ces fonctions en un seul appareil : le cerveau. Sa première opération, outre qu'elle donnait à l'étude de l'homme moral une

Digitized by Google

précision qu'elle n'avait jamais eue, a permis de concevoir nettement la relation de la vie intellectuelle et morale, d'une part, avec la vie organique, de l'autre, avec le monde extérieur. La seconde traduisait par un signe matériel l'unité et l'harmonie de cette vie morale.

On comprendra mieux l'importance et la difficulté du progrès accompli par Gall, si l'on considère que Cabanis et Bichat plaçaient encore le siége des fonctions morales dans les viscères.

Quelque imparfaite que soit dans ses détails la révolution philosophique si vigoureusement accomplie par ce grand génie, elle a ouvert la voie à Auguste Comte pour la construction de sa théorie positive de l'âme que nous allons maintenant exposer.

Au point de vue positif, on peut définir l'âme, en enlevant à ce mot tout sens métaphysique : l'ensemble des fonctions intellectuelles et morales. L'âme a dès lors, pour siège, le cerveau ou, en d'autres termes, le cerveau est l'appareil résultant de la réunion des divers organes correspondant aux fonctions intellectuelles et morales vraiment distinctes.

Si nous considérons l'ensemble de l'âme, nous apercevons immédiatement qu'elle se décompose en *cœur* et *esprit*. Il y a une grande importance à conserver et employer ces deux mots.

D'abord ils ont en eux-mêmes une véritable utilité puisqu'ils représentent un groupement caractéristique de fonctions du cerveau : le cœur étant l'ensemble des dispositions morales et l'esprit l'ensemble des aptitudes intellectuelles. En outre, créés par le langage vulgaire, ils ont l'avantage capital de maintenir la continuité entre le bon sens universel et la science qui n'en est que le prolongement systématique.

Un premier théorème que nous devons formuler maintenant, c'est la prépondérance du cœur sur l'esprit,

Digitized by Google

c'est-à-dire des facultés affectives sur les facultés intellectuelles. En cela le Positivisme ne fait encore que formuler les résultats de l'expérience universelle, ce qui n'a rien de fortuit, car il est impossible que l'éternel sujet des observations des hommes, constamment contrôlées et vérifiées par la pratique de tous, n'ait pas fourni, au moins d'une manière générale, des vues réelles sur la nature humaine.

Examinant maintenant le cœur, nous verrons qu'il comporte, à son tour, une décomposition binaire en *cœur* proprement dit et *caractère*. Il y a, dans le langage, une heureuse amphibologie qui conduit à cette distinction, puisque le mot cœur indique tantôt la *tendresse* et tantôt l'*énergie*.

Il y a donc trois parties distinctes dans l'âme : le cœur, l'esprit et le caractère. La trinité catholique, telle que l'explique Bossuet, est un aperçu mystiquement exprimé de cette analyse. Le cœur donne l'impulsion, l'esprit apprécie et le caractère décide et réalise.

Il faut maintenant concevoir, d'une manière précise, le siège de ces trois parties de l'âme.

Le cœur occupe les parties postérieure et supérieure du cerveau, l'esprit la partie antérieure, le caractère les portions latérales. Telle est la répartition de la masse cérébrale faite d'une manière générale, et sur l'exactitude de laquelle il ne peut pas y avoir de doute chez tous ceux qui comprennent la valeur scientifique de la méthode subjective. Du reste, nous rappellerons ici, une fois pour toutes, à propos des localisations plus spéciales que nous allons faire tout à l'heure, d'après Auguste Comte, qu'une erreur de fait sur cette question n'infirmerait en rien la valeur de la théorie cérébrale. Si les fonctions ne sont pas exactement là où nous l'indiquons, elles sont nécessairement tout auprès et il faut les y chercher, puisque, d'après les recherches anatomiques

Digitized by Google

les plus précises, elles ne peuvent être que dans la substance grise du cerveau.

Venons-en maintenant à l'analyse du cœur.

Il se décompose d'abord en personnalité et sociabilité, ou en égoïsme et altruisme.

C'est Gall qui a définitivement mis hors de doute l'existence naturelle de la sociabilité, et ce grand fait entrevu par les vrais penseurs du dix-huitième siècle, Hume, Leroy, Diderot, constitue, on peut le dire, la plus importante des découvertes scientifiques, puisqu'il établit la moralité spontanée de la nature humaine, sans laquelle toute tentative pour établir une morale systématique serait vaine et illusoire, faute de base.

Il faut concevoir encore, comme l'expérience le démontre, que l'égoïsme l'emporte sur l'altruisme et tient, par conséquent, une place plus considérable dans la substance cérébrale. Il occupe la partie postérieure du cerveau et l'altruisme la partie supérieure, de telle sorte que la plus grande masse du cerveau est occupée par la vie affective.

Accomplissons actuellement l'étude de la personnalité, de manière à arriver enfin aux fonctions morales vraiment irréductibles.

Elle se décompose en intérêt direct et indirect ou *intérêt* et *ambition*. C'est encore une distinction aperçue depuis longtemps par le bon sens universel et que l'existence même des mots de la langue traduit nettement.

L'intérêt se divise à son tour en instincts de conservation et instincts de perfectionnement.

Les instincts de la conservation sont au nombre de trois : celui de la conservation de l'individu et ceux de la conservation de l'espèce.

Le premier est souvent désigné par Aug. Comte sous le nom d'instinct *nutritif* pour caractériser sa fonction la plus précise et la plus importante ; mais il donne lieu,

Digitized by Google

en outre, à des manifestations multiples et diverses, telles que la peur, l'avarice, etc. Auguste Comte lui a assigné pour siége la partie moyenne du cervelet.

Les instincts de conservation de l'espèce sont, avons-nous dit, au nombre de deux : l'instinct *sexuel* et l'instinct *maternel*. Le premier a pour siége les portions latérales du cervelet, de sorte qu'il occupe avec le précédent toute la masse cérébelleuse. Le second, malgré quelques apparences contraires, est directement personnel ; il n'est, selon la remarque du docteur Audiffrent, que l'amour des produits quelconques émanant de nous. Il siège à la partie médiane la plus postérieure du cerveau, directement au-dessus du cervelet.

Les instincts du perfectionnement sont au nombre de deux : l'instinct *destructeur* et l'instinct *constructeur*, que Comte a désignés aussi sous le nom de *militaire* et *industriel* : le premier nous pousse à perfectionner par la destruction des obstacles et le second par la construction des moyens.

C'est par une vicieuse analyse, qu'on a considéré le premier comme spécial aux carnassiers ; il est plus général au contraire que le second, aucun animal ne pouvant vivre sans détruire. Aug. Comte place l'instinct destructeur à côté, et l'instinct constructeur au-dessus de l'organe maternel.

Tels sont les cinq instincts purement égoïstes qui représentent l'intérêt proprement dit. Le groupe suivant se compose de deux fonctions, que Comte qualifie d'intermédiaires parce qu'elles servent de lien entre l'égoïsme pur et la sociabilité. Elles sont personnelles quant à leur source et leur but, mais ne peuvent être satisfaites que par l'existence sociale et c'est ce qui en fait la dignité relative ; c'est pourquoi nous les qualifions encore d'intérêt indirect. Elles sont désignées sous le nom générique d'*ambition* et se subdivisent en *orgueil* ou besoin

Digitized by Google

de domination, et *vanité* ou besoin d'approbation. L'aptitude de la vanité à être modifiée par les influences sociales est telle que des observateurs comme Larochefoucauld, Helvétius ont pu la confondre avec la sociabilité. C'est là, on le comprend, une idée irrationnelle et qui peut entraîner de graves inconvénients moraux. Ces deux instincts sont les mobiles nécessaires de ceux qui ont à diriger leurs semblables et, s'ils sont trop peu prononcés chez eux, ils peuvent être une cause d'avortement. Le premier est propre surtout aux chefs temporels et le second aux chefs spirituels, car l'un prétend à l'ascendant personnel par l'emploi de la force et l'autre par l'opinion. L'orgueil pousse à commander et la vanité à conseiller. Aug. Comte a placé l'orgueil à côté de l'organe industriel et la vanité au-dessus. L'instinct de la domination confine ainsi avec l'organe de la destruction qui l'assiste souvent, et celui de l'approbation est en rapport surtout avec l'organe constructeur.

Nous arrivons ainsi aux penchants sociaux ou altruistes qui constituent la sociabilité spontanée de la nature humaine.

Jusqu'à Gall, ceux qui admettaient l'existence naturelle de cette sociabilité, la concevaient d'une manière vague et comme représentée par une seule aptitude qu'ils appelaient : la sympathie. Le pas décisif accompli par Gall a donc été, comme nous l'avons dit, de faire de la sympathie une fonction bien nette en lui donnant un siège précis dans le cerveau, et de la décomposer en plusieurs dispositions distinctes et irréductibles parmi lesquelles la *vénération* ou le respect, qui rend possible la soumission volontaire.

Bonté et *vénération,* tels sont les deux éléments de la sociabilité, la bonté étant la tendance qui nous porte à aimer les autres, sans aucun sentiment d'intérêt personnel ; mais elle se subdivise à son tour en *attachement*

Digitized by Google

et bonté proprement dite. L'*attachement* consiste dans l'affection spéciale d'un être pour un autre et convient à la vie domestique; il suppose l'égalité et se développe chez les animaux souvent davantage que parmi nous. *La bonté,* terme suprême de la série affective, comporte beaucoup de degrés, mais sans admettre de divisions. Son caractère est donc toujours social à un degré quelconque. Elle s'adresse aux inférieurs et aux faibles. La sociabilité se compose donc, en dernière analyse, de trois penchants distincts: deux spéciaux, l'*attachement* et la *vénération;* un général, la *bonté* ou amour universel, désignée aussi par une heureuse équivoque sous le nom d'*humanité.*

Les organes de ces trois fonctions sont situés, avons-nous dit, d'après la meilleure hypothèse, à la partie supérieure du cerveau. Ils sont nécessairement continus puisqu'ils s'assistent mutuellement pour un but toujours commun. La bonté est en rapport avec les fonctions intellectuelles dont elle inspire les grandes constructions, la générosité des sentiments inspirant toujours la généralité des vues. Derrière l'organe de la bonté vient immédiatement celui de la vénération. L'attachement réside aux côtés de la vénération. Tous les trois sont, de plus, en rapport, par des communications nerveuses, avec les sept instincts de la personnalité. L'étude de ces rapports, si essentielle pour la connaissance de la nature humaine, sera reprise à propos de la théorie de l'Unité; leur connaissance est une des bases de la théorie de la nature humaine.

Après avoir ainsi apprécié les penchants élémentaires qui constituent le cœur ou le centre affectif d'impulsion de la machine humaine, il nous faut faire la théorie de l'Esprit ou de l'intelligence sans lequel ces penchants, essentiellement aveugles, ne pourraient trouver les procédés propres à leur satisfaction. Si le cœur est

Digitized by Google

l'impulsion, l'esprit est le conseil : l'un pousse, l'autre éclaire.

La théorie des fonctions intellectuelles est due presque entièrement à Aug. Comte. Elle exigeait, en effet, la fondation préliminaire de la sociologie, car les aptitudes mentales si faibles dans la vie individuelle ne présentent leur véritable manifestation complète que dans la vie sociale. De plus, pour construire une pareille théorie, il fallait, outre un puissant génie, de vastes connaissances scientifiques qui permissent d'apprécier familièrement les plus puissantes créations, surtout mathématiques, de l'esprit humain.

L'intelligence se décompose d'abord en *conception* et *expression* et le bon sens vulgaire a toujours fait cette distinction. L'observation pathologique la démontre aussi en donnant lieu à des expressions vocales ou mimiques désordonnées qui ne répondent à aucune conception précise, outre que l'expérience quotidienne prouve que beaucoup d'hommes expriment sans comprendre. Il est nécessaire, dans tout ordre normal, que l'expression soit subordonnée à la conception, et l'on arrive à une profonde dégradation sociale lorsque les parleurs l'emportent sans contre-poids sur les penseurs comme cela a lieu dans les époques de décadence.

L'expression, en tant qu'aptitude cérébrale, est donc une fonction élémentaire distincte et irréductible.

La conception se divise en *contemplation* et *méditation*. La première, plus passive, prépare nos matériaux et la seconde les coordonne pour réaliser définitivement des constructions mentales que l'expression transmet ensuite aux autres.

La contemplation est : 1° *concrète* ou relative aux êtres; 2° *abstraite* ou relative aux événements. La contemplation concrète consiste dans l'aptitude cérébrale par laquelle nous construisons l'image ou idée, d'un être au

Digitized by Google

moyen des renseignements distincts fournis sur cet être par nos divers sens. C'est elle qui accumule ainsi toutes les images sur lesquelles s'exerce essentiellement la contemplation abstraite.

La contemplation abstraite est la fonction par laquelle nous pouvons saisir une propriété commune à divers êtres et nous la représenter. Elle est la base de tout travail scientifique et la condition préliminaire de toute méditation ; car la méditation porte sur les résultats de la contemplation abstraite.

La méditation a aussi deux organes distincts, selon qu'elle est inductive ou déductive.

La *méditation inductive* est l'aptitude spéciale que nous avons de saisir la constance dans la variété, en d'autres termes, ce qu'il y a de constant dans plusieurs phénomènes analogues qui varient. Par exemple, celui qui, en contemplant la voûte céleste, est parvenu, après avoir reçu en son cerveau les images fournies par les diverses étoiles, à saisir, au milieu de l'immense variété du spectacle stellaire, ce fait que les étoiles forment entre elles des groupes de figures constantes, celui-là a fait une induction. On en a fait une autre quand on a aperçu, parmi les effets variables produits par la chaleur, ce fait général que les corps se dilatent quand on les chauffe et se contractent quand on les refroidit. La méditation inductive est, d'après cela, la base de la généralisation.

Par la méditation déductive on fait rentrer un phénomène dans un autre au moyen d'un travail purement cérébral et sans rien emprunter à l'expérience. Ainsi, on constate deux faits distincts : 1° que le plus court chemin entre deux points est une ligne droite ; 2° que le plus court chemin d'un point à une ligne droite est la perpendiculaire abaissée de ce point sur la droite ; la déduction est le travail intra-cérébral par lequel nous faisons voir

Digitized by Google

que ce second fait est contenu dans le premier. La coordination résulte évidemment de la déduction, puisqu'on réduit ainsi plusieurs principes distincts au moins grand nombre possible.

On voit, d'après cela, que l'esprit ou l'intelligence se compose de cinq fonctions distinctes irréductibles : la contemplation concrète et abstraite, la médidation inductive et déductive et l'expression. Elles sont placées à la partie antérieure du cerveau. La contemplation abstraite à la partie médiane inférieure en rapport, par sa portion supérieure, avec l'organe déductif qu'elle seconde dans ses combinaisons ; la contemplation concrète, de chaque côté de la contemplation abstraite, au-dessus de l'œil et tendant vers l'oreille voisine ; la méditation déductive, sur la ligne médiane, en rapport avec l'organe de la bonté, — il faut bien, dit Auguste Comte, que l'appareil coordinateur réside près de l'instinct qui rallie, — la méditation inductive, en dehors et en contact plus direct avec l'organe observateur qui lui fournit les images. L'organe de l'expression ou du langage doit siéger nécessairement à chaque extrémité de la région spéculative pour être contigu à la région de l'activité.

Il nous reste à analyser cette dernière région de l'activité. Si le cœur nous pousse à agir et si l'intelligence nous éclaire sur les moyens propres à satisfaire nos penchants, il est certain que le caractère seul réalise les désirs et accomplit des résultats.

Il se décompose en deux aptidudes distinctes : l'*activité* et la *persévérance* ou fermeté. Cette distinction est capitale, car l'activité sans fermeté n'engendre qu'une agitation stérile ; c'est dans cette dernière fonction que consiste la disposition principale qui permet la réalisation effective des projets.

Mais l'activité se divise elle-même en *courage* et *prudence*. Le courage entreprend, la prudence exécute et la

Digitized by Google

fermeté accomplit. Ces trois aptitudes sont indispensables pour constituer le vrai praticien, et correspondent aux trois manières d'être de nos mouvements qui sont alternativement excités, retenus ou maintenus.

Le siège de ces trois fonctions est, pour ainsi dire, déterminé d'avance, au point où en est arrivée la théorie cérébrale. La fermeté occupe un organe médian entre la vanité et la vénération. A ses deux côtés se trouve la circonspection, et le courage est en arrière à côté de l'organe impair de la vanité. La région active doit nécessairement être en rapport à la fois avec la région affective et la région spéculative, son office propre étant également lié à la volonté et au conseil, et il faut en même temps qu'elle soit placée entre les trois sortes de penchants, égoïstes, altruistes et intermédiaires, dont elle subit alternativement les impulsions.

Nous tenons donc maintenant les dix-huit fonctions élémentaires qui constituent l'activité intérieure du cerveau et qui donnent lieu à la force modificatrice et coordinatrice qui est l'expression même de la nature humaine. Les hommes d'État, les poètes, les philosophes, les femmes ont tous étudié, plus ou moins bien, cette activité, en ont apprécié les résultats, et ont même connu empiriquement quelques-unes des lois de leur manifestation, comme le constate à ce sujet l'existence du langage ; mais ce n'est que de nos jours, et grâce aux travaux de Gall, que le tableau complet de nos dix-huit fonctions élémentaires, avec la conception de leurs siéges distincts, de leurs relations réciproques et des divers degrés d'intensité qu'elles comportent, a pu être dressé par Auguste Comte. (1).

Pour compléter notre analyse de la nature humaine, il nous faut maintenant apprécier encore comment le

(1) Voir le tableau inséré à la fin de la 3me leçon.

Digitized by Google

monde extérieur fournit les matériaux qui mettent en jeu ces forces élémentaires, et par quels instruments le cerveau peut réagir.

2° *Fonctions extérieures.*

Les êtres vivants subissent de deux manières l'action du monde extérieur.

Ils sont soumis d'abord à toutes les lois qui régissent les corps inorganiques et ils sont, en outre, affectés par un mode spécial d'action qu'on appelle la *sensation.*

La sensation est le point de départ des phénomènes consécutifs d'émotion, de conception et de mouvement ; mais il nous faut, avant d'aller plus loin, établir la notion de sensation avec le degré de généralité que comporte l'état actuel de nos connaissances.

Jusqu'ici les métaphysiciens, qui s'étaient occupés seuls et d'une manière si imparfaite de cette étude, ne séparaient jamais l'idée d'une sensation de celle de la *conscience* que l'homme ou l'animal en pouvaient avoir ; or, il y a des sensations sans conscience, et cette notion capitale a été mise hors de doute par l'observation physiologique et pathologique.

Pour qu'il y ait sensation, il faut qu'il y ait une impression transmise, par les tubes nerveux, à un centre cellulaire de subtances grises et, quand cette impression se transmet jusqu'au cerveau, elle peut être alors accompagnée de conscience ; mais l'expérience a appris que des impressions transmises à la substance grise de la moelle pouvaient déterminer des contractions sans que nous ayons conscience ni de l'impression ni de la réaction ; c'est ce qu'on appelle l'*action réflexe.*

L'observation du fœtus, de l'enfant, du malade, constate en outre que d'immenses modifications peuvent s'accomplir dans l'intérieur même du cerveau sans que

Digitized by Google

nous en ayons la notion, ou en ne nous laissant qu'une notion confuse, et ne peuvent donc être étudiées par le prétendu procédé psychologique de l'observation intérieure. Leibnitz avait entrevu cette vérité ; mais toutes les dissertations sur ce sujet restaient vagues, tant que des sièges distincts n'étaient pas assignés à toutes les manifestations de la sensibilité.

La première question qui se présente alors est celle du nombre des sentations véritablement distinctes dont notre organisation est douée. Aristote, l'école écossaise et surtout Blainville avaient compris la nécessité de réviser, à ce sujet, les premières observations du bon sens vulgaire qui, à priori, ne pouvaient être nécessairement que très imparfaites.

Aug. Comte a repris la question et a enfin, par une analyse décisive, complétée par les observations de quelques-uns de ses disciples, porté à huit le nombre des sens vraiment distincts.

Il y a d'abord quatre sens sur lesquels il ne peut exister aucun doute ; ce sont *la gustation, l'olfaction, la vision* et *l'audition,* mais celui qu'on désigne sous le nom général de *tact* doit être divisé en quatre sens distincts, le *tact* proprement dit, la *musculation,* la *calorition* et *l'électrition.*

Le tact nous donne la sensation distincte du toucher.

L'existence de l'électrition est prouvée par la sensation spéciale que produit l'électricité sur nos organes et par les modifications qu'elle fait éprouver à certains individus. Ainsi il est des malades qui ne sentent plus l'excitation galvanique, bien qu'ils soient soumis à l'action des agents qui la déterminent, tandis que d'autres, au contraire, présentent des névralgies électriques, comme l'a constaté le docteur Audiffrent dans sa thèse inaugurale.

L'existence de la calorition ne peut donner lieu à

Digitized by Google

aucune contestation; les névralgies propres à ce sens et les sensations subjectives dont son organe est le siège dans beaucoup d'états pathologiques, la démontrent d'une manière irréfragable.

Mais le pas le plus important qu'Aug. Comte a fait faire à la théorie de la sensation consiste dans l'établissement du sens de la musculation, dont ses disciples et surtout le docteur Audiffrent ont démontré le rôle important dans un grand nombre de phénomènes jusqu'ici inaperçus ou inexpliqués.

La musculation est le sens par lequel nous avons la notion de l'*effort*. Il donne lieu, quand il dépasse certaines limites, à la sensation de fatigue. C'est par lui que nous apprécions le degré de nos efforts musculaires et que nous pouvons coordonner nos mouvements pour marcher ou nous tenir en équilibre; il est donc la condition de toute locomotion et de tout travail musculaire. Son altération donne lieu à des maladies particulières étudiées par les pathologistes modernes et à des hallucinations décrites par le docteur Sémérie.

Tels sont les sens distincts qu'il faut désormais admettre pour représenter d'une manière suffisante les différentes formes de la sensibilité chez l'homme et les animaux supérieurs.

Où se produisent les impressions et en quel endroit sont-elles perçues pour devenir des sensations? Les métaphysiciens n'ont guère examiné que les impressions produites sur la peau; il en est de deux autres sortes : celles qui se produisent sur les muqueuses ou peau interne et enfin celles qui se produisent dans les parties intérieures situées entre la peau externe et la peau interne. C'est surtout Cabanis qui, en réfutant les vues trop superficielles de Condillac, a, le premier, porté l'attention des philosophes sur ce sujet. Mais les physiologistes, autant que le métaphysiciens, ne donnaient que des

Digitized by Google

s olutions insuffisantes sur le siège central de nos sensations qu'ils plaçaient vaguement dans le système nerveux, jusqu'au jour où Aug. Comte a élucidé cette question par sa conception des ganglions sensitifs.

Il faut admettre aujourd'hui que toutes les sensations de nature distincte ont pour siège un organe spécial formé, comme tous les centres nerveux, par la substance grise. A chaque sens correspond un organe distinct nommé ganglion, en rapport d'une part avec le cerveau, d'autre part, avec les nerfs sensitifs. Ces ganglions existent à la base du cerveau, mais les physiologistes, avec leurs expérimentations irrationnelles et leur manque de vues générales, n'ont pu parvenir encore à s'entendre sur les fonctions qui leur sont dévolues. Deux considérations physiologiques nécessitent l'admission d'un ganglion central spécial pour chaque sens. 1° Chacun d'eux donne lieu à des sensations distinctes, irréductibles les unes aux autres et pouvant exister d'une manière indépendante, comme le prouve de nombreux cas pathologiques ; par conséquent, il faut qu'il ait un aboutissant spécial, distinct de celui des autres sens ; 2° puisque la contemplation s'accomplit également d'après les différents sens et que la contemplation concrète combine ces diverses sensations pour construire la notion d'un être quelconque, le siège de nos facultés mentales ne doit pas être le même que celui des sensations et doit avoir des relations particulières avec chacun d'eux.

En combinant, d'après ce point de vue, l'anatomie cérébrale et les observations pathologiques, le docteur Audiffrent a proposé la localisation de nos huit sens dans les huit ganglions suivants :

Vision. — Tubercules quadrijumeaux.

Olfaction. — Ganglion olfactif.

Audition. — Cornes d'Ammon.

Digitized by Google

Gustation. — Corps olivaire.

Musculation. — Couches optiques.

Tact. — Noyau interne du corps strié.

Calorition. — Noyau externe du même corps ou *insula*.

Electrition. — Noyau postérieur.

Nous renvoyons aux ouvrages déjà cités du docteur Audiffrent ceux qui voudront avoir des détails plus considérables sur la théorie de la sensation. Mais il nous faut pourtant établir encore quelques points principaux.

Nos sens sont susceptibles, d'après la conception de Gall, de deux états bien distincts, l'un actif, l'autre passif (1), comme l'indique le langage par la différence des mots *voir* et *regarder, entendre* et *écouter*. L'impression perçue par le ganglion sensitif ne devient *notion* que si un intérêt quelconque nous y rend attentifs.

Quand l'un de nos sens présente un très haut degré d'activité, les autres passent à l'état passif, au point que, s'il est fortement surexcité, toutes les autres impressions peuvent rester complètement inaperçues, quelle que soit leur intensité. Il s'accumule ainsi, dans les cellules de nos ganglions sensitifs, des matériaux nombreux qui les modifient, même quand nous n'en avons pas conscience.

Nos ganglions jouissent d'une propriété capitale qui consiste à reproduire spontanément les sensations antérieures, sans qu'une nouvelle impression se soit produite sur la peau ou sur la muqueuse ; c'est ce que nous appelons les images. Elles peuvent d'ailleurs être sollicitées par une réaction de l'appareil affectif ou contemplatif. C'est sur les images que se fait tout travail cérébral, même quand nous observons directement. Les lois

(1) Le docteur Audiffrent a fait une application spéciale de cette conception à la théorie de la vision. — Voir sa *Théorie de la vision*. Paris, Leclerc, 1866.

Digitized by Google

qui président au développement de ces images, sont au nombre de deux dont la découverte est due à Auguste Comte.

D'après la première : les images sont toujours moins intenses que les sensations correspondantes ; dans le cas contraire, il y a *hallucination*.

D'après la seconde : parmi les images analogues, que fait surgir l'activité cérébrale, il faut qu'il y en ait une qui l'emporte en intensité sur toutes les autres; sans quoi il y a *incohérence*.

Telles sont les lois et les conditions d'après lesquelles le monde extérieur fournit au cerveau tous les éléments de nos diverses constructions.

3° *Innervation.*

Il nous reste à étudier le troisième terme de la théorie cérébrale : la *réaction* exercée par les centres nerveux soit sur l'organisme, soit sur le monde extérieur, après qu'ils ont reçu et plus ou moins combiné et modifié les impressions.

Les centres nerveux eux-mêmes communiquent entre eux dans l'intérieur du cerveau, et réagissent les uns sur les autres par des fibres nerveuses qu'Auguste Comte a appelées *nerfs sans névrilemme*, parce qu'elles ne sont pas entourées, comme les autres, d'une enveloppe fibreuse; nous étudierons particulièrement cette influence réciproque des centres nerveux à propos de la théorie de l'Unité humaine.

Mais il existe, en outre, deux espèces distinctes de réactions : 1° celles qui ont lieu sur l'appareil musculaire d'où résulte le *mouvement ;* 2° celles qui agissent directement sur les phénomènes de nutrition, et ce second mode de réaction établi par Aug. Comte a reçu des derniers travaux du docteur Audiffrent les plus importants perfectionnements.

Digitized by Google

Quand la réaction émane de la moelle épinière, on dit qu'elle est *réflexe* et elle s'accomplit d'une manière involontaire et inconsciente. Cette action réflexe d'après la conception signalée du docteur Audiffrent s'applique autant aux nerfs nutritifs qu'aux nerfs de mouvement. Il y a une action réflexe nutritive, comme il y a une action réflexe motrice.

Un grand nombre de contractions ont essentiellement pour but la vie végétative et contribuent surtout au mouvement des liquides dans l'organisme ; mais il est important de considérer surtout celles qui déterminent les mouvements de la vie animale, que leur action soit d'ailleurs simplement réflexe ou modifiée par l'intervention cérébrale. Les indications que nous allons donner à ce sujet sont dues au docteur Audiffrent qui a donné une théorie complète du mouvement.

Il faut d'abord éliminer la division vulgaire en mouvements partiels et généraux. La contraction de la fibre musculaire ne peut jamais entraîner que le déplacement partiel d'une portion de l'organisme ; le déplacement général qui consiste à changer le centre de gravité provient toujours d'une intervention du monde extérieur intervenant soit par la résistance qu'il présente, soit par la pesanteur. Un théorème général de mécanique établit en effet qu'un système ne peut jamais déplacer son centre de gravité sans l'intervention d'une force extérieure à ce système ; or l'animal est subordonné, sous ce rapport, aux lois générales de la mécanique rationnelle.

La seconde conception concerne la différence entre les mouvements volontaires et involontaires.

Toutes les contractions sont, chez l'enfant, involontaires et désordonnées, tant celles qui produisent des mouvements que celles qui produisent des sons. C'est l'action cérébrale qui les régularise à la longue et les rend volontaires. Mais nos mouvements volontaires,

Digitized by Google

deviennent à leur tour involontaires, en devenant habituels.

Il y a donc deux espèces de mouvements involontaires : ceux qui ont ce caractère avant toute intervention cérébrale, et sont la conséquence immédiate de la réaction nerveuse qui suit la sensation, et ceux qui, coordonnés par une action cérébrale qui exige la plus intensee intervention sociale, redeviennent involontaires par suite de l'habitude. Les premiers sont désordonnés, les autres réguliers. C'est par cette loi de l'habitude et du perfectionnement que nous pouvons, presque sans nous en apercevoir, grâce à une longue éducation sociale, exécuter les mouvements variés et complexes qu'exige l'état actuel de la civilisation, tout en ayant le cerveau disponible pour l'activité mentale.

La condition pour que les mouvements involontaires et désordonnés deviennent volontaires et coordonnés est double : 1° Il faut que le sens de la musculation puisse apprécier l'effort musculaire de manière à mesurer et régler l'intensité de cet effort ; 2° que les contractions se reproduisent assez fréquemment, pour que le sens de la musculation puisse choisir par tâtonnement celles qui conduisent le mieux au résultat voulu. Toutes les fois que ces deux conditions ne sont pas remplies, les mouvements restent involontaires et c'est ce qui a lieu pour les mouvements de la vie organique, où les sensations, devenues trop habituelles, ne sont pas perçues, et on ne peut les recommencer à volonté, ni en préciser le siége.

L'appareil nerveux central intervient dans la coordination de ces mouvements par l'intelligence, qui précise leur destination et leur fournit les moyens de l'atteindre, et par le caractère qui les modifie directement. Aug. Comte a été conduit à admettre des rapports directs entre les organes de l'activité et la moelle épinière, d'où émanent tous les mouvements. C'est par les trois organes

Digitized by Google

IMPULSION (LE CŒUR)

Décroissement d'énergie, et accroissement de dignité, d'arrière en avant, de bas en haut, et des bords au milieu.

Égoïsme

utritif . . . (1).
exuel. . . . (2).
naternel. . . (3).
t militaire. . (4).
t industriel . (5).
. . . . . (6).
. . . . . (7).

Altruisme

. . . . . (8).
. . . . . (9).
. . . . . (10).

CONSEIL (L'ESPRIT)

Savoir pour prévoir afin de pourvoir

ssentiellement *synthétique* (11).
nements, essentiellement *ana-* . . . . . (12).
, d'où *Généralisation* . (13).
, d'où *Systématisation*. (14).
. . . . . (15).

EXÉCUTION (LE CARACTÈRE)

. . . . . .
. . . . . .

ition, et, d'une autre part, coordonne la vie de rela-, et sa région active avec les nerfs moteurs. Mais sa monde extérieur, qui ne s'y lie qu'à l'aide des deux eux moitiés symétriques de chacun de ses organes. nie vitale dépend de la principale région cérébrale,

AUGUSTE COMTE
(10, rue Monsieur-le-Prince).

Digitized by Google

Digitized by Google

du caractère, que nos mouvements sont, comme nous l'avons dit, *excités, retenus* ou *maintenus*.

Enfin après avoir considéré en elle-même la réaction nerveuse des centres cérébraux, il faut l'apprécier quant à sa destination.

Elle a un double but : 1° modifier le monde extérieur ; 2° modifier l'homme.

Les modifications du monde extérieur sont toujours effectuées par des contractions musculaires, communiquées aux objets qui nous entourent. La modification de l'homme se fait aussi par des contractions qui produisent des sons ou des gestes. Telle est la double destination de la réaction du système nerveux sur le système musculaire, mais pour nous rendre capables de comprendre cette destination et aptes à y concourir, une immense éducation est nécessaire. Cette éducation nous est donnée par le grand Être collectif auquel nous devons tous nos perfectionnements ; c'est pourquoi il nous faudra, à partir de la prochaine séance, étudier cet Être, condition essentielle de notre existence et de notre développement.

PIERRE LAFFITTE.

Digitized by Google

1-7-21152

1er Moïse 119. 30e ANNÉE. — N° 1. 1er Janvier 1907.

COURS DE MORALE POSITIVE

PAR M. PIERRE LAFFITTE

Quatrième Leçon

Dimanche 28 Frédéric (1er Décembre 1872.)

THÉORIE DU GRAND ÊTRE

La Famille, la Patrie, l'Humanité.

Messieurs,

Nous avons constaté que dix-huit fonctions irréductibles ont leur siège dans la substance grise du cerveau ; que ce cerveau se renseigne au moyen des sens et réagit, en conséqnence, tantôt par certains nerfs sur la vie viscérale, tantôt, par certains autres nerfs, sur les muscles, afin de déterminer ces contractions par lesquelles nous modifions le monde extérieur.

Voilà l'homme tel que la science nous le dévoile. Nous n'avons en ce moment ni à approuver sa constitution, car nous pouvons facilement la désirer et l'imaginer plus parfaite, ni à la blâmer, car elle pourrait être infiniment pire. Nous allons seulement démontrer que notre nature ainsi définie n'aurait eu ni essor, ni fixité sans la liaison

Digitized by Google

de l'homme à certains êtres collectifs dont il dépend aussi bien au point de vue matériel qu'au point de vue intellectuel et moral.

« Malgré l'anarchie qui dispose aujourd'hui tant d'âmes à qualifier de pure entité tout être collectif, dit A. Comte, la consistance et la dignité de chaque individualité résultèrent toujours de sa subordination à quelque existence composée. Sans un tel appui, nous ne pourrions assez pourvoir au besoin continu d'éterniser une vie passagère en la liant à des destinées impérissables. On doit regarder ce mode direct comme ayant beaucoup précédé la satisfaction indirecte due aux fictions théologiques, puisqu'il surgit sous le fétichisme, d'après l'institution fondamentale de la Famille. L'attrait croissant des espérances surnaturelles ne put jamais détourner de cette solution initiale parce qu'il se bornait toujours aux instincts égoïstes »(1).

Aussi le but comme la plus grande difficulté de la régénération positive, consistent-ils à accroître dans toutes les âmes l'intensité de la vie subjective et à la faire naître dans celles où elle n'existe point. Il faut que la population occupant aujourd'hui la Terre « s'y sente toujours placée entre l'ensemble de ses prédécesseurs et de ses successeurs afin de développer la continuité fondamentale qui la domine par les uns, pour les autres. Nous devons donc entretenir avec les morts, et mêmes les non-nés, un commerce plus suivi, quoique moins spécial, qu'avec nos propres contemporains » (2). Nous avons tout reçu de nos pères et c'est à nos enfants que nous devons transmettre, après nous être efforcés de l'augmenter, de l'améliorer et de l'embellir, l'héritage sacré dont nous n'avons que l'usufruit.

Cette subordination de ceux qui sont à ceux qui ne

(1) A. Comte. *Système de Politique positive,* t. IV, p. 24 et 25.
(2) *Id.*, t. IV, p. 24.

Digitized by Google

sont plus et à ceux qui ne sont pas encore, est certes, pour quiconque regarde les réalités sociales, le plus évident de tous les faits, et celui sur lequel nous reviendrons le plus souvent dans le cours de cette leçon. Certains hommes pourtant la nient et vérifient par là ce théorème de Lagrange, que la suprême difficulté de l'esprit théorique, est de voir et de formuler les choses les plus simples. Et la preuve la plus manifeste de l'anarchie mentale au sein de laquelle nous nous débattons, c'est que ces mêmes hommes, ennemis ardents de l'idée de cette subordination et partisans en paroles de l'individualisme le plus dissolvant, sont quelquefois, par un noble défaut de logique, ceux qui donneraient et qui donnent le plus généreusement leur vie pour une idée désintéressée.

Nous allons étudier les degrés ou éléments de la vie collective que nous devons reconnaître, coordonner et systématiser, en nous contentant aujourd'hui d'indiquer d'une manière sommaire et tout à fait générale, leur influence sur notre nature. C'est dans la Morale Pratique que, reprenant chaque point par le détail, nous rechercherons comment suivant son âge, la position qu'il occupe dans la société et l'état de la civilisation ambiante, l'homme est modifié par ces êtres collectifs.

Ils sont au nombre de trois ; en les plaçant par ordre de généralité croissante, c'est la Famille, la Patrie et l'Humanité.

La Famille, — Aug. Comte lui-même nous l'a appris tout à l'heure, — a été créée par le fétichisme. L'idée de Patrie et le sentiment civique ont été développés par le polythéisme militaire, surtout romain. Le monothéisme catholique a donné le spectacle d'un groupe de patries politiquement distinctes mais reliées entre elles par une religion commune ; ce fut la Chrétienté, et, les rapports subsistant quand l'unité de culte fut rompue, c'est la République Occidentale, préparation directe à la notion

Digitized by Google

d'Humanité, que le Positivisme devra faire prévaloir dans tous les esprits.

I

Théorie de la Famille.

Et d'abord, occupons-nous de la Famille.

C'est une institution naturelle se retrouvant partout avec les mêmes caractères fondamentaux et se perfectionnant sous l'influence de la Cité et de l'Église. On peut la définir : *l'association humaine la moins étendue et la plus spontanée.*

L'homme isolé est une abstraction. Un système ne pouvant jamais être formé que d'éléments semblables à lui et seulement moindres, c'est la Famille et non l'homme qu'on pourrait nommer la *molécule sociale.* Nulle part on ne trouverait, nulle part on n'a jamais trouvé, qu'à l'état d'exception malheureuse, cette chimère de Rousseau, cet état où l'homme, vivant seul dans les bois comme une bête fauve, « les mâles et les femelles s'unissaient fortuitement, selon la rencontre, l'occasion et le désir » (1), et se quittaient avec la même facilité ; où la mère allaitait ses petits pour son propre besoin et les chassait ou en était abandonnée sitôt qu'ils avaient la force de chercher seuls leur pâture. C'est là le contrepied de la réalité. Si haut que se reportent nos souvenirs dans les siècles écoulés, si loin que se portent actuellement nos regards sur le globe, fût-ce chez les anthropophages de la Polynésie, nous voyons toujours et partout que l'homme appartient à une Famille. Mais cette Famille

(1) Rousseau. *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi le hommes.*

Digitized by Google

n'a pas un caractère absolu, comme l'a cru de Bonald ; elle n'est pas non plus arbitraire dans sa constitution, comme se l'imaginent certains métaphysiciens : elle se modifie et se tranforme en obéissant à certaines lois que l'observation fait découvrir, lois constituant un ordre naturel que le législateur politique ne violerait pas impunément et qu'il doit au contraire sagement prolonger par des institutions artificielles.

La théorie complète de ce petit être collectif, tant au point de vue dogmatique qu'au point de vue historique, a été faite en sociologie. Je n'en rappellerai donc que juste ce qui est nécessaire pour bien faire comprendre les relations et les devoirs généraux qu'elle établit entre les individus.

Une Famille normale se compose de trois éléments, les ascendants immédiats, le couple fondamental et les enfants qui en sont issus. L'un représente le pouvoir consultatif et l'expérience des ancêtres, — le passé ; l'autre, le gouvernement actuel, surtout temporel chez le père, surtout spirituel chez la mère, — le présent ; le troisième, le but essentiel de toute l'activité de ce groupe spontané, — l'avenir.

Cette conception ne peut se séparer de deux idées accessoires, l'idée du domicile et l'idée du tombeau. L'un est la demeure des membres actuellement existants de la Famille, l'autre la demeure de ceux qui ont cessé d'exister. Par la profonde affection fétichique, qui nous attache aux lieux où nous avons longtemps vécu, par le culte de la tombe dont l'existence se retrouve à l'origine de tous les peuples, notre espèce, loin de devoir rester à jamais nomade, a une tendance à devenir sédentaire ; peu à peu chaque Famille s'établit en quelque lieu qu'elle ne songera plus à quitter que si une impérieuse nécessité l'y contraint ; elle se fixe au sol et semble, pour ainsi dire, au bout d'un certain temps, ne faire plus qu'un avec lui.

Digitized by Google

De là vient qu'anciennement on désignait par le mot *maison,* la famille noble où les lois et les traditions maintenaient bien plus de continuité que dans toutes les autres. Le fait de posséder, de génération en génération, un palais ou un château où ont vécu les ancêtres et où les descendants continueront de vivre, est regardé par elle comme son privilège le plus enviable et le plus glorieux ; et le signe matériel de la chose finit par être pris, dans le langage, pour la chose même.

Plus tard, quand l'industrie sera rentrée dans des conditions normales et qu'au régime de concurrence effrénée qui règne actuellement aura succédé une stabilité convenable dans les objets comme dans les méthodes de production, chaque famille d'ouvriers, au lieu d'être, comme aujourd'hui, ballottée de lieu en lieu, suivant que le travail l'appelle ici ou là, aura son domicile en pleine et entière propriété ; ce qui n'était autrefois que le privilège de quelques-uns s'étendra alors à tous.

Ainsi fixée dans l'espace, la Famille est soumise à une loi de développement analogue à celle qui régit la société ; il y a, entre les fonctions de ses divers membres, division de plus en plus grande et concours croissant.

Pour peu, en effet, qu'on ne se laisse pas aveugler par la théorie contemporaine de l'égalité des sexes, théorie contraire aux faits physiologiques et sociaux les plus évidents, on voit que la différence qui les sépare a augmenté avec la civilisation, au lieu de diminuer. Ce qui, du reste, n'est qu'un cas particulier de ce théorème général : *la civilisation développe les différences tout en perfectionnant le concours.*

Au début de la race humaine, quoique, par sa structure propre, la femme fût plus faible que l'homme, la force corporelle, développée par des exercices semblables, devait être, à tout prendre, plus égale chez les deux sexes qu'elle ne l'est devenue en général plus tard.

Digitized by Google

C'est ainsi qu'aujourd'hui encore certaines femmes du peuple, dès longtemps accoutumées à porter de lourds fardeaux et à traîner des poids considérables, sont moins différentes de l'homme par le développement musculaire que celles des classes aisées dont la vie est moins dure. De même pour les fonctions : la femme, au début, partage les occupations de son mari; elle l'accompagne à la chasse et à la guerre ; elle cultive le champ et se livre avec lui aux travaux les plus pénibles. Chez nous au contraire, — et cela doit être ainsi de plus en plus, — l'homme s'occupe seul des affaires industrielles et des affaires publiques, militaires ou civiles. La femme, concentrée dans la vie de famille, ne modifie plus directement le monde extérieur ; elle n'a qu'une influence morale sur son mari et, plus tard, sur ses enfants ; surtout ménagère et éducatrice, elle acquiert par là sa véritable dignité.

Cette profonde modification dans le rôle respectif des deux sexes s'est manifestée par un signe extérieur, le costume, bien plus différent dans notre civilisation qu'il ne l'était, par exemple, à Otahiti, quand Cook la visita, où tout le monde s'enveloppait indifféremment le corps de pareilles pièces d'étoffes. Dans nos pays, au milieu des variations trop fréquentes de la mode, le vêtement de l'homme reste toujours plus propre à l'action ; celui de la femme, plus ample et plus gracieux. Il y a là une distinction que nous devons maintenir.

Quant au concours des fonctions, il est devenu dans la Famille, de plus en plus volontaire et de moins en moins forcé. Le commandement a perdu de sa rudesse et l'obéissance de sa contrainte. La violence a été le plus souvent remplacée par la persuasion et le concours n'en est pas devenu moins parfait.

Ceci établi, nous pouvons aborder notre question principale et nous demander quelle est l'action de la Famille sur l'individu.

Digitized by Google

Nous répondrons qu'elle le crée, le conserve, lui transmet les habitudes morales et les connaissances intellectuelles les plus essentielles, et le prépare à la vie civique.

D'abord, disons-nous, la Famille crée et conserve l'enfant; dès le berceau, elle lui procure ces soins si attentifs, si passionnés, si constants que rien ne remplace et qui deviennent d'autant plus constants, passionnés et attentifs que celui auquel ils s'adressent est plus chétif et en a davantage besoin. Et qui charge-t-elle spontanément de ces soins si difficiles? Justement la personne qui, entre toutes, les donnera avec le plus profond amour et qui, dans ce petit être qu'un autre verrait peut-être avec indifférence, voit la chair de sa chair et le sang de son sang, la mère en un mot, secondairement aidée dans cette fonction par le père et par les enfants nés les premiers à l'égard de ceux qui viennent plus tard. Par conséquent, la famille donne la fonction à la personne qui est spontanément la mieux disposée à la remplir. Nos prédécesseurs ont pensé et nous pensons aussi que ce n'est pas trop de toute la vie d'une mère pour mettre au monde quelques membres de notre race, leur former le cœur et l'esprit, et en faire des hommes énergiques et des femmes dévouées.

La création et la conservation de l'enfant sont la première fonction de la Famille. La transmission des préjugés et des habitudes morales est la seconde.

Nous avons à vivre dans un milieu social déterminé. Ce milieu comporte certaines règles de moralité dont la civilisation dans sa marche augmentera sans cesse le nombre et l'intensité Comment les communiquer à l'enfant qui ne peut s'en passer ? Attendra-t-on qu'on puisse lui en démontrer théoriquement l'utilité? Autaut vaudrait dire qu'on ne lui apprendra à marcher que quand il pourra connaître les lois de la mécanique rationnelle.

Digitized by Google

Il faut donc, avant toute démonstration, lui donner des habitudes qui soient conformes à ces règles; il faut que ces habitudes fassent tellement partie de son être moral qu'elles passent à l'état de préjugés. Là encore est l'œuvre de la mère ; pour arriver à ce noble but, elle doit étudier le caractère de chaque enfant, voir ce qui a le plus de prise sur lui de la crainte des châtiments ou de l'espoir de la récompense ; elle doit lui apprendre à ne pas offenser la pudeur, à modérer sa gourmandise, à mettre un frein à ses impatiences ou à sa colère, à restreindre enfin au minimum la manifestation de tous ses instincts égoïstes. Ce n'est que par cette solide éducation morale primitive, complétée plus tard par une preuve théorique, que l'enfant a la force quand vient la puberté et qu'il est lancé dans le tourbillon de la vie active, de résister à ses passions intimes et aux tentations extérieures. Il peut alors affronter la tempête : il a le lest qui lui fera toujours retrouver son équilibre.

Outre la santé du corps et la pureté de l'âme, la Famille transmet encore à l'enfant une foule de connaissances concrètes. C'est là qu'il apprend sa langue maternelle et que plus tard il apprendra en général plusieurs autres langues vivantes ; c'est là qu'on lui enseigne à lire, à écrire, à dessiner, à chanter, à jouer des instruments ; c'est là qu'il s'approprie les récits des poètes, des historiens, des voyageurs, et les faits élémentaires des sciences; toutes les connaissances, en un mot, sur lesquelles devra s'appuyer l'instruction théorique, et sans laquelle l'énoncé des lois abstraites ne serait qu'une suite de mots vides de sens.

Enfin la Famille, par son organisation même, dont le spectacle frappe dès sa naissance les yeux de l'enfant, est la meilleure des préparations à la vie sociale.

Elle a ceci de remarquable qu'elle ne met pas en jeu seulement les plus nobles penchants de l'homme : elle

Digitized by Google

met en action l'homme tout entier. De là sa stabilité.

Tous les observateurs perspicaces ont constaté, en effet, que les instincts sympathiques, quoique existant distinctement, sont liés, dans leur développement physiologique, à un instinct personnel dont l'impulsion leur donne, à eux si faibles naturellement dans notre nature, un peu plus d'activité et de vigueur. C'est ainsi, par exemple, que dans une âme d'élite comme celle de Richelieu, l'orgueil de l'homme d'État, instinct personnel qui le rendait inflexible dans les questions où était impliqué un intérêt politique, développait un instinct sympathique, la bonté la plus complète pour les inférieurs.

De même dans la Famille : si nous considérons la relation conjugale qui la fonde, nous y trouvons un mélange de sentiments égoïstes et de sentiments altruistes, ceux-ci naissant à l'occasion de ceux-là. La base de cette relation, c'est un instinct profondément personnel, l'un des plus vivaces et des plus irrésistibles de l'homme, l'instinct sexuel ; mais il perd bientôt de sa brutalité originelle en développant la tendresse ; la tendresse, amenant à son tour la fidélité, limite finalement à une le nombre des personnes sur lesquelles l'instinct sexuel doit se satisfaire et le règle par une heureuse réaction.

Il n'en est pas de même dans toutes les espèces animales, et il eût pu n'en pas être de même dans la nôtre. Georges Leroy, aussi bon chasseur que grand philosophe, met en regard (1), sous ce rapport, deux espèces assez rapprochées l'une de l'autre, celle des cerfs et celle des chevreuils. Chez les cerfs, l'amour n'est qu'un besoin momentané qui admet toutes les femelles indistinctement et n'établit aucune vie commune, même passagère. L'instinct sexuel agit seul, il n'y a pas de famille. Chez

(1) *Lettres sur les animaux*, lettre III.

Digitized by Google

les chevreuils, au contraire, le mâle et la femelle, quoiqu'ils ne puissent se servir de rien quant aux besoins communs de l'existence, et que ceux de l'amour ne durent pour eux qu'environ quinze jours par année, vivent ensemble et montrent jusqu'à la mort une affection réciproque. L'instinct sexuel développe la tendresse et la famille s'établit.

La fixité des relations qu'amène le lien conjugal est une inépuisable source d'amélioration, encore accrue par son indissolubilité. Si aptes qu'ils soient à vivre en commun, deux époux sont obligés de faire, en faveur l'un de l'autre, un effort continuel ; ils doivent se sacrifier réciproquement une partie de leur liberté, prendre les mêmes habitudes et jusqu'aux mêmes goûts, s'aimer pour leurs bonnes qualités, se supporter dans leurs défauts, adopter, en un mot, un système de concessions aux dépens de leur égoïsme respectif. L'efficacité de ce régime est telle qu'à égalité d'organisation, on peut dire, *a priori*, que l'homme et la femme qui ont connu le mariage sont moralement supérieurs à ceux qui n'ont pas passé par ses liens.

La relation paternelle, la seconde qu'institue la Famille, est, comme la première, fondée sur un sentiment égoïste très énergique nommé *instinct maternel*, en considération de son mode le plus actif et qui se combine avec la cupidité, l'orgueil et la vanité. Primitivement, le père regarde l'enfant comme sa propriété, comme sa chose, au même titre à peu près qu'un esclave. A Rome, la loi des Douze Tables lui permettait de manciper trois fois son fils, une fois sa fille, pour s'enrichir du prix de la vente. Dans certaines de nos campagnes encore, où les enfants non mariés ont l'habitude, comme indemnité des frais d'éducation, de remettre ce qu'ils gagnent à leurs parents, on voit souvent ceux-ci refuser avec obstination leur consentement à un mariage qui supprimerait pour eux cette cause de gain.

Digitized by Google

Mais cet instinct maternel développe chez les natures les plus vulgaires l'instinct de la bonté, qui perfectionne progressivement le sentiment paternel et l'ennoblit de plus en plus, à mesure surtout que les progrès de la civilisation améliorent la nature humaine.

La relation filiale vient ensuite. L'instinct nutritif y joue d'abord un rôle prépondérant ; l'enfant, une fois que son petit cerveau commence à raisonner, craint son père et sa mère comme ceux qui, lui donnant la nourriture, pourraient l'en priver ; s'il fait ce qu'on lui commande, c'est par peur de la réalisation de cette idée aussi bien que des autres châtiments corporels. Mais la crainte, instinct personnel, développe chez lui le sentiment du respect. Peu à peu, il rend justice à l'autorité paternelle, dont l'effet lui semblait parfois si rude ; il aime ceux qui font tout pour le nourrir, le vêtir, développer ses bons et réfréner ses mauvais sentiments.

Ce respect doit se manifester dans les formules du langage, dont l'emploi habituel l'accroît encore. En France, ces formules sont aujourd'hui infiniment trop abandonnées ; les parents croient marquer plus d'affection à l'enfant en lui permettant de les tutoyer, par exemple, ce qui, autrefois, ne se faisait pas. Les mobiles qui poussent à ces nouvelles habitudes sont bons, mais le résultat ne l'est pas ; la différence dans les paroles ne peut que favoriser la déférence dans les actions.

A leur tour, les parents ont le devoir de se rendre dignes de ce respect par leur conduite. Même si d'ailleurs leur vie est répréhensible, ils doivent tout faire pour paraître respectables aux yeux de leur fille ou de leur fils et ne pas sembler trop indignes de la majesté du caractère paternel ou maternel qui, malgré tout, se reflète en eux. C'est ce qui a lieu souvent et ce qui ne manque d'arriver chez des êtres plus que dégradés. Cette pudeur poussant les parents à cacher leurs mau-

Digitized by Google

vaises passions ou leurs actes mauvais à ceux qu'ils ont engendrés, ce soin d'écarter de leur jeune imagination tout spectacle comme toute parole pouvant la ternir, c'est ce qu'on appelle le *respect de l'enfant*, considéré comme le représentant des ancêtres et le continuateur de la Famille.

La relation fraternelle est la dernière que nous ayons à examiner ; aussi dégagée que possible de tout caractère de personnalité, elle développe surtout l'attachement, c'est-à-dire l'affection entre égaux. De là vient que le mot *fraternité* exprime, en dehors de son sens propre, l'affection dans ce qu'elle a de plus pur et de plus désintéressé.

On pense généralement de nos jours, par suite de la disposition que nous avons déjà critiquée tout à l'heure, que le meilleur moyen de donner à ce sentiment toute sa force est d'établir entre les enfants une égalité absolue, sans distinction d'âge ni de sexe. On ne fait appel qu'à l'amitié ; c'est un pur instinct facile en général à accroître à cause du charme qui lui est inhérent, mais qu'un instinct contraire peut à chaque instant venir troubler. Sans compromettre l'affection, la hiérarchie que la discipline domestique maintenait autrefois entre les enfants leur donnait, beaucoup mieux qu'aujourd'hui, la notion de devoirs réciproques des plus grands envers les plus petits, des plus forts envers les plus faibles et, plus tard, les plus riches envers les plus pauvres. Des mœurs normales devront s'efforcer d'y revenir.

Tels sont les sentiments que développe dans le cœur de l'homme l'influence de la Famille. École naturelle de l'obéissance et du commandement, cette admirable institution donne la plus grande intensité possible aux sentiments de la continuité et de la solidarité, — de la continuité par les rapports de ses membres actuels avec les ancêtres ; — de la solidarité par les rapports de tous ses

Digitized by Google

membres actuels entre eux ; et par l'heureux mélange d'égoïsme et d'altruisme qu'elle renferme, elle dégage par degrés notre espèce de sa personnalité primitive et l'élève à une vie plus étendue et plus noble.

II

Théorie de la Matrie ou Patrie.

Cette vie plus étendue et plus noble, nous la trouvons dans un second être collectif, la Patrie ou, pour parler comme A. Comte, la *Matrie*, composé d'un ensemble de familles solidaires et continues dans l'espace et dans le temps, travaillant sous le poids de prédécesseurs communs pour les mêmes successeurs.

Les diverses Patries actuelles ont eu, dans le passé, des modes d'évolution variables suivant des conditions que la sociologie apprécie. Formées par mille circonstances où les événements militaires et la naissance sur des points déterminés de quelques grands hommes d'État ont joué un rôle important, elles sont d'étendue et de composition fort différentes, depuis la Belgique jusqu'à la Chine, depuis la Suisse jusqu'aux États-Unis d'Amérique.

Des Patries trop grandes sont incompatibles avec l'existence industrielle qui sera exclusivement celle de l'avenir humain ; créées par la guerre, elles ne peuvent être maintenues que par elle. De là résulte que, — dans un temps qu'il ne faut pas souhaiter trop proche, mais que nos descendants verront certainement, — les grands États actuels se diviseront. Leur défaut d'homogénéité en est un indice certain : Ici des populations d'un degré de civilisation supérieur sont soumises à des populations

Digitized by Google

d'un degré de civilisation moins élevé. Là, au contraire, les nations les plus éclairées et les plus puissantes se dégradent en opprimant et en exploitant celles qui le sont moins. Partout, aussi bien dans le reste de la planète qu'en Europe, des protestations violentes ont éclaté et éclateront encore contre ces agglomérations artificielles, sous un même pouvoir politique, de masses d'hommes ayant des traditions et des habitudes souvent opposées. Quand la force qui les tient actuellement unies aura disparu ou se sera relâchée, une dislocation nécessaire s'accomplira ; gagnant jusqu'aux grandes nations européennes, elle amènera la création de groupes politiques plus petits et mieux harmonisés.

A. Comte a supposé que, cette révolution terminée, la terre se trouverait partagée en 500 sociocraties, — dont 17 pour la France, — chacune d'une étendue à peu près égale à celle de la Hollande. Au-delà la conception de la Patrie devient obscure, difficile à saisir, et les intérêts deviennent trop complexes pour recevoir une direction unique. Ces chiffres ne sont, bien entendu, indiqués que comme approximations, afin de fixer les idées, sans que nous y attachions rien d'absolu.

Le caractère de toute existence collective, — nous l'avons déjà constaté en étudiant la Famille, — résulte de deux grands faits connexes : la séparation des fonctions et le concours des offices. Cette séparation allant en augmentant au fur et à mesure que la société progresse, le concours ne peut être établi et maintenu que par l'influence d'un pouvoir central réalisant à chaque instant la réaction de l'esprit d'ensemble sur l'esprit de détail. Sans un tel appareil, jouant, en sociologie, le rôle du cerveau en biologie, on ne peut concevoir un peuple, encore moins un ensemble de peuples. Cet appareil est le *gouvernement* qui peut être d'ailleurs *spirituel* ou *emporel*, c'est-à-dire agir par la conviction ou bien

Digitized by Google

par la force. L'idée de société et l'idée de gouvernement sont corrélatives. *Il n'y a pas de société sans gouvernement.*

Aussi les 500 États, temporellement divisés, entre lesquels se partagera la terre, auront-ils les mêmes opinions, la même foi, les mêmes mœurs et seront-ils gouvernés par un même pouvoir spirituel. Aussi les villages et villes secondaires dont se composeront ces diverses sociocraties seront-ils placés sous l'influence d'une seule ville, capitale du pays et lui donnant l'unité d'impulsion politique; chaque commune secondaire gardant toutefois, malgré sa subordination relative, un degré convenable d'indépendance et d'invidualité!

Mais quelle doit être la limite de cette indépendance?

Ce serait le lieu d'étudier la moderne théorie de l'autonomie de la commune, afin de voir si elle se fonde sur un fait vrai et si son application à notre société lui serait ou non avantageuse. La question a été traitée ailleurs avec le soin qu'elle mérite (1). En prenant, pour éviter toute indétermination, le cas de la France, je rappellerai seulement que cette théorie doit être rejetée comme fausse, d'abord, parceque la commune n'est qu'une subdivision en partie artificielle du territoire de la Patrie ; enfin, que son activité matérielle et intellectuelle est dans une dépendance absolue de l'activité des autres communes et de celle surtout de la capitale ; — comme dangereuse ensuite, parce que cette théorie nie la suprématie nécessaire de Paris dans l'action politique, compromet notre indépendance nationale et donne au parti rétrograde un puissant moyen de retarder le mouvement régénérateur dont le siège est surtout dans les grands centres.

(1) Voir *De l'Autonomie de la Commune.* (Extrait du cours de M. Laffitte), P. Foucart : *Revue politique positive,* n° 18.

Digitized by Google

La vraie solution consiste, tout en laissant à chaque commune une indépendance aussi étendue que possible dans ses affaires administratives particulières, à maintenir énergiquement au pouvoir central la direction des affaires d'un intérêt général et politique.

La Patrie ainsi constituée dans son exemple et dans les rapports de ses éléments les uns avec les autres, doit nécessairement influer sur le nombre et l'étendue de nos devoirs sociaux, part capitale de la Morale.

En effet, quoi qu'en disent les individualistes, c'est la Patrie surtout qui règle l'existence de chacun de nous en la fixant dans le temps et dans l'espace, en déterminant le degré de civilisation auquel elle participera suivant les époques et les lieux où elle devra s'accomplir ; c'est la Patrie qui, suivant ces lieux et ces époques, nous donne nos préjugés, notre mode d'activité, nos habitudes et modifie jusqu'à notre constitution viscérale.

Car ce n'est pas seulement par l'état mental et moral, c'est par le corps que nous différons de ce que nous eussions été il y a huit siècles. Nous ne pensons et nous ne sentons plus de même, nous sommes aussi constitués autrement ; le développement relatif de nos organes, les maladies auxquelles nous sommes exposés, la durée de notre vie moyenne, tout cela a varié, et si l'analyse anatomique était poussée jusqu'à sa perfection idéale, elle poursuivrait jusque sur le cadavre d'un homme, dans les modifications éprouvées par ses tissus, la trace des diverses influences sociales qu'il a subies.

Mais il y a plus : le seul fait de notre participation à la vie générale de la Patrie nous donne, sans aucun effort de notre part, une éducation spontanée que l'éducation systèmatique développe plus tard sans pouvoir jamais la remplacer.

Les pédants ou les savants trop abstraits et insuffisamment positifs sont seuls à croire que ce sont les livres qui

Digitized by Google

font l'homme. Certes, ils ont leur importance, mais ils ne viennent qu'au second rang. Ce qui fait l'homme, c'est ce qu'il fait par habitude, et lui est transmis par une foule d'influences extérieures, résultant du milieu et dont il ne saurait souvent se rendre compte à lui-même.

C'est faute d'avoir reconnu cette éducation spontanée résultant de l'existence sociale, que Mercier de la Rivière, allant en Russie et voulant tout créer comme si rien n'eût existé jusque-là, faisait dire à Catherine II : « M. Mercier pense vraiment qu'avant son arrivée nous marchions à quatre pattes ! »

De cette influence prépondérante de la Patrie résulte qu'au fond elle est le but principal de notre existence. Notre plus beau titre est celui de citoyens. La vie civique est intercalée entre deux autres existences, dont l'une la prépare et dont l'autre lui sert de but. La Famille lui livre l'homme après l'avoir élevé ; seule, elle peut remplir cette fonction ; l'État n'a pas à s'en charger directement ; pour donner son plein essor au sentiment civique, on doit fortifier l'organisation de la Famille, non la relâcher, et la preuve, c'est que c'est dans la Rome antique, où la Famille était organisée avec la plus intense énergie, qu'il eut le plus de développement et de profondeur. L'Humanité intervient à son tour pour donner plus de dignité et de généralité à l'idée de Patrie, en la dégageant de ce qu'elle peut avoir d'égoïste et de passager. Mais nous ne pouvons lui être utile qu'à travers la Patrie et en nous dévouant d'abord à celle-ci. L'homme est essentiellement un citoyen.

III

Théorie de l'Humanité.

Le troisième être collectif dont nous subissons l'influence est donc l'Humanité qu'Auguste Comte a aussi

Digitized by Google

proposé d'appeler le *Grand-Être ;* — l'Humanité, d'après la race qui le forme ; — le Grand-Être, parce que c'est en effet le plus grand que nous connaissions, et que, s'il en existe un autre, il ne s'est jamais manifesté à nous.

Notre espèce, après bien des luttes, a établi sans conteste sa domination sur la terre ; elle a détruit ou soumis à peu près tout ce qui lui faisait obstacle ; mais si elle n'eût pas existé ou si un défaut d'organisation, un bouleversement subit et terrible de la croûte du globe, une trop grande infériorité de force par rapport aux carnassiers dont elle était entourée, ou tout autre circonstance analogue, l'eussent fait disparaître, il est probable que les autres animaux ou certains d'entre eux, tels que les grands singes, ayant le temps de se développer librement et débarrassés de la concurrence de l'homme, auraient fondé de grandes sociétés et régné sur la planète. Chaque race animale autre que la nôtre, bornée dans son développement et dans ses progrès, peut donc aujourd'hui être regardée par nous comme un Grand-Être avorté.

L'Humanité est définie par Aug. Comte : « L'ensemble des êtres passés, futurs et présents qui concourent librement à perfectionner l'ordre universel », ou, plus simplement, « l'ensemble continu des êtres convergents » (1).

Si l'existence de cette collectivité restait sérieusement contestable, son règne ne serait pas prochain, mais, pour quiconque regarde et réfléchit, cette existence est évidente, et ce règne ne saurait se faire attendre. Que nous le voulions ou que nous ne le voulions pas, nous subissons l'action de l'Humanité à laquelle nous ne pouvons pas plus nous soustraire qu'à celle de la pesanteur. Qu'un homme, dégoûté de ses semblables, veuille aujourd'hui aller vivre seul dans quelque île déserte à la

(1) *Système de Politique positive,* t. IV, p. 30.

Digitized by Google

manière de Robinson, il ne le pourra pas, outre que s'il le pouvait, ce serait en emportant avec lui, comme le héros de Daniel Foë, toutes les ressources mentales que donne une civilisation avancée. Mais il n'y a plus d'île déserte ; la société a tout envahi, sauf quelques rochers perdus dans l'océan, où la vie ne peut s'entretenir. Pour lui échapper, il ne reste qu'un moyen : se suicider ; mais c'est supprimer le problème plutôt que le résoudre.

Cette prédominance de l'Humanité éclate en toutes choses, depuis les plus infimes jusqu'aux plus nobles. Ce n'est plus qu'à travers ses bienfaits que nous subissons le monde extérieur qui autrefois pesait si rudement sur l'homme. Prenons l'habitation, même la plus pauvre de nos jours et comparons-la à celles de nos premiers ancêtres ; ceux-ci n'avaient qu'une alternative : ou rester exposés à l'air par toutes les températures, ou se mettre dans un trou pareil à ces grottes de l'âge de pierre dont on a découvert un grand nombre dans ces dernières années, et se soustraire alors à la lumière dont l'action continue est nécessaire à la santé des animaux comme à celle des plantes. Il a fallu des efforts nombreux, répétés pendant une série de siècles, pour leur permettre de s'abriter hermétiquement tout en voyant clair. Prenons encore le repas, ce phénomène si simple en apparence, qui se renouvelle au moins deux fois par jour pour chacun de nous ; c'est une création de tout le passé de notre espèce et comme un résumé de son histoire ; nulle part l'influence de l'Humanité n'apparaît plus manifeste. A l'origine, suivant que la chasse ou la pêche avaient été heureuses ou non, les premiers hommes mangeaient ou ne mangeaient pas. Leur vie se passait ainsi entre la torpeur résultant d'un abus de nourriture et une diète parfois longtemps prolongée. Aujourd'hui, il n'en est plus ainsi. Les produits de la chasse ou de la

Digitized by Google

pêche ne sont plus en général la base de l'alimentation ; les bœufs, les moutons et les autres animaux domestiques sont des réservoirs permanents et perpétuellement entretenus où l'homme n'a qu'à puiser. Il ne mange plus cru ; selon la belle remarque d'Hippocrate, l'époque où l'habitude de la cuisson s'est généralisée est caractéristique dans l'évolution de notre espèce ; car elle a, à la fois, facilité l'assimilation des aliments et adouci les mœurs de notre race en éloignant de ses yeux le spectacle journalier de ces chairs pantelantes qu'elle déchirait d'abord à pleines dents et sans aucun apprêt. Enfin nous avons introduit dans la satisfaction du plus égoïste de nos instincts personnels un sentiment esthétique et un sentiment social ; un sentiment esthétique dans l'apparence agréable donnée aux mets, dans l'harmonie et la variété de ceux que l'on fait entrer dans un festin ; un sentiment social en faisant de l'heure du repas celle où se réunit la famille et où les amis trouvent le plus naturellement l'occasion de se voir.

Un dîner de nos jours suppose donc une immense série de progrès remontant bien haut dans les âges ; il suppose aussi l'existence de tous nos contemporains ; car même sur les tables les plus modestes se trouvent des produits venant de tous les points de la planète, comme les épices, le chocolat, le thé, etc., etc.

A plus forte raison cette influence de l'Humanité se fait-elle sentir dans les choses intellectuelles et morales. La solution de tel problème mathématique suppose l'existence des Grecs, auteurs de la géométrie élémentaire ; des Hindous, créateurs de l'algèbre, et des Arabes ses importateurs parmi nous ; de toutes les nations occidentales enfin, dont chacune a contribué pour sa part à la découverte des théorèmes relatifs à l'application de l'algèbre à la géométrie, au calcul différentiel, au calcul intégral et au reste. De même tel principe moral, sur

Digitized by Google

lequel nous nous appuyons à tout instant soit dans notre propre conduite, soit dans l'appréciation de celle des autres, remonte à l'état fétichique ou au polythéisme romain ; tel autre au catholicisme ou au système féodal, tel autre encore aux temps modernes.

La conception de l'Humanité est donc bien réelle : chacun de nos actes, chacune de nos pensées, chacun de nos sentiments la manifeste. On ne peut la nier sans commettre un blasphème et sans se servir de son œuvre principale, la langue, inépuisable répertoire des résultats de l'expérience des générations disparues, tellement hors de proportion avec la force mentale d'un seul individu que les plus grands hommes ont à peine pu y ajouter quelques mots.

Mais cette existence réelle, est-il utile de la connaître ? — Qui ne le voit ? Par là seulement, nous pouvons nous dégager de toute crainte comme de tout espoir surnaturels, comprendre que nous sommes les fils de l'Humanité et non ceux d'un créateur hypothétique, que nous ne vivons que par elle, et que nous devons vivre pour elle.

Mais nous ne pouvons la séparer ni dans nos conceptions ni dans notre amour de son siège matériel, ce petit globe entouré d'une atmosphère gazeuse décrivant une ellipse irrégulière autour du soleil. C'est lui qui nous porte et nous nourrit, comme il a fait pour nos ancêtres et fera pour nos descendants ; notre intelligence l'a découvert dans sa forme et dans son étendue, notre activité l'améliore et l'embellit ; notre vie s'y passe et quand elle sera éteinte, c'est lui qui sera notre tombeau. Nous ne sommes pas exilés sur la terre, comme le disent certains dévots que cette idée n'empêche pas de profiter largement des biens de ce monde ; elle est notre séjour définitif et nous ne pouvons même rêver d'immortalité en dehors d'elle et du bon souvenir que garderont de nous ceux qui nous auront connus.

Digitized by Google

L'Humanité, soumise, en dehors de ses lois propres, à celles de l'ordre cosmologique et de l'ordre vital, se compose de trois éléments : les morts ou la Priorité, les vivants ou le public, les non-nés ou la postérité. Les morts gouvernent les vivants et nous travaillons d'après eux pour les successeurs. De là résulte que les deux principaux éléments du Grand-Être sont ceux qui n'apparaissent pas matériellement.

Chaque génération hérite des vices et souffre des fautes de celles qui l'ont précédée comme elle hérite de leurs bonnes qualités et jouit de ce qu'elles ont fait de bien. Dans cette succession l'actif et le passif sont indivisibles ; ils forment une universalité que nous ne pouvons répudier ni même accepter sous bénéfice d'inventaire. Nos pères ont fait la Révolution et nous profitons du renversement de l'ancien régime ; ils ont admiré Bonaparte, et cela nous a valu la rétrogradation en permanence et trois envahissements successifs du sol de la patrie, — la honte et la ruine. C'est en ce sens que le péché originel est une réalité scientifique que nous constatons sans l'approuver. De Maistre a employé une grande partie des *Soirées de Saint-Pétersbourg* à démontrer, avec la verve souvent paradoxale qui est le caractère de son style, la vérité des théories théologiques à ce sujet. Il n'avait que trop raison ; mais où il avait tort, c'était de prétendre nous faire admirer à ce propos la sagesse et la bonté de Dieu.

Mais l'Humanité ainsi constatée et constituée ne peut se manifester que par l'intermédiaire de ministres individuels, car aucune association ne saurait agir ou paraître qu'en se personnifiant.

Dans l'homme, les divers organes n'ayant pas d'existence indépendante, ne prêtent à la vie générale du système auquel ils appartiennent qu'un concours aveugle et inconscient ; dans le Grand-Être, au contraire, chaque organe séparé et libre prête à l'ensemble un concours de

Digitized by Google

plus en plus volontaire. De là la dignité supérieure de l'existence de l'Humanité ; de là aussi la difficulté principale de son harmonie : il faut y combiner dans une juste mesure l'indépendance de chacun avec la convergence des efforts de tous ; si la première de ces conditions n'existe pas, le progrès est compromis ; si la seconde manque, l'ordre est détruit et l'anarchie survient.

C'est pour assurer l'indépendance des divers organes de l'Être-Suprême que l'appropriation personnelle de la richesse est si importante. Il faut qu'à un moment donné un seul homme, afin de mieux se subordonner à la double population subjective, puisse se mettre en opposition avec l'ensemble de la population objective. Quelle apparence que Copernic eût put obtenir d'une Chambre haute ou basse, et surtout de la majorité des Polonais de son temps, votant dans un plébisciste une subvention quelconque pour démontrer à ses contemporains qu'ils avaient eu jusque-là des idées absurdes sur le système du monde, que la terre n'est pas le centre de l'univers, mais l'un des moindres satellites de l'étoile qui nous éclaire ? Quelle vraisemblance qu'Aug. Comte eût obtenu quoi que ce soit de la Chambre des Pairs ou de la Chambre des Députés du temps de Louis-Philippe pour leur démontrer que la classe bourgeoise, alors toute-puissante, était indigne de tenir plus longtemps le gouvernement temporel de la société ; que l'Église et l'Université étaient incapables de prétendre plus longtemps à son gouvernement spirituel. Conspués, réduits à l'impuissance par ceux mêmes dont ils auraient sollicité les secours, ils n'eussent pu poursuivre leurs travaux. Il faut au contraire que l'homme de génie, libre de se livrer à ses études par la possession exclusive d'une quantité même modeste de capitaux, puisse, comme le personnage de Corneille, répondre quand on lui demande qui partage ses opinions : « Moi seul, et c'est assez. »

Digitized by Google

Quant au concours, soit des individus, soit des Familles, soit des Patries dont l'ensemble forme le Grand-Être, son caractère est d'être de plus en plus volontaire et de moins en moins forcé, surtout dans l'ordre spirituel ; car si le pouvoir civil, avec la force coercitive matérielle toujours prête à servir de sanction à ses ordres, a une certaine autorité sur nos actes, il n'en saurait avoir sur nos pensées. Notre vie, du reste, soit personnelle, soit collective, se règle spontanément en se développant ; au fur et à mesure que nous avançons dans le temps, le poids des prédécesseurs va croissant ; par la *loi de la masse* jusqu'ici trop méconnue en sociologie, la révolte contre ce que nous ordonne le passé devient de plus en plus difficile, impuissante et momentanée ; au milieu d'époques aussi troublées que la nôtre, c'est ce qui tend après chaque perturbation à ramener la société dans un certain équilibre.

Outre ses ministres actuels, qui sont comme son corps et son apparence extérieure, l'Humanité a ses représentants, les grands hommes. Ce sont les morts dont les sentiments, les idées ou les actes, ont rendu service à notre espèce ou lui ont donné de nobles exemples. Ils revivent dans notre mémoire et s'incorporent à nous par le souvenir de ce qu'ils ont fait de bien. Mais point n'est besoin, pour être considéré comme un représentant de l'Humanité, d'avoir fait des choses que la terre entière doive éternellement honorer : tout homme dont la vie n'a pas été inutile, peut aspirer à revivre, sinon toujours, du moins durant quelques générations, dans le souvenir de ses compatriotes ou des membres de sa famille. Ainsi, dans l'antiquité, quelques grands dieux comme Zeus Panhellénien, étaient adorés par toute la Grèce, tandis que certains héros ou divinités poliades ne recevaient de sacrifices que d'une seule cité, et que le culte des morts ordinaires était borné à leurs descendants.

Digitized by Google

Tout être collectif, pour frapper vivement les masses et devenir populaire, doit avoir une représentation caractéristique, comme le régiment dont le symbole est le drapeau. L'Humanité a donc son image ; A. Comte a proposé de la figurer, comme la Vierge des chrétiens, par une mère tenant son enfant dans ses bras. En attendant que des artistes positivistes se soient inspirés de cette idée pour en tirer quelque chef-d'œuvre nouveau, la *Madone de Saint-Sixte* de Raphaël peut nous servir de type.

L'état normal du Grand Être se réalisera quand l'ensemble convergent de tous les vivants travaillera sous le poids de tous les morts pour tous les successeurs, et que chacun se donnera pour but et pour destination suprême le progrès matériel, intellectuel et moral de l'espèce entière. Nous sommes loin actuellement d'un tel idéal. Les peuples sont frères sans doute, mais ce sont des frères ennemis. C'est au milieu de luttes et de discordes tantôt latentes, tantôt éclatant avec une effrayante énergie, que nous marchons vers l'unité de mœurs, de religion, de langue et de race même qui caractérisera l'âge de la maturité dans l'espèce humaine. Ces luttes disparaîtront, ces discordes s'apaiseront, n'en doutons pas ; déjà bien des symptômes peuvent nous faire entrevoir un meilleur avenir ; nous n'en devons pas moins tenir compte de la situation actuelle pour régler, pendant la longue transition que nous aurons à traverser, l'éducation et la politique.

Nous avons ainsi étudié successivement les trois existences collectives : — Famille, Patrie, Humanité, — auxquelles chacun de nous appartient dès sa naissance. Nous aurons à rechercher maintenant comment c'est surtout leur influence qui a permis à l'homme de régler ses instincts et d'établir l'unité intérieure.

P. LAFFITTE.

Digitized by Google

COURS DE MORALE POSITIVE

PAR M. PIERRE LAFFITTE

Cinquième Leçon (1)

Dimanche 7 Bichat 84 (8 Décembre 1872).

THÉORIE DE L'UNITÉ (2)

Union. — Unité. — Continuité.

Nous avons, dans la troisième leçon, exposé la théorie analytique de la nature humaine, c'est-à-dire énuméré et classé les dix-huit fonctions irréductibles dont elle se compose ; et nous avons, dans la séance suivante, examiné les conditions de l'existence collective.

Ces deux théories préliminaires rendent possible la position du problème capital que nous allons résoudre aujourd'hui : le problème de l'Unité humaine, intellectuelle et morale ; ce qui nous conduira, dans la séance prochaine, à celui de l'unité corporelle qui en est la conséquence.

L'homme est soumis à l'action d'impulsions très diverses, susceptibles d'une infinité de degrés d'intensité, qui peuvent se combiner entre elles d'une infinité de ma-

(1) Nous avons, par erreur, publié sous le titre « *Cinquième leçon* » au lieu de « *Sixième leçon* » dans le numéro précédent, les notes manuscrites de P. Laffitte relatives au chapitre IV du Plan de Morale Théorique d'Aug. Comte.

(2) Cette leçon correspond au chapitre III du Plan d'Aug. Comte.

Digitized by Google

nières. De plus, toutes ces impulsions reçoivent, de l'action de la famille, de la patrie et de l'Humanité, un développement continu, une excitation croissante et des moyens de plus en plus étendus de satisfaction. Prenons, par exemple, la vanité. Chez le sauvage elle a une satisfaction nécessairement limitée, bien que plus apparente, parce qu'elle est plus naïvement exprimée. Elle se borne, au fond, à se mettre des ronds dans l'oreille ou des plumets sur la tête. La vie sociale, au contraire, comporte des jouissances de vanité multiples, intenses et continues. Que l'on compare aussi les satisfactions de l'instinct nutritif que procure la cuisine actuelle à celles que peut donner la cuisine sauvage. Il en est de même de tous les instincts personnels. A plus forte raison, ces réflexions s'adressent-elles aux instincts sociaux que la civilisation excite d'une façon continue.

Nous nous trouvons donc en présence du problème suivant :

Comment peut-on parvenir à instituer et maintenir l'harmonie entre les forces multiples de cet organisme si compliqué, en tenant compte des conditions extérieures, surtout sociales, sous l'influence desquelles il agit?

Ce problème est celui de l'*unité humaine.*

C'est un problème de statique morale qui peut s'énoncer ainsi :

Etant donné un appareil composé de forces distinctes constamment variables, trouver une résultante qui puisse mettre l'unité dans cet appareil.

Il est bien supérieur en difficulté à un problème de mécanique générale, parce que les forces varient constamment d'intensité et de direction.

La métaphysique donne à cette question une réponse illusoire. Comme dans presque tous les cas, elle croit la résoudre en en répétant l'énoncé.

Digitized by Google

Si l'homme est *un*, dit-elle, c'est qu'il y a en lui un être simple et unique dont la propriété est de rester toujours le même au milieu de nos diverses variations. C'est toujours, comme on voit, l'argument de la vertu dormitive de l'opium. On introduit un mystère pour expliquer un phénomène d'observation.

En outre, cette explication rend incompréhensible comment il se fait que, si souvent, notre unité soit détruite ou altérée. Car, bien loin d'être aussi constante et aussi complète que le prétend la métaphysique, elle est très difficile et quelquefois impossible à obtenir, comme on le voit dans beaucoup de maladies. L'explication tirée de l'existence de l'âme ne peut donc avoir de valeur que dans le public académique ou sorbonnique, mais n'apprend rien à ceux qui veulent connaître notre nature réelle.

Le catholicisme, qui a dirigé pendant longtemps l'espèce humaine, et qui la dirige encore à certain degré, a dû nécessairement remplir les conditions voulues pour y parvenir. Aussi, a-t-il très bien compris la difficulté du problème et l'a-t-il posé aussi bien qu'il était possible en faisant voir le dualisme de notre nature morale, tiraillée entre la *nature* et la *grâce :* la première représentant l'ensemble des sentiments personnels, et la seconde l'ensemble des sentiments sociaux. Mais il était évidemment impuissant à résoudre ce problème d'une manière satisfaisante, puisque la grâce vient de Dieu qui la donne et l'enlève à qui il veut et qui ne l'accorde pas toujours à qui la mérite. Il n'y a donc, dans ce cas, rien à faire qu'à se résigner aux caprices divins.

Heureusement l'esprit humain est parfois inconséquent. Tout en conservant cette théorie et en y croyant même sincèrement, on avait fait certaines observations d'où il résultait que Dieu accordait habituellement la grâce, quand on s'y prenait de certaines façons et qu'on ac-

Digitized by Google

complissait certaines pratiques, dont faisait partie la prière. C'étaient en effet des procédés très réels et très positifs de perfectionnement moral que l'on avait découverts empiriquement. Mais, par cela seul, on ébranlait la doctrine de la grâce qui est l'arbitraire pur, et on trouvait les lois du perfectionnement positif. Aussi, une des choses qui prouvent combien la vraie tradition du catholicisme était perdue dès le dix-septième siècle, c'est que nous voyons Malebranche publier un traité spécial, qui lui aurait mérité le feu à une autre époque, et où il prétend que la grâce est assujettie à des lois aussi rigoureuses que les autres phénomènes.

Les grands catholiques ont donc bien posé le problème du dualisme humain et en ont donné la solution la plus complète qui ait été obtenue jusqu'au Positivisme. Ils n'ont même pas séparé les conditions végétatives des conditions intellectuelles et morales. Saint Thomas d'Aquin, en parlant de la mélancolie considérée comme maladie, indique divers moyens pour la combattre, et, tout en donnant la première place aux moyens moraux, il ajoute qu'il est utile de donner des bains. Il admettait donc qu'une action produite sur la peau pouvait réagir sur les phénomènes moraux, et il avait raison, comme personne n'en doute aujourd'hui.

Mais venons-en à la manière dont le Positivisme résout le problème qui nous occupe.

Il faut le décomposer en deux parties :

1° Le problème de l'unité proprement dite, qui est la détermination de l'harmonie des diverses forces qui nous poussent, ou de leur équilibre ;

2° Le problème de la stabilité de cet équilibre ou de la continuité, c'est-à-dire du maintien de l'unité dans les diverses phases de l'existence et même sa persistance subjective après la mort.

Mais le problème de l'unité se décompose lui-même en

Digitized by Google

deux : 1° celui de l'union ou théorie de l'unité intérieure ; 2° celui de savoir comment cette union est compatible avec l'existence collective, et se combine avec elle de manière à assurer l'unité effective.

Le problème de l'unité se présente donc à nous sous la forme d'une combinaison : unité (équilibre), continuité (stabilité), et sous la forme d'une succession : union, unité, continuité.

C'est cette succession que nous allons étudier.

Union.

La solution de ce problème exige la solution préalable d'une question dont nous devons d'abord nous occuper : celle du *moi,* ou, en termes positifs, des conditions anatomiques et physiologiques par lesquelles s'établit en nous la notion que nous sommes un être déterminé et distinct des autres êtres.

La métaphysique répond à cette question d'une façon puérile, comme à son ordinaire ; c'est, dit-elle, parce que nous avons une âme une et indivisible.

Essayons d'acquérir un peu plus de clarté.

Il nous paraît évident que la notion du *moi*, par laquelle nous nous concevons comme un être distinct, n'est qu'un cas particulier de l'acte cérébral par lequel nous concevons, en dehors de nous, des êtres différents que nous ne confondons point les uns avec les autres.

Or, la notion d'un être s'accomplit dans notre cerveau par l'organe de l'observation concrète ; c'est donc dans la portion de substance grise cérébrale qui est affectée à cette fonction que doit se former la notion du *moi.* Ce siège anatomique étant situé, d'après Auguste Comte, à la partie antérieure, inférieure et externe du cerveau, dans la région temporale, en suivant une ligne qui va de l'œil à l'oreille voisine, on doit pouvoir, en modifiant expérimentalement, par un liquide ou un instrument,

Digitized by Google

cette portion de la substance grise cérébrale, troubler chez un individu la notion du *moi*, comme la notion des êtres en général. Telle est l'expérience que je propose aux médecins physiologistes, d'après une hypothèse facile à vérifier, car la notion du *moi* n'est nullement spéciale à l'espèce humaine. Un chat ne dit pas *moi*, il est vrai, mais il ne se prend pas pour un autre.

Pour avoir la notion d'un être, il faut, par un véritable travail, faire une construction cérébrale absolument semblable à celle par laquelle un romancier construit un personnage. Dans un cas l'être est réel, dans l'autre il est subjectif, mais l'opération cérébrale est la même. Elle consiste à grouper autour d'une image prépondérante d'autres images déposées antérieurement dans ganglions sensitifs.

Quand je vois un être présent, je combine toujours, avec la sensation actuelle, les images ou souvenirs des sensations antérieures. Par exemple, je vois un chapeau; la vue me fournit la sensation immédiate; mais l'organe de l'observation concrète complète la notion que j'ai actuellement, en groupant autour de l'image visuelle du chapeau, qui est l'image prépondérante, celles de *pesanteur*, de *chaleur*, de *résistance*, d'*usage* de l'objet, que la sensation actuelle ne me donne pas, mais que j'y joins par souvenir ou par analogie. C'est cette notion complexe qui constitue la notion de l'être. L'observation concrète combine, pour la construire, les impressions actuelles avec des éléments déjà déposés antérieurement dans les ganglions cérébraux. Sa fonction consiste à rapprocher ces différentes images et à les coordonner autour d'une image prépondérante, le plus souvent visuelle, en les concevant comme liées entre elles d'une manière constante en un tout qu'on nomme *être* ou *individu*, et que l'on désigne alors par un *nom* spécial qui devient le signe de cet être.

Digitized by Google

La notion du *moi* s'effectue de la même manière.

L'enfant ne se distingue pas immédiatement du monde environnant ; il lui faut, pour cela, le développement des sens et une longue éducation. Quand il commence à parler, Broussais fait remarquer qu'il est porté à se désigner par la troisième personne des verbes ; il ne dit pas : *je veux, j'ai faim,* mais *Jean ou Pierre* (le nom qu'on lui a donné) *veut cela, a faim.* « Cette tendance est très importante à noter, car elle prouve que l'homme se perçoit par les sens, comme il perçoit tous les autres corps de la nature. Il est certain qu'on a toujours beaucoup de peine à faire comprendre à l'enfant que *je* a la même signification que son nom propre... Cette difficulté vient de ce que l'enfant prend l'idée de lui-même dans l'extérieur de son corps ; il voit des noms affectés à chacune des personnes qui l'entourent ; mais c'est à leurs formes qu'il rattache ces noms, il ne va pas plus loin. C'est donc à la sienne aussi qu'il veut rattacher le sien : ces deux impressions s'associent, sa personne est pour lui *Pierre, Jean, Gaspard,* mots qui lui représentent son corps, ses formes (1) ».

L'individu se connaît donc comme être distinct parce qu'il se perçoit comme il percevrait un objet extérieur, mais il est évident que dans la notion de son être il combine, avec les sensations extérieures, celles qui émanent des profondeurs des tissus et les émotions qui lui sont transmises par la partie postérieure du cerveau, siège du sentiment. Quant aux mots *je, moi,* ce ne sont, comme le dit la grammaire, que des *pronoms,* c'est-à-dire des mots mis à la place des noms pour en éviter la répétition trop fréquente. Ils indiquent que nous sommes capables d'un certain degré d'abstraction, et non pas que nous concevons notre existence et notre personne comme

(1) Broussais, *Cours de phrénologie.* Paris, 1836.

Digitized by Google

renfermée dans le vocable *moi* par un fait de prétendue conscience intime et sans aucun document fourni par la sensation.

Mais ceci établi, il faut encore expliquer comment l'on peut constater que l'être qu'on a actuellement sous les yeux a déjà existé et est déjà connu pour s'être présenté dans d'autres conditions ; comment, en un mot, on peut le *reconnaître*.

Si un objet ou un individu, chaque fois qu'ils apparaissent, étaient pris pour un phénomène nouveau, comme il arrive dans certains cas d'*amnésie,* l'être manquerait de consistance et il ne serait pas conçu comme ayant un présent, un passé et un avenir.

Le phénomène cérébral par lequel nous *reconnaissons* un objet ou un individu, consiste à comparer l'image qu'on en a actuellement sous les yeux avec l'image de ce même objet déjà existante dans le cerveau, et la persistance de l'être a lieu, pour nous, en rapportant l'image prépondérante actuelle à une image antérieure analogue.

Mais, pour bien comprendre ce phénomène dans toute son étendue, il ne faut pas séparer l'action intellectuelle de l'influence affective.

Toute combinaison mentale exige le concours complet du cerveau, c'est-à-dire qu'il faut que le sentiment et le caractère viennent exciter et aider l'intelligence. Quand nous nous rappelons une image, le sentiment intervient pour une part énorme et donne à cette image d'autant plus d'intensité et de précision, que l'affection que nous éprouvons est plus forte. C'est pour cela, par exemple, que l'image de notre enfant, entretenue par une passion très vive, reste toujours si intense et si précise, et chaque fois que nous le revoyons, après une absence quelconque, l'apparition de l'image surexcite l'émotion affectueuse, qui donne, à son tour, de l'inten-

Digitized by Google

sité à l'image. Dans l'innombrable quantité de personnes que nous coudoyons chaque jour, la plupart ne transmettent à notre cerveau qu'une image vague qui disparaît bientôt. Celles, au contraire, que nous avons rencontrées dans une circonstance qui nous a fortement ému, laissent une impression durable, et leur souvenir reste, comme on dit, *gravé dans notre cœur.*

Si, par conséquent, une image actuelle ne suscite aucune émotion, le réveil de l'image ancienne, même en supposant la substance cérébrale entièrement saine, pourra ne pas avoir lieu ou n'avoir lieu que d'une manière trop peu vive pour que le phénomène de la reconnaissance se produise.

Par conséquent, la conception du *moi,* loin d'être absolue, comme le croit la métaphysique, dépend de beaucoup de conditions diverses. Il lui faut, pour se manifester, un siège sain dans la substance grise cérébrale ; il faut que cette substance ait des relations normales avec les ganglions intra-cérébraux qui sont comme le dépôt des images et avec la partie postérieure du cerveau où résident nos penchants. Dans l'enfance, elle n'existe pas. L'idiot n'arrive qu'à une très vague notion de son être. Les maladies fébriles l'altèrent aussi. Certaines hallucinations nous montrent des cas où l'individu se croit et se voit double et est toujours suivi de son autre lui-même, marchant quand il marche, s'arrêtant quand il s'arrête et l'imitant dans tous ses actes. Un aliéné, P., quand on lui adressait la parole, commençait toujours par vous dire : « A quel P. parlez-vous, à celui de Niort ou à celui de Bordeaux ? » Il avait décomposé son être d'après deux séries d'images se rapportant à ces différents séjours.

Avec l'obnubilation intellectuelle qu'entraîne la désorganisation de la pulpe cérébrale, nous voyons la notion du *moi* décroître et même disparaître totale-

Digitized by Google

ment. Alors l'individu ne se reconnaît plus. Marlborough, atteint d'un ramollissement cérébral, disait devant son portrait qu'on lui présentait : « C'était un homme, celui-là. » Donizetti, dans le même cas, entendant jouer sa musique, revenait au langage infantile en disant d'un air hébété : « C'est Gaëtan qui a fait cela. » Un peu plus tard, il ne savait même plus qu'il y eût un Gaëtan.

Nous pouvons donc conclure de cette difficile analyse que la notion du *moi* s'accomplit par la comparaison de *sensations actuelles* avec des images antérieures coordonnées et conçues comme liées d'une manière constante en un tout qu'on nomme *être* ou individu, et que cette coordination se fait en rapportant toutes les images ou souvenirs à une image prépondérante qui est le type de l'*être*. La persistance de l'être a lieu pour nous en rapportant la sensation prépondérante actuelle à une image antérieure analogue.

Nous avons donc l'aptitude à construire la notion d'un être et à nous concevoir nous-même comme être distinct. Maintenant surgit une autre question.

Étant donné l'ensemble de nos dix-huit fonctions cérébrales dont aucune ne peut être supprimée et dont chacune cherche sa satisfaction propre indépendamment des autres, comme doivent s'harmoniser ces diverses fonctions pour arriver à l'unité intérieure ?

Cette union ne peut résulter que de la prépondérance d'un penchant ou d'un groupe de penchants subordonnant les autres, tout en leur laissant néanmoins l'activité convenable pour accomplir leur rôle nécessaire.

Voyons d'abord quelle est celle des trois grandes portions du cerveau qui doit avoir la prééminence ?

Il faut commencer par éliminer le caractère. Par sa nature même il est neutre et se met aussi indifféremment au service des mauvais penchants qu'à celui des bons, au service de l'esprit qu'à celui du cœur. Le besoin du

Digitized by Google

caractère, c'est d'agir ; il faut donc lui faire sa part dans la coordination, mais il ne peut tenir le gouvernail.

La compétition reste entre l'esprit et le cœur. Lequel des deux doit mener ?

Le doute n'est pas possible. En fait, c'est toujours le cœur qui dirige, même chez les natures les plus puissantes sous le rapport intellectuel. Certainement l'intelligence, pour sa satisfaction directe et par seul besoin de fonctionner, produit un penchant spécial qui est le désir de savoir, le besoin de connaître, indépendamment de toute impulsion et de toute destination affectives ; mais ce penchant qui peut acquérir une certaine intensité chez les grands génies spéculatifs tels que les Archimède, les Lagrange et les Comte, n'a ordinairement, dans notre espèce, qu'une énergie fort modérée. Quiconque s'est occupé d'éducation sait combien peu le besoin de connaître la géométrie préoccupe les jeunes cervelles. Ceux qui prétendent être animés par le pur amour de la science, abstraction faite de tout sentiment social, sont mus, pour la plupart, par un sentiment personnel de vanité ou de cupidité, comme nous le voyons de nos jours dans le public académique.

C'est la passion qui institue la vie. Ce problème bien simple : pourquoi vivons-nous? serait impossible à résoudre si on voulait y parvenir par le raisonnement seul. Si nous supprimons la passion, altruiste ou égoïste d'ailleurs, toute discussion sur ce sujet conduira nécessairement à cette conclusion que nous n'avons aucune raison sérieuse pour vivre. Pourquoi cette répétition fatigante d'actes dont beaucoup sont répugnants, pourquoi cette série d'efforts pour n'arriver en somme qu'à retarder un peu un dénoûment inévitable ? Mais, dès que l'instinct conservateur ou maternel, ou tout autre ; dès que la bonté ou l'amitié se mettent de la partie, alors on voit cesser immédiatement toute indécision : on vit pour son

Digitized by Google

pays, pour sa femme, pour ses enfants; on vit pour satisfaire son orgueil, sa cupidité, etc., mais on aime à vivre et l'on veut vivre.

L'unité doit donc consister dans la prépondérance du cœur sur l'esprit ; mais cette prépondérance ne doit pas aller jusqu'à enlever à l'esprit son indépendance. « L'esprit, dit Auguste Comte, doit toujours être le ministre du cœur et jamais son esclave. » Ce n'est pas lui qui pose les questions, mais c'est lui qui les résout. Que sait le cœur ? Rien. Quand il veut résoudre les questions lui-même, il mène le cerveau à l'illusion et même à la folie. Par exemple, ceux qui ont peur de mourir en concluent qu'ils vivront toujours. La croyance que ceux qu'on a perdus existent encore vient de la même source. Il m'est pénible de croire que je ne les verrai plus, donc je les verrai et ils existent encore. C'est comme si on disait : Il est impossible qu'il ait la fièvre, ce serait trop triste, et l'on voit souvent l'affection maternelle se laisser aller à ce degré d'illusion. Par conséquent, si c'est la passion qui institue la vie, c'est l'esprit qui éclaire, prévoit et conseille, et il doit être libre dans ce qui constitue son véritable domaine.

C'est donc au cœur qu'appartient la présidence ; mais puisqu'il est lui-même composé de plusieurs forces distinctes et opposées, il nous reste à déterminer quel est le penchant ou le groupe de penchants qui peut le mieux les coordonner toutes de manière à constituer une véritable harmonie où chacun d'eux trouve une satisfaction suffisante sans opprimer les autres, ni être opprimé par eux.

Il y a, chez les animaux, deux unités possibles, l'une égoïste, l'autre altruiste. La première convient seule aux animaux inférieurs dont la vie est coordonnée autour de l'instinct nutritif, et il y a des espèces où toute la vie cérébrale se borne aux émotions suscitées par cet instinct et aux notions fournies par l'observation con-

Digitized by Google

crète. Dans de telles organisations l'unité est inaltérable, car aucun conflit émané d'instincts supérieurs ne peut jamais troubler cette harmonie fondamentale. Mais dès que nous voyons apparaître dans la série animale, la séparation de sexes et commencer la vie de famille, la prépondérance naturelle de l'instinct conservateur est troublée, à certaines époques de l'année, par les besoins relatifs à la conservation de l'espèce, et l'unité devient au moins temporairement altruiste, quand la femelle et même le mâle donnent à leur petite famille des marques de dévouement qui vont souvent jusqu'au sacrifice de leur vie.

A mesure qu'on s'élève dans la série animale jusqu'à l'homme, l'unité purement égoïste est difficile à obtenir à cause de la complication croissante de la vie morale développée encore par les influences sociales. Chez les natures absolument ignobles, comme chez un Bonaparte, elle peut se constituer énergiquement autour de l'ambition ou de l'intérêt sans être troublée par aucun scrupule moral et aucun sentiment humain ; mais dans la masse de l'espèce, il y a des besoins altruistes à satisfaire, et, de plus, aucun instinct personnel n'étant assez énergique pour subordonner continuellement les autres, il y a encore conflit continuel dans la sphère des penchants personnels. On reconnaît alors que la solution la plus favorable à l'exercice convenable de tous les différents instincts, et à leur harmonie, consiste dans la prépondérance de l'altruisme conçu comme une limite idéale, dont on se rapproche toujours, sans pouvoir jamais l'atteindre entièrement.

Cette solution fait la part des instincts conservateurs qn'il faut bien respecter, puisqu'ils sont la base de la conservation de l'individu et de l'espèce et, par conséquent, de tous les autres phénomènes moraux. Elle est compatible aussi avec un développement modéré de la vanité

Digitized by Google

et de l'orgueil ; elle les détourne seulement de chercher leur satisfaction en eux-mêmes et les pousse à se consacrer au service de la sociabilité. La prépondérance des sentiments affectueux, en effet, n'exige pas la suppression, ni l'oppression des instincts personnels ; elle les tempère d'après des motifs sociaux, ce qui les règle et les purifie.

La prépondérance des instincts personnels, au contraire, met l'individu en opposition avec l'ensemble des réalités et les nécessités de la vie sociale.

Examinons l'ambition, par exemple, dans Bonaparte, où elle cherche systématiquement sa satisfaction en elle-même et pour elle-même. Elle est *sans bornes,* comme on dit dans le langage imagé, parce qu'elle ne peut plus être réglée en invoquant un sentiment social ; mais alors, emportée par son impétuosité, elle entre même directement en lutte avec la réalité des choses, et après avoir dédaigné ce qui est moralement permis, elle ne se rend même plus un compte exact de ce qui est matériellement possible. Et l'on finit toujours par être brisé. C'est ainsi qu'on en arrive au cas du monomane qui se construit une vie uniquement d'après son cœur : il se croit roi ou pape, parce qu'il a le désir de l'être, et il finit pas refuser les renseignements contraires à son désir, que lui fournit son intelligence.

Lorsqu'au contraire l'ambitieux subordonne sa passion à une destination sociale, comme le faisait le grand Richelieu, il n'en trouve pas moins un large champ à se satisfaire ; mais on peut le régler et il peut se régler lui-même d'après les motifs sociaux dont il reconnaît la dignité supérieure, et il trouve finalement dans cette subordination une satisfaction plus durable et même plus large et plus complète que dans l'autre cas, parce qu'il n'est plus en opposition avec la nature des choses et les forces de la civilisation.

Digitized by Google

De plus, il faut rappeler, en faveur de l'unité altruiste, un principe que nous avons déjà établi dans la leçon précédente et dont les conséquences se dérouleront encore quand nous traiterons de la morale pratique; c'est que les penchants personnels sont anatomiquement et physiologiquement liés aux penchants sympathiques, et qu'on peut dès lors se servir de cette liaison pour développer les seconds et leur communiquer l'énergie des premiers.

Dans la jeunesse, où l'individu est dans une situation qui le fait dépendre d'un autre pour la satisfaction de son instinct nutritif, il y a disposition au respect de la part de celui qui reçoit; tel est le cas des enfants envers le père. L'instinct sexuel et l'instinct maternel créent des dispositions propres à développer les relations affectives. L'ambition développe la bonté pour ceux qui acceptent la subordination. Il y a aussi entre différents instinct personnels, comme l'instinct destructeur et l'instinct sexuel, des relations de continuité ou de contiguïté qui créent des difficultés comme des ressources, dont doit tenir compte la direction effective de la nature humaine.

Enfin, n'oublions pas que la pratique de l'altruisme développe les sentiments correspondants, comme l'ont si bien remarqué les catholiques dans leur distinction entre la foi et les œuvres. Nous faisons l'aumône parce que nous sommes compatissants, mais le seul fait de donner développe le sentiment de la bonté. C'est là une conséquence de ce principe physiologique que les fonctions se développent par l'exercice et s'atrophient par l'inaction. Nous possédons, par conséquent, un moyen artificiel de stimuler la faiblesse naturelle de nos affections bienveillantes.

Par ces divers motifs, l'unité altruiste, qui paraissait d'abord une idée irréalisable inspirée par un sentimentalisme exagéré, devient, au contraire, possible dans l'es-

Digitized by Google

pèce humaine, et elle est la seule qui puisse réellement coordonner, sans les opprimer, tous les différents aspects de notre nature, en effectuant l'harmonie de la vie affective avec la vie contemplative et avec la vie active. Si elle est le point de départ de la vie sociale, elle est, en retour, consolidée par elle qui, par une action de tous les jours et de tous les instants, réprime les penchants personnels et surexcite les sentiments sociaux de façon à faciliter leur prépondérance et à ne laisser d'autre issue que celle que nous venons de reconnaître au problème de l'unité intérieure.

Notre but sera donc de former l'unité intérieure en tendant à faire prévaloir l'altruisme sur l'égoïsme. Mais si l'on voulait s'occuper de ce problème sans le lier à la considération de l'unité extérieure, on s'exposerait à un genre de maladie fréquente dans les siècles antérieurs et qui existe encore aujourd'hui : le mysticisme, qui est un avortement dont le terme final est l'égoïsme.

Il faut se perfectionner toujours, sans doute, de manière à toujours mieux remplir ses devoirs de famille et de citoyen, mais il ne faut pas passer sa vie à ne rien faire autre que se perfectionner. Ce manque de but pratique développe chez les mystiques un état instable, des inquiétudes de cœur, et *cette sécheresse* dont il est si souvent question dans leurs écrits. Comme Sisyphe roulant sa pierre, ils font un effort perpétuel pour aboutir, sans pouvoir y parvenir. Le caractère fondamental de cet état consiste en ce que le mystique veut réaliser l'unité intérieure sans la lier à l'unité extérieure. La solution réelle consiste à combiner les deux unités individuelle et collective, la seconde étant inséparable de la première, laquelle résume en elle l'action régulatrice du monde extérieur et de l'Humanité.

Unité.

Ce qui domine toute cette théorie, c'est le théorème

Digitized by Google

général découvert par Aug. Comte et qu'il a formulé ainsi :

Le monde extérieur sert à l'homme, à la fois, d'aliment, de stimulant et de régulateur.

C'est dans le monde extérieur que nous puisons tous les matériaux qui nous nourrissent et, parmi ces matériaux, il en est beaucoup qui, comme le vin et le café, sont des excitants énergiques. De plus, les agents physiques tels que la chaleur, l'électricité, la lumière sont pour tous les corps vivants des stimulants nécessaires ; enfin le monde extérieur nous règle par l'ensemble des fatalités qu'il nous impose, fatalité de la pesanteur, fatalité des saisons, etc., et par sa simplicité plus grande, qui limite nos divagations fonctionnelles.

Ce théorème s'applique aussi complètement au cerveau qu'aux autres organes. C'est le spectacle extérieur qui l'alimente, le stimule et le régularise, et le principe d'Aristote, que les idées sont fournies par les sensations, n'est qu'un cas particulier de cette règle générale.

Mais dans cette action du monde extérieur il faut distinguer le monde extérieur proprement dit ou action cosmologique, et l'Humanité ou action sociale et morale.

Il est évident que si le monde n'était pas plus simple que l'homme, toute vie humaine y deviendrait impossible. Supposons seulement que notre planète fût dans l'état d'un vaisseau battu par la tempête, il est très douteux que nous eussions jamais pu seulement apprendre à marcher. S'il n'y avait pas autour de nous un certain degré de fixité et de régularité, notre cerveau deviendrait incapable de conception et de prévision. Cette action régulatrice se manifeste profondément aussi dans la vie organique, comme nous le verrons dans la prochaine leçon, et elle n'est pas moins évidente chez les animaux et même dans les plantes.

Mais c'est à travers l'Humanité que nous subissons

Digitized by Google

l'action du milieu cosmologique. Pour l'alimentation, par exemple, c'est elle qui détermine, modifie, prépare les animaux et les végétaux dont nous devons faire notre nourriture, et qui fixe jusqu'aux heures où nous devons prendre nos repas. Par la construction des maisons, elle nous préserve à la fois des températures excessives, et nous met dans un milieu artificiel de chaleur, d'humidité, de lumière. Elle transforme et modère donc l'ensemble de fatalités extérieures que nous sommes destinés à subir. Par conséquent, l'action générale du monde extérieur sur l'homme peut être réduite à celle de l'Humanité, de sorte qu'on peut dire que si, d'une part, l'unité intérieure ne peut subsister sans l'unité collective, d'autre part, cette unité collective résume en elle l'action régulatrice du monde extérieur, qui n'agit sur l'homme qu'à travers l'Humanité qui le perfectionne et le dirige.

La conception de l'Humanité peut seule maintenir en nous l'unité, en coordonnant autour de ce Grand-Être les trois éléments de notre vie cérébrale : le sentiment, l'intelligence et l'activité, et en combinant la prépondérance de l'affection avec une suffisante spontanéité des deux autres. Toutes nos affections peuvent alors se confondre en une seule : l'amour du Grand-Être graduellement préparé par les affections domestiques et civiques. Et cette affection suprême règle notre intelligence en la vouant à la connaissance des lois qui régissent l'existence et l'évolution de ce Grand-Être qui nous domine et qui est le point de départ et l'aboutissant de toutes nos connaissances et de tout notre perfectionnement. La vie intellectuelle se trouve ainsi avoir un but précis et immense tout en se subordonnant à l'unité affective, sans laquelle elle manquerait de base et de consistance. Enfin, l'activité se trouve systématisée par sa liaison avec le sentiment, qui lui impose le service de l'Humanité, et

Digitized by Google

avec l'intelligence, qui lui en fournit la connaissance.

C'est ainsi que se trouve atteinte la véritable unité, qui consiste dans le concours du cœur, de l'intelligence et de l'activité, autour de l'Humanité, pour l'aimer, la connaître et la servir.

Il faut maintenant observer que l'action du monde extérieur seconde la tendance de la vie collective à établir l'unité de chaque existence individuelle. Si cette action ne nous est transmise qu'à travers l'Humanité, celle-ci, par contre, nous révèle les conditions immodifiables du milieu cosmologique. Par là, elle nous habitue à accepter avec une résignation calme et courageuse les fatalités contre lesquelles nous sommes impuissants, tout en poussant notre activité à modifier les dispositions sur lesquelles elle peut avoir prise. Elle rend, à a fois, plus régulière et plus douce à supporter, l'action du monde extérieur ; mais elle ne nous en dispense pas.

Ainsi se trouve résolu le problème de l'unité individuelle par son intime liaison à l'unité collective. L'individu étant de moins en moins séparable de l'espèce à mesure que l'Humanité se développe, chaque fois que l'unité collective est troublée, elle trouble l'unité individuelle, de même que les modifications que subit cette dernière réagissent sur l'unité collective.

Continuité.

Mais il ne suffit pas que l'unité existe, il faut qu'elle dure. Or la persistance, dans le temps, de l'unité individuelle, de telle façon que les divers états d'un individu puissent être liés entre eux, par lui-même et par les autres, de manière à donner l'idée et le sentiment d'une même existence, c'est ce que nous appelons la *continuité*.

Comme pour l'unité, la continuité individuelle est inséparable de la continuité collective ou succession des

Digitized by Google

divers états de l'espèce ; ce sont les deux aspects successifs, mais indivisibles, d'un même problème.

Les métaphysiciens, comme pour le problème de l'unité, n'ont donné sur ce sujet que des solutions illusoires, qui n'ont pas même eu le mérite de poser la question d'une manière distincte. Ils ont bien vu, puisque l'observation immédiate le montre, qu'il y a continuité entre les divers états d'une même existence individuelle ; mais, en expliquant cette continuité par l'existence d'une âme indivisible, ils l'ont conçue comme absolue, tandis qu'elle est profondément relative, et, par cette erreur capitale, ils ont éliminé la considération des éléments dont dépend la continuité et qui la font varier. En outre, incapables de se placer au point de vue social, ils ont méconnu l'intime solidarité qui fait dépendre la continuité individuelle de la continuité collective.

Qu'est-ce que la continuité individuelle ? C'est la notion et le sentiment par lesquels un être vivant, surtout l'homme, rapporte et coordonne en un même être une suite d'états (émotions, idées, actes, situation) passés, présents et même futurs.

Cette conception dépend de conditions nombreuses. La mémoire, l'imagination, la prévision, en sont des facteurs essentiels. Il est évident, par exemple, que celui qui ne sait pas déduire ne saura pas relier son existence à celle de la collectivité comme le faisait Diderot. Elle varie aussi d'après les âges et les individus.

L'influence du cœur sur la continuité est extrêmement importante.

Une profonde union affective est la condition capitale de la continuité, comme de l'unité. Les grandes douleurs l'altèrent profondément. Tous ceux que la mort a privés d'un être aimé, savent quel profond sentiment de rupture la cessation d'une grande affection entraîne dans leur continuité. Le cœur est *brisé*. Vous êtes

Digitized by Google

autre, et d'une manière durable. Cette affection faisait partie de votre équilibre antérieur ; il y a une rupture qui peut troubler jusqu'à la vie organique, au point d'entraîner la mort. Le Dr Audiffrent rattache à ce phénomène l'affection connue sous le nom de nostalgie.

Enfin, quand les causes modificatrices dépassent une certaine limite, la continuité n'est pas seulement altérée, elle disparaît entièrement, comme on le constate dans certains cas de folie ou d'affaiblissement organique cérébral.

La continuité individuelle est donc soumise à une série de conditions identiques à celles de l'unité ; mais elle dépend surtout de la continuité collective. Nous avons établi déjà qu'il y avait, à mesure que l'Humanité se développait, une subordination croissante de la vie individuelle à la vie collective. Toute perturbation qui interrompt la liaison entre les divers états de la vie collective, toute révolution qui est toujours une cessation de la continuité sociale, est accompagnée, dans la génération qui la subit, d'une rupture qui se traduit chez les uns par de la souffrance morale, chez d'autres par la maladie et la folie. Quels déchirements ont dû éprouver, par exemple, ceux qui ont assisté à l'avènement de Bonaparte, après avoir ressenti les splendides espérances de 89 !

L'agitation croissante et fatale du monde occidental constitue, chez chacun de nous, une prédisposition de plus en plus grave à la rupture de la continuité individuelle. Comparons, par exemple, notre situation révolutionnaire avec ce qui se passe dans un autre groupe de l'Humanité : dans la race jaune. Elle a conservé le fétichisme initial et ne connaît pas les dieux, cette importante création de la race blanche. Si nous examinons la population chinoise, qui est la plus caractéristique à cet égard, nous constatons qu'il y a, chez elle, par ce fait, infériorité men-

Digitized by Google

tale, à cause du manque de science abstraite ; mais qu'il y a par contre, dans cette population, une tendance bien moindre à la rupture de la continuité individuelle. Tous les trois ou quatre cents ans, une révolution dynastique y change la famille régnante, mais la continuité de la vie mentale et morale n'est pas affectée par cet évènement. Un Chinois actuel peut sympathiser avec toute la série des états antérieurs de ses ancêtres, et il le fait.

Les occidentaux, au contraire, depuis qu'ils sont sortis de la théocratie, vont de révolution en révolution et chacune d'elle est caractérisée par la rupture de la continuité humaine. Les Grecs ne comprenaient pas les peuples qui les avaient précédés. Le catholicisme met en enfer tout ce qui a vécu avant lui ; toutes les grandeurs morales, toutes les vies les plus pures, en enfer ! C'est un état de folie furieuse contre les ancêtres, et les révolutionnaires actuels ne sont, sur cette question, que de faibles plagiaires. Un pape, il est vrai, a sauvé Trajan, mais il a été obligé d'invoquer, pour cela, une révélation spéciale de Dieu.

Au quatorzième siècle commence la rupture entre moyen âge et le monde moderne, et elle devient si complète que, trois siècles plus tard, on citait le monde catholique comme le type de l'absurde, et que Bossuet lui-même, un des grands représentants du catholicisme, était incapable d'apprécier le moyen âge.

Avec la révolution de 89, rupture nouvelle et état de crise presque continuel, où chaque génération est en révolte contre celle qui l'a précédée. Il résulte de toutes ces perturbations que non-seulement nous ne sommes pas d'accord avec le passé, mais que presque aucun de nous n'est longtemps d'accord avec lui-même. On conçoit combien de semblables fluctuations, fréquemment renouvelées, sont favorables à la rupture de la continuité individuelle et à tous les désastres qui en sont la consé-

Digitized by Google

quence : instabilité et souffrance morales, maladie, folie, etc.

Le positivisme, résolvant le problème de la continuité collective, redonne à celle de l'individu une consistance qu'elle n'avait même pas sous le fétichisme. Rendant justice à tout le passé, il voit, dans le mouvement social, l'évolution graduelle d'un être collectif dont il cherche à étudier les lois, et considère tous les êtres vivants sociables, même les animaux, comme formant une vaste *biocratie*, que dirige la lutte de la vie contre la mort. L'homme peut, dès lors, marcher vers l'avenir en s'appuyant sur tout le passé et relier les efforts de sa courte existence à ceux des générations qui l'ont précédé et de celles qui suivront. Telle est la véritable vie éternelle que le Positivisme offre à ses adeptes, vie subjective qui ne consiste pas dans l'illusoire conservation de nos organes, mais dans la persistance du souvenir que nous laisserons après nous parmi ceux qui nous auront connus et qui nous feront continuer de vivre dans leur cerveau, dans *leur cœur*.

Ce besoin de prolonger son existence, est chez l'homme, une disposition spontanée, comme l'est, pour ceux qui restent, le besoin de perpétuer le souvenir des êtres qu'ils ont aimés. Aussi, le voyons-nous apparaître, dès le fétichisme, par l'institution des mânes et de la tombe. C'est la famille qui constitue la vie subjective dans ce qu'elle a de réel et de moral, et les fictions théologiques qui ont pu servir autrefois à lui donner plus de précision, n'ont d'autre effet, aujourd'hui, que de l'altérer en lui imprimant un caractère d'égoïsme qu'elle n'avait pas au début et qu'elle n'aura plus à l'avenir. Sous le polythéisme la cité est venue lui apporter plus de grandeur et de dignité. Enfin, avec l'Humanité, elle prend toute son extension dans le temps et dans l'espace. Si le nombre est petit de ceux qui peuvent aspirer à l'immortalité

Digitized by Google

qu'elle conférera aux grands génies et aux grands cœurs, comme elle le fit, à d'autres époques, par la canonisation et l'apothéose, beaucoup d'entre nous peuvent se rendre dignes des regrets et des souvenirs de la cité, et il n'est si humble serviteur de l'Humanité qui ne puisse laisser à sa famille le souvenir prolongé de ses vertus et en obtenir, par l'institution du culte privé, la reconnaissance qu'elles méritent.

Le besoin d'immortalité devient donc, pour le positiviste, le besoin de lier sa vie à la grande vie collective, et, chez les hautes natures morales, l'approche de la mort peut ne déterminer, comme chez Auguste Comte, d'autre douleur que le regret de ne pouvoir se dévouer plus longtemps. C'est ainsi que l'entendaient nos nobles précurseurs du grand dix-huitième siècle; c'est ainsi que la belle âme de Diderot exprimait à Falconet, dans d'admirables pages, l'amour qu'il avait pour la postérité; c'est ainsi que l'illustre et malheureux Condorcet, saint par sa vie et martyr par sa mort, se voyait entrer dans l'éternelle gloire du panthéon positiviste, en écrivant, presque sous le couteau de la guillotine, les lignes suivantes, qui terminent son *Tableau des progrès de l'esprit humain :*

« Combien ce tableau de l'espèce humaine affranchie de toutes ses chaînes, soustraite à l'empire du hasard, comme à celui des ennemis de ses progrès et marchant d'un pas ferme et sûr dans la route de la vérité, de la vertu et du bonheur, présente au philosophe un spectacle qui le console des erreurs, des crimes, des injustices dont la terre est encore souillée et dont il est souvent la victime ! C'est dans la contemplation de ce tableau qu'il reçoit le prix de ses efforts pour les progrès de la raison, pour la défense de la liberté. Il ose alors les lier à la chaîne éternelle des destinées humaines; c'est là qu'il trouve la vraie récompense de la vertu, le plaisir d'avoir

Digitized by Google

fait un bien durable que la fatalité ne détruira plus, par une compensation funeste, en ramenant les préjugés et l'esclavage ; cette contemplation est pour lui un asile où le souvenir de ses persécuteurs ne peut le poursuivre... C'est là qu'il existe véritablement, avec ses semblables, dans un Élysée que sa raison a su se créer et que son amour pour l'Humanité embellit des plus pures jouissances ».

Telle est la manière dont le Positivisme résout le problème de l'unité et de la continuité humaines. Mais cette unité cérébrale serait insuffisante sans l'harmonie viscérale ou corporelle. Or, plus l'Humanité se développe, plus le cerveau a d'influence sur les fonctions végétatives. Pour connaître le problème humain dans toute sa complexité, nous devons maintenant étudier comment l'harmonie viscérale se combine avec l'harmonie cérébrale et quelle est l'influence de l'âme sur le corps. Après avoir étudié les conditions de la vertu, nous devons étudier celles de la santé, de manière à faire voir qu'elles sont connexes. Nous examinerons donc, dans la prochaine leçon, la théorie de l'existence, de la santé et de la maladie.

P. LAFFITTE.

(*A suivre.*)

Digitized by Google

Notes Manuscrites de Pierre Laffitte [1]

Cinquième Leçon.

THÉORIE VITALE

(*Existence*, *Santé*, *Maladie*).

Dimanche 15 décembre 1872.

THÉORIE VITALE

I

Existence.

1. L'unité cérébrale serait insuffisante sans l'*unité corporelle*. Mais dans l'homme celle-ci dépend de plus en plus de la première, il faut donc compléter la théorie de l'unité par la théorie vitale.

Cette théorie se compose de trois successions : 1° *L'existence* ou équilibre vital ; 2° *La santé* ou condition de la stabilité de l'équilibre vital ; 3° *Maladie* ou perturbation de l'équilibre vital.

(1) Nous publions aujourd'hui, comme nous l'avons annoncé, les notes manuscrites de Pierre Laffitte relatives au chapitre IV (*Théorie vitale*) de la Morale théorique, dont aucune rédaction n'a encore été faite ; outre l'intérêt biographique qu'elles ont pour montrer la *manière* de Pierre Laffitte dans la préparation de ses cours oraux, elles nous paraissent suffisamment explicites pour combler cette lacune et permettre, un jour, de faire la rédaction de cette leçon, dont tous les éléments sont dispersés dans les œuvres d'Auguste Comte et de P. Laffitte. R.

Digitized by Google

Nous allons d'abord étudier la première question.

2. *Vie végétative* et de ses trois lois.

Définition de la *vie* (Blainville).

Des trois lois. 1re loi. Rénovation matérielle, spécificité des matériaux, de leur vitalité temporaire.

2e. Développement et mort.

3e. Reproduction.

3. *Vie animale.*

Définition, d'où nécessité de la *sensibilité*, de la *contractilité* et même des fonctions intermédiaires cérébrales qui permettront de rendre la *rénovation* collective au lieu d'être individuelle.

Des trois lois de la vie animale.

1re loi, de l'exercice ; 2e loi, de l'habitude ; 3e loi, du perfectionnement. — De la combinaison de ces trois lois avec la 3e loi végétative, se déduit une loi, celle du perfectionnement de l'*espèce*.

4. Dans les animaux, et surtout dans *l'homme*, la vie animale réagit de plus en plus sur la vie organique, *surtout la vie cérébrale;* pour pouvoir expliquer cela, il faut indiquer d'une manière plus spéciale les fonctions de la vie organique. Il y en trois : *absorbtion, exhalation, circulation*; les deux premières se décomposent en deux :

Absorption { élaboration, digestion. / assimilation.

Exhalation { respiration. / excrétion.

Ce qui fait en tout cinq fonctions.

5. La vie animale réagit : 1° par des *contractions* dues aux nerfs moteurs, soit provenant d'une réaction de la moëlle, soit provenant d'une réaction du *cerveau, directe* ou *indirecte*.

2° par des *réactions nutritives* dues aux nerfs de la (*illisible*) provenant d'une action reflexe des cellules ou d'une action *directe* ou *indirecte* du cerveau.

6. Du grand sympathique.

1° De sa constitution (Bichat).

2° Relation avec la moëlle épinière et indirectement avec le cerveau.

3° Relation des ganglions entre eux.

Digitized by Google

4° Ces ganglions réunissent des *impressions* par des nerfs spéciaux et ces ganglions réagissent : 1° par nerfs moteurs ou contractifs ; 2° par nerfs nutritifs (Dr Audiffrent), de telle sorte que les ganglions *réagissent* sur le cerveau, et *réciproquement* le cerveau et la moëlle réagissent sur la vie organique par les ganglions du grand sympathique.

7. Ainsi la vie animale réagit sur la vie organique et réciproquement surtout par le dualisme : *cerveau, corps*, réaction du cerveau sur le corps et réciproquement.

C'est le grand dualisme entre les deux éléments ; il s'établit un équilibre naturel, quoique variable ; il faut l'étudier.

II

Santé.

1. *Définition de la santé.*

Il s'agit maintenant de définir exactement la *santé.*

La *santé consiste* dans le *concours* continu et durable des fonctions cérébrales et corporelles ; pour bien concevoir les conditions du maintien de cet équilibre, il faut rappeler d'abord le *dualisme* entre le *corps* et *l'âme* ou entre le *cerveau* et le *corps*, car le maintien de l'équilibre est ainsi ramené au *dualisme,* ce qui facilite *logiquement* comme *scientifiquement* la solution de ce grand problème.

2. Rapport du *physique* et du *moral* ou harmonie entre le *cerveau* et le *corps;* il faut maintenant expliquer les conditions des relations entre le cerveau et le corps.

1° Cellules *sensibles* modifient les cellules *nutritives* et *motrices* qui à leur tour modifient les phénomènes organiques.

2° Les cellules motrices sont soumises à l'action des organes du *caractère* ou de *l'activité*, essentiellement de l'organe de l'activité proprement dit.

3° Les cellules nutritives sont en relations par des nerfs spéciaux avec l'*instinct nutritif* et quelques appareils, avec les *instincts sexuel* et *maternel ;* il n'y a pas d'autres *relations directes.*

Digitized by Google

4° Mais toutes les parties du cerveau étant profondément solidaires, réagissent indirectement sur les phénomènes organiques.

3. Comment l'équilibre cérébral est nécessaire à l'équilibre corporel.

Les *fonctions corporelles*, surtout à cause des relations *nerveuses* (grand sympathique, gastrique, cœur et poumons), sont profondément *solidaires*. Cette solidarité a lieu par un deuxième agent ou *fonction* de *circulation* qui est sous la domination *directe* et *complète* du système nerveux (plante) ; or, les actions de la moëlle et du grand sympathique sont sous l'action *directrice* et *dominatrice* du cerveau : 1° directement par *l'organe* de l'activité et par celui de la conservation (maternel sexuel) ; 2° indirectement par leur dépendance envers tout le cerveau dont *l'équilibre organique* qui résulte de la solidarité de toutes les fonctions dépend de *l'équilibre cérébral*.

4. L'équilibre cérébral dépend de plus en plus de *l'unité collective*.

Le maintien de la *santé* dépend de plus en plus de l'unité collective examinée dans la leçon précédente.

5. La loi de la *transmission héréditaire* nous fait dépendre de nos prédécesseurs, au point de vue de la santé, non-seulement pour la situation matérielle et morale au milieu de laquelle nous naissons, mais aussi pour les dispositions végétatives et cérébrales que nous apportons en naissant : *péché originel* (de Maistre). *Nous sommes* les enfants de l'Humanité.

Devoirs envers les enfants précèdent la naissance.

6. De plus la *réaction* du cerveau sur le corps va en croissant à cause de l'activité croissante et du développement de cet admirable appareil. *Cabanis*, influence du physique sur le moral. *Comte*, influence surtout du moral sur le *physique*. Admirable utopie d'Aug. Comte indiquant la limite de cette puissance.

7. La première condition de la *santé* est donc *l'unité collective* et *l'unité morale individuelle* qui en dépend essentiellement.

Digitized by Google

8. *Conditions* du milieu nécessaires à la *santé :*

Ces conditions sont de deux sortes : 1° milieu proprement dit ou climat ; 2° régime.

Ce sont ces influences prolongées qui produisent les *races* et les *tempéraments*. Mais ces influences ne doivent pas être conçues comme agissant directement, elles *agissent* à travers l'action sociologique de l'Humanité qui les modifie profondément.

9. Action du *milieu, température, humidité, altitude,* etc. Indiquer comment l'Humanité modifie l'action de toutes ces conditions, industries relatives à cela, logement, habillement.

10. Régime :

Aliments : l'aliment est une création de plus en plus caractéristique de l'Humanité.

L'emploi de ces aliments est une question sociale plus tard traitée.

11. Ainsi la santé est un équilibre *relatif* très complexe dépendant de conditions croissantes surtout sociologiques.

III

Maladie.

1. Histoire de la notion de *maladie.*

1° Théorie théologique. — Phénomènes étranges. — Homère, maladie envoyée aux Grecs. — De Maistre, épidémies.

2° Théorie métaphysique, fièvres, entités.

3° Empirisme contrebalançant les théories théologico-métaphysiques. — Gendron.

4° Broussais. — Importance de la révolution accomplie par Broussais. A. Comte a formulé tout l'ensemble de l'œuvre de Broussais en concevant que l'état anormal n'est qu'une *modification* en intensité de l'état normal.

2. A. Comte a rattaché cette loi à une loi plus générale de philosophie première : les phénomènes ne sont modifiables ni dans leur nature, ni dans leur arrangement, ils ne sont modifiables que dans leur *intensité;* l'état moyen constitue *pour nous* l'ordre normal.

Perturbations, maladies, révolutions, péchés et *vices.*

Digitized by Google

3. Il faut invoquer une deuxième loi de *philosophie première* pour instituer la théorie de la maladie. Loi de la persistance ; tout phénomène tend à persister (Képler). — *Tout système troublé tend à revenir à son état primitif*, pourvu que certaines limites n'aient pas été dépassées. L'état antérieur se maintient dans la perturbation qui est alors *une combinaison des deux* (mouvement curviligne). — Importance du *Pronostic* (Dr Audiffrent). Dès lors le traitement s'institue sur une base normale. — Source du charlatanisme superstitieux.

4. Mais Aug. Comte a fait un pas de plus, il a déduit de *l'unité* de la *santé*, *l'unité* de la *maladie;* si la *santé* est l'équilibre à la fois cérébral et corporel, la *maladie* est le trouble de cette *unité;* on a fait des symptômes de ce trouble des *maladies distinctes;* or, l'équilibre corporel et cérébral dépend plus de l'équilibre cérébral, qui dépend lui-même et de plus en plus de l'*unité collective*, de là la grande conception sur *l'origine* essentiellement cérébrale et sociale des maladies.

5. Dès lors la *maladie* est un trouble dans *l'unité vitale* provenant surtout d'une rupture de *l'équilibre cérébral* amené indirectement ou directement par les perturbations de *l'unité collective* (Dr Audiffrent, page 119, *Appel aux Médecins*). Le trouble passionnel agit sur *l'instinct conservateur* et sur les *organes cérébraux* de *l'activité*, ce qui produit par *réaction* un trouble organique plus ou moins profond et passager, de là une *instabilité cérébrale* et par suite *organique* qui *prédispose* de plus en plus à la rupture de l'équilibre.

6. La rupture a lieu, la *maladie* se déclare et les symptômes se manifestent sur les *organes* antérieurement les plus faibles, et antérieurement modifiés par toutes les circonstances individuelles de *situation*, de climat, de nourriture, d'antécédents héréditaires. — Le trouble d'abord organique atteint le cerveau lui-même non pas seulement dans la rupture de son équilibre, mais dans des altérations intenses et *spéciales*. Du reste, toute maladie est précédée d'un trouble de la *sensibilité* (névralgie, chaleur, fatigue) et du trouble de l'instinct conservateur (inquiétude, peur), méconnu jusqu'ici, mais qui rendent manifeste une telle théorie.

7. Mais l'équilibre cérébral dépendant surtout de *l'unité collective*, les perturbations croissantes de celle-ci ont du

Digitized by Google

nécessairement avoir un retentissement croissant sur l'équilibre cérébral, la *santé* et la *maladie*.

De là deux grandes conséquences :

1° Prédispositions croissantes aux maladies, en Occident ;

2° Forme de plus en plus épidémique des maladies. — Théorie positive des épidémies par le Dr Audiffrent.

8. *Du traitement.*

Le *traitement* direct ne peut avoir qu'une influence trop faible et doit être dirigé par un *empirisme systématique*, mais le traitement *indirect* est surtout capital; il consiste en une hygiène matérielle et surtout *morale*, qui diminue la *prédisposition maladive*.

Les médecins deviennent des prêtres, et au point de vue collectif *l'unité religieuse* devient indispensable non-seulement au maintien des sociétés, mais aussi et de plus en plus à la conservation matérielle des individus.

PIERRE LAFFITTE.

Digitized by Google

DE

LA STABILITÉ HUMAINE[1]

L'on n'a pas jusqu'ici, en dehors du catholicisme, établi en des formules précises la notion de la véritable destinée humaine; et, par suite, la conception de l'unité morale qui convient à notre nature. Aug. Comte l'aurait complètement réalisée si la mort n'avait pas ravi à l'Humanité son *Traité de morale*. En m'appuyant sur la solide base de la *Philosophie* et de la *Politique positives*, j'ai osé tenter de remplir cette lacune. Je vais présenter à ce sujet quelques vues générales. Je prends le titre spécial « *De la stabilité humaine*, » parce que c'est là le caractère le plus décisif de la véritable santé de l'âme (2), celui qui se trouve le plus compromis de nos jours par l'action révolutionnaire, et qu'il est le plus important de rétablir.

(1) Ce travail résume, d'une manière systématique, surtout les trois leçons relatives à la théorie de l'unité (union, unité, continuité) du cours de Morale théorique que je professe salle Gerson.

(2) Il est superflu de faire observer que j'entends par le mot *âme* l'ensemble des fonctions intellectuelles et morales du cerveau : la santé de l'âme n'est autre chose que leur état d'équilibre maintenu dans les différentes phases de la vie, liée à la Famille, à la Patrie et à l'Humanité.

Digitized by Google

I

De la destination de la vie humaine.

Tous ceux qui ont dirigé l'espèce humaine ont dû nécessairement tracer à la vie de l'homme une destination précise qui permit de coordonner les divers aspects de notre vie. Les philosophes proprement dits, sans pouvoir arriver à une véritable action pratique, ont néanmoins cherché à résoudre le problème de la vie humaine. Aristote, en tête de son *Traité de Morale*, cherche à déterminer quelle est la dernière fin des actions humaines, et il la place dans la recherche finale du bonheur. Il déclare heureux celui dont les actions sont conformes à une vertu parfaite, qui possède des biens extérieurs autant qu'il en faut pour pratiquer la vertu, et qui existe dans une telle situation depuis une longue suite d'années; ce bonheur étant, du reste, purement humain, c'est-à-dire assujetti aux vicissitudes propres à toute existence. Du reste, il fait observer que la considération de nos successeurs ne peut avoir qu'une influence secondaire sur une telle destinée.

Une telle conception est sans aucun doute remarquable; mais on voit combien néanmoins elle est au fond insuffisante; car elle n'indique pas un but qui puisse fixer le concours des diverses destinations individuelles. Il y a sous ce rapport incohérence entre la *Morale* et la *Politique* d'Aristote, dans laquelle il définit l'homme un animal social et politique. Cette indication des vues d'Aristote montre l'immense difficulté de la solution d'un tel problème. Le catholicisme, qui a dirigé effectivement l'espèce humaine pendant si longtemps, a donné nécessairement une solution du problème de la destinée humaine; solution plus précise que celle d'Aristote, mais infini-

Digitized by Google

ment moins positive. D'après lui, le but de la vie humaine est d'aimer, de connaître et de servir Dieu. Celui-ci est dès lors le but commun vers lequel tendent tous les hommes, avec des différences propres à leur situation et à leur nature. En outre, le catholicisme a séparé les trois aspects fondamentaux et distincts de l'existence humaine qui se présentent à nous comme consistant dans la vie affective, spéculative et active. Ces trois vies solidaires tendent vers un même but qui est Dieu. Autour de cette grande conception, la sagesse catholique a coordonné un ensemble vraiment incomparable d'observations empiriques sur la nature humaine, et les a utilisées d'une très heureuse manière, il est vrai, plus subjective que scientifique. Mais il est facile d'apercevoir l'insuffisance d'une telle conception de la destinée humaine qui n'a eu ni pu avoir qu'un rôle transitoire dans l'évolution de notre espèce. Aimer Dieu coordonne d'une manière passagèrement suffisante la vie affective, Dieu étant comme un idéal dont la contemplation peut servir à la culture intérieure de nos divers penchants. Il est bien entendu que cet amour de Dieu ne peut atteindre passablement sa destination que par l'incomparable théorie complémentaire du Christ qui combine la conception de la nature humaine avec l'idéalisation propre à la nature divine. Le catholicisme a mis quatre siècles à cette grande création du Christ qui reste jusqu'ici un des efforts les plus éminents qui aient été faits par notre espèce pour la construction de l'idéal. Le catholicisme l'a complété du reste, plus tard, par le culte de la Vierge. Néanmoins, outre le caractère par trop subjectif de telles créations, cette systématisation de la vie affective reste insuffisante, à cause de la part qui n'a pas été suffisamment faite à la personnalité humaine, qui apparaît toujours, dans la théologie catholique, comme étant purement le Mal. Mais la vie contemplative est bien moins coordonnée encore par ce but : connaître Dieu. Car, outre qu'au fond il est inaccessible, ce n'est que par des artifices presque enfantins qu'on peut rat-

Digitized by Google

tacher le travail intellectuel à une telle destination. Mais servir Dieu est encore plus insuffisant, comme coordination de la vie active; car comment servir un être qui est tout-puissant, qui n'a besoin de personne, et dont tous ont besoin. Cette coordination de la destinée humaine ne pouvait donc être que passagère. L'évolution de la science et les nécessités insurmontables de la vie active ont graduellement rendu absolument illusoire cette systématisation catholique qui a tout au plus conservé une certaine action dans la vie affective.

La réalité débordait donc de tous côtés cette synthèse provisoire. Le développement de la révolution occidentale depuis cinq siècles en a montré définitivement l'absolue insuffisance. Mais néanmoins la situation actuelle n'est que transitoire; car la vie humaine n'est vraiment réglée que d'une manière purement spontanée par le poids des fatalités cosmologiques et sociales. Cette coordination spontanée présente de graves inconvénients, parce que, faute de tracer une destination précise à chaque existence, le concours des hommes est privé de l'immense perfectionnement qui résulte des efforts volontaires vers un but commun; et la nature humaine tend à s'affaisser, faute d'être systématiquement stimulée vers la constitution de la puissance de l'homme sur lui-même qui ne peut jamais être vraiment instituée que par la notion d'un but à la fois précis et grand. Le plus grand problème à résoudre est donc, pour le Positivisme, de fixer la destination de la vie humaine. La grande formule d'Aug. Comte : Vivre pour autrui, quoique traçant un grand idéal moral, reste évidemment insuffisante, faute d'une détermination précise de la notion d'*autrui*. Mais la création de la sociologie permet de résoudre le problème par une combinaison intime du point de vue social et du point de vue moral. Du reste, la détermination de la destination humaine ne peut et ne doit être que la systématisation de ce qui a lieu spontanément, sous peine d'illusion et d'avortement. J'espère con-

Digitized by Google

duire mon travail jusqu'à ces formules courtes et précises qui sont l'aboutissant nécessaire, quoique difficile, des spéculations sociales et morales qui tracent à chaque homme un idéal, et aux divers hommes la base de leurs relations et de leurs actions et réactions réciproques.

En fait, et de plus en plus, nous vivons par la Famille, par la Patrie et l'Humanité. Une analyse très sommaire permet de justifier ce grand théorème, heureusement facile à comprendre, quoique si difficile à trouver; car, soit dit en passant, c'est là un des plus grands privilèges des études morales, d'être difficiles dans leur culture scientifique et faciles dans l'appropriation personnelle des principaux résultats. Sans ce privilège, l'harmonie entre les chefs théoriques et les masses humaines eût été impossible, et celles-ci eussent été vouées à un despotisme sans limite, finalement dégradant. Il est certain que chaque homme n'est conservé et élevé que par la vie domestique qui, au point de vue moral, lui transmet les préjugés, au point de vue mental la langue et les notions élémentaires, et au point de vue pratique les capitaux et l'apprentissage nécessaires. Notre subordination à la Patrie est peut-être encore plus frappante, puisque la division croissante des fonctions rend le concours des autres encore plus nécessaire. Mais plus nous allons et plus la liaison des Patries devient intime et profonde et plus, par conséquent, notre vie est subordonnée à celle de l'Humanité. Mais si nous vivons par la Famille, la Patrie et l'Humanité, nous vivons pour elles, et d'autant plus que notre existence a plus d'étendue et de puissance. Même quand nous ne sommes guidés que par des motifs purement égoïstes de cupidité, de vanité ou d'orgueil, les résultats de notre travail servent inévitablement la Famille, la Patrie et l'Humanité; car sans cela leur existence deviendrait contradictoire si tous les travaux individuels tendaient à les détruire. Il y a sans doute le cas des parasites, plus rare néanmoins qu'on ne croit; mais c'est une maladie du corps social qu'il faudra étudier à part. En résumant donc

Digitized by Google

cette appréciation scientifique et en systématisant purement ce qui est, nous dirons : *La destination de la vie humaine est de vivre pour la Famille, la Patrie et l'Humanité.*

Mais qu'est-ce que la Famille, la Patrie et l'Humanité? On n'en a pas donné jusqu'ici de définition précise, et ces définitions présentent toujours de grandes difficultés; car, pour être réelles, elles doivent saisir dans un phénomène complexe une propriété fondamentale qui en est la véritable caractéristique; ce qui exige un difficile effort d'abstraction.

La Famille, la Patrie et l'Humanité sont des êtres collectifs. Qu'est-ce qu'un *être collectif?* C'est la réunion de plusieurs individus travaillant sous une direction commune, sous le poids d'un certain nombre de prédécesseurs, et pour des successeurs. En faisant varier les éléments de cette définition, nous obtiendrons les définitions de la Famille, de la Patrie et de l'Humanité, de manière à bien montrer à la fois leur connexité et leurs différences.

La Famille est l'union du père et de la mère pour, avec l'aide et les résultats du travail des ascendants, sous la direction du père, conserver et élever les enfants.

Qu'est-ce que la Patrie?

C'est la réunion d'un certain nombre de familles vivant sur une portion déterminée de la planète convenablement appropriée, sous la direction d'un même gouvernement indépendant, sous le poids des prédécesseurs pour les successeurs?

L'appropriation d'une portion de la planète et l'existence d'un gouvernement indépendant sont les caractéristiques de la Patrie.

L'Humanité, c'est le concours des diverses Patries.

Son premier caractère fondamental c'est l'existence d'un siège commun, la planète terrestre. Mais l'Humanité n'est qu'en voie de formation spontanée, et sa constitution ne sera définitive que par l'avènement d'une doctrine commune enseignée et dirigée par un sacerdoce unique.

Il est facile de voir que cette destination assignée à la vie

Digitized by Google

humaine remplit la condition suffisante de réalité et d'idéalité indispensable.

On voit d'abord qu'il y a homogénéité entre la vie individuelle de l'homme et l'existence et le développement des êtres collectifs auxquels elle se rattache; en outre, ces êtres collectifs sont suffisamment supérieurs à l'homme pour agrandir sa vie et la régler, et néanmoins ne le surpassent pas tellement qu'ils n'aient besoin de tous ses services; tandis que dans le théologisme la soumission manque réellement de dignité.

Nous avons donc ainsi déterminé la destination réelle de la vie humaine, et résolu le problème le plus essentiel pour l'institution de l'ordre normal de notre espèce.

II

De l'unité humaine.

Nous venons d'établir le but de la destinée humaine en indiquant les êtres extérieurs à nous auxquels elle se rapporte. Mais une telle théorie resterait insuffisante si nous ne faisions pas voir comment les diverses facultés et aptitudes de notre nature peuvent et doivent effectivement trouver, dans une telle destination, les conditions propres à leur activité et à leur développement. C'est le problème qu'il nous faut maintenant résoudre sous le nom caractéristique de *Théorie de l'unité humaine.*

L'homme est doué d'un certain nombre d'aptitudes intellectuelles et morales distinctes, irréductibles les unes aux autres quoique connexes, et ayant pour siège le cerveau ou, pour plus de précision, la substance grise de cet appareil. Nous désignerons par le mot *âme* l'ensemble de ces fonctions

Digitized by Google

du cerveau. Ce mot est infiniment précieux et doit être conservé, parce qu'il n'y a aucune dénomination unique qui puisse le remplacer, et parce que nous maintenons ainsi la continuité entre nos méditations et celles de nos prédécesseurs. Pour eux, l'âme était une entité hypothétique à qui appartenaient nos fonctions intellectuelles et morales ; pour nous, en éliminant la notion de cette entité chimérique, ce mot ne représente plus que l'ensemble de ces fonctions ayant un siège matériel précis. Aussi, la théorie que nous allons exposer pourrait-elle être justement qualifiée de *Théorie de la santé de l'âme*. Or, les dix-huit fonctions élémentaires (1) auxquelles on peut réduire l'activité cérébrale se partagent en trois grands groupes qui constituent le *cœur*, l'*esprit* et le *caractère*. Le cœur pousse, l'intelligence apprécie et le caractère réalise. Cette distinction correspond à trois sortes de vies : la vie affective, la vie contemplative et la vie active. Mais il ne faut pas prendre ces distinctions nécessaires d'une manière trop absolue, mais bien d'une manière relative, attendu que ces trois formes de l'existence sont au fond intimement solidaires et que, quand nous parlons, par exemple, de vie active, nous entendons dire par là seulement que l'action est alors prépondérante sur l'affection et la spéculation sans jamais pouvoir s'en dispenser. Un premier théorème capital sur la nature humaine, c'est celui qui, dû à Gall et systématisé par Aug. Comte, consiste à proclamer la prépondérance de la vie affective ; en entendant par vie affective tout autant la personnabilité que la sociabilité. Cela revient à dire que notre vie est instituée par nos penchants, et que l'intelligence et l'activité ne sont au fond que des serviteurs.

Le problème fondamental consiste donc dans celui de l'unité affective qu'Aug. Comte a désigné sous le nom de problème de l'*Union*, et qui a pour but d'établir, par la prépondérance du cœur, l'équilibre entre nos diverses fonctions

(1) Voir le tableau cérébral d'Aug. Comte.

Digitized by Google

cérébrales. Or, le cœur se partage en personnalité et sociabilité. La personnalité se décompose en *intérêt* et *ambition*, suivant que l'on poursuit directement sa propre et unique conservation, ou suivant qu'on le fait indirectement en se servant des autres. La personnalité repose au fond sur l'instinct conservateur, ayant pour complément les instincts sexuel, maternel, destructeur et constructeur; tandis que l'ambition se compose ou de l'orgueil qui pousse à commander ou de la vanité qui cherche l'approbation.

Il faut d'abord établir la base essentielle de toute chose, la conservation même de l'individu, et instituer l'unité égoïste sur laquelle tout repose nécessairement, et que les natures mystiques ont trop tendu à méconnaître dans l'œuvre d'Aug. Comte où elle existe, au moins implicitement, d'une manière très forte; outre une erreur intellectuelle, cela prête trop en pratique à une facile hypocrisie.

Dès le début, l'unité cérébrale, comme celle de toute notre existence, s'établit par la complète prépondérance de l'instinct conservateur. Outre qu'elle est inévitable, cette prépondérance a de très grands avantages. En premier lieu, l'instinct conservateur a une destination précise qui évite à l'intelligence et à l'activité toutes sortes de déviations. Car elle fournit à l'intelligence un but précis dans la construction de la notion du moi, et à l'activité celui de notre conservation par la satisfaction des nécessités organiques. L'union cérébrale est donc primitivement assurée par la prépondérance complète de cet instinct capital; d'autant plus que les besoins de la vie végétative rendent son action continue, tandis que nos autres penchants, personnels et altruistes, sont plus ou moins intermittents. L'union cérébrale est alors solidement établie par la prépondérance de l'instinct de la conservation, employant l'intelligence à construire la notion synthétique du *moi*, à trouver les procédés propres à satisfaire les besoins organiques nécessaires à notre conservation et le caractère à les appliquer. Cette union ne comporte que

Digitized by Google

des oscillations intermittentes de la part de nos autres penchants.

Mais l'évolution sociale tend de plus en plus à altérer la stabilité de cette union cérébrale, et de cette unité fondamentale de la vie humaine. La formation des capitaux, et les loisirs qu'elle crée, donnent à l'instinct sexuel une intervention plus continue. La consolidation de la famille exerce la même influence quant à l'instinct maternel, et les occupations croissantes de la vie sociale produisent un effet analogue sur les instincts constructeur et destructeur. Mais, pour les classes dirigeantes que la formation des capitaux dispense d'une préoccupation trop exclusive de la vie organique, l'orgueil et la vanité prennent un développement considérable, et une continuité de plus en plus grande, qui leur manquaient au début. Il résulte de là que l'unité égoïste, surtout pour la partie supérieure des sociétés, perd de plus en plus de sa stabilité et de sa continuité. En outre, le développement croissant de la Famille, de la Patrie et de l'Humanité donne un développement de plus en plus grand à nos penchants d'attachement, de vénération et de bonté; et dans les natures supérieures, qui nécessairement finissent par avoir l'influence prépondérante sur l'évolution des sociétés, l'altruisme tend à prendre une importance décisive; outre que cette prépondérance ouvre à l'intelligence et à l'activité une destination bien autrement grande que celle qui résulte du sentiment de la simple conservation personnelle. Dès lors, l'union intérieure cérébrale primitive se trouve compromise : d'un côté, par l'action croissante des instincts personnels autres que l'égoïsme proprement dit, et par le développement aussi croissant de l'altruisme. Il semble donc que le problème de l'union cérébrale devient impossible; et, en fait, il reste très difficile. Néanmoins, une analyse plus approfondie de la question nous montrera la possibilité de la solution d'un tel problème, sans laquelle les destinées humaines seraient certainement compromises. L'évolution sociale crée pour l'al-

Digitized by Google

truisme une destination moins précise que le *moi*, mais néanmoins nettement déterminée par l'existence de la Famille, de la Patrie et de l'Humanité. L'on peut dès lors construire un idéal vers lequel tendrait le développement spontané et sans cesse croissant de la réalité. Ce développement assignerait à l'altruisme une complète prépondérance en lui donnant pour but de vivre pour autrui, c'est-à-dire pour la Famille, la Patrie et l'Humanité.

Cette solution, qui ne peut jamais être qu'une limite, trouve un point d'appui dans l'énergie de nos penchants personnels par la destination sociale que l'on peut imprimer à l'ambition, c'est-à-dire à l'orgueil et à la vanité. En outre, notre liaison aux êtres collectifs comporte une inévitable satisfaction des penchants personnels : d'abord dans la famille où le mélange est très intime, puis dans la Patrie et enfin dans l'Humanité, dont l'amour se trouve néanmoins le plus complètement dégagé des considérations égoïtes. Par conséquent, la limite idéale de la vie affective consiste dans l'amour de l'Humanité graduellement préparé et coordonné avec celui de la Famille et de la Patrie. Dès lors, l'union cérébrale consiste dans un immense amendement apporté à la prépondérance absolue de l'unité égoïste. On pourra donc dire que la vie affective, prenant pour base nécessaire la conservation de l'individu, poursuivra néanmoins de plus en plus la limite idéale de l'amour de l'Humanité; l'organisation directe de cette vie affective s'accomplissant, du reste, par l'organisation spontanée et finalement systématique des moyens d'expression qui tendent à développer la sociabilité ; ce qui indique le rôle du culte privé, domestique et public. On voit donc de quelle manière et dans quel sens il faut comprendre que la vie affective se coordonne en cette notion à la fois idéale et réelle : l'amour de l'Humanité.

Mais l'évolution humaine développe de plus en plus la vie contemplative ou intellectuelle par la création de nouveaux moyens, et par la surexcitation qui résulte d'une destination

Digitized by Google

de plus en plus grande et de plus en plus sociale. Il faut voir maintenant comment la vie contemplative ou mentale peut être systématisée et coordonnée avec la vie affective.

Cette systématisation repose sur une double subordination; car le perfectionnement repose toujours et nécessairement sur la soumission. L'intelligence doit, en effet, d'abord se subordonner au monde; elle ne peut avoir pour but, comme l'ont pensé la métaphysique et la théologie, de deviner la vérité, ni d'en recevoir passivement la révélation. L'intelligence a pour but de reproduire dans ses constructions les lois fatales du monde; c'est là la première subordination, base essentielle de l'esprit scientifique. Il y a une seconde condition, implicitement admise par les savants proprement dits, mais que le Positivisme formule explicitement : la subordination de la raison individuelle à la raison collective.

Cette subordination est involontairement subie par la théologie et la métaphysique, mais elle est la condition essentielle du développement scientifique.

Ainsi, comme exemple, on voit Descartes, en métaphysique, vouloir reprendre tout à nouveau; mais, en géométrie, il déclare prendre pour point de départ le dernier résultat de la géométrie antique. C'est sur cette double subordination, systématiquement acceptée, que repose la coordination de la vie contemplative. Cette coordination ne peut pas consister, comme le veut le matérialisme, dans la réduction de tous les phénomènes aux lois d'un phénomène unique. Un nombre donné de phénomènes sont irréductibles les uns aux autres. La systématisation mentale ne peut donc être que subjective. Elle résulte, d'un côté, de ce fait que toutes les constructions scientifiques sont des phénomènes sociaux, et, en second lieu, de ce que toutes les théories réelles peuvent et doivent être coordonnées comme ayant pour unique destination d'étudier les lois d'évolution de notre espèce. Un tel but assigné au travail intellectuel combine, comme nous

Digitized by Google

l'avons souvent fait voir, les conditions de réalité, de généralité et de systématisation. On peut donc assigner à la vie contemplative pour destination finale de connaître les lois de l'évolution de l'Humanité, en s'appuyant sur les travaux des prédécesseurs pour les successeurs, et en reproduisant les lois fatales du monde qui dominent l'évolution humaine. Par conséquent, connaître l'Humanité est le but qu'on doit assigner à la vie contemplative.

Il est évident que cette systématisation de la vie contemplative est en harmonie intime avec celle de la vie affective; car, si le but de celle-ci est d'aimer l'Humanité, il est de toute évidence que cet amour pousse à connaître son objet, et réciproquement qu'à son tour la connaissance de l'Humanité en excite et précise l'amour.

Voyons maintenant la systématisation du troisième aspect de notre nature : la vie active. L'activité a pour but de modifier le monde afin de permettre le développement de l'existence collective. Or, il est certain que la première condition de la modification du monde, c'est la subordination aux lois qui le dominent. Le développement croissant de la vie industrielle a rendu cette conception familière, au moins sous forme implicite. Le développement primitif de la vie militaire a pu le voiler passagèrement, car la vie militaire porte directement sur l'ordre humain avec un caractère qui paraît d'autant plus arbitraire que le commandement personnel y joue un rôle plus considérable. Mais il y a une seconde condition de l'activité humaine, c'est la subordination fatale et de plus en plus grande de l'individu à l'espèce. Sur cette double base, nous pouvons systématiser l'activité humaine en lui donnant pour destination de servir l'Humanité. Nous ne faisons ainsi, du reste, que coordonner, comme cela doit être, une réalité spontanée et fatale. Il est de toute évidence que la richesse et le travail sont sociaux dans leur source. Car le travail le plus élémentaire ne s'opère qu'avec les ressources des prédécesseurs et le concours des contemporains,

Digitized by Google

et les résultats de tous les travaux, à des degrés divers, sont spontanément sociaux, quelle que soit la personnalité des motifs qui y poussent. Donc, assigner à l'activité humaine pour destination le service de l'Humanité, c'est au fond systématiser une réalité spontanée et de plus en plus fatale.

Mais il est évident que cette destination assignée à la vie active est en corrélation nécessaire avec la destination de la vie contemplative. Car, pour servir l'Humanité, il faut la connaître, comme aussi il faut l'aimer et réciproquement l'affection et la connaissance poussent à l'action. Donc, les trois vies, affective, spéculative et active qu'instituent notre constitution cérébrale et notre situation se trouvent réellement coordonnées dans la grande formule qui pose le but de la destinée humaine : aimer, connaître et servir l'Humanité.

Mais cette analyse serait insuffisante en ne faisant pas assez distinctement la part des trois êtres collectifs : Famille, Patrie, Humanité. Pour cela faire, il nous faut jeter un coup d'œil sur l'ensemble de la vie humaine, de la naissance jusqu'à la mort. Cette vie peut se partager en trois grandes phases : ce qui est suffisant en morale théorique, mais serait insuffisant en morale pratique. Une phase préliminaire ou préparatoire de la naissance à 21 ans, une phase complémentaire, de la retraite, vers 63 ans, jusqu'à la mort; et une phase fondamentale qui constitue la vie même, de 21 ans à 63 ans. Or, dans la phase préliminaire, l'individu, tout en se préparant de plus en plus à la vie active, est plus ou moins dispensé par la Famille et la Patrie des préoccupations nécessairement personnelles de la vie active. Dans cette période, il s'initie aux résultats de la vie contemplative par la connaissance des lois de l'Humanité. Il construit donc et acquiert dans son âme le grand idéal de la vie humaine : aimer, connaître l'Humanité. La notion de l'Humanité, conçue comme but de notre amour et de notre contemplation, prévaut donc dans cette phase préliminaire ; mais elle prévaut,

Digitized by Google

au fond, comme préparation. — Dans la phase complémentaire, de 63 ans à la mort, l'individu est, en général, dispensé de nouveau des nécessités absorbantes et précises de la vie active ; la notion de l'Humanité prévaut encore comme son amour, mais sous une forme plus active consistant dans l'action modificatrice qui résulte du conseil.

Mais, dans la phase essentielle de notre existence, la vie active prévaut nécessairement. Or, elle est caractérisée par l'accomplissement d'une fonction spéciale, bien déterminée pour chaque individu, et qui se lie avec celle accomplie solidairement par les autres. Cette fonction spéciale se lie nécessairement et directement à la Patrie, et seulement indirectement à l'Humanité. L'homme est donc, dans la partie la plus essentielle de sa vie, un patriote ou un citoyen. C'est donc l'être collectif Patrie qui domine réellement notre existence. Nous servons donc directement une Patrie déterminée, mais indirectement l'Humanité par l'harmonie de celle-là avec toutes les autres. Ce service indirect de l'Humanité est préparé par l'idéal construit dans la vie préliminaire qui sert à modifier la prépondérance patriotique par le conseil dans la vie complémentaire.

Mais, pendant ces trois phases de la vie humaine, l'individu appartient toujours à la Famille dont il subit constamment l'action bienfaisante sous trois formes en rapport avec les caractères des trois phases que nous venons d'apprécier. Dans la phase préliminaire, il y appartient comme enfant et par suite comme protégé ; dans la phase complémentaire, comme ascendant et par suite comme protecteur intellectuel et moral ; dans la phase active, comme chef de famille. Ainsi se trouve établie l'intime harmonie de tous les aspects de la vie humaine.

En donnant pour destination à la vie de l'homme d'aimer, de connaître et de servir l'Humanité, nous coordonnons les trois aspects de notre existence par un idéal vers la réalisation duquel chacun doit tendre. Mais la réalité effective que

Digitized by Google

la conception de cet idéal doit servir à modifier consiste dans le service actif de la Patrie ; la vie préliminaire nous donnant cet idéal et nous préparant à la vie active, et la vie complémentaire nous permettant de modifier par le conseil la réalité effective. Pendant toute la durée de la vie, nous sommes toujours liés au plus simple des êtres collectifs, la Famille, comme protégés, comme directeurs actifs et finalement comme protecteurs intellectuels et moraux.

Mais cette théorie de la destinée humaine suivant la loi des âges doit comporter une modification importante relative à la loi des sexes. La femme, en réalité, ne sert directement que la Famille et indirectement l'Humanité avec plus de pureté et moins d'égoïsme que ne peut le faire l'homme, à cause des nécessités prépondérantes de la vie active. Pour elles donc comme pour nous, le but de la vie humaine est d'aimer, de connaître et de servir l'Humanité, mais surtout en faisant l'homme au point de vue physique, intellectuel et surtout moral. Son service donc, le plus éminent de tous, consiste à créer l'agent nécessaire de la vie collective.

III

De la stabilité humaine.

Nous avons établi le vrai but de la destinée humaine et comment les vies affective, spéculative et active peuvent être coordonnées pour la poursuite d'une telle destination. Nous avons ainsi constitué la théorie de l'unité humaine. Il nous faut maintenant apprécier sommairement les conditions de stabilité.

Mais la stabilité de la vie individuelle dépend de celle beaucoup plus simple du monde et de l'espèce humaine. La considération de la stabilité de notre planète sur la vie individuelle n'offre au fond actuellement qu'un intérêt plus logi-

Digitized by Google

que que scientifique; car la stabilité planétaire est suffisamment réalisée depuis de longs siècles. Mais il n'en est pas de même de celle de l'espèce. La vie de l'individu est si compliquée, dépend d'éléments si multiples, variables d'une manière extrême dans leur degré d'intensité, que sa stabilité serait impossible si elle n'était maintenue par une action extérieure plus simple et absolument prépondérante : celle de l'espèce. Et il est important de remarquer qu'à mesure que l'évolution sociale complique la vie individuelle, par une réelle compensation, l'action de l'Humanité va constamment en croissant. L'on peut résumer cette prépondérance dans la formule célèbre d'Auguste Comte : *Les morts gouvernent les vivants;* et l'on peut ajouter *de plus en plus.*

Il faut préciser cette considération en la formulant de la manière suivante : influence des trois êtres collectifs sur la stabilité de la vie individuelle. Quoique l'influence de ces trois êtres soit effectivement concourante, néanmoins chacun d'eux a une influence plus spéciale. La stabilité de la famille influe surtout sur l'unité morale de l'individu, parce que c'est en effet la famille qui transmet à chaque personne les préjugés et les habitudes, base pratique de toute moralité. La stabilité de la Patrie influe surtout sur celle de l'activité individuelle; cela est évident, car la Patrie a pour but surtout de réaliser la division et le concours des fonctions actives. Enfin, les opinions humaines résultant du concours des diverses Patries, la stabilité de l'espèce à ses divers degrés, influe surtout sur celle de l'unité individuelle au point de vue mental. Depuis l'avènement de la transition révolutionnaire, la stabilité de notre espèce, surtout en Occident, étant profondément troublée au triple point de vue affectif, actif et spéculatif, il en résulte des difficultés croissantes pour maintenir celle de la vie individuelle. Nous allons préciser ces considérations en examinant successivement la stabilité mentale, active et affective.

Depuis la désorganisation en Occident du régime théocra-

Digitized by Google

tique, cette partie prépondérante de l'espèce n'a jamais présenté que des phases transitoires d'une durée plus ou moins considérable et, depuis la fin du moyen âge, nous sommes entrés dans un véritable état d'anarchie mentale au point de vue des idées générales, et de stabilité croissante aupoint de vue des idées spéciales. Si l'on considère la situation actuelle qui est le résultat nécessaire du passé, nous voyons la mentalité de chaque individu poussée dans des directions contradictoires qui agissent différemment sur chaque individu et par suite rendent si difficile la persistance dans une même direction de l'état intellectuel de chacun de nous, et empêche l'harmonie nécessaire avec celui des autres. La même personne a des idées théologiques d'une certaine nature sur certains sujets, métaphysiques sur d'autres, et enfin positives ou scientifiques sur quelques-uns. Cette combinaison plus ou moins contradictoire ne reste pas même fixe; elle varie dans chaque existence individuelle suivant l'âge, le sexe ou la position; le poids seul des nécessités pratiques, éclairé par un bon sens empirique, ont pu seuls jusqu'ici remédier à de tels inconvénients. Mais la solution ne peut résulter que de l'avènement du Positivisme, avènement difficile, puisque, même plusieurs positivistes, il est vrai par insuffisance mentale, donnent trop souvent le spectacle d'une réelle instabilité; ce qui ne les rend pas bien compétents, pour guérir les autres, quand ils montrent trop souvent leur état de maladie; quoi qu'il en soit, il résulte de là, au point de vue doctrinal, que le devoir principal est surtout de prêcher le *statu quo* jusqu'à ce que nous puissions faire surgir la prépondérance positiviste. La maladie sous ce rapport se caractérise en ce que chacun est de plus en plus abandonné à son sens individuel et que le nombre des vérités communes a diminué parmi les hommes.

Mais si la fixité de l'unité spéculative présente de telles difficultés, il en est de même de celle de l'unité active. D'abord il y a solidarité entre ces deux questions; car il est de toute

Digitized by Google

évidence que les esprits instables tendent à produiredes agents instables. Mais il est certain que l'instabilité actuelle des divers pays, au point de vue de l'activité, tend à troubler de plus en plus la stabilité active de chaque existence. Il est clair, en effet, que des causes multiples influent chaque jour davantage pour troubler la division des fonctions et leur concours qui caractérisent la vie pratique. Examinons, en effet, successivement, les diverses influences qui contribuent à un tel résultat. En premier lieu, il faut compter l'influence souvent si désastreuse de la notion trop vague et trop confuse de progrès. A la notion d'un ordre social immobile on a substitué celle, sous le nom de progrès, d'un ordre constamment modifiable et transformable, et comme cette notion n'a aucune précision dans des esprits mal cultivés et que, d'un autre côté, le progrès n'est pas encore considéré comme le simple développement d'un ordre fondamental, pour tendre vers une limite précise, il en résulte que les idées de changement et de progrès sont devenues synonymes. De là une excitation croissante à changer constamment sous prétexte d'amélioration.

En second lieu, l'application de la science abstraite à la vie industrielle permet de concevoir, à l'infini pour ainsi dire, la création de nouveaux procédés, l'installation de nouvelles industries. Une classe nombreuse et puissante, dont l'influence tend à devenir redoutable après avoir été si grandement utile, s'applique constamment à chercher de nouvelles inventions. *L'invention*, après avoir été incohérente et insuffisante, tend à devenir, par sa puissance croissante tout à fait déréglée, un élément de trouble profond pour l'existence pratique de chaque individu.

En troisième lieu, l'immense accumulation croissante des capitaux disponibles donne les moyens effectifs de tenter toutes les entreprises, utiles ou inutiles, prématurées ou opportunes. La puissance financière à qui revient la direction de ces capitaux disponibles est la plus nouvellement surgie

Digitized by Google

d'une manière caractéristique dans l'organisme industriel. Dès lors, elle est à la phase on peut dire spontanée, elle n'a encore subi aucun règlement véritablement systématique et les formules générales qui doivent y concourir n'ont pu encore être suffisamment trouvées, faute de pouvoir reposer sur l'analyse d'une évolution spontanée assez prolongée. Le public flotte à cet égard entre un aveugle dénigrement, et un enthousiasme non moins aveugle.

Enfin, en quatrième et dernier lieu, les relations chaque jour croissantes entre les diverses parties de la planète produisent une action modificatrice croissante sur la vie pratique de chaque individu, comme de chaque famille. La plus modeste existence peut être tout d'un coup profondément troublée par un changement imprévu arrivé sur une autre partie de la terre.

On voit donc, d'après cela, comment l'unité active de chaque individu est menacée dans sa stabilité par les profondes perturbations qui résultent de l'activité même de l'espèce. Ces perturbations retentissent surtout sur l'existence du prolétaire; mais on voit que la stabilité collective ne pourra être rétablie que par une profonde transformation mentale que le Positivisme seul peut accomplir.

L'on voit aussi par là combien la *question sociale* est profondément difficile et combien il est illusoire autant qu'irrationnel de vouloir la résoudre en elle-même. Quoi qu'il en soit, notre principal devoir actuel est évidemment de modifier l'action perturbatrice de la notion de progrès, et de prêcher autant que possible le maintien du *statu quo*. C'est ce que j'ai profondément senti dès mon avènement à la direction du Positivisme, et j'ai fait des efforts constants pour faire prévaloir un tel point de vue.

Mais comment la stabilité morale de l'espèce ne pourrait-elle pas s'altérer en face de cette instabilité croissante de la mentalité et de l'activité? Il est en effet bien difficile qu'il y ait unité dans notre idéal moral au milieu de l'instabilité

Digitized by Google

croissante de nos pensées et de nos actions. Aussi la stabilité de notre vie affective devient de plus en plus difficile; et ce qui rend encore plus dangereuse cette situation, c'est que l'instabilité a atteint la famille, source profonde de toute moralité. On voit donc combien le problème de la stabilité de l'unité individuelle devient profondément difficile sous les trois aspects moral, mental et pratique. Cette unité se trouve exposée à des perturbations dont la source, étrangère à l'individu, devient de plus en plus indépendante de sa volonté. De là, une instabilité cérébrale croissante qui prédispose de plus en plus à la perturbation finale, c'est-à-dire à la folie.

En face de cette situation, quels sont les sentiments qu'il faut faire prévaloir pour que l'unité individuelle puisse être autant que possible maintenue sous ces trois aspects dans chaque vie individuelle? Ces sentiments sont : la *résignation* et la *puissance de l'homme sur lui-même*; fonctions composées du cerveau dont il faut donner une théorie sommaire, historique et dogmatique.

La résignation est une fonction composée qui résulte de l'intime liaison entre le sentiment de la vénération, base de la subordination volontaire, et une vue de l'esprit qui nous fait croire à une fatalité extérieure. Il est clair que ce sentiment composé variera en intensité ou en étendue suivant qu'on fera varier les deux éléments qui le composent ou leur liaison; ce qui dépend de conditions cérébrales et même organiques dont la connaissance est encore très obscure. Mais il est certain que les fonctions du caractère exercent une action modificatrice sur cette fonction composée et, réciproquement, éprouvent de sa part une réaction inévitable. Il est évident, en effet, que la persévérance est en harmonie spontanée avec le sentiment de la résignation, tandis que le courage qui pousse constamment à entreprendre est avec lui dans une certaine contradiction qui n'a évidemment rien d'absolu. Le règlement résulte évidemment de la répartition convenablement faite entre la modificabilité et la fatalité.

Digitized by Google

Il faut maintenant suivre l'évolution historique de ce grand sentiment. Le fétichisme, d'après Auguste Comte, a introduit le sentiment et la conception de la fatalité, et le théologisme celui de la modificabilité par la conception de dieux qui, maîtres des évènements, peuvent les modifier au gré de nos désirs sous la sollicitation de nos prières. Mais cette action restait à l'état spontané et manquait par suite de l'influence caractéristique de la formulation. Cette formulation a eu lieu d'une manière remarquable dans le monde grec, comme on le voit dans ces admirables œuvres de leurs poètes; l'*Œdipe*, par exemple, où la fatalité antique apparaît dans toute sa puissance. Le monothéisme, catholique et islamique, a donné à cette conception une nouvelle force par la théorie de la toute-puissance divine. La prédestination a été la forme finale de cette notion. Ainsi s'est introduite dans l'esprit humain cette fonction composée de la résignation, une des grandes créations de notre espèce.

La métaphysique a tendu à altérer cette grande construction et surtout la métaphysique révolutionnaire, en proclamant la liberté vagabonde et indéfinie de l'individu qui apparaît comme n'étant réglé ni par la volonté d'un dieu, ni par la prépondérance fatale des lois naturelles. Mais le mouvement scientifique donnera enfin aux habitudes de la résignation, créées par l'action si prolongée du théologisme, une base inébranlable par la conception des lois fatales qui dominent notre existence individuelle et collective et qui ne sont modifiables que dans leur intensité. Nous avons donc à reprendre sous ce rapport avec de meilleurs procédés la grande tradition du genre humain qui a constitué dans notre race des dispositions spontanées que nous pourrons enfin sagement développer.

Toute stabilité quelconque est, en effet, impossible sans le sentiment de la résignation, et même tout progrès qui, sans cette disposition fondamentale, dégénérerait bientôt en une stérile agitation. Ces vues peuvent se résumer dans le grand

Digitized by Google

théorème d'Auguste Comte : *La soumission est la base du perfectionnement.*

Mais il faut combiner avec ce principe moral un autre non moins important : la puissance de l'homme sur lui-même. Cette disposition résume, en effet, la théorie de la santé de l'âme, puisque cette puissance est la condition de l'union intérieure, attendu que ce n'est que par un effort constant que l'on peut arriver à maintenir l'harmonie entre les fonctions multiples du cerveau qui, malgré leurs tendances spontanées vers une certaine harmonie, nous présentent néanmoins des dispositions non moins certaines à la divergence. C'est donc par une habitude constante d'effort intérieur, perfectionné par des procédés et des habitudes convenables, que nous pourrons arriver à maintenir l'union de nos facultés intérieures, et sa suffisante stabilité. Mais cette puissance est non moins indispensable pour l'unité proprement dite, c'est-à-dire pour l'harmonie de notre vie affective avec notre vie spéculative et active. Ce n'est que par un effort constant que nous pourrons maintenir, par un mélange de soumission et d'activité, la relation convenable entre nos sentiments et les nécessités de la méditation et de l'action. Ainsi donc, la santé de l'âme humaine, telle que nous l'avons définie, dans la théorie précédemment exposée, se résume dans la culture systématique de deux grandes vertus corrélatives : la résignation et la puissance de l'âme sur elle-même.

Mais la stabilité humaine serait insuffisante si nous ne satisfaisions pas convenablement aux conditions de continuité, c'est-à-dire à la liaison des divers états successifs par lesquels passe l'âme humaine depuis la naissance jusqu'à la mort. Nous en avons déjà indiqué précédemment les conditions générales. Il s'agit ici d'apporter quelque complément à nos vues. La continuité exige, pour être maintenue, d'éviter les changements brusques ; c'est là la condition capitale. Du reste, cela se rattache à un théorème général, qui n'est que la généralisation du fameux théorème de Carnot, en

Digitized by Google

mécanique, sur les chocs brusques. Le principal danger de l'état révolutionnaire consiste précisément dans cette rapidité de changement qui rompt, à chaque instant, la continuité des divers états de l'âme humaine. Mais cette continuité est altérée aussi par une autre influence révolutionnaire non moins grave, à savoir le mépris des ancêtres, et la contradiction que l'on établit entre leur manière de voir et de sentir et la nôtre. Ici, le rôle du Positivisme est capital. Seul, il surmontera l'esprit révolutionnaire par l'avènement d'une théorie sociologique qui montrera que les divers états par lesquels a passé l'espèce humaine n'ont été que des préparations vers l'état final que nous venons instituer.

En morale pratique, nous organiserons enfin cette continuité par l'institution de la vie subjective, soit dans le culte privé, soit dans le culte public. La vie subjective repose sur l'aptitude de l'homme à vivre avec les absents, avec ceux qui ne sont plus. Elle repose sur une construction coordonnée d'images où concourent nos diverses fonctions mentales, nos meilleurs sentiments et les facultés du caractère, surtout le courage et la persévérance; car il en faut pour instituer ces pratiques d'une manière continue; et le type considéré exigeant ces qualités pour sa réalisation, la contemplation de ce type les provoque alors tout au moins indirectement. Son organisation est donc par elle-même une source de grand perfectionnement cérébral. Mais, en outre, l'organisation de la vie subjective tendra à développer la continuité. Dans notre culte intime, normalement coordonné autour du type de la mère, l'expression habituelle de notre reconnaissance pour nos prédécesseurs domestiques développera en nous cette vénération du passé qui est la condition d'une marche sûre vers l'avenir. Le culte public des grands hommes tendra vers le même but en développant la continuité sociale. Je me propose, à ce sujet, de revenir bientôt sur la grande civilisation chinoise, dont j'ai, il y a déjà près d'un quart de siècle, donné, pour la première fois,

Digitized by Google

la théorie afin de mettre en opposition ces deux grandes moitiés du genre humain : la Chine et l'Occident. Celle-là offrant une évolution continue, mais avec un insuffisant développement des forces; celui-ci, au contraire, les ayant développées, mais avec des ruptures de continuité qui peuvent devenir finalement dangereuses. Le Positivisme vient enfin établir l'harmonie finale.

En résumé, nous venons donc d'établir dans ce travail capital la vraie destinée de l'homme au point de vue positif. Vivre pour et par la Famille, la Patrie et l'Humanité, par l'organisation de notre existence affective, contemplative et active. Aimer, connaître et servir l'Humanité, tel est le but final de chaque existence humaine. Les diverses phases de chaque vie individuelle, de la naissance jusqu'à la mort, étant coordonnées par le but ainsi assigné à chaque individualité humaine.

J'ai fait depuis quelques années déjà le plan d'un cours abrégé de morale positive par demandes et par réponses. Quand il sera publié, il pourra servir pour l'éducation des enfants dans la famille, pour l'enseignement dans les écoles primaires, et, pour les hommes mûrs, de guide par une vue d'ensemble très précise pour la direction de la vie personnelle, domestique et sociale. Je vais en donner une idée en résumant les considérations précédentes par de courtes formules par demandes et réponses, qui pourront momentanément suppléer à la publication de ce petit traité de morale positive, qui ne pourra être convenablement publié qu'après l'accomplissement de mes deux cours de morale théorique et pratique.

Digitized by Google

I

Destination de la vie humaine.

1. Quelle est la destination de la vie humaine?

C'est de vivre pour et par la Famille, la Patrie et l'Humanité.

2. Qu'est-ce que la Famille, la Patrie et l'Humanité?

Ce sont des êtres collectifs.

3. Qu'entendez-vous par être collectif?

Un être collectif est la réunion d'un certain nombre d'individus, poursuivant un but commun, en se subordonnant à une direction déterminée, sous le poids de prédécesseurs pour des successeurs.

4. Qu'est-ce que la Famille?

La Famille est l'union du père et de la mère pour produire et élever les enfants avec l'aide et le concours des ascendants.

5. Qu'est-ce que la Patrie?

La Patrie est la réunion d'un certain nombre de familles qui, en une portion appropriée de la planète, et sous la direction d'un gouvernement indépendant, travaillent pour les successeurs sous le poids des prédécesseurs.

6. Qu'est-ce que l'Humanité?

L'Humanité est la réunion de l'ensemble des diverses Patries répandues sur la planète qui, liées par une foi commune, travaillent pour les successeurs sous le poids des prédécesseurs.

7. Quel est le caractère fondamental de tout être collectif?

Le caractère fondamental de tout être collectif est d'être une société, c'est-à-dire une division et un concours de fonctions.

8. Qu'entendez-vous par fonction?

Digitized by Google

On appelle fonction une opération déterminée, accomplie par un individu d'une façon habituellement constante.

9. Quelle est la condition du concours des fonctions?

Le concours des fonctions s'obtient par un gouvernement.

10. Qu'est-ce donc qu'un gouvernement?

Un gouvernement est l'appareil par lequel se fait la réaction de l'ensemble sur les parties, afin d'obtenir autant que possible l'harmonie des fonctions sociales.

11. Y a-t-il une société sans gouvernement?

Non, il n'y a pas de société sans gouvernement; et le gouvernement devient d'autant plus nécessaire que la société se complique davantage.

12. Combien y a-t-il de sortes de gouvernement?

Il y a deux sortes de gouvernement: le gouvernement temporel et le gouvernement spirituel.

13. Quel est le but du gouvernement temporel?

Le but du gouvernement temporel est d'obtenir, par le commandement, ayant pour sanction finale la force, le concours des fonctions.

14. Qu'est-ce que le gouvernement spirituel?

Le gouvernement spirituel est l'organisation du concours des fonctions, par le conseil, la persuasion et finalement l'action de l'opinion publique.

15. Quelle est la condition du gouvernement spirituel?

La condition du gouvernement spirituel est l'existence d'une religion?

16. Qu'entendez-vous par religion?

Une religion est une doctrine commune, par laquelle les divers individus sont ralliés entre eux pour vivre par la Famille, la Patrie et l'Humanité.

17. Y a-t-il une société sans religion?

Non, il ne peut exister de société sans religion.

18. Quelle est la religion finale?

La religion finale est celle de l'Humanité.

Digitized by Google

II

De l'unité humaine.

1. Que faut-il faire pour atteindre le but de la destinée humaine?

Pour atteindre le but de la destinée humaine il faut connaître la nature humaine, afin de la diriger vers ce but.

2. De quoi se compose la nature humaine?

La nature humaine se compose d'âme et de corps.

3. Qu'entendez-vous par âme?

L'âme est l'ensemble des fonctions intellectuelles et morales, qui ne sont rien autre chose que les manières d'être du cerveau.

4. Qu'est-ce que le corps?

Le corps est la partie de notre être consacrée à la vie organique et à la vie animale de locomotion et de sensation, en tant qu'elle sert à la première.

5. Pourquoi établissez-vous ce dualisme entre l'âme et le corps.

On établit le dualisme entre l'âme et le corps parce que, à l'inverse des animaux, l'homme tend de plus en plus à faire prévaloir sur tout le reste l'activité des fonctions intellectuelles et morales.

6. Comment se groupent les fonctions du cerveau?

Les fonctions du cerveau se groupent en *cœur* qui pousse, en *intelligence* qui apprécie et construit les projets, en *caractère* qui réalise.

7. De quoi se compose le cœur?

Le cœur se compose de dix penchants dont sept personnels et trois altruistes.

8. Quels sont les penchants personnels?

Les penchants personnels sont les instincts conservateur,

Digitized by Google

sexuel, maternel, destructeur, constructeur, l'orgueil et la vanité.

9. Quels sont les instincts de l'altruisme?

Les instincts de l'altruisme sont l'attachement, la vénération et la bonté.

10. Quelle est la destination de la vie affective?

C'est de régler les divers penchants du cœur, dans les limites d'une légitime satisfaction, et en maintenant entre eux la plus grande harmonie possible.

11. Quel est le but légitime de nos penchants personnels?

Le but légitime de nos penchants personnels est de nous conserver dans les diverses phases de notre vie, et dans les diverses conditions qui lui sont propres, en surmontant les obstacles que nous offrent les personnes et les choses.

12. Pouvons-nous nous conserver par nos propres efforts?

Non, nous ne pouvons nous conserver sans le concours d'autrui.

13. Qu'entendez-vous par *autrui*?

On appelle *autrui* les autres hommes en tant que formant la Famille, la Patrie et l'Humanité.

14. Nous devons donc les aimer et les respecter?

Oui, nous devons aimer et respecter les autres hommes; ce à quoi nous poussent spontanément les penchants de l'altruisme.

15. Comment donc devons-nous systématiser notre vie affective?

Nous devons systématiser notre vie affective en nous efforçant de modifier de plus en plus par l'altruisme la prépondérance de l'égoïsme nécessaire à notre propre conservation.

16. Quel est ainsi le but de la vie affective?

Le but de la vie affective est d'augmenter de plus en plus notre amour pour la Famille, la Patrie et l'Humanité.

17. Ne peut-on pas fixer un but unique à cette vie affective?

Digitized by Google

Oui, la vie affective a pour destination finale, en nous conservant, d'aimer l'Humanité.

18. De quoi se compose l'intelligence?

L'intelligence se compose de la contemplation qui apprécie les faits, de la méditation qui les coordonne et du langage qui transmet à nous-mêmes et aux autres les résultats de la méditation.

19. Sont-ce là les fonctions élémentaires de l'intelligence?

Non, la contemplation se décompose en concrète ou relative aux êtres et abstraite ou relative aux phénomènes; la méditation en inductive qui établit les relations qui résultent de la contemplation et en déductive qui les coordonne.

20. Quelles sont les conditions de la vie intellectuelle?

Il y a deux conditions de la vie intellectuelle.

21. Quelle est la première?

La première condition de la vie intellectuelle consiste dans la subordination de l'intelligence au monde; l'intelligence devant uniquement se proposer de reproduire les lois de celui-ci, dans le degré nécessaire à la satisfaction de nos besoins individuels ou collectifs.

22. Quelle est la seconde condition de la vie intellectuelle?

La seconde condition de la vie intellectuelle consiste dans la subordination de la raison individuelle à la raison collective, qui lui fournit les résultats et les moyens.

23. Quel est le but final de la vie intellectuelle ou contemplative?

Le but final de la vie contemplative est de connaître la Famille, la Patrie et l'Humanité, c'est-à-dire les lois de leur constitution et de leur développement, dans les conditions réelles où nous nous trouvons placés.

24. Ne peut-on pas assigner un but unique à la vie contemplative?

Oui, le but unique de la vie contemplative est de connaître l'Humanité.

Digitized by Google

25. Quelles sont les fonctions du caractère?

Les fonctions du caractère sont : le *courage* qui pousse à entreprendre, la *prudence* qui retient, et la *persévérance* qui maintient.

26. Quel est le but essentiel des fonctions du caractère?

Le but essentiel des fonctions du caractère est de servir à la vie active.

27. Quelles sont les conditions de la vie active?

Il y a deux conditions de la vie active.

28. Quelle est la première?

La première condition de la vie active est la subordination de l'homme au monde.

29. Quelle est la seconde?

La seconde condition de la vie active est la subordination de l'activité individuelle à l'activité collective.

30. Quel est le but de la vie active?

Le but de la vie active est de servir la Famille, la Patrie et l'Humanité.

31. Quel est le but final de la vie active?

Le but final de la vie active est de servir l'Humanité.

32. Quel est donc enfin, d'après cela, le but de la vie ou la fin de la destinée humaine?

La fin de la destinée humaine est d'aimer, de connaître et de servir l'Humanité, en nous perfectionnant de plus en plus pour atteindre cette destination.

III

De la stabilité humaine.

1. L'unité humaine, telle qu'elle a été définie, permet-elle d'atteindre le but de notre destinée?

Non, le but de notre destinée ne peut être atteint que par la stabilité de l'unité individuelle.

Digitized by Google

2. Quelle est la première condition de la stabilité individuelle?

La première condition de la stabilité individuelle est la stabilité des êtres collectifs dont nous dépendons : Famille, Patrie, Humanité.

3. Pourquoi la stabilité des êtres collectifs est-elle nécessaire à celle de l'individu ?

Parce que la stabilité de l'individu est trop compliquée, pour pouvoir exister sans être subordonnée à une puissance plus simple et plus grande.

4. A quoi sert surtout la stabilité de la Famille ?

La stabilité de la Famille est surtout indispensable à la stabilité de notre vie morale.

5. Pourquoi cela ?

Parce que la vie morale dépend surtout des habitudes, qui se créent et se maintiennent essentiellement par la Famille.

6. A quoi sert surtout la stabilité de la Patrie ?

La stabilité de la Patrie est surtout indispensable à la vie active de chacun de nous.

7. Pourquoi cela ?

Parce que c'est par l'action de la Patrie que s'organise la division et le concours des fonctions qui dominent chacune des existences individuelles.

8. A quoi sert principalement la stabilité de l'Humanité ?

La stabilité de l'Humanité sert surtout à la stabilité mentale de l'individu.

9. Pourquoi?

Parce que la formation des opinions humaines résulte essentiellement du concours des diverses notions, surtout occidentales.

10. Quel est donc, d'après cela, le principal devoir actuel ?

Notre principal devoir est actuellement de concourir de tous nos efforts au maintien et au développement de la stabilité des êtres collectifs, condition nécessaire de la santé de l'âme.

Digitized by Google

11. N'y a-t-il pas un autre caractère de la vie collective nécessaire à la santé de l'âme ?

Oui, la continuité dans le développement des êtres collectifs est nécessaire à la stabilité de la vie individuelle.

12. Qu'entendez-vous par continuité ?

J'entends par continuité le passage successif des êtres collectifs par divers états, s'effectuant sans chocs brusques, et sans créer des situations contradictoires.

13. La continuité est-elle nécessaire à l'unité et à la stabilité de la vie collective et individuelle ?

Oui, car la rupture de la continuité tend nécessairement à la dislocation, par l'opposition entre le passé, le présent et l'avenir de la vie collective et individuelle.

14. Quelle est la première condition de la continuité dans la vie individuelle ?

La première condition de la continuité dans la vie individuelle est de comprendre et d'aimer la continuité de la vie collective.

15. Que faut-il pour cela ?

Une doctrine qui nous permette d'apprécier, en les rapportant à une même destination, tous les pas successifs de la vie collective de notre espèce.

16. Cette doctrine existe-t-elle ?

Oui, c'est le Positivisme, grâce à la fondation de la sociologie positive, qui nous apprend la liaison nécessaire des contemporains aux prédécesseurs et aux successeurs.

17. Quel est notre principal devoir pour assurer la continuité de la vie individuelle ?

Notre devoir, pour assurer la continuité de la vie individuelle consiste principalement à développer le plus complètement que nous pourrons le sentiment et la notion de la continuité collective.

18. Comment pourrons-nous y arriver ?

Nous arriverons au sentiment et à la compréhension de la continuité par l'organisation de la vie subjective.

Digitized by Google

19. Qu'entendez-vous par vie subjective ?

La vie subjective consiste dans l'aptitude et les moyens, qui nous font vivre avec les absents, les morts et ceux qui ne sont pas encore.

20. Comment faut-il d'abord organiser cette vie subjective ?

On doit organiser d'abord la vie subjective dans la Famille, par le culte privé et domestique, qui consiste à penser aux bienfaits de nos prédécesseurs, et à nos devoirs envers les successeurs.

21. Cette organisation domestique est-elle suffisante ?

Non, il faut joindre à l'organisation domestique de la vie subjective, celle de la vie subjective dans la Patrie et l'Humanité.

22. En quoi consiste l'organisation de la vie subjective dans la Patrie et l'Humanité ?

L'organisation de la vie subjective dans la Patrie et l'Humanité consiste dans l'appréciation des civilisations qui nous ont précédés, et des grands hommes qui y ont concouru.

23. Quelles sont enfin les vertus nécessaires à la santé de l'âme et qui résument nos devoirs à cet égard ?

Les vertus nécessaires à la santé de l'âme sont la résignation et la puissance de l'homme sur soi-même.

24. Qu'entendez-vous par résignation ?

La résignation, c'est la disposition à accepter l'ensemble des fatalités qui dominent chaque vie, de manière à en organiser une sage modification, au lieu d'une vaine agitation ; car la soumission est la base du perfectionnement.

25. Qu'entendez-vous par puissance de l'homme sur lui-même ?

La puissance de l'homme sur lui-même consiste dans le double effort par lequel nous maintenons l'harmonie de nos divers penchants afin, de mieux établir celle qui nous lie aux êtres collectifs, par et pour qui nous vivons.

Digitized by Google

26. Cette puissance de l'homme sur lui-même est-elle nécessaire?

Oui, la puissance de l'homme sur lui-même est la condition, et le signe de la santé de l'âme, et le but idéal que nous devons nous efforcer d'atteindre.

Paris, 15 *Homère* 97 (*Esope*) (12 *février* 1885).

PIERRE LAFFITTE.

Digitized by Google

MORALE THÉORIQUE

THÉORIE DE LA VIE AFFECTIVE

(PERSONNALITÉ, SOCIABILITÉ, MORALITÉ) (1).

Nous avons vu, dans la théorie exposée dans le numéro précédent de la *Revue occidentale*, que le but de la vie humaine consiste dans l'effort constant pour nous perfectionner, en subissant les fatalités nécessaires, afin de vivre pour et par la Famille, la Patrie et l'Humanité. Nous avons vu en même temps qu'il résulte de notre nature que notre existence ainsi coordonnée présente les trois vies affective, spéculative et active, qu'on peut définitivement systématiser, en leur donnant pour destination finale l'amour, la connaissance et le service de l'Humanité. En condensant le plus possible de telles conceptions, nous pouvons dire que le but final de la vie pour chaque individu est le service de l'Humanité, et, dès lors, les vies affective et contemplative, qui ont pour objet de l'aimer et de la connaître, sont les conditions du service actif de notre espèce.

Mais pour pouvoir instituer une connaissance théorique de notre nature qui en permette la direction pratique, il faut préciser davantage de telles vues, et c'est pourquoi nous exposerons successivement les théories des vies affective,

(1) Cette théorie est le résumé systématique des deux leçons que j'ai faites salle Gerson, les 8 et 15 février 1885.

Digitized by Google

contemplative et active. Nous allons aujourd'hui consacrer notre travail à la théorie de la vie affective.

Voyons d'abord la définition précise de la vie affective.

La *vie affective* consiste dans l'équilibre des divers penchants, sous l'impulsion desquels nous agissons et nous pensons, et dans la succession de ces divers états d'équilibre propres à chaque époque, aux divers âges et aux diverses situations individuelles.

La vie affective, comme on le voit d'après cette définition, constitue donc l'ensemble des forces d'impulsion qui déterminent chaque existence individuelle. Auguste Comte avait donné dans son plan de morale théorique à cette étude le nom de théorie du *sentiment*. J'ai finalement préféré la dénomination de *vie affective*, parce que la dénomination de théorie du sentiment ne sépare pas suffisamment une telle étude de la théorie cérébrale. Car il s'agit ici, non pas de l'analyse déjà faite des fonctions élémentaires du cœur, mais bien du concours des diverses fonctions élémentaires pour constituer aux diverses époques de notre vie le foyer d'impulsion de toute notre existence.

La vie affective se constitue spontanément d'après les lois de notre organisation se développant sous l'influence des conditions du milieu cosmologique et social. Le premier degré de la sagesse consiste à accepter sans vaine récrimination cet état spontané, afin de nous résigner dignement à ce qu'il a de fatal et aussi à instituer énergiquement une complète modificabilité systématique afin d'atteindre le mieux possible le but de la destinée humaine.

Il faut d'abord préciser avec soin la nature des forces qui concourent à la constitution de la vie affective. Ce ne sont pas des forces simples, mais bien des forces composées et qui sont entre elles dans un état d'action et de réaction continu. Nous distinguerons ces forces composées en deux groupes essentiels : les besoins et les penchants.

Les besoins résultent, d'un côté, de la liaison des trois ins-

Digitized by Google

tincts, conservateur, sexuel et maternel, mais surtout du premier, avec divers états de la vie organique, surtout des muqueuses, et de l'autre côté, de leur liaison avec des sensations et des images provenant, soit des ganglions sensitifs, soit de l'appareil de la contemplation concrète.

Secundo, les penchants proprement dits résultent de la liaison plus ou moins constante de ces mêmes instincts et de tous les autres de l'égoïsme et de l'altruisme avec des images ou vues de l'esprit.

Il faut remarquer à ce sujet comment la théorie cérébrale peut seule instituer une véritable théorie de la nature humaine qui n'a pu être jusqu'ici que très grossièrement ébauchée, même par les plus grands esprits. Ainsi Hume avait conçu l'*association* des idées et des passions, mais ce n'est que la conception anatomique des fonctions intellectuelles et morales qui nous permettra de constituer définitivement cette grande théorie. Nous concevons nos diverses aptitudes cérébrales comme ayant pour sièges la substance grise du cerveau. Mais ces amas de substance grise sont ralliés entre eux par une infinité de ramifications de substance blanche, sans compter l'action déprimante ou excitante de la circulation. D'après cette vue, le problème de l'*association* nous apparaît avec une précision et une extension tout à fait nouvelles. Nous pourrons ainsi, non seulement expliquer les associations que l'empirisme a constatées et qui forment les penchants composés, mais aussi nous pourrons établir une véritable théorie des cas possibles, base d'un perfectionnement indéfini de notre espèce. Comme ces liaisons ont une base anatomique, on conçoit dès lors qu'elles puissent se fixer dans l'espèce en se transmettant par la génération.

L'on voit, d'après cela, l'étendue du problème que nous abordons dans cette théorie de la vie affective et nous espérons arriver à poser les principes généraux qui permettront de coordonner l'infinie variété des impulsions humaines. Mais il faut d'abord décomposer l'ensemble des penchants qui

Digitized by Google

constitue la vie affective. Ils se décomposent en trois groupes qui constituent successivement la personnalité, la sociabilité et la moralité.

La personnalité est l'ensemble coordonné des penchants par lesquels l'individu se conserve et se maintient dans les diverses positions successives par lesquelles il passe de la naissance à la mort. La personnalité constitue la *base* inébranlable de la vie affective. Mais elle serait par elle-même insuffisante pour correspondre au but réel de notre vie ; car il ne suffit pas que l'individu se conserve, il faut encore que son existence puisse s'harmoniser avec celle des autres, sinon comment pourrait-on concevoir et atteindre le but de notre destinée : vivre pour et par la Famille, la Patrie et l'Humanité ? Il faut donc un ensemble de penchants et d'impulsions qui président à ces relations ; cet ensemble constitue la sociabilité. Celle-ci n'est qu'un agent modificateur de la base essentielle de toute vie fournie par la personnalité. Le concours de ces deux sortes d'impulsions serait encore insuffisant pour instituer définitivement la vie individuelle : il y aurait une trop grande indétermination, faute d'impulsions se rapportant aux divers degrés de la vie collective. De là la nécessite de la *moralité* proprement dite par laquelle se fixent les penchants propres à nos divers devoirs.

La vie affective se compose donc de trois degrés successifs : la *personnalité*, qui fournit la base ; la *sociabilité*, la modification, et la *moralité* la coordination.

I

PERSONNALITÉ.

Il faut avant tout donner une définition précise de la personnalité.

La personnalité est le concours, avec des degrés divers

Digitized by Google

d'intensité et de stabilité, des fonctions égoïstes du cerveau qui, liées à des sensations, des images ou des idées, assure, non seulement la conservation de l'individu dans les diverses phases de son existence, mais aussi l'institution et la consolidation des fonctions qu'il exerce dans la vie de la famille, de la patrie et de l'Humanité, pour atteindre le but de sa destinée.

Cette définition est, par elle-même, une sorte de résumé synthétique de la théorie de la personnalité. Il faut, en premier lieu, considérer la notion des fonctions composées qui constituent la personnalité. La relation fixe avec des images ou des idées établit la relation de nos penchants élémentaires avec l'extérieur. La stabilité et l'intensité de ces relations, considérées dans leur degré, fournissent les bases de la théorie pathologique de la personnalité. Enfin, nous caractérisons celle-ci par sa destination, non seulement pour la conservation proprement dite de l'individu, mais aussi pour sa conservation dans les diverses fonctions de la vie sociale qu'il est obligé d'exercer; ce qui revient à dire, en d'autres termes, qu'il faut considérer la conservation de l'individu et celle du fonctionnaire. Nous allons, d'après cette vue d'ensemble, établir la théorie de la personnalité en la considérant successivement dans sa *constitution*, son *évolution* et sa *destination*, et nous terminerons par la construction du type normal de la personnalité.

Nous avons déjà distingué les besoins proprement dits des penchants. Il faut préciser cette distinction pour bien instituer la théorie de la constitution de la personnalité. Les besoins résultent de la liaison de l'instinct conservateur ou sexuel avec l'état des muqueuses, avec des images ou des sensations (surtout des sens de la gustation et de l'olfaction) et avec des vues plus ou moins précises de l'esprit.

Voyons d'abord ce qui est relatif à l'instinct conservateur. Cela donne lieu aux diverses formes des besoins d'incrétion et d'excrétion. Les besoins d'incrétion se distinguent d'une

Digitized by Google

manière nette suivant qu'ils se rapportent aux liquides ou aux solides. La spécialisation des besoins à certains solides, et surtout à certains liquides, produit des cas divers qui deviennent souvent pathologiques et qui sont, dans un grand nombre de cas, le résultat de transmissions héréditaires. Si l'on considère la classification des individus au point de vue général des besoins nutritifs, ils se décomposent en tempérants et intempérants, gourmands ou sobres. Si l'on considère les besoins quant aux liquides, on a toute la série, depuis les ivrognes proprement dits jusqu'aux alcooliques. Enfin la liaison trop stable et trop intense avec certains excitants spéciaux donne lieu à des besoins variés, depuis le tabac jusqu'à la morphine. Mais ces besoins composés donnent lieu à des altérations d'une autre nature consistant soit dans le dégoût de certaines substances, soit dans la répugnance pour toute nourriture quelconque. L'ensemble de ces besoins constitue ce qu'on peut appeler l'instinct nutritif.

Nous pourrions faire des considérations analogues pour l'instinct sexuel et les formes diverses du besoin auquel il donne lieu. Mais nous ne pouvons insister ici sur ce sujet aussi important que délicat que nous nous bornons à signaler.

Il nous faut maintenant étudier les penchants proprement dits qui diffèrent surtout des besoins par l'absence de liaison habituelle et directe avec l'état des muqueuses. Il faut d'abord considérer les penchants qui résultent de la combinaison de l'instinct conservateur avec l'image plus ou moins précise du moi conçue même dans les diverses évolutions dont on le conçoit susceptible. De là, les phénomènes de la crainte de la mort, de l'amour ou du mépris de la vie et les variétés multiples de ces divers ordres de phénomènes. Il est évident que les fonctions du caractère, notamment la prudence, influent notablement sur l'intensité de ces dispositions. Considérons maintenant les penchants qui résultent de la combinaison de l'instinct conservateur avec des images ou des

Digitized by Google

idées relatives à des objets extérieurs. On a alors l'amour de la propriété, de l'argent, des instruments, des matériaux, etc. L'ensemble de ces penchants donne lieu à l'immense catégorie des cupides ou des intéressés ; et je ne prends nullement le mot cupide dans un sens défavorable, mais plutôt comme un moyen commode de désigner des penchants absolument indispensables à l'existence même de la société.

La liaison de l'orgueil avec des images ou des idées très variées, depuis celle d'un simple individu jusqu'à celle des êtres collectifs les plus compliqués, donne lieu à une série de penchants correspondants très divers. On a ainsi des forces cérébrales d'impulsion qui produisent l'esprit de domination dans les relations privées, de la famille ou de la société. L'observation empirique a saisi sous ce rapport une infinité de nuances que le langage traduit et conserve et dont il nous serait facile de donner la théorie.

La combinaison de la vanité avec l'image des objets et des personnes donne lieu à une infinité de penchants analogues : l'amour de la parure, des signes honorifiques, de l'approbation actuelle ou future des hommes, suivant le degré d'aptitude à se représenter les êtres collectifs auxquels on est lié. De là aussi la vanité que l'on tire de ses enfants, de ses amis, de sa famille, de son métier ou de son pays. On voit facilement par là la multiplicité de ces impulsions cérébrales et l'on pressent facilement leur rôle.

Si nous considérons l'ensemble de ces divers penchants, nous voyons qu'ils donnent lieu à une grande distinction de l'espèce, sous ce rapport, en *cupides* et *ambitieux*. Nous voyons que les premiers sont infiniment supérieurs en nombre aux seconds, et cela est absolument nécessaire à l'équilibre des sociétés humaines ; l'inverse rendrait toute organisation sociale contradictoire. C'est là un théorème de morale dont les conséquences sociologiques sont extrêmement importantes, comme il est facile de s'en rendre compte avec un peu de réflexion.

Digitized by Google

Il nous faut maintenant, après avoir étudié la constitution de la personnalité, étudier les lois de son évolution.

L'on peut dire, d'une manière générale, que le caractère fondamental de l'évolution sociale a consisté à étendre la personnalité et que cette extension était aussi inévitable qu'indispensable. Sans doute, à d'autres égards, l'évolution sociale semble tendre à diminuer l'intensité de la personnalité, mais c'est surtout en la rendant plus accessible par son étendue même à l'action modificatrice de la sociabilité et coordinatrice de la moralité.

La constitution même des éléments de la personnalité nous permettra d'expliquer comment l'action sociale a pu en produire l'extension ; cela tient à l'élément intellectuel des penchants personnels, élément par lequel il se lie au monde extérieur et en comporte toutes les actions modificatrices.

En premier lieu, il est certain que, la civilisation créant de plus en plus des moyens de nutrition et d'excitation, leur liaison avec l'instinct conservateur crée des formes infiniment variées de besoins nutritifs comportant tous les degrés d'intensité, du maximum pathologique au minimum, en passant par l'état moyen. Et, soit dit en passant, l'examen de la question sociale sera toujours illusoire sans une théorie historique et dogmatique de l'évolution et du rôle de ces besoins.

Mais la même considération s'applique aux penchants personnels et surtout à ceux qui résultent de la liaison de l'instinct conservateur avec la conception de la possession des choses ; ce qui donne un nombre croissant de variétés dans les penchants relatifs à l'intérêt, depuis l'amour de la terre jusqu'à celui des instruments de travail. Mais les relations sociales, en se compliquant de plus en plus, donnent lieu nécessairement à des variétés croissantes dans les formes de l'ambition comme de la vanité, de même que dans les sentiments qui nous attachent aux fonctions que nous exerçons et qui nous poussent soit à leur conservation, soit à leur per-

Digitized by Google

fectionnement ; les instincts constructeur et destructeur apportant à cet égard une action modificatrice.

Si l'on considère l'évolution sociale, surtout dans le passage de l'état militaire à l'état industriel, on voit que le premier de ces états développe surtout, au moins dans la classe dirigeante, les formes diverses de l'ambition et le second celle de la cupidité. Il y a même lieu de se demander si, lorsque celle-ci sera complètement prépondérante, il n'y aura pas insuffisance dans la production des éléments multiples de l'ambition.

Des habitudes se forment nécessairement sous l'action prolongée des influences sociales et, se transmettant par la génération, produisent des particularités qui caractérisent les diverses races sociologiques, comme on le voit par l'exemple des Génois, des Genevois et des Juifs. Il y a même des particularités relatives aux divers besoins et qu'il n'a pas été possible jusqu'ici d'observer et de coordonner, faute de la théorie générale dont je pose ici les bases. Il y a plus : des particularités de famille résultent de la consolidation par l'hérédité d'habitudes contractées sous l'influence prolongée de conditions sociales. Tout le monde sait qu'il y a des familles d'ambitieux, de vaniteux, d'intempérants; le cas des alcooliques est surtout frappant à cet égard.

L'évolution des divers penchants personnels par l'action sociale est sans doute la plus importante; néanmoins la direction pratique des hommes exige la considération de l'évolution qui résulte des âges. A cet égard, il faut considérer les penchants personnels au point de vue actif et passif, suivant qu'ils poussent à conserver ou qu'ils excitent à entreprendre; ces considérations se préciseront surtout en morale pratique. Enfin, si nous considérons la personnalité suivant les sexes, nous verrons que chez la femme les penchants de la vanité l'emportent sur ceux de l'orgueil, et qu'au point de vue de l'intérêt, le côté passif de la conservation l'emporte habituellement sur le point de vue actif de la modification.

Digitized by Google

Mais cette évolution de la personnalité, qui nous paraît ainsi inévitable sous l'action sociale, est indispensable aussi et constitue sa véritable destination.

Il est certain, en effet, que la complication croissante de la vie sociale rend nécessaire une extension croissante des formes de la personnalité, pour que l'individu puisse se conserver et suffisamment agir dans les luttes de la vie. La vie ne s'entretient que par l'excitation ; il est donc incontestable qu'une trop grande insuffisance de besoins empêcherait l'individu de se conserver et d'agir dans les conditions habituelles de notre vie sociale. Cette même considération s'applique aux fonctions sociales accomplies par l'individu et à ses relations avec les autres hommes. Il faut que chacun soit poussé par des instincts personnels précis : d'un côté, à la conservation et à l'amélioration ; de l'autre, au maintien de sa personnalité dans ses rapports avec les autres. En un mot, c'est la personnalité qui institue, conserve et pousse à l'amélioration des situations ; à condition, bien entendu, de rester dans un état moyen qui permette l'action de la sociabilité. Ce qui rend possible, du reste, l'action modificatrice de la sociabilité, c'est que la personnalité fournit aux sentiments composés de l'altruisme un élément particulier ; puisque l'instinct conservateur, comme celui de l'ambition, s'appliquent à la famille, à la patrie et même à l'Humanité. Mais ceci nous conduit à donner la conception de l'état normal de la personnalité humaine.

Cet état normal consiste dans un état moyen de la personnalité qui lui permet de remplir sa double fonction de conservation et d'impulsion en étant toujours susceptible de recevoir l'action de la sociabilité et de la moralité. S'il y a une trop grande intensité dans les divers penchants personnels, il est évident que l'action modificatrice de la sociabilité et de la moralité deviendra alors difficile. L'harmonie de chacun avec les autres présentera alors des obstacles tels que l'individu pourra difficilement poursuivre le but de la des-

Digitized by Google

tinée humaine qui est de vivre pour la famille, la patrie et l'Humanité. Mais la personnalité sort de son type normal non seulement par une exagération d'intensité qui rend difficile ou impossible l'harmonie sociale, mais aussi par une spécialisation trop stable des formes particulières de la personnalité; ce qui donne lieu, au degré extrême, aux diverses monomanies, lesquelles tendent nécessairement à l'isolement individuel et détournent la personnalité de sa haute destination sociale : conserver l'individu pour qu'il puisse agir dans la vie collective. Enfin la personnalité peut s'éloigner de l'état normal par défaut comme par excès. Elle pèche, en effet, par défaut, lorsqu'elle n'a pas une intensité suffisante pour que l'individu puisse suffisamment se conserver et se défendre. Elle peut pécher aussi par insuffisance de spécialisation; ce qui empêche l'homme de se lier suffisamment aux fonctions spéciales qu'il doit accomplir.

II

DE LA SOCIABILITÉ.

Avant d'aborder la théorie de la sociabilité et son rôle dans la vie affective, il importe d'en donner une définition systématique.

Qu'est-ce que la sociabilité?

La sociabilité consiste dans l'ensemble des penchants qui résultent de la combinaison plus ou moins stable des fonctions altruistes du cerveau avec la conception d'un type idéalisé du moi, des autres, de l'homme en général et des êtres collectifs; d'où suit un effort de perfectionnement par la modification de la personnalité et une amélioration active de la collectivité.

Cette définition contient à la fois l'indication de la composition de la sociabilité et celle de sa destination.

Digitized by Google

Une première observation doit nous frapper, c'est l'augmentation considérable de l'élément mental dans la formation des penchants composés de la sociabilité, quand on les compare à ceux de la personnalité. Cela est inévitable et résulte de ce que la sociabilité a nécessairement en vue les autres et surtout leur combinaison complexe en êtres collectifs ; ce qui suppose des notions plus abstraites et plus compliquées. Cela a lieu aussi, même quand il s'agit du moi ; attendu que lorsqu'on considère la sociabilité, le moi est conçu non en lui-même, mais dans une notion idéalisée par rapport aux autres. Une appréciation approfondie, quoique sommaire, de cet élément mental de la sociabilité est tout-à-fait nécessaire pour résoudre des questions de la plus haute importance théorique et pratique, qu'Auguste Comte n'avait pas encore pu aborder et sans lesquelles son incomparable tableau cérébral resterait insuffisant. Comment, en effet, expliquer la pudeur, par exemple, si on ne considère que les fonctions élémentaires de la théorie de l'âme. La pudeur n'est pas dans l'altruisme, puisque ce n'est ni de l'attachement, ni de la bonté, ni du respect; elle n'est pas non plus dans l'égoïsme car ce n'est certes pas une des formes de la sexualité. Nous verrons, en effet, que c'est une fonction composée résultant de l'intime combinaison habituelle d'un des sentiments altruistes, la vénération, avec un élément mental bien déterminé. Analysons donc sommairement cet élément mental pour pouvoir étudier les combinaisons qui constitueront les penchants composés de la sociabilité.

En procédant par ordre de complication, le premier élément mental qui doit entrer dans la combinaison des penchants composés et de la sociabilité est un type idéal du moi, variable avec les diverses époques, construit par les hommes supérieurs et qui devient habituel par l'éducation, outre une prédisposition cérébrale résultant des transmissions héréditaires. Ce type idéal du moi résulte d'une conception plus ou moins abstraite des rapports de notre personnalité avec celle

Digitized by Google

des autres afin d'assurer leur compatibilité. Il se construit ainsi un type idéal du *moi sociable*, s'il est permis de parler ainsi, et du moi sociable considéré successivement dans les divers penchants de la personnalité qui constituent la base inébranlable du moi. Les penchants composés de la sociabilité résultent de ce que ce type idéal est susceptible d'inspirer l'attachement, la bonté et la vénération; c'est-à-dire est capable de se lier avec les fonctions altruistes du cerveau.

Mais il y a plus. Un second élément mental, plus complexe que le précédent en même temps que plus abstrait, consiste dans la conception d'un type abstrait des autres et de l'homme en général variable suivant les époques, l'éducation, les situations et qui, lié aux trois fonctions altruistes du cerveau, donne lieu à une variété extrême de forces impulsives de la sociabilité.

Enfin un troisième élément mental des penchants de la sociabilité consiste dans la conception des trois êtres collectifs : famille, patrie, humanité, dont les variations sont évidentes suivant les époques et les individus, conception qui se combine aussi avec les trois penchants élémentaires de l'altruisme.

Cette vue sommaire indique immédiatement quelle est la complication de la nature humaine et quelle difficile étude théorique exige la direction pratique systématique de notre espèce. Nous allons préciser ces considérations par l'examen d'une série graduée de cas qui permettront facilement aux esprits réfléchis et, de plus, convenablement préparés l'examen d'une infinité d'autres cas.

Le type idéal du moi est évidemment susceptible d'inspirer le *respect*. Quand ce respect est devenu suffisamment stable et habituel, il en résulte deux phénomènes très importants : la honte et le remords. Ces deux degrés successifs d'une même émotion cérébrale consistent dans une perturbation pénible de la vénération par la comparaison entre le type idéal que l'on respecte et la réalité effective ou possible que

Digitized by Google

déterminent les penchants de la personnalité. D'une manière générale, on appelle pudeur ce sentiment délicat du respect de l'idéalité personnelle qui en rend pénibles les perturbations même seulement possibles. D'une manière spéciale, l'expression s'applique au cas particulier de la sexualité. Sous ce point de vue l'historique de la pudeur proprement dite offrirait un grand intérêt et une grande utilité. Je vais en indiquer le principe, sauf à en faire une étude plus développée en morale pratique.

Il est certain que la satisfaction de l'instinct sexuel produit des perturbations individuelles et sociales graves, à mesure surtout que l'évolution sociale en se développant lui donne de nouveaux moyens et le soumet à des excitations croissantes. De là, chez tous les peuples, une tendance à établir des règles de plus en plus nombreuses et précises pour limiter la manifestation et régler la satisfaction de cet instinct. On a ainsi construit un type idéal de l'homme et de la femme formulé dans certaines règles susceptibles d'être facilement inculquées et pouvant devenir habituelles. Ce type idéal de l'homme pur peut inspirer la vénération et une vénération qui devient habituelle et souvent très intense. De là résulte une force cérébrale de la sociabilité constituant la pudeur proprement dite qui permet à l'homme de modifier la prépondérance énergique de l'instinct sexuel et lui fournit ainsi un point d'appui pour se régler lui-même. La honte est l'émotion délicate du trouble apporté dans l'équilibre de ce sentiment par les manifestations réelles ou possibles de l'instinct sexuel. Du reste, le type idéal étant une construction mentale comporte des variations extrêmes dont quelques-unes sont singulières et passagères ; comme dans ce qui regarde surtout les parties du corps qui doivent être ou visibles ou voilées (1).

(1) Voir dans Hume son anecdote caractéristique sur la pudeur extrême mise en Espagne à une certaine époque pour cacher les pieds des dames.

Digitized by Google

Nous pourrions faire une analyse semblable pour d'autres sentiments analogues relatifs surtout aux besoins d'excrétion, auxquels l'espèce a attaché de plus en plus une honte qu'elle n'a pas attribué aux besoins d'incrétion. Cela s'explique facilement. On peut voir, par exemple, dans l'Inde les règles si compliquées et si variées établies pour les classes supérieures pour tout ce qui regarde les conséquences de la salivation.

Ces sentiments devenus habituels déterminent chez les Hindous une sorte de répugnance pour les Occidentaux qui sont bien loin de respecter ces prescriptions (1). Le respect de soi-même est un sentiment composé de la sociabilité dont la théorie résulte facilement des considérations précédentes. Du reste, je reviendrai en morale pratique sur ce sujet en exposant les méthodes de culture de pareils sentiments.

Il nous faut maintenant considérer les sentiments composés de la sociabilité qui résultent de la combinaison du type idéal d'autrui et de l'homme en général avec les fonctions altruistes du cerveau chez chaque individu.

Quand les trois fonctions altruistes agissent seules et spontanément, elles produisent envers les autres hommes une action complètement aveugle. Ce n'est que par leur combinaison avec un élément mental que peuvent se produire ces penchants de la sociabilité qui, au contraire, nous présentent ces nuances variées et délicates de plus en plus nécessaires dans les conditions de plus en plus compliquées de notre civilisation. Outre l'image de l'individu auquel s'appliquent un ou plusieurs penchants altruistes, il y a un élément capital qui résulte d'une conception idéalisée de la nature des rapports de l'homme avec les autres et donne aux fonctions de l'altruisme une force d'impulsion ou de résistance, ou bien les dirige vers une modification de la personnalité. Il se

(1) Il est peut-être utile de remarquer que l'espèce humaine est la seule qui crache. Cette suite de l'excrétion salivaire se lie du reste à des fonctions que la société développe considérablement : le langage proprement dit.

Digitized by Google

produit, par l'habitude surtout, une combinaison intime qui constitue de véritables penchants actifs ou passifs d'intensité très variable. C'est de cette manière que se forment des sentiments tels que ceux de la libéralité, de la clémence, de la magnanimité qui modifient la prépondérance de la cupidité, de l'instinct destructeur, etc. Il est facile de constater dans ces penchants des nuances très variées qui tiennent surtout à la variabilité même de l'élément mental. Mais c'est dans la constitution des notions de l'*amour,* de l'*amitié*, de l'*amour conjugal, filial*, *paternel,* que notre théorie peut apparaître avec toute sa fécondité.

J'ai donné, dans le discours prononcé pour la célébration du centenaire de Diderot, la théorie de l'amour ; je n'y reviendrai pas et je renvoie à ce travail. Mais je puis indiquer une théorie analogue pour l'amitié, un des penchants les plus éminents de la sociabilité et une des créations les plus remarquables de notre espèce.

L'amitié est un sentiment composé qui a pour base essentielle l'attachement plus ou moins intense pour un individu déterminé. Mais l'évolution humaine a créé graduellement une notion plus ou moins précise de la nature des rapports qui peuvent donner à ce sentiment tout son charme comme toute son importance. Aussi, cet élément mental introduit-il bientôt dans l'amitié le sentiment du respect qui retient ou excite dans les manifestations mêmes de l'attachement. De là résultent ces nuances délicates, variables suivant les époques et les personnes, qui donnent tant de diversité aux formes extérieures de l'amitié. Mais l'élément mental introduit aussi dans une dose plus ou moins grande la bonté ou un certain sentiment de protection, subordonné néanmoins à l'attachement et au respect. Il se produit donc alors cette force si complexe qui combine autour de l'image d'un être l'attachement, la bonté et le respect liés par l'habitude d'après une notion plus ou moins idéale des rapports des hommes entre eux. La même théorie s'appliquerait aux penchants

Digitized by Google

composés qui constituent l'amour conjugal, filial et paternel. Cette combinaison est capitale parce que c'est grâce à elle qu'a pu être fondée la modificabilité spontanée de notre nature. C'est sur la théorie de cette combinaison que le Positivisme établira sa modificabilité systématique.

Il nous faut maintenant indiquer la théorie des penchants composés les plus élevés de la sociabilité, ceux par lesquels nous nous lions aux êtres collectifs. Les trois principaux penchants composés à cet égard sont l'amour de la famille, celui de la patrie et celui de l'Humanité. Ils résultent d'une image plus ou moins nette et d'une conception plus ou moins précise de ces trois êtres collectifs combinées avec les trois penchants altruistes, attachement, vénération et bonté. Ainsi, par exemple, il est certain que, dans l'amour de la patrie, il y a un attachement plus ou moins profond pour cet être dont nous avons une certaine image et une certaine notion. Mais il y a aussi incontestablement de la bonté dans une certaine mesure, puisque cet être, malgré sa supériorité, a besoin de nous. Quant au respect, il résulte évidemment de la notion idéale de l'évolution dans le passé et dans l'avenir de cet être à qui nous devons tant, qui domine notre vie et à qui nous nous incorporerons finalement. Il faut rattacher à cette théorie des penchants collectifs celle des divers penchants qui nous attachent aux professions.

Enfin, comme couronnement des penchants collectifs, il faut considérer le sentiment de l'*honneur*, élément qui intervient constamment dans l'ensemble de nos relations avec les autres.

Cette théorie de la *composition* de la sociabilité serait insuffisante sans celle de son évolution qui nous montre la sociabilité comme une lente et incomparable création de notre espèce. En assimilant tout à l'homme, le fétichisme a développé surtout l'attachement ; mais c'est le théologisme qui, par la création d'êtres idéaux avec lesquels nous vivions néanmoins en imagination, a contribué à introduire l'élé-

Digitized by Google

ment de perfection indispensable, comme nous l'avons vu, à la formation des penchants de la sociabilité. Dans le catholicisme, la conception du Christ et l'habitude de l'Eucharistie ont certainement contribué à donner à nos penchants altruistes un caractère d'idéalité qui a réagi sur les relations effectives. La vie militaire, de son côté, a introduit surtout les penchants collectifs par la création de l'amour de la patrie et a introduit aussi un élément modificateur capital de la personnalité par l'institution du mépris de la mort dans des conditions données de dévouement patriotique. Enfin, le moyen âge a accompli la double création décisive du *sentiment chevaleresque* et de celui de l'*honneur* qui servent de base à la combinaison de la soumission et de l'indépendance et sans lesquels la subordination volontaire, source de tout progrès, n'aurait ni la dignité ni la souplesse nécessaire. La même époque a construit enfin le sentiment de *la politesse* sans lequel les relations libres des deux sexes et les fréquentations habituelles deviendraient impossibles.

Cette conception de la sociabilité dans sa composition et son évolution nous permet d'en tracer la véritable destination, privée ou publique. Au point de vue privé, la sociabilité est la condition de la puissance de l'homme sur lui-même. Cette puissance exige, en effet, pour se constituer, une *masse* et des forces résistantes, des forces actives modificatrices et un ou plusieurs points d'appui. La personnalité constitue évidemment la masse à mouvoir et les forces résistantes à vaincre ou à modifier. La sociabilité constitue évidemment les forces modificatrices au moyen desquelles l'homme peut réagir sur lui comme sur les autres en prenant pour point d'appui une certaine vue mentale.

Pour la vie collective, la sociabilité en est évidemment la condition nécessaire. Il est absolument indispensable que des penchants sociaux de plus en plus divers se constituent pour correspondre aux conditions de plus en plus compliquées, de plus en plus nombreuses de la vie civilisée. Il se crée ainsi

Digitized by Google

des penchants variés qui, devenus habituels, correspondent aux diverses positions humaines.

Il résulte de tout cela la conception de la fonction normale de la sociabilité et du type qui lui convient. La sociabilité peut être, en effet, considérée comme la création par notre espèce d'un ensemble de forces cérébrales par lesquelles s'agrandit la vie de chaque individu et au moyen desquelles il peut modifier la prépondérance de la personnalité conservatrice afin d'agir de plus en plus pour la collectivité à laquelle il est lié. La sociabilité est ainsi un immense capital où chaque individu vient puiser les éléments indispensables à l'accomplissement de sa destinée, et où il peut apporter à son tour et dans une certaine mesure sa part de fondation. L'élément mental des penchants sociaux est la condition par laquelle l'Humanité transmet ses penchants à chaque individu et par lequel lui-même les modifie et les applique.

III

LA MORALITÉ.

Nous avons vu comment la vie de l'individu dans l'espèce s'institue par les penchants de la personnalité et de la sociabilité, les premiers étant fondamentaux et les seconds modificateurs. Ces divers penchants résultent de la combinaison intime de nos instincts égoïstes ou altruistes avec la notion d'êtres individuels ou collectifs, réels ou idéalisés.

Mais de pareilles forces d'impulsion seraient insuffisantes pour constituer la vie réelle, faute de penchants relatifs non plus aux êtres, mais aux fonctions. La *fonction* est la série d'actes déterminés que nous faisons pour accomplir les opérations nécessaires à la vie de l'homme dans la famille, la

Digitized by Google

patrie et l'Humanité. Ces fonctions se constituent en groupes ou types plus ou moins nombreux, suivant la complication de la vie sociale. Il est évident qu'elle ne serait pas possible sans des penchants résultant de la combinaison de nos divers instincts, surtout altruistes, avec des vues plus ou moins précises des fonctions à accomplir. Leur ensemble constitue la moralité. Nous pourrons donc dire que la moralité est l'ensemble des penchants qui résultent de la liaison, surtout de nos instincts altruistes, avec la conception des fonctions de l'individu par rapport aux êtres collectifs et aux autres hommes en tant qu'ils en font partie.

Les diverses fonctions auxquelles se rapportent les penchants de la moralité sont ce qu'on appelle des *devoirs*. Le devoir est l'élément même de la moralité. Il convient d'en donner une définition précise.

Le devoir, a dit Aug. Comte, est la fonction accomplie par un organe libre. L'idée de fonction est corrélative de celle d'être collectif ; la notion d'être collectif est donc le premier élément de la notion du devoir. Aussi n'est-ce que par analogie que l'on parle des devoirs envers soi-même. En réalité, ils n'existent pas ; et il faut seulement entendre par là les conditions personnelles auxquelles nous devons satisfaire pour accomplir nos fonctions par rapport aux êtres collectifs. L'organe doit être libre ; la liberté, dans ce cas, consiste à satisfaire aux conditions propres à l'accomplissement de la fonction. Tout devoir se formule nécessairement en une *règle* qui trace d'une manière plus ou moins précise la marche à suivre pour accomplir la fonction. C'est une création de l'intelligence, mais c'est une vue plus ou moins générale de ces règles qui, combinée avec les instincts du cœur, constitue les penchants de la moralité.

Donnons maintenant une analyse plus précise des divers éléments cérébraux des penchants de la moralité.

Il y a un premier élément, à savoir l'amour des êtres collectifs. Sans cette première condition, toute moralité est

Digitized by Google

absolument impossible. Le second élément, essentiellement mental, consiste dans une vue plus ou moins précise de la nature de la fonction à accomplir. Le troisième élément, enfin, consiste dans la liaison d'une pareille vue avec nos penchants altruistes, attachement, vénération et même bonté. Leur ensemble constitue l'amour du devoir. J'ai depuis longtemps appelé *fétichisation du devoir* cette combinaison intime de la vue de la fonction à accomplir avec l'attachement et le respect qu'elle nous inspire. Les lois de l'exercice et de l'habitude constituent bientôt à cet égard, comme chacun sait, de nouvelles forces d'impulsion. Mais un dernier élément est nécessaire pour caractériser la notion du devoir, c'est celle d'*obligation*. Quand on en cherche le type abstrait, on voit qu'il consiste dans la conception d'une fatalité artificielle, plus ou moins volontairement acceptée. Cette fatalité artificielle vient compléter la fatalité nécessaire qui sert de base à toute existence humaine. Celle-ci nous est imposée par les lois du monde et de la vie; tandis que la fatalité artificielle est imposée à chaque individu par la puissance des êtres collectifs par qui et pour qui nous vivons : Famille, Patrie, Humanité. La fatalité nécessaire nous impose une résignation plus ou moins passive; tandis que celle qui est relative à la fatalité artificielle est plus ou moins active. Les penchants propres aux devoirs étant toujours liés à la contemplation du type idéal de la fonction, il résulte du non accomplissement, conçu ou réel, du devoir une perturbation pathologique cérébrale qui, dans ses degrés successifs, nous présente la honte, le mépris de soi-même et le remords qui constituent, comme nous l'avons déjà vu, les émotions douloureuses de la vénération.

Mais, outre la notion de devoir et les penchants qui y sont corrélatifs, il y a la notion de droit qui s'y rattache intimement; car le droit d'un individu n'est rien autre chose que l'ensemble des devoirs des autres envers lui. Il donne lieu par sa liaison avec les sentiments altruistes et égoïstes à des

Digitized by Google

émotions et à des penchants dont il serait facile d'instituer la théorie (1).

Nous venons d'accomplir ainsi la théorie positive du devoir; sa notion s'éclaircira par la théorie théologique.

Dans la conception théologique, qui a dû précéder nécessairement la théorie positive, le devoir consiste dans la fonction imposée par la volonté des Dieux ou de Dieu. Sa sanction consiste dans les punitions imposées par celui-ci pour les violations du devoir. Le caractère des devoirs, au point de vue théologique, est nécessairement absolu ; car, faute d'une analyse scientifique des éléments qui le constituent, on ne peut éviter l'absolu que par l'arbitraire plus ou moins démoralisant, comme on l'a vu par la tentative du jésuitisme. On voit que cette théorie théologique du devoir a été nécessaire, en remplaçant par un être hypothétique tel que Dieu, pour imposer les devoirs, les êtres collectifs qui les créent réellement, mais dont la notion scientifique n'a pu surgir que très tard.

La théorie théologique du devoir a donc été le préambule nécessaire de sa théorie positive. Mais, par une fatalité inévitable, entre les deux a dû s'intercaler la vague théorie métaphysique. Celle-ci consiste, ou bien dans la conception d'une *conscience* dont la voix plus ou moins vague nous suggère nos devoirs, ou dans un prétendu « impératif catégorique » de Kant, qui n'est qu'un aperçu vague de la fatalité artificielle ; ou bien dans une contemplation du modèle éternel des choses. Elle n'est qu'une exagération de la conception de l'élément mental du devoir, avec un oubli absolu de l'élément affectif si capital.

Cette théorie de la moralité nous montre les conditions de son homogénéité avec la personnalité et la sociabilité. Dans

(1) Voy. la théorie du droit que j'ai donnée dans mon article sur *l'Electorat des femmes*, dans le numéro du 1er mars 1885, de la *Revue occidentale*.

Digitized by Google

ces trois éléments de la vie affective, les divers penchants se composent d'un élément mental et d'un élément affectif; seulement, dans la personnalité et la sociabilité, l'élément mental se rapporte aux êtres, et, dans la moralité, aux fonctions. Dans la personnalité, l'élément se rapporte à l'individu lui-même; aussi les penchants qui s'y rapportent sont, comme je l'ai dit, fondamentaux et ils instituent le fond même de la vie par l'active conservation de l'individu. Les penchants de la sociabilité modifient en nous liant aux autres, et ceux de la moralité, par cela même qu'ils se rapportent aux fonctions, constituent les penchants coordinateurs de notre existence.

Après avoir posé ainsi la conception fondamentale du devoir, élément de toute moralité, il nous faut étudier celle-ci avec plus d'étendue dans sa *composition*, son *évolution* et sa *destination*.

Et d'abord, il est important d'indiquer que la moralité peut être considérée à un double point de vue que nous pouvons appeler objectif et subjectif.

Cette considération est nécessaire pour établir la théorie de la composition de la moralité. Le mot moralité désigne, en effet, soit l'ensemble des règles formulées qui doivent présider à notre conduite, soit les dispositions et les aptitudes cérébrales à les accomplir. J'appelle le premier point de vue objectif et le second subjectif. Il est évident qu'il y a entre eux deux une certaine harmonie. La préoccupation de la formation des règles morales doit pousser l'homme à rechercher les dispositions nécessaires à leur réalisation, et les habitudes morales, à leur tour, disposent à l'acceptation des nouveaux règlements. Pour nous, et à cet égard nous ne faisons que résumer nos vues antérieures, la moralité consiste dans les penchants résultant de la combinaison de nos instincts, surtout altruistes, avec une vue générale des règles établies par l'intelligence que nous arrivons ainsi à aimer et à respecter. Par conséquent, les penchants de la

Digitized by Google

moralité reposent sur l'ensemble des règles établies pour la direction de notre existence, et c'est d'après la nature de ces règles que nous allons surtout étudier la composition de la moralité.

Il faut, en effet, distinguer les règles de la moralité suivant leur caractère de généralité ou de spécialité. Les règles générales sont celles qui conviennent à tous les hommes et à toutes les fonctions. Fondées sur l'immense expérience spontanée du genre humain, elles ont été dégagées, dans un vigoureux effort de l'esprit abstrait, par des hommes de génie spontanément placés au point de vue de l'ensemble. Mais néanmoins un tel travail a jusqu'ici manqué d'une systématisation que le Positivisme seul pourra accomplir après une révision de l'ensemble de nos ressources à cet égard. On doit seulement remarquer que l'établissement incontesté d'une nouvelle règle est une des opérations les plus capitales et que l'on doit y procéder avec une grande réserve avant même de le tenter. L'établissement de ces règles générales fait, du reste, surgir des questions très graves, jusqu'ici bien mal instituées, sur la relation de l'abstrait au concret dans un pareil ordre d'études; c'est-à-dire sur la conciliation de la généralité des règles avec la spécialité des cas. Diderot a eu ce problème en profond pressentiment, sans néanmoins donner de solution satisfaisante, dans son court opuscule : *Entretiens d'un père avec ses enfants*. Quoique le nombre des règles générales doive augmenter lentement, il serait néanmoins irrationnel de prétendre avec M. Leplay, que l'Humanité a, du premier coup, résolu le problème dans le décalogue et que ce système de formules ne sera jamais dépassé.

Mais, outre ces règles générales, il y en a de spéciales, propres aux diverses fonctions. Elles s'établissent toujours spontanément, et cela est absolument nécessaire, puisque, sans elles, même les fonctions malhonnêtes ne pourraient exister. Un des problèmes les plus difficiles est d'établir l'harmonie entre les règles générales et les règles spéciales. Dide-

Digitized by Google

rot encore a eu à ce sujet des pressentiments profonds, comme on peut le voir dans son : *Neveu de Rameau*. Les fonctions industrielles surtout ont conduit à des règles qui manquent jusqu'ici de coordination et qui portent trop souvent la trace de l'origine primitivement servile des fonctions industrielles. Il est clair qu'il y a à ce sujet une grande révision à opérer et qu'un des problèmes les plus essentiels de la vie sociale moderne est précisément d'établir une profonde harmonie entre les devoirs professionnels de la vie économique et l'ensemble des devoirs généraux de la vie sociale, en se tenant également loin d'un idéalisme exagéré et d'un grossier empirisme.

Cette conception générale de la composition de la moralité et de l'intime multiplicité des éléments qui la constituent nous permet d'indiquer d'une manière générale l'évolution de la moralité. Car la moralité n'est ni absolue ni arbitraire ; elle varie sans doute, mais d'après des lois régulières dont il faut indiquer l'esprit général.

D'abord, il faut reconnaître que la moralité, soit dans les règles qui la constituent, soit dans les penchants qui leur correspondent, dépend de conditions cosmologiques, biologiques, sociologiques et individuelles qui influent nécessairement sur elle.

Il est certain, en effet, que les règles morales, sous peine d'avortement, doivent toujours tenir compte, au moment de leur avènement, d'abord des conditions cosmologiques. Celles-ci constituent des fatalités qui fixent les conditions inébranlables auxquelles doivent s'assujettir et la moralité et la sociabilité. La conservation de l'individu exige des conditions thermologiques et nutritives auxquelles il faut absolument satisfaire. Tout cela se résume dans ce double théorème : notre vie repose sur la nécessité d'une rénovation continue, dont les éléments sont toujours difficiles à reproduire. Les règles de la moralité ne doivent jamais être, sous peine d'avortement, en contradiction constante avec de telles

Digitized by Google

nécessités. Les conditions sociologiques créent des situations successives qui influent inévitablement surtout sur l'élément variable de la moralité. Enfin, les conditions biologiques et individuelles constituent aussi des variables de la fonction morale.

Si maintenant nous concevons l'évolution de la moralité d'après ces diverses conditions, nous pourrons dire que la loi générale d'évolution consiste dans une complication et une généralisation croissantes des lois de la morale, en rapport avec la complication croissante des phénomènes sociaux. Cette loi d'évolution nécessite une intervention systématique qui constituera une des plus hautes fonctions du Positivisme et qui rend son avènement si indispensable.

La destination de la moralité est en rapport direct avec les nécessités de cette évolution. La construction graduelle de la moralité a, en effet, pour but de nous permettre de vivre dans une société de plus en plus complexe, par la formation de penchants déterminés et habituels qui nous attachent aux fonctions que nous devons remplir dans la société et aux actions et réactions réciproques que nous devons subir.

Mais nous n'aurions pas donné une idée suffisante de la moralité si nous n'indiquions pas son harmonie avec les deux autres éléments de la vie affective. Pour cela, il faut concevoir les deux termes extrêmes de la vie affective, la personnalité et la moralité, comme constituant la série des penchants qui précisent notre vie. La personnalité institue notre conservation et la moralité institue, en rapport avec elle, nos fonctions dans les divers degrés de la vie collective. Entre les deux, la sociabilité, plus souple et plus large, adoucit et perfectionne ce que l'une et l'autre ont de trop précis et de trop âpre. La sociabilité comporte en effet une indétermination, d'un côté, et une variété de modification, de l'autre, qui enlèvent aux prescriptions de la personnalité et de la moralité ce qu'elles ont de trop absolu et de trop strict. C'est de son intervention que résultent les adoucissements, les déli-

Digitized by Google

catesses et les aspirations idéales qui anticipent sur l'avenir et modifient les duretés du présent. Citons un exemple pour plus de précision. Dans la prise d'une ville, suivant les règles universellement acceptées, Sully exigea rigoureusement, strictement et jusqu'au bout la part de butin que permettaient les lois de la guerre alors établies; il ne fut pas au-dessous de la moralité moyenne de son temps, mais il ne fut pas au-dessus. Henri IV, au contraire, par une inspiration supérieure de sa sociabilité, en fit l'abandon. La sociabilité adoucissait ici les applications de la moralité contemporaine et anticipait sur un idéal non encore complètement réalisé. C'est cette admirable harmonie des trois éléments de la vie affective qu'il faut tâcher de réaliser, problème aussi nécessaire que difficile, que l'empirisme a admirablement ébauché et que perfectionnera la systématisation positive.

Mais la moralité constitue un état moyen, en deçà et au delà duquel se produisent les perturbations pathologiques qu'il faut apprécier pour les traiter. Ces perturbations sont relatives à la moralité, prise au double sens des mots objectif et subjectif : l'ignorance ou la méconnaissance des règles de la moralité ou l'inaptitude cérébrale à les remplir. Ces deux sortes de maladies de la moralité sont sans doute connexes, mais elles exigent néanmoins, à beaucoup d'égards, des traitements différents. Pour pouvoir apprécier, même sommairement, cette pathologie de la moralité, il nous faut examiner successivement : 1° les conditions de la stabilité de la moralité individuelle ; 2° les divers degrés de la moralité ; 3° les perturbations de la moralité considérées dans leur nature et leur classification ; 4° enfin, le traitement des altérations pathologiques de la moralité.

Il est clair, en effet, que la première condition capitale de la moralité individuelle consiste dans sa stabilité. Celle-ci dépend sans doute de particularités personnelles qu'il faut apprécier, surtout empiriquement, dans chaque cas particulier et qui constituent un élément important de la morale

Digitized by Google

pratique. Mais la stabilité de la morale individuelle dépend de celle de la moralité collective. Comment établir des règles et des habitudes fixes dans des situations constamment instables ? Plusieurs causes ont, de nos jours, profondément altéré la stabilité collective de la moralité et rendent urgente l'intervention du Positivisme. En premier lieu, le principe révolutionnaire de la liberté indéfinie d'examen s'est appliqué d'une manière grave aux règles de la moralité humaine. Cette proclamation de la compétence de chacun en morale tend à rendre instables toutes les règles de la moralité. Ces inconvénients s'aggravent, en morale surtout, parce que, pour les règles qui la constituent, les avantages sont difficiles à apercevoir, tandis que les inconvénients sont faciles à constater ; ce qui donne une apparente facilité à disserter sur de tels sujets au détriment de la moralité. Une autre cause profonde de perturbation résulte de l'intervention littéraire qui, surtout en France, a été véritablement honteuse et crée de véritables dangers. Des hommes, abusant, au profit de leur vanité et souvent de leur cupidité, des facilités que la civilisation procure pour les abus du langage, ont mis en discussion les règles quelconques de la moralité humaine. De là une tendance évidente à une sorte d'avachissement moral contre lequel il est grand temps que réagisse enfin l'énergique précision de la moralité positive. Mais l'introduction même de l'esprit scientifique, du reste si nécessaire, présente elle-même des dangers, faute de la suffisante installation d'un pouvoir spirituel universellement accepté. Car la proclamation de la relativité nécessaire des règles morales ne tend que trop, chez des esprits insuffisants et des cœurs non assez élevés, à produire un véritable arbitraire au profit de la plus grossière personnalité. A cet égard, si cela devait durer, l'absolu serait préférable. En somme, nous vivons sur l'acquit du passé, sur nos habitudes antérieures ; mais nous commençons à entamer le capital de moralité légué par nos prédécesseurs et il est temps d'aviser.

Digitized by Google

Mais il faut préciser nos idées en reconnaissant qu'il y a dans la moralité divers degrés ; ce qui résulte de la généralité nécessaire de ces règles qui permet un certain *laxum*, une détermination inévitable où se meut la liberté humaine. C'est cette indétermination qui permet divers degrés dans la moralité, depuis celle qui est stricte jusqu'à la moralité supérieure qui touche au plus haut degré de la sociabilité. Il y a surtout deux degrés essentiels qu'il faut caractériser, selon qu'il s'agit de ce qu'on appelle les *devoirs parfaits* ou les *devoirs imparfaits*. Dans les devoirs parfaits, la sanction finale est matérielle, et cela donne lieu à la législation proprement dite. Dans les devoirs imparfaits, la sanction est surtout, comme l'on dit, morale, depuis le remords personnel jusqu'à l'intervention précise de l'opinion publique.

Il y a oscillation suivant les époques et les situations dans la répartition de la moralité entre ces deux domaines; cette répartition s'établit d'après des règles que nous étudierons plus tard en morale pratique. Il y a souvent lutte entre ces deux degrés de la moralité. Les règles de la législation ont été souvent et justement combattues au nom de celles d'une moralité supérieure et des sentiments d'une sociabilité élevée. Dans le beau drame d'*Antigone*, celle-ci, violant les lois de Créon pour obéir aux principes de l'amitié fraternelle, nous offre l'admirable type idéalisé d'une telle lutte. Mais le véritable état normal consiste à maintenir une harmonie suffisante entre ces deux éléments essentiels de la moralité ; ce qui sera toujours possible avec l'intervention croissante de l'esprit scientifique et relatif.

Si nous considérons maintenant les caractères fondamentaux des perturbations de la moralité, nous verrons que, comme les autres altérations pathologiques, elles portent sur l'*intensité* du phénomène.

L'altération d'intensité peut porter, d'abord, sur l'élément mental de la moralité. On pèche alors par ignorance ou méconnaissance du devoir. Dans ce cas, la responsabilité appar-

Digitized by Google

tient souvent bien plus, quoique pas absolument, à la société qu'à l'individu lui-même. Mais la perturbation peut porter aussi sur le penchant moral lui-même. Cela a lieu quand il y a insuffisance de respect et d'attachement au devoir et qu'il y a manque de vénération pour cette conception de vie idéale que chacun de nous doit porter en soi. Souvent la perturbation porte sur le caractère, en tant que lié à l'accomplissement du devoir. Souvent enfin les perturbations pathologiques de la moralité tiennent au défaut des habitudes et à l'insuffisance, faute de culture, de la vertu caractéristique, la puissance sur soi-même. Enfin, les maladies de la moralité peuvent tenir aussi au manque d'une suffisante coordination des penchants qui lui sont propres avec ceux de la personnalité et de la sociabilité, ce qui donne lieu à des oscillations toujours pénibles et souvent très graves. On pourrait, d'après ces principes et en s'aidant de tous les renseignements empiriques, soigneusement coordonnés et appréciés, constituer une vue d'ensemble de la pathologie morale, en établissant une série des fautes et des péchés et, finalement, des divers degrés des violations de la législation proprement dite. Le catholicisme a fait une très remarquable classification, quoique insuffisante et trop empirique, car elle était trop prématurée. Du reste, l'admirable poème du Dante n'est rien autre chose, surtout dans ses deux premières parties, qu'une merveilleuse représentation esthétique de cette série des divers degrés de la pathologie morale. Enfin il faut, pour terminer une telle théorie, indiquer d'une manière générale les principes fondamentaux du traitement des perturbations morales.

Il y a deux cas dans le traitement suivant que l'on s'abstient de la force ou bien qu'on l'emploie. Le premier degré de cette réaction qui s'opère sur l'homme pour le ramener à l'état normal après des oscillations plus ou moins considérables, résulte de l'état cérébral que j'ai analysé et dont la forme la plus décisive est le remords. Cet état cérébral ré-

Digitized by Google

sulte de la vénération pour l'idéal que chacun porte en soi, vénération qui détermine les premiers degrés de la honte lorsque, par pensée ou par action, nous nous sommes écartés de l'idéal respecté. Avec une plus haute intensité, ce sentiment devient le mépris de soi-même et finalement le remords. C'est dans cet ordre d'émotions que chacun prend son point d'appui pour réagir sur lui-même afin de revenir à l'état normal. C'est là la base essentielle de tout traitement moral qui dispense de tous les autres et dont aucun autre ne peut dispenser. La théorie positive n'en a jamais été établie ni même conçue ; mais les religions théologiques et surtout le catholicisme en avaient opéré une coordination plus ou moins empirique. Elle a donné lieu à l'établissement de la *pénitence* qui a joué un rôle immense dans l'éducation morale de notre espèce et qui en jouera un autre, encore plus considérable, à l'état normal. Mais il faudra toujours se rappeler que sa principale efficacité résulte surtout de la spontanéité personnelle. — Un second degré du traitement, au fond moins pur et moins efficace, résulte de la réaction des autres par un appel personnel à la raison, au sentiment, à la considération enfin de l'idéal commun. — Enfin le troisième degré, le plus apparent sans aucun doute mais le moins efficace au fond, parce qu'il confine presque à la force, c'est l'intervention de l'opinion publique ou, en d'autres termes, la réaction de l'appréciation des autres sur chaque individu. Cette action de l'opinion publique a sa plus haute valeur surtout quand elle est virtuelle, c'est-à-dire quand elle résulte de l'effort de l'individu lui-même prévoyant les résultats de ses actes sur l'opinion des autres. C'est de là que résulte le sentiment de la gloire, si éminent surtout quand il a en vue la postérité.

Mais il y a des oscillations dans la conduite humaine qui dépassent les limites où les moyens moraux de traitement sont suffisants. Alors intervient la force proprement dite. Son emploi porte surtout sur la *sensation*, les *besoins*, la *propriété*, finalement la *liberté*. Le terme extrême consiste dans

Digitized by Google

la *mort*. Le principe fondamental de la légitimité de ce système de traitement repose sur le grand principe de la philosophie première: l'équivalence entre la réaction et l'action.

Nous venons ainsi d'ébaucher l'ensemble de la théorie de la vie affective; mais il nous faut terminer par une courte conclusion synthétique.

La vie affective résulte de l'ensemble des penchants sous l'impulsion desquels chaque individu peut atteindre le but de sa destinée. Chacun de ces penchants résulte, comme nous l'avons vu, de la combinaision intime et habituelle des instincts de l'égoïsme et de l'altruisme avec des vues plus ou moins précises des êtres et de leurs rapports. L'ensemble de la vie affective est une grande construction graduelle de notre espèce. L'Humanité a ainsi institué une série de penchants qui, inculqués à chaque individu, le mettent à même de participer aux divers degrés de la vie collective; ils en sont les forces fondamentales et nécessaires. Cette immense création est l'une des plus admirables constructions de l'Humanité et constitue un des éléments essentiels de sa providence. C'est surtout par l'action féminine que les habitudes et les préjugés inhérents à notre vie affective sont transmis à chacun de nous, et c'est pour cela qu'Auguste Comte a appelé la femme la *providence morale* de notre espèce. Mais cette grande construction a été jusqu'ici empirique. Le but du Positivisme est de la systématiser. La première condition positive est d'accepter les résultats acquis. La systématisation doit consister à tracer une limite idéale.

Cette limite doit être déterminée comme étant l'aboutissant ultime d'une évolution spontanée et réelle; sans cela l'opération serait complètement illusoire et n'aurait aucune efficacité pratique. Mais cette limite étant néanmoins placée au delà de la réalité effective, permet d'organiser la modificabilité de chacun de nous, en nous traçant l'objectif de nos efforts convergents sur nous-mêmes et sur les autres. Cette limite idéale qui systématise la vie affective consiste à lui

Digitized by Google

donner comme destination finale l'amour de l'Humanité.

Mais il faut préciser ici. L'amour doit être considéré comme servant de base au but final de l'existence : servir l'Humanité. Dès lors, l'amour doit être adapté à cette destination. Il doit donc d'abord instituer la conservation de l'individu par l'établissement de la personnalité. En second lieu, il doit, par une évolution nécessaire, nous apprendre à vivre pour et par la famille et la patrie, afin de nous permettre de servir l'ensemble de l'espèce elle-même. Dès lors, l'amour de l'Humanité est donc un idéal par lequel nous perfectionnons l'ensemble des penchants de la personnalité, de la sociabilité et de la moralité, en adoucissant les éléments qui tendraient à empêcher la coordination finale de toutes les individualités, soit dans le présent, soit dans l'avenir.

Paris, 5 juin 1885.

Pierre LAFFITTE.

Digitized by Google

MORALE THÉORIQUE

THEORIE DE LA VIE CONTEMPLATIVE (1).

RAISON ABSTRAITE, RAISON CONCRÈTE, HARMONIE MENTALE.

La destination de la vie humaine est, comme nous l'avons vu, de vivre pour la Famille, la Patrie et l'Humanité. D'après notre nature, la poursuite d'une telle destination se compose de la vie affective, de la vie contemplative et de la vie active qui ont pour but successivement d'aimer, de connaître et de servir l'Humanité. Nous avons donné la théorie de la vie affective de l'individu, il nous faut maintenant établir celle de la vie contemplative.

Et d'abord indiquons d'une manière générale la destination de la vie contemplative pour chaque individu.

La vie affective se compose, comme nous l'avons vu, d'un ensemble de penchants qui, en assurant notre conservation, nous poussent à vivre pour la Famille, la Patrie et l'Humanité. Leur destination finale est le service de l'Humanité. Mais il est certain que la vie affective est insuffisante, même en son degré supérieur, la moralité, pour organiser le service effectif de l'espèce ; car nos devoirs sont des penchants habituels relatifs à nos fonctions actives dans la vie collective. Mais ces penchants laissent indéterminés les procédés de réalisation ou les moyens d'atteindre le but. De là, la nécessité

(1) Ce travail est le résumé de deux de mes leçons de morale théorique faites salle Gerson, les dimanches 22 février et 1er mai 1885.

Digitized by Google

de la vie contemplative, dont la destination précise est de nous apprendre à connaître les lois générales d'après lesquelles nous devons nous résigner et au moyen desquelles nous pouvons modifier les choses dans l'intérêt de l'espèce. En outre, la vie contemplative réagit à son tour sur la vie affective elle-même ; car chacun de nos penchants contient un élément mental qui ne peut provenir que de l'activité intellectuelle. Par suite, l'intelligence joue un rôle nécessaire dans l'établissement des penchants et des devoirs. Enfin, elle seule peut établir une cohérence nécessaire dans les impulsions si variables et si nombreuses de la vie affective. En outre, notre constitution cérébrale elle-même exige une satisfaction directe de l'activité mentale.

En résumé, la vie contemplative, intermédiaire nécessaire entre les vies affective et active, a pour destination de nous révéler les lois nécessaires des choses afin de mieux aimer et de mieux servir l'Humanité.

La vie contemplative de l'individu a pour première condition la construction par l'espèce d'un immense capital mental dans lequel chaucun de nous puise les éléments et les conditions de son activité mentale. La subordination de l'individu à l'espèce est, dans ce cas, peut-être plus précise et plus nette que dans aucun autre. L'Humanité, par un long et immense travail auquel ont participé toutes les diverses parties de l'espèce aux différentes époques de son évolution, a construit, conservé et transmis cet amas immense de vues, de notions et de théories qui constitue la raison collective de l'espèce. Cette longue opération, qui a dû nécessairement manquer, dans sa période préliminaire, d'homogénéité comme de cohérence, recevra ce double caractère nécessaire par l'avènement du Positivisme. Mais il faut préciser davantage en indiquant la composition de ce grand capital mental de l'espèce. Il s'y trouve trois éléments fondamentaux : 1° la *raison abstraite ;* 2° la *raison concrète ;* 3° le *langage.*

La raison abstraite est l'ensemble des lois propres aux

Digitized by Google

divers ordres de phénomènes élémentaires dans lesquels on peut décomposer tout ce qui nous entoure.

La raison concrète est l'ensemble des connaissances relatives aux divers êtres, comme aux divers moyens que nous avons pu graduellement instituer pour les modifier.

Enfin, le langage est l'ensemble des divers signes coordonnés, techniques, scientifiques ou esthétiques, par lesquels se conserve et se transmet l'ensemble de ces connaissances, et au moyen desquels les individus réagissent les uns sur les autres dans les divers degrés de la vie collective.

Tel est l'immense réservoir, graduellement construit d'après des lois déterminées, où chaque individu puise les éléments de la vie contemplative pour atteindre sa double destination ; et quelques-uns contribuent aussi d'une manière sensible à l'augmentation même de ce capital mental.

Mais la participation de chaque individu à la raison collective, pour organiser sa propre vie contemplative, s'opère d'après des lois générales qu'il est bon d'indiquer.

En premier lieu, cette participation s'opère par la Famille, la Patrie et l'Humanité. La Famille pose les bases fondamentales de la participation de l'individu à la raison collective. C'est par elle que les préjugés et les notions principales arrivent à l'individu. Mais ce n'est que par la Patrie que chaque homme peut arriver à posséder les notions les plus générales et les plus systématiques, relatives à la fois à sa fonction d'appréciation et à l'exercice de son métier spécial. Mais l'Humanité elle-même contribue à cette participation de l'individu à la raison collective par les communications spontanées ou systématiques de ses diverses parties entre elles.

Si nous considérons l'évolution de cette participation de la raison individuelle à la raison collective, nous voyons qu'elle devient à la fois plus générale, plus régulière et plus systématique. Le régime des castes chez les populations théocratiques, l'esclavage chez les peuples militaires ont, nécessairement, singulièrement limité la participation de la raison

Digitized by Google

individuelle à la raison collective chez le plus grand nombre des hommes, outre le peu de développement de celle-ci. Le catholicisme, le premier, a posé d'une manière très élevée le problème de la participation de tous les individus quelconques à la raison générale, au moins pour tous les principes fondamentaux ou relatifs à chaque existence. De nos jours enfin, le Positivisme vient avec la maturité des temps résoudre ce grand problème et c'est là sa véritable fonction.

Si nous considérons la participation de la raison individuelle à la raison collective, d'après la loi des âges, pour constituer la vie contemplative, nous obtenons des résultats généraux qu'il faut indiquer. Dans la phase préliminaire, c'est-à-dire de la naissance à la majorité, la vie contemplative, complètement pure, consiste dans l'acquisition de l'ensemble des connaissances nécessaires à la vie générale et spéciale. Dans la partie fondamentale de la vie, de la majorité à la retraite, la vie contemplative en se précisant sert à agir. Enfin, dans la portion complémentaire, de la retraite à la mort, sa fonction est de conseiller. La considération des sexes introduit des éléments de modification dont il sera nécessaire de tenir compte.

Nous venons de définir ainsi l'ensemble de la vie contemplative dans sa destination, sa construction et son évolution. Il nous faut maintenant aborder avec plus de précision une telle théorie en étudiant successivement : la raison abstraite ou théorique, la raison concrète ou essentiellement pratique et enfin l'harmonie mentale qui établit la coordination de ces deux aspects nécessaires de toute activité intellectuelle.

I

RAISON ABSTRAITE.

Et d'abord qu'est-ce que la raison abstraite ?

Nous entendons par raison abstraite l'ensemble des notions

Digitized by Google

et des lois relatives aux divers ordres de phénomènes distincts, dans lesquels l'esprit humain est parvenu à décomposer ce que nous manifestent les êtres qui nous entourent.

La raison abstraite, dans ses divers degrés, est une lente construction de l'Humanité et la base essentielle de la puissance de l'homme sur lui-même, sur les autres et sur les choses. Il faut d'ahord préciser une distinction capitale dans les éléments de la raison abstraite, suivant qu'il s'agit des *notions* ou des *lois* abstraites.

Les *notions* abstraites consistent dans la constatation des phénomènes communs aux divers êtres. Ces notions résultent de l'observation abstraite et de la méditation agissant sur les sensations et les images. Les résultats de ce travail intellectuel sont fixés par les mots : le langage intervenant dans la production, la conservation et la transmission de ces notions abstraites. Ces notions présentent une échelle graduelle de complication depuis la mathématique jusqu'à la morale. On a ainsi des notions de quantité, de nombre, de figure, de mouvement, de pesanteur, de chaleur, lumière, etc., de composition, de décomposition, d'organe, d'organisme, de vie, de société, de famille, de patrie, de gouvernement, de moralité, de droit, de devoir, de crime, de vertu, etc. Ces notions présentent, suivant les divers individus et pour les mêmes dénominations, des degrés divers de précision et de netteté, ou d'implicité et d'explicité. Quelques-unes de ces notions constituent à cet égard des découvertes véritablement importantes et ce qu'on a appelé d'une manière peu exacte des lois de similitude. Je dis inexactes, car ce sont des notions et non pas des lois. Prenons, par exemple, la définition de la vie par Blainville. Il est clair qu'elle constitue un travail scientifique du premier ordre, puisque l'on est de cette manière arrivé à déterminer ce qu'il y a de commun et de fondamental dans tous les corps vivants et dans les diverses parties de chacun d'eux, travail évidemment d'une haute difficulté abstraite et qui, une fois accompli, permet au philosophe d'apprécier les

Digitized by Google

divers degrés d'implicité que présente cette notion dans ceux qui prononcent ce mot abstrait de vie. Quand une pareille analyse est convenablement faite, dans ce cas comme dans les cas analogues, elle permet d'établir ce qu'il y a de commun et le degré d'entente dans les esprits inégalement cultivés qui prononcent le même mot abstrait.

Les *lois* consistent dans les relations qui lient deux phénomènes semblables ou différents, de manière à pouvoir prévoir les variations de l'un au moyen de l'autre. La notion de *fonction* en mathématique n'est rien autre chose que la notion de loi comportant tout le degré de précision possible. Toutes les lois peuvent se ramener à la considération de la variation d'un seul phénomène au moyen de l'autre. En mathématique, l'un de ces phénomènes s'appelle la variable indépendante et l'autre la variable dépendante ou fonction proprement dite. Descartes a trouvé un système de notations en désignant la variable par x et la fonction par y, notations qui, perfectionnées après lui, représentent toute loi précise par y égale fonction de x, ou bien $y = f(x)$. Les géomètres ont les premiers trouvé les véritables lois ou fonctions. Ainsi en appelant x le rayon d'une sphère, y sa surface, Archimède a trouvé : $y = 4\pi x^2$, π est ici ce qu'on appelle la *constante*. En appelant x le temps et y l'espace parcouru par un corps qui tombe dans le vide; Galilée a démontré la fonction ou la loi de la chute du corps $y = 1/2 g x^2$. Dans ces fonctions, la loi comporte le plus haut degré de perfectionnement possible, parce que les variations numériques de l'un des phénomènes peuvent être rigoureusement déterminées au moyen des variations numériques de l'autre ; mais à mesure que les phénomènes se compliquent, les lois correspondantes sont de moins en moins précises, et ont été découvertes plus tard que celles relatives aux phénomènes géométriques, où s'est faite à ce sujet la première éducation du genre humain.

La raison abstraite, composée ainsi de notions et de lois, es secondes reposant sur les premières, est une lente créa-

Digitized by Google

tion du genre humain où ont concouru les diverses portions de l'espèce, de manière à constituer ainsi notre admirable capital mental abstrait. Dans cette évolution de la raison abstraite, il y a une partie commune et fondamentale à tous les êtres humains, et qui résulte de l'action de notre cerveau sur les matériaux fournis par l'observation. Mais cette partie fondamentale porte essentiellement sur les *notions abstraites*. Cette partie fondamentale est plus développée chez les populations qui ont passé du fétichisme au polythéisme ou au monothéisme ; car le fétichisme se rapporte surtout aux êtres et le polythéisme aux phénomènes. Les dieux, en effet, ont été créés pour représenter la partie commune à un ensemble varié d'êtres. Ainsi le dieu de la forêt représente les phénomènes communs aux divers arbres. Le polythéisme, surgi de l'abstraction, l'a développé à son tour ; et quand on passe du polythéisme au monothéisme, il s'accomplit un immense développement de la raison abstraite, du moins en ce qui regarde les notions.

Quant à la portion de la raison abstraite la plus décisive, consistant dans l'ensemble des lois des divers ordres de phénomènes irréductibles, elle est au fond une création des philosophes grecs et de la civilisation correspondante. Ce pas incomparable dans l'évolution de la mentalité humaine s'est accompli par la double création de la géométrie et de l'astronomie scientifiques. Les Arabes et les divers membres des populations islamiques ont conservé ces résultats et les ont transmis, augmentés, à la civilisation occidentale qui a étendu le mouvement, en l'espace de deux siècles, à des phénomènes de plus en plus compliqués, par les fondations successives de la mécanique générale, de la physique, de la chimie et finalement de la biologie, par Bichat, Gall, Blainville et Broussais.

Mais jusque-là le mouvement de l'esprit humain avait été essentiellement spontané, chaque pas nouveau s'accomplissait sous le poids des antécédents, agissant dans des condi-

Digitized by Google

tions favorables sur des hommes d'un puissant génie. C'est à Auguste Comte qu'il appartient d'avoir à la fois systématisé et complété ce mouvement, de manière à constituer définitivement le système de la raison abstraite. En premier lieu, il a établi explicitement la grande distinction entre les sciences abstraites, relatives aux phénomènes et les sciences concrètes, relatives aux êtres. Il a ainsi rendu claire la grande institution, sous le poids de laquelle avaient travaillé les grands génies fondateurs de la science abstraite. En second lieu, il a complété le mouvement par la fondation de la sociologie abstraite et en posant les bases de la morale positive, couronnement du vaste système de la raison abstraite. Il a coordonné les divers éléments de cette raison abstraite en une vaste hiérarchie : mathématique, astronomie, physique, chimie, biologie, sociologie et morale, dont les divers degrés se succèdent suivant leur complication croissante et d'après leur ordre d'évolution. Il a présenté, du reste, cette hiérarchie suivant diverses combinaisons qui correspondent à des destinations scientifiques ou logiques distinctes. Une de celles qui seront les plus usuelles, au point de vue de l'enseignemet, consiste à partager la hiérarchie scientifique en trois degrés : logique ou mathématique, physique (astronomie, physique, chimie) et morale (biologie, sociologie et morale). Mais il a fait un pas de plus par la fondation de la philosophie première.

Aug. Comte avait déjà considéré dans le tome VI de la *Philosophie positive* des lois universelles, c'est-à-dire communes aux divers ordres de phénomènes. Il avait étudié même quelques-unes d'entre elles. Ces idées s'étendirent et se précisèrent à partir de 1842, et en 1854 il publia le plan de la Philosophie première dans le quatrième volume du *Système de politique positive* (1). De telle sorte que l'on peut concevoir ainsi le tableau de la raison abstraite.

(1) J'ai réalisé le plan d'Aug. Comte, d'abord dans mes leçons pri-

Digitized by Google

I. *Philosophie première*,

Contenant les lois universelles, c'est-à-dire communes aux divers ordres de phénomènes.

II. *Philosophie seconde*,

Contenant les lois relatives à chaque ordre distinct de phénomènes, coordonnées par ordre de complication croissante depuis la mathématique jusqu'à la morale.

(Voir ce tableau à la fin de l'article.)

Mais il importe de préciser actuellement comment s'opère la coordination ou l'unité de la raison abstraite, base de la systématisation de la vie contemplative.

Nous avons vu que le but de la vie contemplative est de connaître l'Humanité afin de la servir. Mais il faut préciser ici cette destination en appréciant ce qui regarde la raison abstraite, base nécessaire de toute coordination. La systématisation de nos pensées comporte deux régimes : l'un objectif, c'est le matérialisme. Il consiste dans la notion que tous les phénomènes sont les conséquences d'un phénomène unique que l'on essaie de déterminer. Cette synthèse objective a joué un rôle important, mais transitoire, dans l'histoire de l'Humanité. Le second régime est seul normal et définitif, c'est la synthèse qu'Auguste Comte a nommée subjective. Elle consiste à admettre, ce qui est le véritable esprit scientifique, un certain nombre de phénomènes irréductibles dont les diverses sciences étudient les lois. Dès lors la synthèse ne peut être que subjective, et la coordination s'opère

vées de 1858 à 1860, à M. J. Winstanley, puis dans les cours publics de 1874-75 et 1877-78, rue Monsieur-le-Prince, et enfin la publication de mon cours de Philosophie première a commencé dans la Revue en 1878. Sept leçons ont déjà paru. Je me propose de reprendre bientôt cette publication.

Digitized by Google

par une commune destination des diverses sciences. Cette commune destination est la théorie abstraite de la constitution et de l'évolution de l'Humanité qui suppose, en effet, comme préambule nécessaire, les théories de la vie et du monde. Mais la conception abstraite de l'Humanité intervient comme élément de coordination, non seulement d'après la commune destination, mais aussi parce que c'est par l'Humanité que s'est accompli le graduel développement des sciences. Je me contente d'indiquer ces vues qui ont été si largement développées par Auguste Comte et sur lesquelles je suis moi-même revenu avec de grands détails dans mes expositions écrites ou orales. Ainsi donc, la raison abstraite se trouve coordonnée par la notion de l'Humanité ou plutôt de l'homme vivant pour et par l'Humanité. De telle sorte que la morale est, à ce point de vue, la science unique dont toutes les autres ne sont que les préambules, ou les conditions de mise en action de la morale réelle.

Mais l'avènement de la raison abstraite, dans l'immense développement qu'elle a pris chez les populations occidentales, fait surgir une question capitale, à savoir celle du siège de la raison abstraite ; surtout en ce qui concerne les lois universelles, c'est-à-dire indépendantes de la nature des phénomènes. Ce problème a été proposé et résolu dans la grande école de Pythagore par la belle théorie des *idées*, qui n'est rien autre chose qu'une première tentative de théorie de la raison abstraite et de son siège. Platon nous en a laissé une exposition plus esthétique souvent que philosophique, et elle aboutit bientôt à la théorie du *verbe*. Une telle théorie ne pouvait que poser le problème et non pas le résoudre ; d'abord parce que l'évolution abstraite était, au temps de Platon, trop peu développée pour qu'il fût possible de donner une solution scientifique d'une telle question. Et en effet, suivant le procédé métaphysique, le siège de la raison abstraite fut conçu comme objectif et réel, au lieu qu'il ne peut être qu'une construction de l'esprit humain, adaptée

Digitized by Google

systématiquement à une destination précise. Auguste Comte a résolu le problème en concevant l'*espace*, créé par les géomètres grecs pour penser aux formes indépendamment des corps, comme étant le siège de la raison abstraite, surtout en ce qui regarde les lois universelles. Comte a désigné cet espace sous le nom de Grand-Milieu et il a étendu jusqu'à lui cette fétichisation qui n'est que la systématisation de cette admirable tendance de l'homme, où le cœur, plus grand que l'esprit, aime et respecte tout ce qui nous est utile, même dans les corps inorganiques et aussi dans les constructions scientifiques et esthétiques de notre espèce. A mesure que les hommes comprendront de mieux en mieux ce que quelques philosophes ont seuls bien su jusqu'ici, le rôle essentiel et croissant de la raison abstraite dans l'évolution de notre espèce, ils l'aimeront et la vénéreront de plus en plus comme la condition nécessaire de notre grandeur. Ceci nous conduit à indiquer sommairement le rôle et la destination de la raison abstraite.

La raison abstraite détermine les lois générales propres aux divers ordres de phénomènes, ou communes à ces divers phénomènes. Elle a eu pour résultat de nous révéler enfin que ce spectacle si varié des choses n'est que la manifestation d'un ordre universel, fatal dans ses dispositions fondamentales et modifiable dans ses dispositions secondaires; elle a déterminé les principales lois de cet ordre fatal, et son progrès consiste à le faire avec une précision et une extension croissantes. Voyons maintenant comment cette connaissance, conquise par l'Humanité, de cet ordre général sert à la résignation, d'un côté et, de l'autre, à cette réaction de l'homme sur lui-même et sur les choses qui constitue les deux vertus finales et coordinatrices de la vie humaine.

En premier lieu, la raison abstraite, en nous révélant un ordre fatal, extérieur et intérieur, réalise, mais avec une incomparable précision, les aspirations que les grands penseurs qui nous ont précédés ont voulu tirer, soit de la notion

Digitized by Google

d'un dieu tout-puissant, soit de celle, plus avancée encore, du *Destin*. La notion précise d'un ordre immuable détermine en nous la résignation; non pas une résignation passive et béate, mais bien cette résignation active où l'homme fait effort pour combattre l'esprit de révolte, si nuisible à tous les vrais progrès; ce qu'Aug. Comte a si bien établi dans sa grande formule : *La soumission est la base du perfectionnement*. En effet, considérons à ce point de vue la vie spéculative, la vie affective et la vie active. En ce qui concerne la vie spéculative, la notion de l'ordre universel nous place immédiatement à ce point de vue, que le but du travail mental n'est pas d'imaginer les lois des choses, mais bien de se subordonner à elles pour les reproduire dans nos conceptions. Le travail intellectuel a donc pour but de reproduire cérébralement les lois des phénomènes. Bien loin que cette subordination ait nui à l'activité mentale, elle a été la source de tous ses progrès. Que l'on compare, en effet, le constant agrandissement de la science à la vaine agitation de la métaphysique et de la théologie. En ce qui concerne la vie affective, cette résignation est la condition évidente de notre véritable dignité morale, en substituant à la révolte et aux gémissements impuissants cette mâle soumission aux fatalités inévitables, non pour les maudire pas plus que pour les admirer, mais bien pour nous permettre de préciser ce qui est modifiable dans les choses, dans les autres, dans nous-mêmes. Mais la chose est bien plus évidente encore pour la vie active. C'est en reconnaissant les fatalités qui dominent notre activité que nous pouvons cesser de faire de vains projets où se perd le meilleur de l'activité humaine. Les lois des choses nous indiquent ainsi ce qu'il faut fatalement accepter, et nous tracent les limites précises dans lesquelles notre activité peut s'exercer.

Mais si l'institution de la raison abstraite coordonne, étend et agrandit le rôle de la résignation (ce qui a été trop inaperçu jusqu'ici), elle sert, d'une manière bien plus évidente

Digitized by Google

pour tout le monde, à la modificabilité, c'est-à-dire à la puissance d'action et de réaction de l'homme sur les choses, sur les autres et sur lui-même. J'ai établi depuis bien longtemps ces vues importantes que j'ai résumées dans ce que l'on peut appeler théorie de la *possibilité*. La connaissance des lois abstraites des phénomènes permet, en effet, quand elle est suffisamment précise, d'établir toute l'infinité des cas possibles, parmi lesquels l'homme peut choisir celui qui est adapté à la destination qu'il veut atteindre. C'est ainsi que les lois de la géométrie, de la mécanique et de la physique ont permis la construction des machines à vapeur, par exemple ; c'est-à-dire la construction d'un appareil adapté nettement pour une destination précise. Des faits analogues se présentent depuis la fondation de la chimie positive et c'est ainsi que s'est instituée l'industrie que j'ai appelée abstraite, par laquelle s'est fondée la supériorité de l'Occident sur le reste de la planète. La fondation de la biologie, de la sociologie et de la morale positives étendra bientôt cette admirable puissance précise à l'ordre le plus éminent des phénomènes. Mais si la connaissance des lois abstraites fonde ainsi et de plus en plus la puissance modificatrice de l'homme, les notions abstraites elles-mêmes ont concouru à ce grand résultat, en instituant une condition de l'entente des hommes par la détermination de ce qui est commun aux divers êtres et, par suite, est plus fondamental et davantage indépendant des particularités individuelles.

Mais il nous faut compléter maintenant cette théorie de la raison abstraite, en établissant comment y participe l'individu. En d'autres termes, il faut donner la théorie sommaire de la participation individuelle à cette grande raison collective abstraite fondée par l'Humanité.

En ce qui regarde la partie essentiellement scientifique de la raison abstraite, c'est-à-dire celle qui est relative aux lois des divers ordres de phénomènes, on peut dire que c'est à la fois le problème le plus nécessaire, mais aussi le plus diffi-

Digitized by Google

cile. Le Positivisme seul l'a posé, et il faut espérer qu'il le résoudra pratiquement comme il l'a fait théoriquement. La science, en effet, a été créée en Grèce par les efforts prodigieux de quelques génies exceptionnels se développant dans des conditions sociologiques convenables. Mais le public, et je parle du plus et du mieux cultivé, est resté plus ou moins étranger à une telle élaboration. Au moyen âge seulement, au moins d'une manière élémentaire, on voit pénétrer dans l'enseignement du clergé le premier degré d'enseignement scientifique ; mais la haute culture reste toujours concentrée dans un très petit nombre d'esprits, dont le nombre va sans doute croissant mais sans que la participation du public, j'entends cultivé, y soit véritablement organisée. C'est à partir du XVIIe siècle et surtout du XVIIIe que les nécessités militaires ont conduit à l'établissement d'un certain nombre d'écoles initiant un nombre croissant d'individus à de sérieuses études mathématiques. La fondation de la grande industrie abstraite, résultant de l'application de la science à l'art, a développé de plus en plus cette pénétration de connaissances scientifiques sérieuses s'étendant à la physique et à la chimie chez un public croissant. Depuis une génération surtout, ce mouvement a pris en Occident une extension aussi heureuse que considérable. Mais néanmoins la grande masse humaine y est restée étrangère, et Aug. Comte, le premier, a posé le problème de la participation du public tout entier des deux sexes à l'évolution scientifique, non plus pour l'utilité de la fonction spéciale, mais aussi pour la fonction générale, en tant que membre d'une société de plus en plus complexe. Le tableau de la raison abstraite, tel que nous l'avons analysé et dont on peut avoir une vue précise à la fin de ce travail, fournit le plan général de ce qui, à des degrés divers mais à tous les esprits, doit être communiqué, si l'on veut organiser enfin la société moderne. Il est bon d'indiquer la conception générale de la participation du public à la raison abstraite que le Positivisme veut organiser. C'est là la fonction essen-

Digitized by Google

tielle du sacerdoce positiviste qui doit être à la fois le conservateur et le distributeur de la raison abstraite.

A l'état normal, l'initiation à la raison abstraite s'opérera surtout à la troisième phase de l'âge préliminaire, c'est-à-dire de quatorze à vingt et un ans; mais elle aura été préparée dans la seconde phase de cet âge, de sept à quatorze, par une série d'exercices convenablement appropriés. Pendant la phase active, de la majorité à la retraite, l'initiation à la raison abstraite se précisera en s'appliquant. Enfin, dans la phase complémentaire de la vie humaine, de la retraite à la mort, l'existence redevenue plus contemplative ramènera aux études de la jeunesse avec l'immense poids rectificateur de l'expérience pratique.

Nous développerons ces considérations générales, qu'il nous suffit de signaler ici, dans le cours de morale pratique que nous effectuerons l'année prochaine, salle Gerson.

II

RAISON CONCRÈTE.

Et d'abord, qu'est-ce que la raison concrète?

La raison concrète se compose de l'ensemble plus ou moins cohérent des notions relatives aux êtres et aux règles propres à leur modification. Mais, dans les notions relatives aux êtres, il faut distinguer deux éléments successifs qui se succèdent et se complètent : d'abord, la connaissance des êtres individuels, et ensuite la conception générale des êtres, qui est un premier pas vers la théorie des types abstraits, tels que les considère la raison abstraite; ainsi s'opère une liaison spontanée de l'une à l'autre.

Rappelons d'abord comment se fait la construction d'un être individuel dans le cerveau d'un individu. L'opération de la construction d'un individu s'opère par l'organe de la con-

Digitized by Google

templation concrète, combinant les renseignements fournis par la sensation et les images qui restent et se renouvellent dans les ganglions sensitifs. L'opération consiste à grouper toutes les images autour d'une image prépondérante habituellement visuelle, et cet ensemble cohérent et persistant d'images coordonnées, conçu dans le temps et dans l'espace, constitue la notion de l'individu. Le sentiment, comme le caractère, interviennent, comme nous l'avons vu, dans cette construction, et l'organe du langage fournit le signe au moyen duquel l'individu peut la rappeler sans cesse. L'établissement d'une notion individuelle donne lieu à un phénomène d'une grande importance, celui de la *reconnaissance*. Le verbe *reconnaître* a un sens mental que n'a pas le substantif *reconnaissance*, qui n'a dans notre langue qu'un sens moral. Je demande l'autorisation de le lui donner, outre qu'il l'a conservé dans le langage spécial des militaires : *pousser une reconnaissance*. La *reconnaissance* s'opère par la comparaison entre la notion individuelle d'un être déjà construit et une ou plusieurs sensations. Les lois de ce travail cérébral sont encore bien peu connues, et même le problème n'a jamais été véritablement posé d'une manière abstraite. Mais, au point de vue du fonctionnement de la raison humaine, ce phénomène, constaté comme un grand fait empirique, a une grande importance. Pour l'apprécier, il faut considérer le phénomène de la reconnaissance dans sa *vitesse* et dans sa *précision*. Il offre des variétés, suivant qu'il se rapporte aux lieux ou aux personnes, et ces variétés tiennent sans aucun doute, d'un côté aux ganglions sensitifs, et, de l'autre, au degré de culture que l'on a donné à cette fonction composée de l'intelligence humaine.

La construction de la conception générale d'un être, par exemple, celle du fer, du charbon, du bœuf, du loup, etc., constitue une opération particulière de la raison abstraite, qui sert de base, comme nous l'avons dit, à celle des types proprement dits. La même considération s'applique à l'établissement des règles générales qui résument nos procédés

Digitized by Google

de modification sur les choses et même sur les hommes. Cette conception générale des êtres et des règles de modificabilité donne lieu à un phénomène capital de la raison humaine, l'*individualisation*, qui est analogue à celui de la reconnaissance. Le phénomène de l'individualisation est l'opération cérébrale par laquelle nous rapportons l'observation d'un être individuel à la conception générale plus ou moins abstraite d'un être. Dans l'application générale des règles de modification aux divers cas particuliers, le phénomène de l'individualisation offre une plus grande difficulté, parce qu'il est relatif à la fois à la mentalité et à l'activité ; attendu qu'il faut dans ce cas instituer les modifications propres qui permettent l'application de la règle générale. La rapidité et la précision de l'individualisation ont alors une importance prépondérante dans l'application de la raison concrète ou pratique. Au double point de vue de l'individualisation des êtres comme des règles, la sagesse empirique du genre humain a établi des règles précieuses, mais qui manquent de coordination ; coordination qui sera une des bases essentielles de l'éducation systématique.

On voit, d'après cela, quelle est l'extension de la raison concrète, et cela fait comprendre immédiatement qu'elle ne peut être qu'une immense construction collective de l'Humanité, ce qui a lieu effectivement. Il faut même remarquer à ce sujet que dans la construction collective de la raison concrète, la masse humaine intervient pour une part immense, ce qui n'a pas lieu pour la raison abstraite dont l'établissement appartient essentiellement à la série peu nombreuse de quelques hommes de génie. Que d'inventions, en effet, dans nos arts industriels proviennent de modestes ouvriers dont le nom a été à peine connu dans le milieu même où ils ont surgi. La reconnaissance de l'Humanité ne peut s'exercer envers eux qu'en les enfermant dans une célébration collective ; mais il est bon de rappeler leur participation si efficace à la construction nécessaire de la raison concrète pour diminuer

Digitized by Google

l'orgueil des contemporains et produire en nous un juste sentiment de vénération pour nos prédécesseurs.

Il est important de remarquer que, dans l'évolution de l'individu comme dans celle de l'espèce, la construction de la raison concrète précède celle de la raison abstraite. C'est un théorème très évident et bien facile à démontrer, mais dont la considération est indispensable pour l'organisation pratique de l'éducation.

Nous ne pouvons indiquer ici que très sommairement cette construction de la raison concrète ; il faut néanmoins en indiquer les phases successives. C'est le fétichisme, naturellement, qui l'a instituée, et cette théorie y est spontanément adaptée. En effet, elle anime tous les corps en leur prêtant les sentiments propres à l'homme, et, par conséquent, elle nous met avec eux dans un rapport d'intimité qui donne à leur image une intensité spéciale et qui facilite singulièrement la conservation de leur souvenir. Aussi le fétichisme a-t-il accumulé dans la raison humaine une masse de notions, outre qu'il a perfectionné par une forte culture spontanée l'organe cérébral de la contemplation concrète. En outre, l'âge fétichique a établi les premières règles relatives aux arts. La Chine, où le fétichisme a été systématisé et est resté la religion prépondérante, nous offre la constitution spontanée la plus puissante de la raison concrète.

Le régime théocratique a continué le rôle du fétichisme dans la construction de la raison concrète ; mais son influence a surtout porté sur l'établissement et la conservation des règles relatives à la modificabilité humaine. Le régime des castes, appliqué en effet aux diverses fonctions spéciales, permet au début le perfectionnement de ces règles et assure surtout leur conservation.

Enfin l'évolution occidentale, depuis la Grèce jusqu'à nos jours, a produit un immense développement croissant de la raison concrète, qui se caractérise d'une manière spéciale par la réaction sur elle de la raison abstraite. C'est grâce à

Digitized by Google

cette réaction que nous avons vu se développer enfin la connaissance systématique de la terre par la combinaison de l'astronomie et de la navigation. C'est aussi par cette combinaison que se sont étendues et coordonnées les connaissances relatives aux animaux, aux végétaux, aux minéraux. Enfin, c'est grâce à elle que nous avons pu acquérir une connaissance plus approfondie des astres et surtout du soleil, auquel se trouve si intimement liée l'existence même de la terre. Enfin, cette influence, combinée avec la réaction croissante de l'Occident sur le reste de la planète, nous a permis d'acquérir un nombre immense de notions sur les peuples divers qui occupent la surface de notre globe.

Il y a donc là une accumulation immense sans cesse croissante de notions relatives aux êtres et aux règles de notre activité. C'est sur ces connaissances que repose nécessairement notre puissance modificatrice. Ces notions si indispensables sont-elles destinées à rester à jamais incohérentes et soumises à un empirisme plus ou moins grossier, ou bien sont-elles susceptibles de coordination et de systématisation? C'est là le problème qui se pose fatalement et que toute doctrine vraiment directrice doit se proposer et résoudre d'une manière quelconque, sous peine d'une véritable insuffisance sociale. Plusieurs tentatives ont été spontanément faites à cet égard, et parmi elles nous pouvons citer : d'un côté, la grande construction synthétique de Buffon, et de l'autre, la tentative, mais bien autrement insuffisante, de Diderot sur les arts mécaniques. Mais, outre que ces tentatives étaient toujours incomplètes parce qu'elles n'envisageaient qu'un des éléments de la raison concrète, elles restaient profondément incohérentes, faute de la distinction entre la raison abstraite et la raison concrète, et aussi parce que la raison abstraite n'ayant pas encore reçu sa systématisation, on ne pouvait songer à celle de la raison concrète qui en est une conséquence. Néanmoins ces tentatives, surtout celles de Buffon, méritent une appréciation philosophique, et je me

Digitized by Google

propose de l'accomplir dans cette Revue par un travail spécial. Auguste Comte, absorbé nécessairement par l'immense et incomparable travail par lequel il a complété la raison abstraite et opéré sa systématisation, a dû nécessairement négliger la considération de la raison concrète, et cette situation nécessaire l'a conduit à une erreur qui l'a empêché de résoudre le problème, mais non de le poser; et, du reste, s'il eût vécu son âge normal, l'évolution même de son œuvre eût amené dans ce génie incomparable une rectification nécessaire.

Mais la systématisation de la raison abstraite étant définitivement opérée, Auguste Comte est amené à s'occuper enfin, par l'évolution même de sa pensée, de la raison concrète. La question est abordée en 1854. (Voy. tome IV du *Système de politique positive*, pages 245 à 248). Auguste Comte, après avoir indiqué la systématisation du cours de morale, ajoute : « Mais pour avoir pleinement institué la systématisation « finale du dogme positif, je dois terminer ce chapitre en in- « diquant la filiation normale de l'encyclopédie concrète en- « vers l'encyclopédie abstraite (1) ». On voit surgir ici pour la première fois la conception d'une encyclopédie concrète qui serait le prolongement d'une encyclopédie abstraite qu'Auguste Comte avait jusque-là, et avec infiniment de raison, exclusivement considérée. Voyons comment Auguste Comte indique cette filiation et où l'on saisit à l'origine même la source de l'insuffisance de ses conceptions sur l'encyclopédie concrète. « Mais ce tome final (morale pratique) du traité qui termine « l'encyclopédie abstraite, la réunit spontanément à l'ency- « clopédie concrète en passant de la morale théorique à la « morale pratique. L'éducation constitue, en effet, le pre- « mier des arts, le seul pleinement général, celui qui perfec- « tionne l'action en améliorant l'agent ». Auguste Comte, en effet, réduit l'encyclopédie concrète à la théorie des arts par

(1) *Syst. de polit. pos.*, t. IV, p. 245.

Digitized by Google

lesquels l'homme modifie les choses. « Ils ne comportent, en « effet », dit-il, « aucune coordination spéciale où les pré- « ceptes les plus multipliés resteraient toujours au-dessous « de la diversité des cas. Mais l'ensemble de l'action de « l'homme sur le monde peut et doit être systématisé d'après « celui des spéculations correspondantes. Tel est l'objet « propre d'un traité projeté dès l'origine de ma carrière, de « nouveau promis en terminant mon ouvrage fondamental « et même au début de celui-ci. Son exécution constituera « ma dernière construction, sous le titre caractéristique de « *Système d'industrie positive*, ou Traité de l'action totale de « l'Humanité sur la planète (1) ». On le voit, Auguste Comte réduit l'encyclopédie concrète à la systématisation des arts industriels. Il donne sommairement le plan de son traité d'industrie positive et il termine en ajoutant : « Voilà comment « surgit une *philosophie troisième* destinée à compléter la phi- « losophie seconde, émanée de la philosophie première. En « consacrant un volume à celle-ci, la systématisation finale « du dogme positif peut être condensée en dix tomes qui « fixeront l'essence du savoir humain, tant pratique que « théorique, sauf les développements spéciaux plus verbaux « qu'écrits (2) ». On le voit, Auguste Comte ne fait pas entrer dans l'encyclopédie concrète ou la philosophie troisième, comme il l'appelle, la systématisation des connaissances sur les êtres. Néanmoins il indique la nécessité d'avoir sur ceux-ci un ensemble de renseignements coordonnés, car voici ce qu'il dit : « Auxdits tomes qui condensent toute la philoso- « phie, on en joindra vingt de poésie, plus autant pour l'en- « semble des notions concrètes envers les données pratiques, « la description des êtres et la connaissance du passé (3) ».

(1) Après l'exécution de mon cours de morale pratique, je ferai, salle Gerson, de 1886 à 1887, l'exposition du Système d'industrie positive.

(2) *Syst. de polit. pos.*, t. IV, p. 247-248.

(3) *Syst. de polit. pos.*, t. IV, p. 169-170.

Digitized by Google

Il est certain que la conception de l'établissement d'une encyclopédie concrète préoccupe de plus en plus, à partir de cette époque, l'esprit d'Auguste Comte. Il y revient en 1856 dans sa *Synthèse subjective* et il y annonce son *Système d'industrie positive* comme devant la réaliser effectivement, ce qui prouve bien qu'il continuait à la réduire à la théorie des arts. Néanmoins son esprit marche à cet égard vers une nouvelle situation d'équilibre, quoique d'une manière implicite. Il s'exprime ainsi dans la *Synthèse subjective :* « Afin que la synthèse subjective soit vraiment complète, il « faut que l'ordre concret et l'ordre abstrait s'y trouvent « également rapportés à l'Humanité, qui résume l'un et « l'autre (1) ». La recherche de l'harmonie entre l'ordre concret et l'ordre abstrait, ou entre la raison pratique et la raison théorique, le conduit à l'incorporation du fétichisme systématisé au Positivisme. Enfin, dans le plan qu'il a laissé du *Système de morale* et que M. Robinet a publié dans sa *Notice* sur Auguste Comte, le chapitre VI de la *Morale théorique* porte le titre suivant : Théorie de l'intelligence (raison abstraite, raison concrète, harmonie mentale).

Auguste Comte avait donc posé ainsi le problème fondamental de la constitution d'une philosophie troisième ou d'une théorie de la raison concrète. La solution d'une telle question est capitale, comme nous le verrons bientôt, pour la conception de la véritable politique planétaire et pour l'établissement d'un vrai système d'éducation universelle. Si Auguste Comte avait vécu, sans aucun doute il eût effectivement résolu ce grand problème ; mais pour cela il aurait fallu qu'il surmontât au préalable sa conception, à mon avis erronée, que l'étude des êtres n'est pas susceptible d'une véritable systématisation. Et d'abord, puisque Auguste Comte admet pour les arts une certaine systématisation, pourquoi n'y en aurait-il pas une pour les êtres que ces arts modifient?

(1) *Synthèse subjective*, p. 6.

Digitized by Google

Une attention plus prolongée de ce grand génie sur un tel sujet l'aurait conduit certainement à résoudre cette contradiction incontestable. Quoi qu'il en soit, j'ai dû l'aborder et je vais exposer aujourd'hui sommairement le résultat de méditations très prolongées qui sont certainement dans la voie même du développement du Positivisme, tel qu'Auguste Comte l'a institué sur des bases inébranlables.

Cette constitution de l'encyclopédie concrète se compose de deux opérations connexes : une coordination et une systématisation. La coordination, surtout objective, porte sur l'établissement de l'harmonie effective qui existe entre les diverses théories relatives aux êtres, et la systématisation, surtout subjective, consiste à lier ces diverses études par l'unité de destination : l'Humanité. Abordons donc la coordination de la raison concrète ou de la philosophie troisième. Et d'abord toutes ces études sont dominées par le dualisme fondamental : la Terre, l'Homme ou l'Humanité. Ce sont là les deux parties essentielles de la philosophie troisième; mais chacune d'elles comporte des décompositions nécessaires. Abordons, en premier lieu, par ordre de complication croissante et de subordination nécessaire l'étude de la Terre.

L'étude de cet être prépondérant, base de toute la vie de l'Humanité, se décompose en deux parties essentielles : la Terre proprement dite et les êtres qui vivent à sa surface au moyen d'elle et la modifient. Voyons maintenant l'étude de la Terre et, au moyen du tableau suivant, on pourra suivre plus facilement nos explications.

$$\text{L Terre} : \begin{cases} 1 \text{ géologie.} \\ 2 \text{ météorologie.} \\ 3 \text{ astrologie.} \end{cases}$$

Cette étude de la Terre se partage naturellement en deux parties : la géologie et la météorologie forment la première partie, c'est-à-dire l'étude de la terre proprement dite et l'astrologie constitue la seconde partie. Je demande l'autori-

Digitized by Google

sation d'utiliser ce vieux mot, devenu désormais disponible et dont le sens va être précisé en se présentant comme une transformation positive ou relative de son sens primitif; ce qui est le vrai principe de l'évolution dans la signification des mots.

J'entends par *astrologie* l'étude des astres de notre système planétaire et spécialement du soleil, considérés par rapport à la Terre, c'est-à-dire dans leur influence sur elle. Nous reprenons ici, au point de vue subjectif, le système qui a précédé Copernic, c'est-à-dire en faisant de la Terre le but ou la destination de l'action des autres astres; ce qui a de grands avantages sans inconvénient sérieux. Les astres seront étudiés ici d'une manière concrète, au lieu de l'être, comme en astronomie, d'une manière abstraite, comme éléments d'un système géométrico-mécanique. On y appréciera surtout les travaux sur la constitution physico-chimique du soleil, question certainement accessible au moyen des observations spectroscopiques et dont l'importance pour l'homme est évidemment prépondérante, puisque de cette constitution physique du soleil peut dépendre l'existence même de notre espèce. Du reste, rien ne dit encore qu'il n'y a pas dans cette constitution physique du soleil des variations périodiques dont les lois suffisamment déterminées pourront servir de base à des modifications immenses dans notre système d'industrie, surtout agricole. La théorie concrète des marées fera partie aussi de cette étude et spécifiera davantage l'action de la lune sur la terre. Une telle théorie est absolument nécessaire à constituer, si l'on veut établir une direction rationnelle de nos destinées.

La première partie de la Terre, et qui précède celle de l'astrologie, se décompose en deux parties : la géologie ou étude de la terre elle-même, et la météorologie ou étude de son enveloppe gazeuse. Ces deux parties sont profondément solidaires et il faudra étudier, en effet, constamment les relations intimes de la terre et de son enveloppe. Néanmoins, il est

Digitized by Google

nécessaire d'opérer une telle distinction pour rendre plus précises et plus claires des études si compliquées.

Nous donnons au mot *géologie* un sens plus étendu que celui qui lui est accordé habituellement. Nous entendons par géologie l'étude de la terre, considérée en elle-même indépendamment de son enveloppe. Cette étude s'accomplit au point de vue statique ou au point de vue dynamique, suivant que l'on considère sa constitution ou son action.

Au point de vue statique, la première détermination consiste dans l'étude de la forme et des dimensions de notre planète, due à la combinaison de l'astronomie, de la géodésie et de la navigation. Tant qu'une telle détermination n'avait pas eu lieu, toute systématisation positive devenait impossible, puisque la notion de l'Humanité restait indéterminée, faute d'être liée à la conception précise de son siège. Cette étude générale se complète par l'appréciation de la surface dans les variétés qu'elle comporte; ce qui constitue le but essentiel de ce qu'on a appelé la géographie. A la géographie se lie nécessairement la connaissance des lois générales du mouvement des eaux; par conséquent, les théories hydrauliques proprement dites, auxquelles les théories abstraites fournissent une direction et de précieuses indications. Cette théorie des particularités de la forme de notre planète a une importance capitale pour la théorie de la formation effective de notre espèce. Mais il faut considérer aussi la théorie de l'état intérieur de la planète, à laquelle se lie celle de la stabilité de la croûte superficielle sur laquelle repose celle de l'existence même de notre espèce. Puis l'étude de cette croûte elle-même dans ses diverses couches nous donne la conception générale des ressources sur lesquelles l'homme peut compter pour assurer son existence. A cette étude se rattache nécessairement celle des couches liquides. La minéralogie proprement dite est un élément de telles spéculations. C'est ici que s'introduit la statistique dont le rôle peut être si efficace quand il s'agit des êtres, tandis que son utilité est plus

Digitized by Google

que douteuse quand elle s'applique aux phénomènes dont le caractère essentiel est la continuité.

Mais cette grande masse sur laquelle vit notre espèce n'est pas inerte; elle est profondément active et cette activité se manifeste par son action au point de vue de la pesanteur, de la chaleur, de la lumière, de l'électricité, du magnétisme, en même temps que des phénomènes chimiques plus ou moins intenses qui se manifestent dans les diverses couches de cet être puissant. Ce qui caractérise une telle étude, c'est que ces diverses formes de l'activité de la terre sont considérées dans leur solidarité mutuelle, en rapport avec sa constitution même.

Mais c'est surtout dans l'enveloppe atmosphérique qui nous entoure que cette activité nous apparaît dans ses manifestations les plus importantes. Cette étude constitue la météorologie proprement dite qui considère les lois les plus générales de l'activité de l'atmosphère considérée dans ses déplacements et dans les manifestations physico-chimiques qui lui sont propres. Bien entendu que, dans une telle étude, il ne faut jamais perdre de vue l'intime corrélation de la nature de la surface terrestre avec l'état de l'atmosphère proprement dite. Il est certain que surtout l'introduction des observations simultanées, combinée avec l'emploi des hypothèses substituées à l'automatisme des observations météorologiques actuelles, permettra de donner à cette grande étude une consistance à peine soupçonnée (1).

Sur ce grand être terrestre, dont nous venons d'analyser la constitution et l'activité dans leurs corrélations avec le soleil et les planètes, se trouve toute une série d'êtres spéciaux, à savoir les êtres vivants, dont l'importance est secondaire au point de vue objectif, mais est très grande subjectivement,

(1) Nous exposerons plus tard dans la *Revue* la succession des beaux travaux de M. Charles Ritter sur la météorologie, travaux qui auront fait faire un pas considérable à la constitution de la philosophie troisième.

Digitized by Google

c'est-à-dire par rapport à nous. Leur étude constitue la seconde partie de celle de la terre et en est le complément. En voici le plan général :

Les êtres vivants
1 Les végétaux.
2 Les animaux.
3 Equilibre général de l'ensemble terrestre.

Cette étude se compose de trois parties : la première est relative aux végétaux. Elle s'appuie sans doute sur la biologie abstraite, mais elle est autre. Elle considère les végétaux dans leur réalité effective, dans leur répartition spontanée sur la surface de la terre, base de leur répartition systématique. Une étude capitale, qui, jusqu'ici ne consiste qu'en quelques données empiriques très insuffisantes, sera celle des plantes considérées par rapport à l'homme et à l'Humanité. Il faudra faire alors une étude rationnelle de leur destination comme aliments et excitants, et aussi comme base de notre action industrielle. L'on a fait au XVIIIe siècle et de nos jours des études spéciales d'une grande valeur sur ce sujet; mais l'introduction du point de vue d'ensemble donnera une impulsion comme une coordination qui en accroîtront singulièrement la valeur.

La seconde partie consistera dans une étude analogue des animaux proprement dits; c'est là qu'il faudra les considérer au point de vue de leurs rapports avec l'homme, comme compagnons (1), comme aliments ou comme ennemis. Le rôle si capital des animaux microscopiques rentre nécessairement dans une telle étude.

Enfin, la troisième partie constitue la plus nouvelle et certainement la plus difficile de cette philosophie troisième. Il s'agit de la théorie de l'ensemble de l'é-

(1) Nous publierons plus tard le travail de M. Robinet sur l'hippophagie qui se rattache à une telle étude.

Digitized by Google

quilibre terrestre. C'est là qu'il faudra surtout étudier les rapports réciproques de l'atmosphère et de la terre ; comme l'influence réciproque de la terre, de l'atmosphère, des végétaux et des animaux ; comme celle des végétaux et des animaux. Il n'y a jusqu'ici sur ces grandes et belles études que des aperçus d'une très haute valeur, sans aucun doute, mais qui sont bien loin de ce qu'exige une véritable étude scientifique, faute d'une conception d'ensemble. Il faudra surtout étudier l'action spontanée des êtres vivants pour modifier, soit la terre, soit son enveloppe gazeuse. Il y a à ce sujet telles modifications qui, objectivement peu importantes, peuvent aller jusqu'à compromettre l'existence même de notre espèce, surtout par l'altération de la constitution atmosphérique. La haute difficulté de telles études, qui doivent être préparées par une appropriation profonde de la philosophie seconde (et c'est là ce qui caractérise le Positivisme) consiste dans l'intime solidarité des divers aspects, qu'il faut constamment séparer et combiner.

En résumé de cette grande étude, la terre nous apparaîtra comme un être profondément actif, soit par lui-même, soit par les organes complémentaires constitués par les végétaux et les animaux, ou, en d'autres t rmes, comme étant un vaste organisme susceptible de porter à sa surface un grand-être vivant qui en opère la coordination subjective. Ce grand-être vivant a surgi, c'est l'Humanité, conçue non plus dans sa théorie abstraite, mais bien dans la réalité effective et concrète. Cette étude de l'Humanité constitue la seconde partie de la philosophie troisième, elle en est le véritable aboutissant. La terre n'étant, en effet, que le siège de cette grande existence collective.

La notion de l'Humanité est celle par laquelle s'accomplit la synthèse subjective; mais elle doit être considérée sous deux aspects : en philosophie seconde comme type abstrait ou comme limite idéale ; en philosophie troisième, comme être effectif et concret en voie de formation graduelle et de

Digitized by Google

marche vers la limite idéale tracée par la philosophie seconde. Dans le premier chapitre du quatrième volume du *Système de politique positive*, Auguste Comte a donné la théorie abstraite de l'Humanité. Il n'y a rien à ajouter à cette création magistrale, mais c'est là une limite idéale. Il appartient à la philosophie troisième, sous peine d'illusions et de dangereuses oscillations mystiques, d'établir la théorie de la formation effective de notre espèce, de sa situation actuelle et de la marche probable de sa réalisation effective. Cette théorie se composera de trois parties dont voici le plan :

L'Humanité
1 Les nations.
2 Les hommes.
3 Les arts.

La première partie étudie les nations. Il y a sur les nations deux ordres de travaux : une série de renseignements plus ou moins coordonnés sur leur situation et leur évolution. Cet ensemble de renseignements touche d'un côté à de purs éléments empiriques, mais de l'autre à des théories générales qu'il faut enfin établir, et que le Positivisme seul peut convenablement instituer. Ces travaux consisteront dans une théorie rationnelle générale de l'évolution de chaque nation, en les considérant en elles-mêmes et dans leurs rapports réciproques. Je suis entré hardiment dans cette voie dès mon avènement à la direction du Positivisme, et le seul travail que j'ai publié à ce sujet, à savoir la théorie de la civilisation chinoise, ne donne qu'une idée extrêmement imparfaite de l'étendue de ces travaux. Néanmoins ce que j'ai publié sur les *Grands types* permet d'entrevoir l'extension de pareilles méditations, dont je m'efforcerai, si je vis suffisamment, d'opérer la publication.

La seconde partie de la théorie de l'Humanité est relative aux *hommes*. Outre les renseignements biographiques, elle contiendra l'appréciation systématique des grands types qui ont influé sur notre espèce ; le calendrier concret positiviste

Digitized by Google

nous offre la base de la coordination systématique d'une telle étude.

Enfin la troisième partie de ce grand élément de la philosophie troisième consistera dans la coordination systématique de l'étude des arts, à laquelle Auguste Comte réduisait, par une vue certainement incomplète, toute la philosophie troisième.

Nous avons ainsi opéré la coordination de la philosophie troisième. Il nous faut dire quelques mots sur sa systématisation.

Auguste Comte a dit : « Afin que la synthèse subjec-« tive soit vraiment complète, il faut que l'ordre con-« cret et l'ordre abstrait se trouvent également rapportés à « l'Humanité, qui résume l'un et l'autre (1) ».

Ce vœu d'Auguste Comte ne pouvait être réalisé que par une conception générale systématique de la philosophie troisième que je viens d'accomplir. Il faut expliquer cela maintenant d'une manière sommaire.

Il y a un dualisme qui domine implicitement et qui doit dominer explicitement l'entendement humain : la Terre et l'Humanité. La Terre est ici ce grand être conçu dans tout son ensemble, avec les éléments plus ou moins distincts, comme les végétaux et les animaux, qui sont à sa surface. La décomposition de l'activité de la Terre en ses divers phénomènes irréductibles a constitué la raison abstraite, composée d'abord de la philosophie première et ensuite de la philosophie seconde. L'aboutissant final en est l'Humanité conçue dans son type abstrait et idéal, tel que l'a institué Auguste Comte dans le premier chapitre du tome quatrième du *Système de politique positive*. Mais sur la Terre est en voie de formation l'Humanité concrète ou réelle qui tend spontanément et qu'on doit faire tendre systématiquement vers la limite idéale assignée par la raison abstraite.

(1) *Synthèse subjective*, page 6.

Digitized by Google

L'unité de l'entendement humain est donc dans la notion de l'Humanité, conçue comme un grand-être collectif en voie de formation vers une limite idéale propre à diriger notre action systématique, et ayant pour substratum la Terre, condition fondamentale de cette évolution effective de l'Humanité ainsi systématisée. L'unité subjective de l'entendement humain se trouve donc enfin ainsi définitivement établie, de manière à pouvoir diriger efficacement la pratique humaine.

Mais l'unité de l'entendement humain ne consiste pas seulement dans la démonstration scientifique, elle se complète par l'idéalisation poétique et il faut que celle-ci devienne aussi systématique que celle-là si l'on veut réaliser l'unité synthétique absolument indispensable à l'état normal de notre espèce. C'est ce qui a conduit Auguste Comte à systématiser le fétichisme spontané qui, au fond, persiste toujours dans nos manifestations esthétiques et sympathiques, en l'étendant jusqu'à la conception de la Terre, telle que l'institue la philosophie troisième. La Terre et ses annexes sont conçues par une fiction poétique comme une sorte de grand fétiche et l'organisation d'un culte général à ce sujet utilisera les privilèges poétiques de cette construction. En outre, une immense utilité sociale résulte de cette opération. L'ensemble, en effet, de notre espèce se manifeste par deux grands groupes : le groupe abstrait de l'Occident et le groupe concret de la Chine. Le Positivisme, par sa constitution poétique du culte fétichique, permet la liaison intime avec la Chine, en lui offrant la systématisation scientifique de son évolution spontanée.

Ceci nous conduit à indiquer la réaction de cette systématisation de la raison concrète sur la vie affective. Celle-ci consiste, comme nous l'avons vu, dans l'amour coordonné des trois êtres collectifs, Famille, Patrie, Humanité. Mais un être quelconque ne peut être séparé de son siège. Or, l'incorporation du fétichisme dans le Positivisme, à titre de complément esthétique, donnera une impulsion aussi étendue

Digitized by Google

qu'intense à notre amour pour les êtres collectifs par le développement de notre affection et de notre respect pour les sièges de ces êtres. Ainsi, par exemple, l'amour de l'Humanité deviendra de plus en plus inséparable de celui de la Terre, siège nécessaire de son existence, comme celui de la Patrie est inséparable de l'amour du sol natal.

Mais il ne suffit pas d'indiquer cette réaction sur la vie affective de la systématisation de la raison concrète ; il importe aussi d'en montrer l'importance pratique ou politique. La politique finale de l'Humanité, c'est la politique industrielle, consistant dans une réaction de l'homme sur sa planète et sur les divers êtres qui occupent sa surface. Or, cette activité industrielle se généralise et se solidarise de plus en plus et tend à devenir rapidement planétaire, après avoir été essentiellement locale. Mais il est évident, d'après cela, que le caractère planétaire de l'activité industrielle nécessite de plus en plus que les conceptions correspondantes, relatives à la Terre que l'on modifie, deviennent aussi systématiques et générales. C'est ce que va démontrer un examen rapide de la question. En premier lieu, l'établissement des communications entre les diverses parties de la planète suppose nécessairement une connaissance à la fois précise et systématique de l'ensemble de sa surface. C'est ainsi que l'on pourra construire les projets de communication qui doivent embrasser désormais toute la terre, et déjà un mouvement spontané annonce l'avènement systématique qui se prépare et que le Positivisme fera surgir par ses vues systématiques. Mais si l'on considère maintenant, non pas seulement les communications des diverses parties de la planète, mais bien les matériaux qui servent à la nutrition, à l'habillement et au logement, il est de toute évidence que leur exploitation nécessite une appréciation très précise de leur répartition dans la planète, en qualité comme en quantité. Ce n'est que de cette manière qu'on pourra commencer à instituer une direction systématique, qui remédiera au profond danger des

Digitized by Google

tentatives aussi ardentes qu'incohérentes qui troublent si souvent tant d'existences humaines. Mais il y a plus. Même dans son état si imparfait, la météorologie fait voir la solidarité qui existe entre les phénomènes atmosphériques et l'état de la surface de la terre. Or, ces phénomènes atmosphériques dominent évidemmet toute notre vie industrielle, surtout agricole. Il résulte de là que des modifications produites en un point de la surface de la terre, surtout en ce qui regarde les boisements, produisent des altérations atmosphériques qui retentissent au loin sur la surface de la planète ; de sorte que, suivant une expression aussi juste que spirituelle, l'anarchie atmosphérique est trop souvent une conséquence de celle de la vie économique ; les deux anarchies sont solidaires. On conçoit dès lors que non-seulement chaque pays règle dans une certaine mesure la liberté sans limites si chère aux économistes ; mais qu'il y ait aussi entre les divers pays une entente commune par une sorte de diplomatie industrielle. Mais cette diplomatie industrielle ne pourra surgir que par l'avènement de la systématisation de la philosophie troisième dont je viens enfin de poser les bases.

Il y a plus. Comment organiser la solidarité croissante des divers peuples qui tend à former l'Humanité effective, sans une vue d'ensemble sur ces divers peuples et sur leurs modes spéciaux d'activité. De là, la nécessité de la troisième partie de l'encyclopédie concrète ; et c'est sur ce sujet, comme je l'ai déjà remarqué, qu'ont porté mes principaux travaux depuis la mort d'Auguste Comte. Ainsi donc la systématisation de la politique, conçue au sens le plus général de ce mot, ne peut s'opérer que par la systématisation préalable de la philosophie troisième. On peut comprendre par là toute l'importance de l'opération que je viens d'accomplir.

Nous venons de voir l'évolution spontanée et la coordination scientifique de la raison concrète. Cette grande et immense opération collective de notre espèce se trouve désormais suffisamment accomplie. Nous pouvons voir dès lors

Digitized by Google

maintenant, suivant quelles lois y participe spontanément la raison individuelle et comment elle doit y participer systématiquement suivant l'âge, l'époque, le sexe et la situation.

En premier lieu, dans l'individu comme dans l'espèce, le développement de la raison concrète précède et sert de base à celui de la raison abstraite. J'ai déjà signalé l'importance de ce théorème pour coordonner, sous cet aspect, l'initiation de la raison individuelle à la raison collective. En morale pratique, j'exposerai à ce sujet le plan précis de l'éducation finale, mais je dois en indiquer le principe. De la naissance jusqu'à quatorze ans, l'individu s'initie, spontanément d'abord et systématiquement ensuite, à la raison concrète. La systématisation positive de la philosophie troisième permettra de diriger efficacement cette initiation. Pendant qu'elle s'opérera, on posera les bases de l'initiation à la raison abstraite qui doit s'accomplir systématiquement de quatorze à vingt et un ans. Elle se couronnera par la systématisation totale de l'encyclopédie concrète, pour servir de base à la vie active dans laquelle le jeune homme doit entrer définitivement.

Mais une partie capitale de la raison concrète qui est même l'aboutissant final de tout le reste, c'est la connaissance des règles propres à l'accomplissement des fonctions spéciales qui incombent à chacun des hommes. Cette initiation s'accomplit pendant la période de l'apprentissage et d'une manière purement empirique, du moins pour une partie. Il y a même toute une portion de la raison concrète qui ne pourra jamais se transmettre autrement que par simple imitation; attendu qu'elle n'est pas véritablement formulable, faute de pouvoir passer suffisamment de l'état implicite à l'état explicite. C'est à cette vue que correspond le fameux proverbe : *Ce n'est qu'en forgeant qu'on devient forgeron.* Cette initiation à la raison concrète se continue et se complète pendant la période fondamentale de notre existence; c'est-à-dire la période active. La tendance à croire que l'art peut s'enseigner est une des plus graves illusions de notre temps. Au

Digitized by Google

fond, l'état normal consistera dans un vaste amendement de l'état primitif, où tout art s'enseignait par imitation au moyen de l'hérédité des fonctions. Les arts comportent tous un certain degré de rationalisation qui permettra d'enlever à cette situation son caractère trop absolu et de lui donner le caractère relatif qui doit prévaloir définitivement.

III

DE L'HARMONIE MENTALE.

Nous venons d'apprécier successivement les deux éléments de la vie contemplative : la raison abstraite et la raison concrète. Mais notre théorie resterait insuffisante si nous n'appréciions pas les inconvénients de ces deux éléments de la raison humaine, en même temps que la nécessité et les conditions de leur harmonie. Pour cela, il faut rappeler de nouveau avec précision la destination de la vie contemplative, afin de juger la nécessité de l'harmonie mentale pour l'atteindre ; c'est-à-dire, en d'autres termes, la nécessité de la coordination entre la raison théorique et la raison pratique.

La vie contemplative est l'intermédiaire entre la vie affective et la vie active, et, malgré sa faible intensité propre, elle est la condition décisive de leur action. Il est évident que la vie contemplative est indispensable au but final de la vie active : servir les êtres collectifs par la modification des hommes et des choses. Mais elle n'est pas moins nécessaire à la vie affective dont le but est l'amour de ces mêmes êtres collectifs ; car pour les aimer il faut à la fois les connaître et aussi les idéaliser, et notre amour ne peut augmenter que par cette double opération très étendue de la vie contemplative : la connaissance et l'idéalisation. Or, la raison concrète et la raison abstraite ont leurs inconvénients spéciaux pour cette

Digitized by Google

double destination de la vie contemplative ; il faut les apprécier pour pouvoir poser et résoudre le problème de l'harmonie mentale ; c'est-à-dire de l'harmonie entre la raison théorique et la raison pratique.

Voyons quels sont les inconvénients de la raison concrète et son insuffisance pour atteindre la destination de la vie contemplative. Nous avons vu que la raison concrète se compose de la connaissance des êtres et de celle des règles par lesquelles nous opérons leur modification. Or, à ce double point de vue, elle est insuffisante pour atteindre sa destination pratique. Elle est, en effet, par sa nature, spéciale et, par suite, nécessairement étroite ; de là résultent des inconvénients essentiels. En premier lieu, elle est insuffisante pour l'examen des cas nouveaux, par l'habitude où elle est de considérer un équilibre déterminé des divers phénomènes de l'être, au lieu de les isoler et de les apprécier séparément. De là, dans les esprits purement concrets, une grande facilité à l'imitation et une très faible à l'innovation : la Chine en offre un exemple décisif. En outre, la raison concrète étant inapte à un examen suffisant des *cas possibles*, il en résulte une aptitude insuffisante à construire des *projets ;* c'est-à-dire à instituer *a priori* un ensemble de choses pour atteindre un but pratique. Or, quoi de plus indispensable pour la modification des hommes et des choses? Mais il résulte de cette disposition de la raison pratique à considérer surtout les cas habituels une disposition dangereuse à l'illusion, et l'impossibilité, ou du moins, une très grande difficulté de la prévision. L'on voit, en effet, trop souvent les esprits très pratiques déclarer impossibles des évènements au moment même où ils vont s'accomplir. Mais si cette insuffisance de la raison pratique est évidente dans la modification des choses, elle l'est bien plus encore dans celle des hommes ; car celle-ci suppose une connaissance approfondie des rapports des hommes entre eux qui ne peut réellement s'acquérir sans une intervention de la raison abstraite.

Digitized by Google

Mais si la raison concrète est insuffisante, comme on le voit, pour atteindre le but de la vie contemplative, qui est d'éclairer notre action sur les hommes et les choses pour le service des êtres collectifs, cela est tout aussi évident dans son action sur la vie affective, qui a pour but de les aimer. Car la raison concrète, étudiant surtout les êtres, est insuffisante pour l'idéalisation qui repose toujours sur l'abstraction, soit négativement par l'élimination d'un certain nombre de circonstances, soit positivement par l'exagération d'un des phénomènes; ce qui exige toujours qu'on le considère à part. Or, l'idéalisation est la condition même de l'amour, surtout quand on considère des êtres collectifs aussi complexes que la famille, la patrie et l'Humanité.

Notre appréciation de l'insuffisance de la raison concrète serait incomplète si nous ne l'appréciions pas suivant l'époque, l'âge et le sexe. A mesure que la civilisation se complique, l'insuffisance de la raison pratique devient de plus en plus évidente. En effet, l'évolution sociale augmente la complexité des phénomènes à un tel degré qu'ils finissent par nous paraître presque arbitraires et par suite comme non susceptibles de prévision, faute de savoir dégager la partie fondamentale et commune. Mais alors comment les modifier ? Ceci est vrai pour l'exercice de chaque art en particulier, mais leur solidarité tend à augmenter et, par suite, la raison concrète, étant peu apte spontanément à apprécier cette solidarité nécessaire, devient par cela même insuffisante pour atteindre sa véritable destination. Cela est frappant dans la vie industrielle qui tend à se spécialiser de plus en plus et rend, par suite, de plus en plus difficile la généralité des vues, à mesure que celle-ci devient de plus en plus nécessaire. Il y a dès lors un défaut profond d'harmonie entre les nécessités extérieures et le développement intellectuel. En outre, cette spécialisation croissante de nos vues tend à rendre nos sentiments plus étroits et nos émotions deviennent moins généreuses, en même temps que nos vues moins générales,

Digitized by Google

lorsque la solidarité croissante des phénomènes sociaux exigerait le contraire.

Si nous considérons les inconvénients de la raison concrète suivant l'âge, nous arriverons au résultat suivant. Dans la période préliminaire ou préparatoire, de la naissance à vingt et un ans, la prépondérance de la raison concrète quant à la connaissance des êtres est vraiment normale et n'offre, pas plus que celle des *règles*, aucun véritable inconvénient ; car elle n'est pas aggravée par les nécessités pratiques et elle est heureusement modifiée par l'initiation à la raison abstraite. Mais dans la période fondamentale de la vie ; c'est-à-dire pendant la période active les inconvénients de la prépondérance de la raison pratique atteignent leur maximum, précisément par des raisons inverses de celles qui ont lieu dans la période préparatoire de la vie. Les nécessités pratiques deviennent prépondérantes et la culture abstraite de moins en moins facile.

Si nous considérons maintenant les sexes, nous verrons chez la femme une prépondérance spontanée de la raison concrète, d'abord pour des raisons physiologiques, mais aussi par la raison sociologique qui la lie très spécialement à un être déterminé, la famille. Il est vrai que par compensation, dans la période active de la vie, sa moins grande liaison aux opérations extérieures spéciales l'a fait moins participer aux inconvénients propres d'une prépondérance exagérée de la raison pratique.

La raison abstraite permet mieux que la raison concrète d'atteindre le but de la vie contemplative, en tant que celle-ci doit nous fournir l'idéal nécessaire au développement de l'amour, comme à l'organisation de la modification des hommes et des choses. Elle est plus favorable aussi que la raison concrète à la conception des rapports nécessaires des hommes entre eux. Mais si elle donne la généralité, combien elle est souvent dangereuse pour la réalité ! La prépondérance de la raison théorique nous expose, en effet, au double

Digitized by Google

inconvénient de l'illusion et de l'indétermination. Cela tient à deux conditions connexes. D'abord, comme elle ne considère qu'un phénomène isolément de tous les autres, elle est disposée par suite à ne pas tenir compte, ou à négliger dans la pratique l'influence des phénomènes éliminés. En second lieu, elle ne considère pas suffisamment les limites mêmes qui circonscrivent la manifestation de certains phénomènes par l'opposition d'autres phénomènes; car la raison abstraite doit habituellement considérer pour atteindre son but le développement indéfini de chaque phénomène considéré isolément. Mais outre l'illusion, la prépondérance de la raison abstraite a, dans la vie réelle, un autre inconvénient non moins grave, à savoir l'indétermination; c'est une conséquence nécessaire de la considération de l'infinité des cas possibles qui résulte toujours d'une convenable institution de l'abstraction.

La prépondérance de la raison abstraite constitue un état moral de la plus haute importance et qui a joué un rôle incomparable dans l'évolution de notre espèce : *l'enthousiasme.* L'enthousiasme est une fonction composée du cerveau résultant de la combinaison d'un élément intellectuel et d'un sentiment. L'élément intellectuel est une vue abstraite et idéale qui détermine dans l'homme, non seulement l'attachement et le respect, mais aussi le sentiment de l'espérance qui dépend surtout des conditions du caractère. Il résulte de là une admirable force d'impulsion, source de bonheur pour ceux qui l'éprouvent, d'immense progrès pour l'Humanité, mais aussi de dangereuses perturbations dont il faut limiter les effets sans détruire néanmoins cette source précieuse des progrès humains. Et en traçant à cet égard une limite idéale, nous pouvons dire que le positiviste doit nous présenter l'intime combinaison de l'enthousiasme et de la réflexion.

Mais notre appréciation des inconvénients de la prépondérance de la raison théorique ne serait pas complète si nous ne la considérions pas suivant l'époque, l'âge et le sexe. Il est

Digitized by Google

certain que les inconvénients de la raison abstraite se sont manifestés surtout pendant la période de l'évolution préliminaire de notre espèce, où l'étude des propriétés l'emportait sur celle des lois, en rapport avec la prépondérance de la méthode théologico-métaphysique. Quand, en effet, on considère une loi, un phénomène variant alors d'après un autre d'une manière précise, il en résulte qu'on a toujours présente la vue de la constance dans la variété; ce qui éloigne l'esprit d'un état indéterminé et ce qui, d'un autre côté, tend à diminuer l'illusion en montrant dans la réalité les cas impossibles en même temps que les cas possibles. Mais quand on ne considère que les propriétés, qui donc peut limiter, si ce n'est la réalité effective, l'illusion comme l'indétermination? Au point de vue de l'impulsion morale, l'enthousiasme prend alors une forme spéciale qui, avec des avantages, a offert de graves dangers : le fanatisme.

Si nous apprécions maintenant les âges, on peut voir que, dans la phase préparatoire, la prépondérance trop exclusive de la raison abstraite avec l'enthousiasme n'offre pas d'inconvénients sérieux parce que l'individu est en tutelle. Dans la période active, les nécessités pratiques et la réflexion en limitent, et quelquefois trop, les écarts. Enfin dans la phase complémentaire de la retraite l'enthousiasme a plus besoin d'être excité que d'être réglé.

Si nous considérons la différence des sexes, nous verrons que, dans la femme, le développement de l'esprit abstrait est, en réalité, plus insuffisant que dangereux et que, si ce manque d'esprit abstrait empêche trop souvent chez elle le développement de la justice, elle la dispose peu aussi aux vastes enthousiasmes et même au fanatisme.

Il résulte de l'analyse que nous venons d'accomplir la nécessité de l'harmonie entre la raison pratique et la raison théorique et il y a là nécessité pour la société comme pour l'individu.

La grande masse humaine se compose du prolétariat qui,

Digitized by Google

pour sa dignité comme pour sa sécurité, doit remplir dans l'organisme social une fonction d'appréciation. Par suite, dans le prolétariat, l'harmonie doit résulter d'un plus grand développement de la raison abstraite venant compenser le trop grand développement spontané de la raison concrète. Pour le sacerdoce, l'inconvénient est inverse, l'harmonie résultera surtout d'une forte introduction systématique de raison concrète. C'est d'après ce sentiment profond qu'Auguste Comte avait placé l'âge du sacerdoce à quarante-deux ans et astreint la jeunesse des théoriciens à une participation à la vie pratique, à l'inverse du catholicisme qui avait constitué une prépondérance trop exclusive de la raison théorique. Dans le patronat, l'harmonie exige surtout une forte introduction de la raison pratique pour perfectionner et régulariser l'accomplissement de sa fonction spéciale. Enfin, pour les femmes, il faut constituer le perfectionnement des deux raisons, l'harmonie spontanée étant moins troublée, à cause de l'homogénéité plus grande de la vie féminine.

Nous examinerons en morale pratique la théorie de l'harmonie mentale de l'individu en tenant compte des différences spéciales si nécessaires dans la réalité. Mais en morale théorique, il nous faut surtout instituer la théorie de l'harmonie mentale moyenne de l'individu ; nous formerons ainsi le type de la *raison générale moyenne*, au moyen duquel, une fois construit, chaque individu réagira sur lui-même pour s'y maintenir ou y revenir, et les hommes réagiront les uns sur les autres pour se maintenir dans cette saine mentalité.

Abordons maintenant la théorie sommaire de l'harmonie mentale.

L'état de pleine raison ou d'harmonie mentale consiste toujours dans une convenable combinaison entre la généralité de la raison abstraite et la spécialité de la raison concrète. Cette combinaison ne peut être établie et comprise qu'en la rapportant à sa destination : servir l'Humanité ou plutôt les trois êtres collectifs, en conservant sa personnalité, et sous

Digitized by Google

l'impulsion de l'amour. Ce service s'accomplit par des fonctions générales et spéciales. Il est clair, en effet, que le service de la famille, de la patrie et de l'Humanité suppose des fonctions communes à tous les hommes, et des rapports plus ou moins compliqués des hommes entre eux. Parmi ces fonctions générales, celle d'appréciation des fonctions des autres constitue une des plus importantes. Mais, outre ces fonctions générales, chaque individu remplit une fonction spéciale, le métier proprement dit. Or, à des degrés divers, dans ces diverses fonctions connexes du service collectif, il y a toujours une règle générale, une vue plus ou moins abstraite qui se concrétise dans un cas spécial se rapportant à un être. Cela se voit, d'une manière bien certaine, dans l'appréciation que nous faisons des actes de la vie d'un individu. Cette appréciation se fait toujours, en effet, d'après une règle générale qu'on applique ensuite à un individu ou à un corps dans des circonstances spéciales bien déterminées. De même, dans l'exercice de nos devoirs dans la famille, comme fils, comme père, comme époux, ou dans l'exercice de nos fonctions de citoyen, il y a toujours un principe abstrait qui représente la portion fondamentale commune à tous les cas qu'il faut ensuite spécifier dans le cas concret d'un être. Cette combinaison de la raison abstraite se liant à un être déterminé que nous modifions suppose toujours nécessairement l'affection plus ou moins profonde qui nous attache à cet être. Mais cette affection se combine toujours à une certaine idéalisation de l'être que nous voulons modifier par l'application des lois générales aux cas concrets. Par conséquent, l'harmonie mentale suppose toujours la coordination de trois opérations : lois générales, idéalisation, spécification concrète à un être déterminé. Or, il y a dans tout cela une opération commune à tous les cas, à savoir la liaison d'une idée générale à un être déterminé, ou, en d'autres termes, une relation de l'abstrait au concret ou le passage de l'un à l'autre, qui nous présente des degrés successifs, spontanés que le Positivisme

Digitized by Google

systématise enfin; systématisation d'autant plus nécessaire que la relation de l'abstrait au concret se manifeste sur une échelle de plus en plus étendue à mesure que la science se développe, que la civilisation se complique, et que la science y intervient de plus en plus. Nous allons donner un exemple de cette relation systématique de l'abstrait au concret qui pourra servir de base pour l'appréciation nouvelle mais très difficile de cette relation spontanée dans les cas usuels de la vie pratique. Nous prendrons, par exemple, le passage du pendule simple au pendule composé dans les applications pratiques que l'on fait de celui-là. La formule du pendule est la suivante : $t = \pi\sqrt{\frac{l}{g}}$. On peut destiner le pendule à deux buts pratiques essentiels : la détermination du temps, ou bien celle de g, à savoir l'intensité de la pesanteur en un lieu déterminé. Supposons que nous voulions déterminer g, on en tire la valeur de la formule précédente en fonction de t et de l, t étant la durée d'une oscillation (en secondes) et l la longueur du pendule (en mètres). Mais la formule précédente est celle d'un pendule simple, c'est-à-dire d'un fil oscillant dans le vide, sans frottement ni résistance et terminé à son extrémité par une molécule. En outre, cette formule suppose des oscillations infiniment petites. Or, le pendule réel avec lequel on opère se présente à nous dans des conditions toutes différentes. Il est formé par une masse d'un poids bien déterminé, il oscille dans l'air dans des conditions précises d'hygrométricité, de température, et enfin les oscillations ont une amplitude nécessairement déterminée et non pas infiniment petite. Le problème est donc de partir du cas concret, seul effectivement appréciable et de le ramener au cas abstrait par une suite d'opérations successives, fondées sur des indications plus ou moins rationnelles, ou plus ou moins empiriques. Nous avons là un exemple très complet de cette relation de l'abstrait au concret dont j'ai

Digitized by Google

parlé, et au moyen de laquelle la formule purement abstraite parvient à s'appliquer à un cas concret bien déterminé, de manière à obtenir un résultat pratique.

Les applications de la mécanique générale ou abstraite aux cas de la mécanique pratique, relatifs à des êtres dans des circonstances effectives bien déterminées, nous offrent des exemples nombreux de cette relation de l'abstrait au concret. L'on désigne, en général, sous le nom de *coefficient*, l'élément plus ou moins empirique au moyen duquel se fait ce passage de l'abstrait au concret. J'ai étendu moi-même cette dénomination aux questions sociologiques et morales, et, notamment, j'ai indiqué l'emploi des *coefficients de défalcation* dans les observations historiques ou morales.

Quand cette relation de l'abstrait au concret, à peine conçue jusqu'ici et dont la théorie (ce qui est déjà beaucoup) n'est, au fond, qu'ébauchée, sera définitivement constituée, il sera alors possible d'aborder une analyse précise de cette relation dans le cas des opérations de la vie commune. Il est incontestable, en effet, que tout homme qui porte, par exemple, un simple jugement sur un autre, opère toujours une relation de l'abstrait au concret. Ainsi, par exemple, si, à propos d'un acte spécial d'un individu, on lui donne la qualification d'avare, il est certain qu'on applique un certain type abstrait d'un aspect de la nature humaine dans l'appréciation d'un cas spécial relatif à un être. Il en est de même quand on applique la règle générale d'un art à un cas spécial déterminé relatif à un être. Mais cette relation se manifeste surtout dans les applications des formules, nécessairement générales et abstraites, aux évènements politiques et sociaux. La combinaison de la généralité indispensable avec la spécialité nécessaire constitue un problème d'une difficulté très grande et qui n'est habituellement résolu que d'une manière très inconsciente et très insuffisante. La théorie que j'indique ici, et qui est absolument indispensable à la constitution de l'état de raison systématique, ne pourra être dé-

Digitized by Google

finitivement établie que par l'examen des cas scientifiques plus simples suivant l'exemple que je viens d'en donner.

Quoi qu'il en soit, la coordination de cette relation de l'abstrait au concret devient de plus en plus nécessaire pour assurer la modificabilité des hommes et des choses, qui est la destination finale de l'état de raison ou d'harmonie mentale. Il est évident, en effet, d'après cela, que les arts sont l'aboutissant nécessaire de l'état de raison, puisqu'ils sont le procédé effectif et pratique de modificabilité. A mesure que l'évolution humaine s'est compliquée, des arts ont acquis un caractère de plus en plus abstrait. La relation de l'abstrait au concret y est devenue à la fois plus nécessaire et plus difficile ; c'est ce qui a fait surgir à partir de la Grèce, c'est-à-dire de la fondation de la science abstraite, une série de doctrines spéciales pour établir cette grande relation et une classe spéciale, celle des ingénieurs, pour les appliquer. C'est, en effet, dans les arts géométriques qu'ont dû surgir d'abord ces doctrines par lesquelles s'effectue la relation de l'abstrait au concret, ou de la théorie à la pratique. La géodésie, qui se réduisait d'abord au plus simple arpentage, a été constituée par les Grecs et les travaux qu'ils nous ont laissés à cet égard présentent un grand intérêt historique et scientifique. Les méthodes instituées par les architectes grecs et romains et par ceux du moyen-âge pour figurer sur une surface plane les projets des constructions qui doivent être réalisées dans l'espace, sont devenues de plus en plus générales, et ont reçu du génie de Monge, sous le nom de *Géométrie descriptive*, une systématisation définitive. Les rapports de la mathématique et de l'astronomie à la navigation ont donné lieu aussi à des théories spéciales d'une très grande importance. Mais la fondation de la physique a fait surgir à son tour des doctrines qu'on confond trop souvent avec elle, faute d'une vue d'ensemble qu'Auguste Comte a instituée, mais qu'il faut maintenant constituer ; ce qui aura lieu, je l'espère, dans mon cours sur l'industrie positive.

Digitized by Google

Quoi qu'il en soit, les travaux sur l'hydraulique, sur les mouvements des fleuves, comme ceux de Guglielmini, par exemple, qu'Auguste Comte a placés dans la *Bibliothèque positiviste*, nous fournissent des types de ces doctrines intermédiaires par lesquelles s'effectue le passage de l'abstrait au concret, de la théorie à la pratique. La formation nouvelle des ingénieurs électriciens, par exemple, a étendu un tel mouvement, de même que celle des ingénieurs-chimistes ; et les penseurs les plus éminents de la chimie, comme Berthollet, n'ont pas reculé devant l'application de la chimie abstraite, au blanchiment des étoffes, par exemple. Au XVIIIe siècle, la fondation des écoles vétérinaires fit surgir des doctrines spéciales pour les arts relatifs aux animaux, et les beaux travaux de Duhamel du Monceau, notamment, fournissent un type de cette aspiration remarquable vers la constitution des doctrines intermédiaires entre la théorie et la pratique dans les arts biologiques. Enfin, la médecine, d'un côté et la jurisprudence, de l'autre, nous offrent des types de ces conceptions intermédiaires dans les arts qui agissent sur l'homme. La fondation de la sociologie et de la morale positives développera et coordonnera un tel mouvement. Jusqu'ici il n'a été, en effet, que spontané et la complication croissante de l'évolution sociale exige qu'il devienne tout à fait systématique. Cette systématisation ne peut s'accomplir que par celle de la philosophie troisième dont j'ai posé les bases. Les arts, en effet, modifient les êtres en agissant sur des phénomènes déterminés, plus ou moins bien connus par les lois abstraites. Mais les êtres sont solidaires entre eux et l'activité de chacun d'eux est dominée par des circonstances générales. Par conséquent, la philosophie troisième est absolument indispensable pour la systématisation des arts ; puisque, seule, elle détermine les conditions générales, cosmologiques ou humaines, sous l'influence desquelles chacun d'eux s'exerce. Il est certain, par exemple, qu'il devient de plus en plus irrationnel d'établir une industrie

Digitized by Google

quelconque sans connaître suffisamment et sans se préoccuper de la solidarité statique et dynamique des diverses parties de la planète. Cela est évident pour les matériaux vivants ou inorganiques dont chaque industrie a besoin ; mais cela devient de plus en plus évident aussi pour les conditions météorologiques, qu'il est de plus en plus indispensable d'apprécier d'après une vue d'ensemble de la planète.

Mais si cette solidarité cosmologique est manifeste, la solidarité concrète sociologique l'est peut-être davantage encore. L'état industriel de chaque nation devient de plus en plus dépendant de celui de toutes les autres. Par conséquent, les projets individuels exigent, par une nécessité croissante, la considération de l'état général pour pouvoir être réalisés d'une manière véritablement utile et efficace. On le voit donc, la fondation de la philosophie troisième devient nécessaire pour établir cette coordination de la relation de l'abstrait au concret, condition capitale de l'harmonie mentale chez les peuples comme chez les individus.

Mais la relation de l'abstrait au concret étant, comme nous venons de le voir, la condition même de l'état de raison conçu dans sa pleine extension philosophique, un problème se pose immédiatement : quel est celui des deux éléments combinés qui doit se subordonner à l'autre ? Car toute combinaison suppose une subordination. Le principe fondamental posé par Auguste Comte, mais qu'il n'a pu qu'indiquer sans l'expliquer ni le démontrer, consiste dans la subordination de l'abstrait au concret. Cela se conçoit d'abord d'une manière générale en considérant qu'en définitive il n'y a de réalité complète que dans la considération des êtres et même des êtres solidarisés et que, par suite, c'est à leur appréciation que doit être subordonnée celle des phénomènes. Mais il faut préciser cette considération d'après les deux cas successifs de l'étude scientifique et de la pratique.

Dans l'ordre scientifique, il est évident que, d'après le principe désormais démontré de la synthèse subjective, l'étude

Digitized by Google

de telle série de phénomènes doit toujours être instituée d'après la connaissance des besoins généraux de l'Humanité, et d'après celle des résultats acquis qui donnent les moyens de l'entreprendre. Auguste Comte a, du reste, appliqué ce principe à la coordination même des éléments de la raison abstraite, ou du moins, pour parler avec une précision plus réelle, il a indiqué le principe en l'appliquant d'une manière spéciale à la coordination de la logique ou mathématique. On peut voir, en effet, dans sa *Synthèse subjective*, comment il règle le développement du calcul par sa destination à l'étude de la géométrie et le développement de la géométrie par sa destination à l'étude de la mécanique.

Dans l'ordre pratique proprement dit, cette subordination de l'abstrait au concret apparaît comme plus évidente encore ; puisque la modificabilité se produit toujours dans un phénomène, lequel est constamment lié à un être dont la considération, à son tour, ne peut être séparée de celle des êtres solidaires. En somme, cette subordination peut se systématiser par la subordination de nos études et de nos projets à la considération de l'Humanité effective, telle qu'elle est actuellement, considération éclairée néanmoins par le type abstrait qui est l'aboutissant final de la raison abstraite. Par conséquent, l'harmonie mentale, ou l'état de pleine raison, résulte d'une relation de l'abstrait au concret et d'une subordination systématique de celui-là à celui-ci. Mais cela ne constitue pas encore la formule définitive qui coordonne ces divers aspects et donne la véritable conception de l'harmonie mentale ou de l'état de pleine raison.

Cette harmonie mentale consiste finalement dans la prépondérance de l'esprit d'ensemble et la convenable subordination de l'esprit de détail ; de manière à régler ainsi nos conceptions et nos projets. Sans doute, l'exécution est toujours spéciale, et, par suite, exige une rigoureuse connaissance de tous les faits particuliers, mais le tout est dominé par l'intime solidarité des phénomènes et des êtres, qui ren-

Digitized by Google

drait illusoires ces connaissances spéciales sans une pondération qui résulte nécessairement d'une vue d'ensemble.

L'état de raison consiste donc dans la subordination de l'esprit de détail à l'esprit d'ensemble avec une juste participation de celui-là. Il est certain que c'est d'après cette considération que l'on peut faire la grande classification des esprits et que le véritable commandement appartient toujours à l'esprit général, non pas seulement l'esprit général abstrait, mais aussi l'esprit général concret qui embrasse dans ses vues la coordination même des êtres. La véritable dignité humaine consiste, du reste, dans cette prépondérance de l'esprit d'ensemble et le grand problème des temps modernes est de faire que ce ne soit plus le privilège le plus éminent des natures exceptionnelles, mais d'y faire participer la masse humaine en lui conservant, du reste, son heureuse connaissance spéciale de la réalité.

Mais l'état de raison ainsi conçu n'est nullement un phénomène absolu, c'est un phénomène profondément relatif qui varie, d'après des lois déterminées suivant l'*époque*, l'*âge*, la *situation* et le *sexe*. C'est ce qu'il est facile de faire comprendre sommairement. Il est clair, en effet, que l'harmonie entre l'abstrait et le concret, leur relation et leur subordination dépendent du développement de ces deux éléments de l'état de raison. A mesure que l'évolution humaine se développe, la raison abstraite a pris une extension croissante, de même que la complication des phénomènes sociaux et leur solidarité planétaire. Le problème de l'état de raison devient donc de plus en plus difficile, en même temps que de plus en plus nécessaire. La solution à cette situation, qui semble contradictoire, est résultée de l'immense développement de la culture abstraite, se coordonnant enfin dans un homme de génie supérieur, qui a ainsi opéré l'intime combinaison de l'esprit scientifique et de la généralité philosophique. Mais, comme je l'ai déjà dit, le problème social le plus urgent consiste à y faire participer la masse humaine qui, sans cela,

Digitized by Google

tomberait, par l'action industrielle, dans une spécialité dégradante qui compromettrait sa sécurité autant que sa dignité, et qui finirait même par arrêter tous les progrès de l'espèce. Mais il est certain aussi que la solution du problème de l'état de raison ou de l'harmonie mentale comporte des degrés de précision différents, suivant qu'on considère les trois âges de la vie humaine : préparatoire, fondamental et complémentaire. Il est évident que c'est dans la phase active de la vie que l'harmonie mentale, par la prépondérance de l'esprit de détail sur l'esprit d'ensemble, est à la fois la plus nécessaire, car elle est indispensable à la réalisation pratique des choses, et la plus difficile, puisqu'elle exige la combinaison d'un nombre considérable d'éléments. Par compensation, la responsabilité pratique y pousse. Dans la période préliminaire, l'état de raison est imparfait par la prépondérance de l'esprit abstrait ; mais ce danger, du reste inévitable, est compensé par l'absence de responsabilité pratique. Dans la période complémentaire, une situation analogue à celle de la phase préliminaire se présente, mais avec la compensation de l'expérience acquise.

Il est certain aussi que l'harmonie mentale, ou l'état de raison, offre des conditions plus ou moins difficiles suivant la fonction exercée, quoiqu'il y ait néanmoins une homogénéité nécessaire entre les divers hommes. Mais néanmoins la plénitude de l'état de raison se montre dans les chefs théoriques et pratiques de l'espèce humaine, quand, du moins, ils sont dignes de leur position. Enfin, il est certain que la vie, surtout domestique, de la femme lui rend moins nécessaire la véritable cohérence mentale. Néanmoins, le Positivisme apportera à ce sujet de grands perfectionnements, pour mettre la femme à la hauteur de sa fonction d'éducatrice et de conseillère.

Notre théorie de l'harmonie mentale serait insuffisante si nous n'exposions pas quelques considérations sur la nature intime des opérations cérébrales par lesquelles elle s'accom-

Digitized by Google

plit. L'opération cérébrale capitale à ce sujet consiste dans l'emploi de la *déduction*, conçue sous l'aspect général que j'ai déjà indiqué dans mon appréciation de la synthèse subjective.

Je rappelle que la déduction consiste, en pareil cas, dans le principe de contradiction, c'est-à-dire que les divers phénomènes sont liés entre eux ou liés à un être, de manière à ce qu'il puisse y avoir cohérence dans une pareille liaison ; c'est ce qui apparait d'une manière très nette quand on fait concourir divers éléments pour construire un projet. Au fond, l'état de raison est une construction constante, ou tout au moins le résultat d'une construction où se combinent l'abstrait et le concret pour atteindre une certaine destination. Le signe caractéristique de la pleine harmonie mentale, du véritable état de raison, c'est la prévision possible et la prévision vérifiée. C'est là le véritable critérium ; car les constructions de l'esprit, depuis les plus simples jusqu'aux plus compliquées, ont pour destination finale de représenter la réalité extérieure pour la modifier ou pour s'y résigner. Par conséquent, la possibilité de cette prévision et sa vérification constituent le caractère typique de l'harmonie mentale et aussi le principe d'après lequel on peut juger les déviations ou les perturbations de l'état de saine raison.

L'état de raison est un certain équilibre obtenu par l'intelligence humaine ; les perturbations qui sont propres à cet équilibre proviennent ou de son instabilité ou de son insuffisance. Il est vrai que, quand cet équilibre est instable, il est certainement insuffisant, mais la réciproque n'est pas vraie, ce qui justifie suffisamment la distinction que je viens d'introduire. En outre, ces deux cas de perturbation de l'équilibre mental sont assujettis au principe général de la philosophie première que les altérations pathologiques portent essentiellement sur l'intensité des phénomènes.

Apprécions d'abord la stabilité de l'équilibre mental. Il est évident que cette stabilité dépend de conditions cosmolo-

Digitized by Google

giques et biologiques. Ainsi, par exemple, si la surface de la terre avait été aussi mobile ou davantage même, que celle de l'Océan agité, il est infiniment probable que l'homme n'aurait pu arriver à construire une véritable représentation du monde extérieur capable de permettre la prévision et sa vérification. Mais cette instabilité extérieure agit aussi par une autre influence, à savoir l'influence biologique sur la sensation et sur les ganglions sensitifs qui, constamment excités d'une manière variable, déterminent l'instabilité même des constructions mentales. Ainsi, par exemple, dès qu'on rentre dans une grande ville après en avoir été plus ou moins long-temps absent, on est saisi immédiatement et pendant un temps plus ou moins grand d'une véritable instabilité mentale. L'habitude permet de dominer cette influence, mais néanmoins, elle existe toujours plus ou moins. De là l'utilité méditatrice des retraites. Mais néanmoins, sans que cela soit contradictoire et par une application de la même considération, une certaine action du monde extérieur sur la sensation est nécessaire pour placer l'esprit dans une certaine disposition à la stabilité. Ainsi, fermer les yeux produit au début une indétermination sensitive qui nuit à la stabilité de nos constructions mentales. Mais c'est surtout l'influence sociologique qui agit de plus en plus sur la stablité mentale. En Occident, par exemple, l'évolution révolutionnaire a produit une instabilité sociale qui réagit sur la mentalité de chacun de nous, même dans les cas purement privés qui semblent le plus étrangers aux questions sociales. Si l'on compare l'Occident à la Chine, par exemple, on voit que l'immense rôle de la raison abstraite chez celui-là a produit une instabilité mentale qui n'a pas lieu dans l'évolution concrète de celle-ci. La raison indìviduelle se trouve donc ainsi troublée par l'influence du milieu sociologique dans lequel elle se trouve plongée. Mais cette stabilité est affectée aussi par les conditions morales proprement dites, résultant de nos divers penchants, de leurs degrés divers d'intensité. Enfin l'influence des

Digitized by Google

aliments et des divers excitants est incontestable aussi sur la stabilité de nos conceptions. Cette stabilité de l'état de raison varie aussi évidemment suivant les âges, elle a son minimum dans la vie préparatoire, son maximum dans la vie complémentaire et sa situation vraiment normale, entre la fixité trop grande et la mobilité extrême, dans la période active de la vie. L'influence du sexe est certainement incontestable et, dans beaucoup de cas, la femme sur certains sujets oscille entre trop de fixité et trop de mobilité. Il est clair que les professions ont sur la stabilité de l'état de raison une importance très grande; la différence seule entre les villes et les campagnes est bien connue à ce sujet. Quoi qu'il en soit, les perturbations dans la stabilité de l'état de raison peuvent être jugées par le principe de la prévision ; car, comment des conceptions trop variables pourraient-elles représenter la fixité extérieure? Comment leur stabilité trop grande serait-elle en rapport avec la mobilité des choses?

Mais les perturbations de l'état de raison ne portent pas seulement sur la stabilité ; elles résultent aussi de l'insuffisance plus ou moins grande des éléments qui concourent à l'harmonie mentale. Dans certains cas, l'intervention trop grande de la raison abstraite pousse à l'illusion, celle trop grande de la raison concrète à l'étroitesse. Dans les deux cas, la prévision devient insuffisante. Mais le danger capital des perturbations dans l'etat de raison, c'est lorsque, sous l'influence de certaines passions, ou par insuffisance cérébrale, ou enfin par défaut d'éducation, l'on n'organise pas la relation entre les conceptions et la prévision, de sorte qu'on ne tient pas compte des indications de celle-ci. Cela est surtout frappant dans le cas des anomalies.

Quoi qu'il en soit, nous avons établi une conception positive suffisamment précise de l'état de raison en le liant à sa destination, le service des êtres collectifs, et à sa source affective qui résulte de leur amour. Sur ces bases théoriques, nous pourrons établir, en morale pratique, un véritable gou-

Digitized by Google

vernement de la mentalité humaine, de la naissance jusqu'à la mort. P. LAFFITTE.

Paris, 1er août 1885 (17 Dante 97).

TABLEAU DE LA RAISON HUMAINE.

RAISON ABSTRAITE.

I. PHILOSOPHIE PREMIÈRE.

(Lois universelles communes aux divers ordres de phénomènes.)

PREMIER GROUPE, *autant objectif que subjectif.*

1re loi. — Former l'hypothèse la plus simple et la plus sympathique que comporte l'ensemble des renseignements à représenter.

2e loi. — Concevoir comme immuables les lois quelconques qui régissent les êtres d'après les évènements.

3e loi. — Les modifications quelconques de l'ordre universel sont bornées à l'intensité des phénomènes dont l'arrangement demeure inaltérable.

DEUXIÈME GROUPE, *essentiellement subjectif et relatif surtout à l'entendement.*

A. *Etat statique de l'entendement.*

4e loi. — Subordonner les constructions subjectives aux matériaux objectifs.

5e loi. — Les images intérieures sont toujours moins vives et moins nettes que les impressions extérieures.

6e loi. — Toute image normale doit être prépondérante sur celles que l'agitation cérébrale fait spontanément surgir.

Digitized by Google

B. *Essor dynamique de l'entendement.*

7e loi. — Chaque entendement présente la succession de trois états : fictif, abstrait et positif, envers les conceptions quelconques, avec une vitesse proportionnée à la généralité des phénomènes correspondants.

8e loi. — L'activité est d'abord conquérante, puis défensive et enfin industrielle.

9e loi. — La sociabilité est d'abord domestique, puis civique, et enfin universelle, suivant la nature propre à chacun des trois instincts sympathiques.

TROISIÈME GROUPE, *essentiellement objectif.*

A

10e loi. — Tout état statique ou dynamique tend à persister spontanément sans aucune altération, en résistant aux perturbations extérieures (*Kepler*).

11e loi. — Un système quelconque maintient sa constitution active ou passive, quand ses éléments éprouvent des mutations simultanées, pourvu qu'elles soient exactement communes (*Galilée*).

12e loi. — Il y a toujours équivalence entre la réaction et l'action, si leur intensité est mesurée conformément à la nature de chaque conflit (*Huyghens, Newton*).

B

13e loi. — Subordonner toujours la théorie du mouvement à celle de l'existence, en concevant tout progrès comme le développement de l'ordre correspondant, dont les conditions quelconques régissent des mutations, qui constituent l'évolution.

14e loi, — Tout classement positif doit procéder d'après la généralité croissante ou décroissante, tant subjective qu'objective.

15e loi. — Tout intermédiaire doit être normalement subordonné aux deux extrêmes, dont il opère la liaison.

Digitized by Google

II. Philosophie seconde.

(Lois propres à chaque ordre spécial de phénomènes.)

Logique.	calcul.
	géométrie.
	mécanique.
Physique.	astronomie.
	physique.
	chimie.
Morale.	biologie.
	sociologie.
	morale.

RAISON CONCRÈTE.

Philosophie troisième.

(Encyclopédie concrète. — *Sciences concrètes, cosmologique, biologique sociologique.*)

I. La Terre.	1 géologie.
	2 météorologie.
	3 astrologie.
II. Les Êtres vivants.	1 les végétaux.
	2 les animaux.
	3 équilibre général de l'ensemble terrestre.
III. L'Humanité.	1 les nations.
	2 les hommes.
	3 les arts.

Digitized by Google

MORALE THÉORIQUE

THÉORIE DE LA VIE ACTIVE (1)

ACTIVITÉ PRATIQUE, PHILOSOPHIQUE, POÉTIQUE.

Conclusion.

Nous avons étudié précédemment les théories de la vie affective et de la vie contemplative et nous avons vu que leur destination était pour la première d'aimer l'Humanité, pour la seconde de la connaître. Mais le but final de l'existence, c'est la vie active et nous verrons qu'elle consiste à servir les trois êtres collectifs, Famille, Patrie, Humanité, ou, pour donner un résumé synthétique à notre pensée, nous dirons que la fin de l'activité, c'est le service de l'Humanité. D'après cela, la destinée de l'homme est d'aimer, de connaître et de servir l'Humanité.

Nous allons maintenant aborder la théorie de la vie active et nous verrons comment elle se combine avec les vies affective et contemplative, qui n'en sont que les préambules.

L'activité a toujours pour but de modifier l'ordre naturel des choses, de manière, en assurant notre conservation personnelle et en nous résignant aux fatalités inéludables, à

(1) Ce travail est le résumé des deux leçons faites salle Gerson, les dimanches 8 et 15 mars 1885, sur la théorie de l'activité.

Digitized by Google

servir les trois êtres collectifs en perfectionnant leur nature et leur situation. Mais l'activité est de deux sortes, elle agit : 1° sur les choses ; 2° sur les hommes ; ce qui donnera lieu à la décomposition de notre étude, en deux parties essentielles. Néanmoins, au point de vue biologique, ces deux modes d'activité ont un caractère commun ; l'action consiste toujours en effet en une contraction musculaire, déterminée en général par l'impulsion du cœur, dirigée par les fonctions cérébrales du caractère, et coordonnée au moyen des fonctions intellectuelles. Ces contractions musculaires coordonnées produisent deux sortes d'effets qui correspondent aux deux modes d'activité sur les choses et les hommes, que nous avons signalés. Quand ces contractions produisent le mouvement des choses, elles déterminent l'activité pratique proprement dite, c'est-à-dire celle qui agit sur les choses. Quand, au contraire, les contractions musculaires déterminent directement ou indirectement des sensations surtout visuelles et auditives, elles correspondent à l'action sur les hommes ou à l'activité théorique proprement dite. Mais celle-ci se décompose en activité philosophique et poétique, la première agissant par la connaissance des lois réelles des phénomènes et la seconde par leur idéalisation. Notre travail va donc se trouver partagé naturellement en trois parties :

1° Activité pratique ;
2° Activité philosophique ;
3° Activité poétique.

L'activité pratique consiste essentiellement pour nous, à l'état normal, dans l'activité industrielle, c'est-à-dire dans l'action de plus en plus systématique de l'homme sur sa planète, pour la meilleure satisfaction du besoin de nutrition, d'excitation, de logement, d'habillement, etc., etc. Mais quoiqu'elle tende de plus en plus à devenir prépondérante, néanmoins, elle a été dominée jusqu'ici par l'activité militaire. C'est une des vues des plus profondes d'Auguste Comte, d'avoir su saisir cette réalité fondamentale et de l'avoir for-

Digitized by Google

mulée comme une des nécessités inéludables de notre nature; il a montré que jusqu'ici toutes les sociétés se sont formées, étendues ou défaites par le procédé militaire. Il n'y a pas un seul exemple historique d'une société s'organisant directement par le procédé industriel, qui n'a été jusqu'ici que modificateur. Sans doute nous entrevoyons comme une conséquence de l'évolution historique, une situation où les diverses patries seront organisées par des considérations d'ordre pacifique, nous devons marcher vers ce but, mais nous n'y sommes pas parvenus. Du reste, Auguste Comte, qui a toujours rendu justice à ses prédécesseurs, avait reconnu et honoré dans Hobbes cette grande vue scientifique, que les sociétés humaines avaient pour base la guerre et la force; vue scientifique, dit Comte, surgie au milieu des nuages d'une métaphysique sentimentale.

Aussi, dans son remarquable travail sur Spencer M. Harrison a-t-il indiqué cette vue de Comte comme un des caractères de sa supériorité historique sur l'écrivain anglais : « Dans « la théorie historique de M. Spencer, le passé ne nous en- « seigne guère que quelques maximes, comme celles des « Quakers; qu'il est sauvage de se battre et que l'activité mili- « taire et la superstition sont la source de tout mal. Assu- « rément Comte a condamné aussi fortement que M. Spencer « l'esprit militaire dans notre siècle et la continuation de toute « croyance fictive. Mais il ne s'aveugle pas sur les faits au « point de méconnaître l'utilité de la vie militaire dans le « passé et la beauté de main type théologique (1). »

Néanmoins, quoique l'activité militaire soit l'agent de fondation des sociétés humaines et qu'elle doive malheureusement jouer encore un rôle plus prolongé que nous ne l'avions d'abord pensé, cependant l'état normal vers lequel nous marchons consistera dans la systématisation de l'activité industrielle. Il faut remarquer aussi que l'activité militaire ou

(1) *Revue Occidentale*, n° du 1er juillet 1885, page 25.

Digitized by Google

l'action de la force directe sur les hommes ne disparaitra jamais complètement, mais elle sera subordonnée à la force industrielle; de telle sorte qu'il n'y aura entre l'état préliminaire et l'état normal qu'une différence de proportion entre les deux modes fondamentaux de l'activité pratique. Quoi qu'il en soit, c'est l'industrie que nous allons étudier sous cette dénomination.

I

DE L'ACTIVITÉ PRATIQUE.

L'activité pratique a pour but, comme nous avons dit, de réagir sur la planète, afin d'assurer les besoins de nutrition, d'excitation, de logement, d'habillement, etc., etc. Mais il s'agit de voir si la destination de cette activité est purement personnelle, ou si elle doit être considérée comme pouvant être collective. L'industrie a été d'abord purement personnelle; mais, en se développant graduellement pour la protection du régime militaire, elle a pris spontanément un caractère de plus en plus collectif, de manière à ce que nous puissions, sans utopie, lui assigner une telle destination normale. En fait, et de plus en plus, que nous le sachions et que nous le voulions ou non, nous travaillons matériellement sous le poids de nos prédécesseurs pour nos successeurs. C'est là un fait certain; les capitaux, les instruments, etc., etc., ont été créés surtout par ceux qui nous ont précédés, et le résultat de notre travail servira, surtout à ceux qui nous succéderont, quel que soit, du reste, l'égoïsme de nos mobiles et l'étroitesse de nos vues. Ceux qui ont créé les chemins de fer ne les emporteront certes pas dans la tombe et n'empêcheront pas que la jouissance en appartiendra surtout à leurs successeurs. Il s'agit donc pour toute doctrine véritablement scientifique, en dehors de tout mysticisme et de toute exaltation senti-

Digitized by Google

mentale, de mettre nos vues systématiques à la hauteur des réalités effectives. D'après cela, nous pourrons dire que le travail a pour but le service des trois êtres collectifs, Famille, Patrie, Humanité, ou, d'une manière plus synthétique, l'Humanité. Il est facile de voir qu'une telle formule n'est que la systématisation philosophique de la réalité effective ; la conservation personnelle étant, bien entendu, poursuivie et assurée.

Il est évident d'abord que tout individu vit par la famille, et ensuite pour la famille; mais l'activité de chaque individu, à mesure que croît la division du travail et que la complication sociale augmente, ne peut exercer son industrie que par le concours des autres. Un chapelier ne pourrait faire des chapeaux si d'autres ne lui procuraient, outre la sécurité, les instruments de travail, les matières premières, les moyens de nutrition, etc., etc. Le chapelier travaille donc par la patrie et son travail est pour la patrie, puisque ses résultats sont utilisés surtout par d'autres que par lui. Mais, à mesure que les relations se développent à la surface de la planète, les diverses patries se solidarisent de plus en plus et leur concours devient de plus en plus indispensable à l'activité industrielle de chaque individu. Nous travaillons donc pour et par l'Humanité.

Par conséquent, c'est par une systématisation scientifique de la réalité, que nous assignons à l'activité pratique cette grande destination à servir l'Humanité.

Mais quoique le but effectif de la vie soit au fond l'action, nous ne devons oublier ni l'affection qui pousse, ni l'intelligence qui éclaire, et il est bon de rappeler ici l'harmonie entre la vie active et les vies affective et spéculative. D'abord en assignant à la vie active le service des mêmes êtres que la vie affective a pour but d'aimer et la vie contemplative de connaitre, nous établissons entre elles une véritable harmonie. Mais on peut préciser davantage une telle vue; la vie affective, comme nous l'avons vu, modifie la prépondérance de la personnalité par l'action modificatrice de la sociabilité. La

Digitized by Google

vie active nous offre le même type, puisqu'elle modifie par la Famille, la Patrie et l'Humanité, le but directement personnel de son exercice; il y a donc harmonie entre les deux constitutions.

L'activité devenant, comme nous l'avons vu, de plus en plus collective et de plus en plus complexe, exige une coordination intellectuelle de plus en plus approfondie se condensant dans la connaissance des lois d'évolution de l'Humanité. Il y a donc ainsi harmonie entre la vie contemplative et la vie active; c'est ainsi que l'unité individuelle peut être conçue.

Après avoir défini la destination de la vie pratique ou de l'industrie, il nous faut étudier son fonctionnement propre à la division des opérations qu'elle présente et leur harmonie réciproque; c'est ce qui nous conduit à la hiérarchie suivante des opérations industrielles : Agriculture, Manufacture, Commerce, Banque.

Il faut concevoir, suivant la vue de Dunoyer, les industries extractives comme faisant partie de l'agriculture, dont la fonction sera dès lors de produire des matériaux propres à l'alimentation, à l'habillement, au logement et aussi les matières que doivent transformer les diverses industries; c'est donc la base de tout le régime industriel. La *manufacture* transforme les matériaux fournis par l'agriculture, pour les approprier à nos divers besoins; et le *commerce* établit finalement sur toute la surface de la terre une convenable répartition des divers produits de l'agriculture et de la manufacture. Mais lorsque l'industrie est suffisamment développée, il surgit le dernier degré de la hiérarchie industrielle dont la vraie notion générale est encore assez confuse : la *banque*. Pour comprendre sa destination, il faut remarquer qu'il y a une opération commune aux échanges propres aux diverses opérations industrielles, à savoir: le paiement. Or, la banque a pour destination effective précisément cette opération commune nux diverses opérations industrielles. C'est par l'intermédiaire

Digitized by Google

de l'argent, des billets à ordre, lettres de change, etc., etc., virements, que la banque effectue cette opération du paiement entre les divers membres de la hiérarchie industrielle. *Le crédit*, qui est une fonction supérieure du paiement, n'est rien autre chose qu'une anticipation sur les paiements futurs; il permet ainsi une multiplication véritable des capitaux, en s'appuyant sur les bénéfices futurs et probables d'une nouvelle entreprise. La création du crédit public, en faisant surgir d'une manière normale des titres productifs d'intérêts et susceptibles de transmission, a fait surgir la plus éminente des fonctions industrielles : la *spéculation*. Grâce à celle-ci, les divers titres dont le nombre est devenu si considérable sont maintenus dans un taux moyen qui facilite le crédit, des gouvernements et des particuliers. Cette fonction de la spéculation est donc parfaitement normale; néanmoins plus que toute autre elle offre de graves dangers quand elle tombe dans le simple jeu dont on ne peut néanmoins jamais éviter une certaine intervention véritablement utile. La rapidité de certaines fortunes et la disproportion, qui semble exister entre les bénéfices et les produits, ont souvent fait méconnaître la nécessité de cette fonction industrielle.

La spéculation, une fois créée dans le commerce des valeurs proprement dites, s'est étendue à celle des produits, surtout agricoles, à mesure que les moyens de transport et ceux de communication télégraphique sont devenus rapides et réguliers; de manière à ce que la situation économique à cet égard, dans les diverses parties de la planète, puisse être rapidement connue et que le défaut d'équilibre, en divers points, puisse être rapidement réparé. Mais cette spéculation ne peut véritablement porter que sur des produits suffisamment homogènes, et toujours plus ou moins immédiatement nécessaires, comme le blé par exemple. La spéculation commerciale, dans ce cas-là, comme dans celui des valeurs de bourse, permet d'établir une valeur moyenne profondément nécessaire aux intérêts généraux. Il résulte de cet en-

Digitized by Google

semble de fonctions, depuis la production agricole jusqu'a la spéculation du commerce et de la banque, une convenable répartition spontanée des produits et des fonctions sur les diverses parties de la terre.

Il faut, en effet, distinguer dans les produits industriels les *instruments* et *les provisions;* les premiers constituent les appareils au moyen desquels on produit et les seconds les résultats convenables à la consommation. Il y a à la fois harmonie et dissemblance entre ces deux éléments nécessaires de la vie industrielle.

Mais nous n'aurions qu'une idée incomplète de l'organisme industriel si nous n'indiquions pas une distinction capitale qui s'est développée de plus en plus, à savoir : la distinction entre les entrepreneurs et les travailleurs. Cette distinction résulte d'abord de notre constitution cérébrale proprement dite; car les dispositions d'esprit, de cœur et de caractère nécessaires pour bien instituer et bien diriger les entreprises sont loin d'être communes : la majorité de l'espèce humaine est surtout propre à l'exécution sous une direction déterminée, avec une responsabilité personnelle peu étendue; mais les différences cérébrales qui conduisent à cette grande distinction entre les directeurs et les exécutants doit être complétée par des conditions sociales résultant d'une concentration plus ou moins grande des capitaux. C'est cette combinaison entre des conditions sociales et morales qui provoque et maintient cette grande distinction entre les entrepreneurs et les travailleurs.

Il faut enfin considérer qu'il y a dans toutes les fonctions industrielles trois opérations communes qui se combinent à des degrés divers : la *production*, la *conservation* et la *transmission;* c'est par le concours de ces trois opérations que s'accomplit la vie industrielle et que se créent des capitaux qui sont la condition même de son existence.

C'est par le concours de cette immense série d'opérations distinctes que l'industrie assure la vie organique de chaque

Digitized by Google

individu, avec la part plus ou moins grande de *loisir*, qui est la condition de notre vie mentale et morale. Mais, à mesure que l'industrie se complique par une division croissante des opérations et par une extension planétaire de plus en plus grande, elle se coordonne spontanément de plus en plus, et surtout elle doit se coordonner de plus en plus d'une manière systématiquement voulue. Pour cela, les opérations et les projets de l'industrie doivent reposer de plus en plus sur la philosophie troisième, dont j'ai opéré une première coordination dans ma théorie de la vie contemplative. Il est clair, en effet, que l'industrie vit par les matériaux que fournit la terre et par l'activité que développe ce grand être, activité que nous utilisons à notre profit, soit en nous résignant, soit en modifiant. En concevant l'industrie à la fois comme planétaire et comme sociale, c'est-à-dire comme collective dans sa destination, il est évident qu'elle doit reposer sur une analyse systématique des matériaux organiques, végétaux et animaux; en outre, il est évident que les divers modes d'activité de la terre sont profondément solidaires quant à la répartition de la chaleur, de l'électricité et de la lumière, et quant au mouvement de l'air et des eaux. Par conséquent, la solidarité des diverses industries humaines ne pourra être convenablement maintenue que par une connaissance de plus en plus approfondie de la solidarité passive et active des divers êtres à la surface de la terre. A mesure que le Positivisme, en systématisant la philosophie troisième, permettra la coordination de la vie industrielle, il surgira des opérations diplomatiques par lesquelles les diverses nations s'entendront pour empêcher ou pour prescrire des opérations industrielles communes, nécessaires au fonctionnement des industries spéciales. Le droit des gens industriel surgira ainsi, quoi qu'en disent les économistes, qui n'ont aperçu qu'un côté bien étroit de la vie industrielle, et qui n'ont nullement entrevu cette immense solidarité qui tend à lier toutes les opérations planétaires. Mais si l'agriculture et la manu-

Digitized by Google

facture sont surtout en rapport avec la première partie de la philosophie troisième, la *Théorie de la terre;* le commerce et la banque sont surtout dans un rapport plus spécial avec la seconde partie, celle qui étudie : les *nations* et les *hommes.* Il est certain, en effet, que les opérations de ces deux éléments suprêmes de la hiérarchie industrielle doivent prendre en intime considération la situation sociale, économique et morale des diverses nations qui agissent et réagissent les unes sur les autres. Cette corrélation entre la philosophie troisième et l'organisation de l'industrie portera, à des degrés divers, sur les trois fonctions de la vie industrielle : *Production*, *conservation* et *transmission.* C'est ainsi que surgira bientôt la notion de l'*économie*, non pas seulement au point de vue individuel et national, mais aussi au point de vue directement planétaire.

Pour terminer l'étude de cette corrélation entre l'activité pratique et l'activité théorique, il faut plus spécialement examiner celle qui existe entre les arts et la philosophie seconde ou la théorie des lois des divers phénomènes. C'est ce que nous allons maintenant effectuer.

L'industrie n'agit jamais que sur un phénomène, mais celui-ci est toujours considéré dans un être déterminé. Dans le plus grand nombre des arts, au début surtout, la simple observation concrète est suffisante pour diriger de tels travaux. Mais à mesure que la science abstraite s'est développée, elle a réagi sur l'industrie en apprenant à considérer le phénomène à modifier d'une manière de plus en plus indépendante de l'être lui-même. En outre, cette réaction de la science abstraite sur l'industrie a eu un second genre d'influence qui, dans certains cas, l'a profondément transformée. La science abstraite considère, en effet, une infinité de cas possibles, et cela avec une précision suffisante pour que l'industrie puisse effectivement les réaliser. La puissance de l'homme sur sa planète acquiert alors une étendue et une *sécurité* que le passé ne pouvait même soupçonner. De là la su-

Digitized by Google

périorité de l'industrie moderne sur l'industrie ancienne, de l'industrie abstraite de l'Occident sur l'industrie concrète de la Chine. Cette réaction de la science sur l'industrie est désormais assez caractérisée pour qu'on doive la systématiser. C'est ce qui nous conduit à ranger les divers arts à ce point de vue, suivant la série suivante : arts mathématiques, astronomiques, physiques, chimiques, biologiques. Cette réaction a fait surgir, en effet, à la fois des doctrines et des fonctions spéciales; les doctrines consistent en des théories particulières qui ont pour but d'établir la transition de l'industrie à la science. Dans les arts mathématiques, le type de ces doctrines est la *géométrie descriptive*, par laquelle on peut traduire sur un plan tous les projets relatifs aux formes quelconques, réelles ou imaginées pour une destination. La mécanique dite pratique, où l'on introduit des coefficients empiriques, offre un second type de telles doctrines. En physique, en chimie et en biologie, on trouve tous les germes de telles théories qui n'ont pas été suffisamment constitués, faute d'une vue philosophique.

Mais, outre ces théories, une classe spéciale a surgi dont la fonction est précisément d'opérer cette relation de la science abstraite à l'industrie : c'est celle des *ingénieurs;* cette classe prend une puissance et une extension croissante; l'avènement des ingénieurs-électriciens et des ingénieurs-chimistes a été de nos jours très considérable, et celle des ingénieurs-biologiques tend à prendre une importance croissante.

Il faut néanmoins indiquer les dangers de cette réaction de la science abstraite sur l'industrie. Elle tend, en effet, à augmenter une instabilité économique très dangereuse, j'ai signalé déjà les inconvénients de la combinaison des inventeurs, des ingénieurs et des financiers. Les premiers tendent à créer sans cesse, un peu aveuglément, de nouveaux moyens, les seconds en font des projets réalisables, et les troisièmes

Digitized by Google

les font effectuer en y appliquant des capitaux disponibles toujours croissants.

Nous avons ainsi apprécié l'organisation industrielle, il faut compléter notre théorie en étudiant d'une manière sommaire son fonctionnement. Nous avons vu que toute fonction industrielle se rapporte nécessairement à la famille, à la patrie, à l'Humanité ; toute fonction industrielle est donc sociale dans sa source et sa destination. Par conséquent, suivant la vue profonde d'Auguste Comte, la distinction des fonctions privées et publiques est purement transitoire; il n'y a, au point de vue moral, que des fonctions publiques. Néanmoins cette distinction transitoire contenait un élément durable; car toutes les fonctions, en restant moralement sociales, doivent être décomposées néanmoins en *fonctions collectives* et en *fonctions individuelles.*

Nous appelons fonctions collectives celles qui ont pour but direct et immédiat la collectivité patriotique ou humanitaire et dont les procédés sont organisés immédiatement pour une telle destination. Au contraire, les fonctions sont individuelles quand elles se rapportent directement à un certain nombre d'individus et de familles, qu'elles sont organisées pour un tel but et qu'elles n'influent qu'indirectement sur la collectivité patriotique ou humanitaire. La répartition des fonctions actives entre ces deux groupes a varié suivant les époques, et la loi de cette répartition a été encore trop peu étudiée. L'esprit humain a oscillé entre les économistes qui voudraient tout rapporter à des fonctions individuelles, et les communistes qui n'admettraient que des fonctions collectives. Ces deux doctrines, également exclusives, n'ont jamais représenté la réalité effective des choses ; néanmoins, il faut dire, à la gloire des communistes, qu'ils ont sur leurs adversaires l'immense avantage d'avoir toujours compris le caractère social des fonctions actives. Je vais poser quelques principes d'après lesquels peut s'effectuer une pareille répartition.

Digitized by Google

Voici, à mon avis, quelles sont les conditions principales pour que la fonction soit collective ou publique :

1° Il faut qu'elle intéresse tout le monde, mais indirectement et d'une manière plus ou moins incertaine; ainsi, par exemple, la sécurité des rues et des routes, ou même leur bonne viabilité, intéresse sans aucun doute tout le monde, mais non pas d'une manière immédiate et certaine, comme l'achat d'un pain ou d'un chapeau; 2° qu'elle puisse se décomposer en fonctions élémentaires, uniformes, soumises à des règles où les cas particuliers puissent être pris en considération d'une manière générale, sans initiative difficile; 3° qu'elle puisse comporter une direction générale étendue et uniforme. Il faut que ces trois conditions soient satisfaites à un certain degré pour qu'on puisse organiser d'une manière collective les opérations pratiques, sans une trop grande excitation de l'intérêt personnel et un trop grand développement de l'initiative individuelle.

Les conditions pour que la fonction soit individuelle, ou, en d'autres termes, privée, sont les suivantes : 1° qu'elle se rapporte à un besoin personnel immédiat et spécial ; 2° que son exécution exige une initiative constante et continue; 3° que sa direction ne comporte que peu de généralité, d'étendue et d'uniformité.

Mais les unes et les autres seront dominées de plus en plus par l'enseignement d'une doctrine commune et par les habitudes morales qui en seront la conséquence; influence immense et d'autant plus profonde qu'elle agit d'une manière élémentaire dans chacun de nos actes, par notre propre intervention.

Le but de l'industrie est d'assurer l'existence matérielle des contemporains d'après les capitaux légués par nos prédécesseurs, en laissant à nos successeurs une situation économique améliorée.

Cet entretien de l'espèce s'opère au moyen des produits qui résultent de la réaction de l'Humanité sur sa planète,

Digitized by Google

mais il s'agit d'en opérer la répartition. Elle s'opère dans l'intérieur de chaque nation et parmi les diverses nations d'après des lois naturelles jusqu'ici vraiment inconnues et à peine conçues dans leur existence. Croire qu'on peut en disposer arbitrairement est une grave erreur des socialistes, quoique néanmoins nous puissions modifier dans ce cas comme dans les autres les lois naturelles du phénomène. Il faut comprendre le principe général de cette répartition qui va nous conduire à la théorie positive du salaire. L'ensemble des produits doit être partagé, en effet, en deux parties : 1° le salaire ; 2° ce que je demanderai la permission d'appeler le *bénéfice net*.

Le salaire est la portion du produit humain, qui est destiné à l'entretien de l'individu et de sa famille, et à la réparation ou reproduction des matériaux consommés dans la fonction. D'après cela, le salaire a donc pour nous un caractère essentiellement objectif, et non point le caractère subjectif qu'on lui a donné jusqu'ici, en le considérant comme payant le service rendu, ce qui est un problème réellement indéterminé et nullement susceptible d'une solution effective. Ceci posé, nous devons considérer le salaire dans les trois cas : 1° des fonctions publiques ; 2° du prolétariat ; 3° du patron.

Dans les deux premiers, le salaire doit se composer d'une partie essentiellement fixe qui correspond au but fondamental, l'entretien élémentaire de l'individu et de sa famille, et en second lieu d'une partie variable qui représente le degré d'excitation nécessaire à chaque individualité. Dans le cas des fonctions collectives, le salaire réparti par le chef est à la fois stable, suffisamment uniforme, et la sécurité y compense la modicité plus grande que dans les fonctions individuelles ou privées. Dans le cas du prolétariat, au contraire, le second élément du salaire joue un rôle plus considérable que dans les fonctions collectives proprement dites. Quant au patron, les produits qui se condensent entre ses mains doivent être répartis en deux parties, dont l'une constitue son salaire,

Digitized by Google

qu'il doit fixer lui-même avec sagesse et éeonomie, et dont l'autre, la plus considérable, et de beaucoup, doit être employée à la conservation, la consolidation et l'extension de la fonction qu'il accomplit.

On voit d'après cela que la répartition est toujours subordonnée à sa grande destination : la fonction à accomplir, et qu'il n'y a pas de place pour cette singulière théorie, d'après laquelle la consommation elle-même serait une fonction qu'il faudrait payer et même honorer.

Ce problème de la répartition est un problème vraiment capital dont il importe d'étudier, au moins d'une manière générale, les lois propres, afin de lui faire atteindre par une sage intervention sa grande destination : la conservation et l'amélioration de l'espèce. Il faudra faire intervenir dans la solution de ce grand problème le point de vue d'ensemble et le sentiment social qui ont été jusqu'ici tout à fait étrangers ; attendu que cette grande question a été abandonnée jusqu'ici au plus étroit empirisme. Cette répartition varie, d'après des lois propres, suivant qu'on considère les divers degrés de la hiérarchie industrielle; elle varie suivant le cas des villes et des campagnes et suivant la distinction entre les entrepreneurs et les travailleurs. Elle a certainement une grande influence sur la moralité humaine ; elle doit être dominée, du reste, par une considération commune : celle d'une sage économie ; car il est de toute évidence qu'il est, on peut le dire, criminel de gaspiller des produits à la fois si indispensables et si difficiles à produire.

Après avoir ainsi apprécié la distinction entre les fonctions collectives et individuelles et exposé la théorie générale de la répartition des produits, il nous faut terminer par quelques considérations plus précises sur chacune de ces deux sortes de fonction, et d'abord considérons les fonctions publiques.

L'ensemble des fonctions publiques constitue le gouvernement : le gouvernement, c'est la réaction de l'ensemble sur les parties, pour permettre le concours des activités indi-

Digitized by Google

viduelles, en assurant à chacune d'elles une suffisante sécurité ; il exécute des opérations qui ne peuvent l'être que collectivement et constitue ainsi une situation générale qui domine l'activité individuelle. On décompose ordinairement le gouvernement en puissance législative et exécutive; mais cette distinction n'est que transitoire et sera remplacée à l'état normal par celle qui existe entre le pouvoir spirituel qui pose les principes et le pouvoir temporel qui dirige la pratique.

La première et la plus importante des opérations gouvernementales est la convenable conservation de la nation ; de là, la diplomatie et la guerre. Mais si nous considérons l'action du gouvernement à l'intérieur, nous voyons qu'il a certaines fonctions générales : la justice, la police, l'administration et la finance, par lesquelles il réagit sur toutes les fonctions individuelles. En outre, l'Etat ou le gouvernement a des fonctions directement économiques dont la répartition générale n'est pas encore suffisamment opérée : les travaux publics, les voies de communication, les postes, etc., etc., les monnaies et enfin l'administration d'un domaine directement national qui doit être soustrait à l'appropriation individuelle.

Mais à mesure que les relations économiques deviennent de plus en plus planétaires, et lorsque l'intervention de la science positive aura coordonné ce mouvement et fourni des vues et des notions indispensables, les divers gouvernements prendront entre eux des mesures communes dont il y a déjà des exemples spontanés, comme pour les voies de communication, les postes, la tendance à la généralisation de la monnaie et des mesures adoptées ; en outre, on verra s'établir des opérations planétaires par l'intervention des divers gouvernements, comme on le voit déjà spontanément dans le percement des isthmes. Mais il y aura surtout des opérations planétaires de conservation, comme pour la conservation des forêts, par exemple, et de certains gisements inorganiques. Ces opérations cesseront d'être, dans une certaine

Digitized by Google

mesure, non seulement individuelles mais aussi nationales, pour devenir pleinement planétaires ; enfin, à mesure que la météorologie prendra le caractère de généralité que j'ai indiqué dans le système de philosophie troisième, elle donnera lieu non seulement à des opérations de précisions et de renseignements, mais aussi à des actes directement positifs. Le gouvernement temporel acquerra ainsi finalement toute sa plénitude pour déterminer le concours de toutes les activités individuelles de la planète.

C'est sous cette action à la fois protectrice et directrice que s'accompliront les fonctions individuelles qui constituent la plus grande partie des opérations économiques. La première question qui se présente est celle de la *répartition* nationale des diverses fonctions individuelles. Ce problème de la répartition des offices consiste en ceci : quelle est la profession que doit choisir un individu, au mieux de son avantage et de celui de la société. Cette répartition se fait d'après des lois naturelles qui produisent, dans chaque nation, un certain équilibre plus ou moins satisfaisant ; néanmoins, l'intervention systématique deviendra nécessaire pour remédier aux inconvénients individuels ou sociaux de cette répartition spontanée. La solution de ce problème est devenue à la fois plus difficile et plus urgente, à mesure que la société se développe et se complique.

La solution primitive consistait dans le régime des castes, c'est-à-dire dans l'hérédité des professions. Ce système, très convenable à l'ordre, est devenu de plus en plus insuffisant pour le progrès, surtout pour une convenable production ; il est devenu du reste impossible depuis l'abolition graduelle du régime des castes et de la servitude des classes laborieuses. Néanmoins il faut reconnaître que la base fondamentale de la répartition des offices sera toujours la naissance et que le plus souvent le choix de la profession se fera d'après celle de la famille à laquelle on appartient ou d'après les professions analogues ou plus ou moins voisines. Toutefois

Digitized by Google

cet ordre sera purement volontaire, du moins légalement, et il sera constamment modifié par la tendance à faire prévaloir l'ordre du mérite, c'est-à-dire l'attribution de chaque fonction à l'individu qui y est le mieux adapté; mais ce sera toujours là une action purement modificatrice, les hommes ayant en général peu de vocations déterminées et celles-ci sachant habituellement se faire jour, la lutte étant d'ailleurs le meilleur des procédés d'examen. Néanmoins l'intervention sociale deviendra nécessaire pour éclairer convenablement les diverses individualités pendant la période d'apprentissage (de 14 à 21 ans) d'après une analyse convenable de la situation sociale et une série suffisante de renseignements coordonnés. Du reste, la société a un certain droit d'intervention dans les contrats d'apprentissage; quoique rien néanmoins ne puisse suppléer et aux habitudes et aux mœurs. Cette intervention sociale dans la répartition des offices devient d'autant plus nécessaire qu'elle est de plus en plus modifiée par l'action planétaire. Pour que cette théorie fût complète comme elle le sera plus tard dans mon *Système d'Industrie positive*, il faudrait considérer le problème de la répartition des offices, d'après la distinction entre les entrepreneurs et les travailleurs et selon les divers degrés de la hiérarchie industrielle.

Une fois l'office accepté, il s'agit de l'exécuter. Nous concevons d'abord, ce que je développerai plus tard dans la *Morale pratique*, une période d'essai de vingt-un à vingt-huit ans, pendant laquelle il sera temps encore de changer de profession. Mais il est évident qu'ensuite l'homme sage doit s'arrêter, la vie est trop courte pour qu'on la gaspille en essais. L'exécution des fonctions individuelles fait surgir des devoirs spéciaux que nous examinerons plus tard et qui constituent ce qu'on peut appeler la moralité professionnelle; les éléments en varient suivant les degrés de la hiérarchie ou suivant que l'on appartient au patronat ou au prolétariat. Du reste l'influence croissante de la situation collective sur

Digitized by Google

chaque situation individuelle rendra de plus en plus nécessaire une intervention systématique, philosophique et gouvernementale; car, comment rendre l'individu personnellement responsable des perturbations redoutables que subit sa profession par suite d'influences sociales sur lesquelles il ne peut rien? L'étroitesse du dogmatisme économique est à cet égard directement blâmable, quand il ose prétendre que le prolétaire est seul personnellement responsable de son activité professionnelle.

Quoi qu'il en soit, le fonctionnement de l'organisme économique produit un équilibre spontané qui servira de base à notre intervention systématique. Il y a aussi un *ordre naturel,* mais cet ordre naturel, dans ce cas comme dans les cas analogues, présente de profondes imperfections. Les unes sont insurmontables; dans ce cas il n'y a d'autre remède que la *résignation*, non pas la résignation inerte et passive, mais la résignation active, c'est-à-dire acceptée et voulue qui, par un effort constant sur nous-mêmes, nous adapte à la situation, en bannissant l'esprit de révolte qui manque habituellement autant de dignité que d'efficacité. Mais il y a aussi des imperfections susceptibles d'améliorations plus ou moins profondes, il faut les aborder avec sagesse et énergie, par notre concours mutuel, d'après la connaissance approfondie des choses. Nous pouvons et nous devons alors constituer une providence réelle, sans crainte ni espoir dans les providences chimériques. Outre ces imperfections fondamentales il y a aussi des perturbations proprement dites, c'est-à-dire des oscillations plus ou moins étendues autour de la position d'équilibre et auxquelles il faut remédier, en diminuant surtout leur intensité. Ces imperfections et ces perturbations portent sur la production, la conservation, la transmission et la répartition des offices et des produits.

Ces perturbations peuvent être considérées au point de vue collectif ou au point de vue individuel; et c'est d'après cette distinction que nous allons successivement les étudier.

Digitized by Google

Nous appelons perturbations collectives celles qui résultent soit de leur extension à l'ensemble de la société proprement dite ou du moins à une très grande partie, soit de l'exécution des fonctions collectives.

Les premières ont par leur extension même une durée et une persistance qui en font une force modificatrice constante; or, si nous considérons la situation actuelle de l'Occident et bientôt de la planète, nous verrons que ces perturbations consistent essentiellement dans la trop grande prépondérance que l'on donne à la production sur la conservation, et à l'instabilité de plus en plus grande de celle-là; instabilité qui affecte la répartition des offices, l'intensité et la nature des produits et leur répartition. Cette instabilité est systématisée par la notion vague de progrès dont on décore tout changement. La fondation de la grande industrie abstraite et l'augmentation croissante des capitaux disponibles rendent cette instabilité de plus en plus redoutable et elle se manifeste par des chômages de plus en plus fréquents et intenses et qui affecteront de plus en plus autant le patronat que le prolétariat.

Quant aux perturbations qui résultent des fonctions collectives, on peut dire qu'il y a progrès en Occident; mais néanmoins il y a à cet égard une profonde insuffisance qui ne pourra être comblée que par l'intervention systématique du Positivisme arrivant enfin à la pleine coordination.

Le traitement de ces perturbations collectives est un problème essentiellement mental et consécutivement moral; il faut d'abord ramener la conception du progrès à son vrai caractère en le concevant comme un simple développement d'un ordre fondamental, auquel il doit toujours être subordonné. De là résultera la subordination consécutive de la production à la conservation, et enfin la conception du caractère social de la richesse disposera tous les esprits à une intervention collective, qui reposera sur l'immense base

Digitized by Google

mentale fournie par le Positivisme, constamment perfectionnée.

Mais les perturbations ne sont pas seulement collectives, elles sont aussi individuelles et c'est ce que nous devons surtout étudier en morale.

Les perturbations individuelles résultent essentiellement du défaut d'harmonie entre la fonction et l'organe qui doit l'accomplir. Ce défaut d'harmonie résulte, soit du mode de préparation, soit de la nature physique, mentale ou morale de l'individu.

Le traitement de ces perturbations individuelles est volontaire ou forcé ; il n'y a de véritablement efficace que le premier qui consiste dans un effort constant, voulu et raisonné sur nous-mêmes, afin de nous adapter de mieux en mieux à la fonction que nous devons remplir. Ce traitement volontaire se complète par l'action effective ou pressentie de l'opinion des autres, dans la famille ou dans la société.

Quant au traitement involontaire, il résulte légitimement de la grande loi de philosophie première, sur l'équivalence entre l'action et la réaction. Ce traitement involontaire présente plusieurs degrés : 1er degré, refus de concours, d'où la grève individuelle ou collective du patronat ou du prolétariat ; 2e degré, action sur la propriété, d'où le système des amendes et des indemnités ; 3e degré, action sur la personne, surtout par la privation de la liberté ; 4e degré, la mort.

Dans notre exposition, nous avons supposé l'Humanité parvenue à l'état pacifique ou industriel ; mais, quoique l'on marche par une loi naturelle vers cet état, nous sommes bien loin d'avoir atteint un tel idéal. Le régime militaire paraît destiné à continuer, pour plus de temps que nous ne l'avions pensé, de jouer un rôle considérable dans l'évolution de notre espèce ; c'est au concours des philosophes et du prolétariat qu'appartient surtout la fonction de diminuer les inconvénients et la durée de cette situation.

En résumé donc, l'activité pratique de chaque individu se

Digitized by Google

subordonne de plus en plus à une activité collective de plus en plus complexe et prépondérante ; le devoir de chacun est de s'adapter à cette situation en réagissant sur soi-même et à la modifier, dans les limites du possible, avec une énergie de plus en plus éclairée.

II

DE L'ACTIVITÉ PHILOSOPHIQUE.

L'activité pratique a pour destination, comme nous l'avons vu, la modidification systématique des choses pour le service de notre espèce. Mais cette activité suppose nécessairement le concours d'individualités distinctes, de plus en plus nombreuses et de plus en plus complexes ; cela suppose nécessairement une action croissante sur les hommes pour obtenir un tel concours : c'est là le but de l'activité théorique.

Si nous voulons donner une définition systématique de l'activité théorique, nous pourrons employer la formule suivante : Le but de l'activité théorique est d'agir sur les convictions et les sentiments des hommes pour les modifier, produire en eux leur propre perfectionnement, de manière à déterminer leur concours pour le service de la Famille, de la Patrie et de l'Humanité.

Ce grand but de l'activité théorique suppose, pour être atteint, une doctrine commune au nom de laquelle on puisse agir sur les hommes. Cette doctrine devra être d'autant plus étendue et plus systématique que l'action elle-même devra l'être davantage. Par conséquent, l'organisation de l'activité théorique se lie de la manière la plus intime avec celle de la vie contemplative considérée dans toute sa plénitude, c'est-à-dire en tant qu'embrassant la raison abstraite, la raison concrète et l'harmonie mentale. Mais cette organisation suppose aussi la prise en considération d'une vie affective de plus en

Digitized by Google

plus coordonnée, fournissant des mobiles suffisants pour qu'on puisse faire concourir les individus dans l'immense multiplicité des cas pratiques et aussi surtout la constitution d'une série de devoirs acceptés qu'on puisse toujours invoquer. Il y a donc une solidarité intime entre l'activité théorique et la systématisation de la vie affective et de la vie contemplative ; outre la corrélation nécessaire entre les activités théoriques et pratiques. Il nous faut maintenant étudier l'organisation, le développement et le fonctionnement de cette activité théorique.

Il est évident que tout le monde participe constamment dans une certaine mesure à l'activité théorique, puisque le développement même de la vie suppose que nous agissons sur les autres hommes et qu'ils réagissent sur nous. Mais, en dehors de cette activité élémentaire continue, il est nécessaire d'en avoir une plus générale qui donne les éléments de celle-là et qui, en outre, intervienne surtout dans la constitution des grandes opérations collectives. En vertu du principe de la division des fonctions, l'organisation d'une telle activité fait surgir une classe spéciale dont c'est là la fonction propre, c'est la *classe théorique*. Dès que l'accumulation des capitaux a permis l'existence de gens ne participant pas à la production directe, une pareille classe a surgi et c'est une des plus grandes créations du développement de notre espèce, car c'est d'elle qu'a dépendu finalement le progrès de la civilisation.

Nous étudierons bientôt les lois de son évolution spontanée ; mais il faut, avant d'aller plus loin, indiquer la division la plus générale qu'elle nous présente. Elle se décompose, en effet, en deux classes, l'une philosophique et l'autre poétique, qui correspondent aux deux aspects les plus fondamentaux de l'activité théorique : instruire, ou nous émouvoir dans un sens déterminé. Il y a d'autres subdivisions historiques ou dogmatiques, mais il n'est nécessaire que de considérer celle ci pour le but général que nous voulons atteindre.

Digitized by Google

Il est important de remarquer que la classe théorique, qui-organise l'action sur l'homme, est la même qui préside au développement de la vie contemplative, c'est-à-dire à la *production*, *conservation et transmission* de la raison abstraite et concrète. On peut même, au point de vue philosophique, considérer l'action théorique comme une des formes et une des conséquences de la fonction de la transmission de la raison collective ; car, agir sur l'homme c'est lui transmettre des convictions et des habitudes, ou bien les invoquer quand elles ont été créées.

Le public théorique a dû nécessairement se développer avec l'extension même de la civilisation et avec l'accroissement des capitaux disponibles. Ce développement n'a pu être jusqu'ici que spontané et a donné lieu nécessairement à des abus inévitables, comme du reste toutes les institutions humaines. Mais en respectant toujours l'avènement spontané des forces théoriques, le Positivisme interviendra, au moins moralement, dans l'organisation de ce grand phénomène, en établissant d'une manière générale la proportion qui doit exister entre la classe pratique et la classe théorique. Il semble qu'actuellement il y ait une trop grande tendance à multiplier celle-ci ; et c'est un des dangers, surtout en France, des opinions actuellement prépondérantes.

L'état normal tendra certainement plutôt à réduire qu'à développer pour ainsi dire indéfiniment la classe théorique, sous le prétexte séduisant de faire surgir des hommes de génie, par l'examen de ceux qui ne possèdent pas habituellement une telle faculté.

En même temps que la classe théorique se développe ainsi que son action, ses moyens d'agir vont nécessairement en augmentant, il s'est ainsi créé une sorte de capital qui donne, au fond, lieu à plus d'abus que le capital matériel proprement dit. Jetons un coup d'œil d'ensemble sur ces moyens d'action ; ils se réduisent à trois : l'exemple, la parole et l'écriture. L'*exemple* est le procédé primitif, il est au fond le

Digitized by Google

plus efficace, mais il est trop implicite pour pouvoir suffisamment s'appliquer à tous les cas ; néanmoins il joue, dans la famille surtout, et continuera à y jouer toujours un rôle capital. La *parole* est le second procédé, il s'est graduellement perfectionné par le concours de l'activité poétique avec l'activité philosophique. L'Humanité, dans sa longue évolution, a créé une foule de mots, de nuances, de modifications et de combinaisons qui peuvent servir à l'expression de toutes les vues et de toutes les émotions. On a ainsi des moyens d'action de l'homme sur l'homme vraiment admirables ; il y a là un immense capital dans lequel on puise trop arbitrairement sans aucun sentiment du devoir et souvent pour des satisfactions purement personnelles ; l'abus est d'autant plus grave que, dans ce cas, l'abus du capital n'est pas réglé par la crainte de l'épuiser, comme dans le capital matériel proprement dit. Mais la parole elle-même est un moyen d'action insuffisant pour correspondre à toute l'étendue que doit avoir à un certain moment l'action de l'homme sur les hommes ; de là, la nécessité d'un dernier moyen, l'*écriture*, en lui donnant son complément indispensable, l'imprimerie. Dans ce cas, l'action de l'homme sur l'homme peut acquérir à la fois une extension et une persistance presque indéfinie. Il est important de remarquer que les trois moyens d'action théoriques, que nous venons d'examiner, sont rangés par ordre d'intensité décroissante et d'extension croissante.

Enfin, l'activité théorique peut être considérée sous les aspects suivants, selon qu'elle s'applique à l'individu, à la famille, à la patrie ou à l'Humanité.

Après avoir ainsi considéré la destination et l'organisation de l'activité théorique, il faut d'une manière très sommaire étudier son évolution spontanée à la fois dans le développement de la classe théorique et dans celui du Public qui subit son action et qui, à son tour, réagit sur elle, suivant la grande loi de philosophie première, de l'équivalence entre l'action et la réaction. Il y a, en effet, une corrélation trop

Digitized by Google

méconnue entre les développements solidaires de la classe théorique et du Public, solidarité qui, inaperçue par les penseurs empêcherait, si elle persistait, la coordination même de l'activité théorique. En indiquant seulement les phases principales d'une telle évolution, nous verrons qu'elle est dominée par cette loi générale, d'une harmonie plus ou moins constante, entre le développement des moyens et la grandeur du but à atteindre; et il ne faut pas oublier que le grand but, c'est le Public lui-même.

La première organisation de la classe théorique et de son action, qu'il nous importe ici de considérer, remonte à la période théocratique de notre espèce.

La constitution de la caste sacerdotale a offert le type de la première organisation de l'activité théorique; elle a organisé la production et la conservation dans la vie contemplative, et a offert le premier exemple d'une véritable coordination de l'activité théorique. La caste sacerdotale, en effet, a opéré l'action sur les hommes, par des formules générales et par des pratiques cultuelles et morales. Mais cette action théorique était limitée néanmoins par le régime des castes et devait avoir, par cette organisation, trop de spécialité et pas assez d'étendue. La théocratie hébraïque, sous ce rapport, a été une exception, en nous montrant dans les prophètes une immense activité politique de la classe théorique.

Chez les Grecs, la classe théorique, surgie librement en dehors du régime des castes, a présenté un haut caractère d'abstraction propre à donner à l'activité théorique une étendue et une généralité qu'elle ne pouvait avoir dans le régime théocratique. Néanmoins l'activité théorique s'est trouvée limitée en fait par trois grandes circonstances : défaut d'organisation de la classe théorique, prépondérance excessive de la classe militaire et esclavage de la masse laborieuse, qui ne pouvait être ni un point d'appui, ni un sujet d'action.

Le catholicisme a combiné les avantages de l'organisation théocratique de la classe théorique avec la généralité de la

Digitized by Google

philosophie grecque, la liberté des classes laborieuses et l'émancipation domestique des femmes. Aussi dans sa période de plein éclat, au XIIe et au XIIIe siècles, le catholicisme a-t-il offert le type le plus systématique qui ait paru jusqu'ici de l'action théorique. Cette action embrassait, en effet, les deux sexes, la masse laborieuse, comme sujet d'action et comme point d'appui, et finalement tous les peuples au moyen d'une puissante organisation, sans castes, des théoriciens librement surgis de toutes les classes. Mais la base doctrinale de l'action théorique était insuffisante, et, depuis le commencement du XIVe siècle, ce grand système s'est décomposé peu à peu, pendant que se préparaient les bases mentales d'une meilleure organisation. Ces bases mentales résultaient de l'extension de l'esprit scientifique à tous les sujets quelconques, opération définitivement accomplie, par Auguste Comte. Aussi celui-ci, après avoir accompli la coordination de la philosophie positive, a-t-il dû la concevoir comme devant servir de base à l'organisation de l'action théorique, par la constitution d'un pouvoir spirituel, distinct et indépendant du pouvoir temporel. Avec un caractère de pleine généralité et même d'universalité planétaire, le pouvoir spirituel organise la production, comme la conservation et la transmission des capitaux intellectuels, pour mieux assurer son action théorique dans la direction des individus et des peuples. De telle sorte que, pour organiser l'action théorique en rapport avec les nécessités de la civilisation moderne, le Positivisme vient résoudre, sur de meilleures bases mentales et dans de meilleures conditions sociales, le grand problème tenté au moyen âge par le catholicisme romain. Ainsi se formera une classe théorique vraiment planétaire, fortement organisée au moyen d'une élite d'esprits assujettis à une vigoureuse initiation encyclopédique et qui, après avoir fourni à tous l'enseignement universel, interviendra par une action librement acceptée pour déterminer le concours des individus, des classes et des nations. De cette manière l'universalité de l'action théorique se trouvera à la

Digitized by Google

hauteur de l'universalité même de l'activité pratique ou industrielle. Nous indiquerons tout à l'heure d'une manière plus précise, quoique sommaire, le fonctionnement de cette activité philosophique.

D'après la loi de l'équivalence entre l'action et la réaction il est évident que, si l'action théorique trouve son véritable champ dans une masse libre, dégagée du régime des castes et convenablement cultivée, cette masse, à son tour, réagit de manière à constituer ce que l'on peut appeler le règne de *l'opinion publique*. La classe théorique fournit sans doute seule la doctrine et, en dirigeant convenablement l'action, forme les divers courants d'opinion propres à modifier la prépondérance nécessaire de la force industrielle. Mais, à son tour, cette opinion peut réagir sur la classe théorique elle-même, pour en empêcher, d'après des principes universellement acceptés, les déviations toujours possibles. De là résultera un phénomène qui dans le passé n'a pu surgir qu'avec des caractères plus ou moins révolutionnaires, qui en ont altéré et la pureté et l'efficacité. En effet une pleine liberté spirituelle d'exposition, de discussion et de réunion est une des conditions fondamentales de l'ordre final; il résultera de là la possibilité constante pour un ou quelques individus d'agir en dehors de toute organisation officielle, sur une partie plus ou moins considérable de la masse humaine, de manière à remplir plus ou moins passagèrement la fonction spirituelle, si le pouvoir théorique organisé est plus ou moins insuffisant. De cette manière les inconvénients de tout monopole théorique se trouveront ou supprimés ou du moins immensément diminués. Il ne faut pas juger cette liberté spirituelle par les immenses abus propres à sa forme révolutionnaire. La coordination des capacités théoriques et une convenable éducation du public empêcheront celui-ci d'être, comme cela a trop souvent lieu actuellement, la proie des déclamateurs et des charlatans.

La vraie fonction de l'activité philosophique, c'est le *conseil*

Digitized by Google

aux individus, aux familles et aux nations. Il faut, pour comprendre la véritable activité philosophique, analyser les vraies conditions du conseil dans ceux qui les donnent et dans ceux qui les subissent.

Cette théorie suppose une analyse préalable entre l'aptitude scientifique proprement dite et l'aptitude philosophique; cette distinction, qui tient certainement à des dispositions cérébrales, a joué dans le passé un rôle plus grand qu'elle ne fera dans l'avenir; mais néanmoins, quoique atténuée, elle ne disparaîtra jamais complètement. L'esprit scientifique est spécial et scrupuleusement réel ou du moins il se tient le plus près possible de la réalité effective; l'esprit philosophique, plus général, a dû avoir, pendant la transition qui conduit au Positivisme, un caractère théologico-métaphysique où la généralité dominait aux dépens de la réalité. Il n'y avait donc pas alors homogénéité dans l'ordre théorique entre la spécialité scientifique et la généralité philosophique. Le Positivisme a fait cesser cet état de choses en faisant reposer la philosophie sur une coordination des diverses sciences spéciales, par la prépondérance de la sociologie et de la morale positives. Néanmoins, sous la direction philosophique, la spécialité scientifique poursuivra son élaboration propre ou plutôt, ce qui sera encore mieux, l'avenir augmentera le nombre des types analogues à ceux de Leibnitz et de Descartes qui ont combiné un puissant génie scientifique, avec l'aptitude aux plus hautes combinaisons philosophiques. Mais normalement le conseil, surtout politique et social, appartiendra aux philosophes; c'est ce qu'il faut expliquer.

La solidarité croissante des phénomènes moraux et sociaux exige nécessairement la prépondérance du point de vue d'ensemble; par conséquent les conseils motivés relatifs aux plus hautes opérations de la politique planétaire ne pourront être donnés que par les philosophes, combinant à une haute aptitude personnelle la possession familière de l'ensemble systématique de la raison humaine. C'est pour cela que le

Digitized by Google

problème capital pour que les philosophes positifs puissent exercer sérieusement la fonction du conseil consiste dans l'établissement de la philosophie troisième. Il est évident, en effet, que cette lacune est peut-être la cause la plus profonde de la disproportion qui existe entre la grandeur mentale du Positivisme et son insuffisante action actuelle sur l'opinion publique. Il y a en effet trop d'écart entre les indications trop abstraites et si difficiles de la sociologie positive et les réalités effectives de la vie actuelle des nations sur notre planète. De là, la nécessité d'immenses travaux relatifs à l'étude des nations, des hommes et des arts, c'est-à-dire de la seconde partie de la philosophie troisième. J'ai eu dès le début, il y a plus de vingt-cinq ans, le sentiment profond d'une telle situation; de là mon travail sur la civilisation chinoise et les travaux analogues que j'ai accomplis depuis sur les autres civilisations orientales et aussi sur les divers peuples de l'Occident, dans mon cours à la salle Gerson, sur la politique moderne. Mais ma théorie, désormais fondée, de la philosophie troisième, jette une éclatante lumière sur un tel sujet. La systématisation, comme base de telles études, de l'activité terrestre qui constitue la première partie de la philosophie concrète, permettra de mettre enfin la puissance théorique positive à la hauteur de sa fonction; mais de tels travaux sont difficiles et ne conviennent effectivement qu'à un petit nombre de théoriciens convenablement préparés; aussi Auguste Comte avait-il fixé à quarante deux-ans l'âge où les philosophes, après avoir parcouru la période d'enseignement, pouvaient commencer la carrière du *Conseil*, appliqué aux relations sociales et politiques les plus générales. Mais, au-dessous de ces conseils généraux qui ne pourront s'opérer que par de difficiles créations scientifiques, il s'échelonnera une suite de conseils spéciaux qui arriveront finalement jusqu'au conseil médical lui-même considéré surtout dans le cas individuel et familial, car les conseils relatifs à la pathologie générale des nations et à l'hygiène planétaire exigeront de

Digitized by Google

difficiles recherches où se combineront les études scientifiques les plus spéciales avec les conceptions plus générales de la philosophie seconde et de la philosophie troisième.

Mais aujourd'hui le conseil flotte dans une complète anarchie, entre les indications trop spéciales de la pure science et les divagations presque indéfinies de la littérature. L'empirisme des praticiens, depuis les plus modestes industriels jusqu'aux plus éminents hommes d'Etat, contrebalance seul, quoique bien insuffisamment, les inconvénients croissants d'une telle anarchie. Il est donc bien urgent que l'avènement du Positivisme vienne enfin réaliser la combinaison nécessaire de la réalité et de la généralité dans l'activité philosophique.

Nous examinerons d'après ces principes, en morale pratique, la situation actuelle, les diverses institutions actuelles, leurs avantages et leurs inconvénients; et quand nous aurons nettement indiqué le but à atteindre, nous le poursuivrons avec modestie et fermeté, en nous rappelant que, si on ne détruit que ce qu'on remplace, remplacer est toujours long; car il faut peu à peu modifier les esprits libres et indépendants, qui, avec raison, ne veulent changer qu'à bon escient.

III

DE L'ACTIVITÉ POÉTIQUE.

Nous avons vu que l'activité théorique avait pour destination essentielle la modification de l'homme : elle se décomposait en deux éléments : l'activité philosophique que nous venons d'apprécier, et l'activité poétique que nous allons sommairement étudier. Celle-ci constitue un intermédiaire entre l'activité pratique et l'activité philosophique, en ce sens que plus générale et plus abstraite que la première, elle l'est moins que la seconde et aussi parce que, dans l'ordre d'évo-

Digitized by Google

lution de l'individu, elle constitue le premier apprentissage de la vie théorique, qui atteint sa plénitude dans l'ordre philosophique.

Voyons maintenant de quelle manière l'activité poétique modifie l'homme puisque c'est cette destination que nous nous proposons surtout d'étudier. En premier lieu, l'activité poétique constitue une diversion aux préoccupations plus ou moins égoïstes de la vie pratique, celle-ci tendrait sans ce contre-poids à rétrécir l'esprit et le cœur. L'activité poétique est un charme et un repos que goûtent plus ou moins les natures les moins favorisées. L'aisance plus ou moins universelle créée par l'industrie permet de goûter les produits de l'activité poétique. En outre, pour le plus grand nombre des hommes, elle offre la seule culture mentale vraiment désintéressée à laquelle la masse humaine puisse habituellement s'élever.

Mais l'activité poétique a un second mode d'action modificatrice sur l'homme qui consiste à développer en lui le sentiment et la notion de l'idéal, de manière à le rendre plus apte au concours humain dans la vie affective et active. Cette efficacité de l'activité poétique a été comprise depuis bien longtemps, mais je ne crois pas qu'on en ait donné la véritable théorie ; car elle repose essentiellement sur la théorie des fonctions composées, théorie nouvelle que j'ai expliquée dans mon appréciation de la vie affective. J'ai fait voir, en effet, que les divers penchants de la personnalité, de la sociabilité et de la moralité, résultaient de la combinaison intime et habituelle d'un élément mental plus ou moins développé et d'un élément affectif. Cet élément mental contient habituellement une notion idéale du *moi*, des *autres*, et des *fonctions sociales*. Or, c'est par cet élément mental essentiellement perfectible, que les hommes réagissent les uns sur les autres et que chacun réagit sur soi-même, comme je l'ai nettement établi. D'après cela, on comprend immédiatement le rôle immense de l'activité poétique qui, nécessairement,

Digitized by Google

réagit d'une manière constante et continue sur cet élément mental de tous nos penchants quelconques. En outre, il faut remarquer que *l'expression* met en jeu les mêmes fonctions cérébrales et les mêmes contractions musculaires que la vie pratique ; cette vue d'Auguste Comte fait comprendre immédiatement la réaction pratique de l'activité poétique.

En troisième lieu, il faut considérer que, quand les manifestations de l'activité poétique prennent un caractère collectif, elles acquièrent une intensité beaucoup plus grande, comme l'ont constaté tous les directeurs de l'espèce humaine, qui en ont fait une immense application dans l'établissement des fêtes publiques ou domestiques. Le principe de cette augmentation d'intensité dans les émotions esthétiques, quand elles sont collectives, me paraît tenir à la sociabilité fondamentale de l'espèce humaine, qui associe ainsi chaque individu aux émotions de tous les autres.

Enfin, en quatrième lieu, l'activité poétique réagit sur l'activité philosophique en perfectionnant son moyen d'action : *l'expression*.

En somme, il résulte de tout cela que l'activité poétique modifie l'homme en le rendant plus apte au service des êtres collectifs qui est sa destination finale.

Nous venons d'apprécier ainsi la destination de l'activité poétique, mais notre théorie serait insuffisante si nous ne la complétions par celle de la constitution de l'art, celle de la classe poétique et, enfin, par une conception générale de l'action esthétique collective et individuelle.

Le but de l'art est la représentation idéale de la réalité. Toute création esthétique se compose d'après cela de trois opérations successives : *L'observation*, *l'idéalisation*, *l'expression*. L'observation est, en effet, la base commune des créations esthétiques tout autant que scientifiques. Il est évident, en effet, que toute œuvre d'art, pour avoir une signification quelconque et une efficacité réelle, doit reproduire une réalité seule susceptible d'être appréciée par ceux qui participent à

Digitized by Google

la manifestation esthétique; sans cela les œuvres de l'art ne seraient que des opérations purement arbitraires et individuelles; cette règle a du reste été toujours respectée par tous les artistes quelconques et il est vraiment puéril de nos jours de prétendre avoir inventé l'observation dans l'art. Mais il faut, d'après ces observations, faire une construction esthétique qui suppose toujours l'idéalisation, soit par abstraction en éliminant certaines conditions, soit par l'exagération en plus ou en moins de quelques-unes des propriétés qui entrent dans la construction poétique.

Enfin, il faut traduire aux autres et même à soi-même d'abord une pareille construction ; c'est là la destination de l'expression. Et j'ai depuis longtemps remarqué que les moyens matériels que l'organe du langage met en jeu pour exprimer la construction poétique, sont eux-mêmes des procédés d'idéalisation, car qui est-ce qui a jamais vu une femme ressemblant à une statue de marbre blanc ?

L'art donne lieu à diverses branches, suivant le mode d'expression employé. Deux arts s'adressent à l'ouïe, ce sont la poésie et la musique, et trois à la vue, la peinture, la sculpture et l'architecture. Les deux premiers emploient les signes auditifs, et les trois derniers les signes visuels. La série esthétique est donc ainsi composée : poésie, musique, peinture, sculpture, architecture. La poésie est évidemment l'art suprême et l'architecture confine à l'activité industrielle.

L'art considéré dans son ensemble est évidemment comme l'industrie et la philosophie, une création collective de l'espèce humaine, due sans doute dans ses plus hautes manifestations à une série d'hommes d'élite, mais où la masse a tout au moins fourni les moyens de développement. Il est certain, en effet, que l'Humanité seule fournit, outre les moyens, comme je viens de l'indiquer, le loisir nécessaire et le but à l'activité esthétique. En outre, l'évolution collective fournit une accumulation successive d'œuvres éminentes qui donnent à la fois des modèles et des procédés, qui ne laissent souvent

Digitized by Google

au vulgaire des artistes, qu'un mérite souvent facile, de simples combinaisons. Mais il y a plus, l'Humanité seule crée la population qui goûte les œuvres d'art et la minorité qui les produit. L'efficacité des œuvres poétiques suppose une certaine fixité dans les relations qui lient ces deux parties de l'espèce. Pour que les œuvres d'art aient une véritable action sociale, il faut à la fois des mœurs caractérisées à reproduire, avec une suffisante stabilité; car, sans cette seconde condition, la représentation idéale d'une situation risque de se produire au moment même où le public ne la comprend plus ou ne la comprend guère.

Pour compléter cette appréciation sommaire de la constitution de l'art, il faut indiquer d'une manière sommaire la théorie de son évolution.

Il y a dans l'histoire de l'art une période commune à tous les peuples, à savoir : la fétichique, c'est-à-dire celle qui correspond à cet état de l'esprit humain, où l'on anime directement tout ce qui nous entoure, en l'assimilant directement à l'homme sans intervention des dieux étrangers aux corps. Cette grande période a posé toutes les bases de l'art, et la langue notamment est restée fétichique ; chez une partie de la population humaine, les dieux ont surgi et ont donné surtout à l'imagination des moyens spéciaux et des excitations particulières. L'état commun aux divers peuples polythéistes est la théocratie. L'art a reçu dans cette période sa première systématisation par la prépondérance de la caste sacerdotale qui lui a donné une immense destination morale et sociale. Mais sans être absolument immobile, l'art présentait dans cette situation une trop grande stabilité, qui empêchait le développement de tous les moyens. L'évolution occidentale, seule, lui a ouvert une carrière d'immenses progrès. La Grèce surtout, en s'appuyant du reste sur les résultats de l'ère théocratique indigène ou étrangère, a posé les bases de l'art occidental. Les Romains, en respectant les bases de l'art posées par la Grèce, y ont apporté d'heureuses modifications. Mais

Digitized by Google

c'est le moyen âge surtout qui a accompli de nouveaux progrès spécialement dans l'archicture et la musique. L'ère révolutionnaire depuis le XIVe siècle, s'appuyant sur tout ce passé, a présenté le développement de nouveaux moyens et le spectacle de créations capitales. Cette ère s'ouvre, en effet, par la *Divine comédie,* ce mouvement incomparable du génie esthétique de l'Humanité. Si nous considérons la situation actuelle, résultat de cette immense évolution des siècles, nous constatons, d'un côté, une accumulation incomparable de chefs-d'œuvre dans tous les genres, la création d'un immense série de procédés différents et enfin l'augmentation croissante de la participation du public en nombre et en intensité à la vie esthétique. Nous pouvons constater aussi une large disposition à comprendre toutes les manifestations de l'art. Mais, d'un autre côté, une pareille situation nous offre une grande anarchie, le manque du sentiment d'une haute destination sociale de l'art, en dehors des pures satisfactions privées, dont la satiété conduirait de plus en plus au bizarre au lieu du beau. Pour comprendre comment le Positivisme vient remédier à une telle situation, il faut compléter notre appréciation de la constitution de l'art par celle de la classe esthétique proprement dite.

L'art en effet n'a pu surgir que par l'avènement nécessaire d'une classe spéciale qui en assure la production et la conservation. La proportion du nombre des individus qui la composent à la masse générale de la société n'a jamais été étudiée dans son évolution spontanée et encore moins dans sa constitution systématique ; il y a là un problème d'organisation sociale qui s'imposera bientôt à la méditation des philosophes et où il faudra, bien entendu, tenir compte de la nature des divers arts spéciaux, depuis la poésie jusqu'à l'architecture. Quoi qu'il en soit, il nous faut pour le moment voir d'une manière générale la situation de cette classe telle qu'elle résulte de l'ensemble du passé. Or, si nous remontons à l'état théocratique nous voyons que la classe esthétique y a eu sa

Digitized by Google

constitution normale parce qu'elle a été normalement liée au sacerdoce; mais la doctrine qui dominait alors ayant un caractère trop absolu, cette liaison trop déterminée à une destination sociale et morale, arrêtait le convenable développement de l'évolution esthétique. La situation de la classe esthétique était digne, mais non pas suffisamment indépendante pour les progrès de l'art lui-même. Dans la série occidentale, d'abord en Grèce, l'art s'est développé en dehors du sacerdoce, mais la classe esthétique a alors perdu en dignité ce qu'elle a gagné en indépendance. Cette situation s'est développée de plus en plus à partir de cette époque et elle a acquis dans la période révolutionnaire, spécialement dans la situation actuelle, toute son intensité. Voilà en fait quelle est la situation que nous présente maintenant la classe esthétique, elle a à sa disposition une infinie variété de procédés différents; une immense accumulation de chefs-d'œuvre de toute sorte et une liberté indéfinie dans l'emploi qu'elle veut en faire. Mais, d'un autre côté, ni dans le public, ni dans cette classe, il n'y a ni la vue, ni le sentiment profond d'une haute destination morale et sociale de l'art privé ou public; de là une disposition croissante dans le public comme dans les artistes à n'y voir que la satisfaction de caprices de plus en plus individuels. Une pareille situation, si elle durait, altérerait bientôt à la fois les productions de l'art et leur efficacité. La solution du problème, qui du reste ne peut être que lente, doit consister nécessairement dans l'avènement d'une doctrine qui volontairement acceptée par le public et les artistes, trace à l'art une haute destination morale et sociale qui respecte l'indépendance et la liberté de la production esthétiques parce que le règlement sera volontaire.

Il nous faut maintenant expliquer d'après cela comment le Positivisme résout effectivement le problème en donnant à l'art une haute destination collective, à savoir : l'organisation du *culte public*.

Le *culte* est l'ensemble des procédés esthétiques par les-

Digitized by Google

quels les hommes expriment leurs émotions communes d'après des idées universellement acceptées; c'est là un besoin spontané de la nature humaine et qui a été satisfait de tout temps. Au plus fort de la tourmente révolutionnaire, au moment où la Convention nationale détruisait les anciens cultes, elle cherchait à en établir de nouveaux. Et de nos jours même, dans la dispersion actuelle, l'art atteint ses plus beaux effets quand il se trouve momentanément lié à une vue collective. Le culte public a en outre cet avantage d'opérer la synthèse des divers arts, en les faisant tous concourir à ses manifestations depuis la poésie jusqu'à l'architecture, suivant la série que nous avons précédemment indiquée.

Si nous précisons la destination du culte public, nous verrons que, d'après le Positivisme, il doit avoir pour but de représenter et d'honorer esthétiquement les divers aspects de l'organisme social et de son évolution; sa base est nécessairement le calendrier, comme cela a été compris de tout temps, par la subordination, non seulement pratique mais aussi esthétique de nos diverses manifestations, à la marche périodique du soleil; de là, deux sortes de calendriers au point de vue de l'art: l'un qui organise le culte abstrait ou la représentation esthétique des divers aspects de l'ordre social, et l'autre, le culte concret ou en d'autres termes le culte des grands hommes. Il est inutile d'en dire ici davantage, puisque les lecteurs peuvent étudier les deux calendriers institués par Auguste Comte, les développements que j'ai donnés moi-même au culte abstrait et dont les principaux résultats ont été publiés dans cette Revue et qu'il ne s'agit ici, au fond, que d'un résumé.

Un des problèmes de la morale pratique sera celui de déterminer les meilleures conditions de la participation normale de chaque individu au culte public, c'est-à-dire à l'activité esthétique collective. J'ai présenté dans le temps, dans un discours, 10, rue Monsieur-le-Prince, des considérations sur ce grand problème. Mon travail portait le titre suivant :

Digitized by Google

Du rôle économique du culte. C'est à ce grand problème que se rattache la question du dimanche et le problème si important, dont elle n'est qu'un cas particulier de la répartition entre le nombre des jours de repos et celui des jours de travail. Les économistes, trop souvent dans l'intérêt des forts aux dépens des faibles, ont exagéré leur critique au point de vue social du rôle des fêtes. J'ai publié dans la Revue une théorie qui se rattache à ce sujet capital, à savoir : *La théorie de la Commune.*

Mais outre la participation de chaque individu à l'activité poétique collective, il y a l'activité poétique purement individuelle, qui consiste dans l'organisation du culte privé et dans l'emploi systématique de la lecture. C'est au catholicisme qu'est due l'organisation du culte privé proprement dit, et les doctrines chimériques et si insuffisantes désormais qui servent de base à cette institution ne doivent pas nous faire méconnaître qu'il y a là un problème à résoudre, capital pour le perfectionnement de chaque individu et par suite de la société tout entière. L'on admet désormais universellement la nécessité d'employer régulièrement le matin et le soir un certain temps à maintenir l'épiderme dans une convenable situation, comment donc n'admettrait-on pas la nécessité de pareils procédés réguliers pour mettre le cerveau dans un convenable état, à la fois de purification et d'excitation.

Mais outre ces manifestations régulières, l'activité esthétique de l'individu se manifeste surtout par la lecture, c'est-à-dire par la participation aux créations les plus éminentes du génie poétique proprement dit. Le principe fondamental de cette activité poétique et individuelle consiste, sans repousser d'une manière absolue lés nouveautés, dans une lecture répétée des principaux chefs-d'œuvre poétiques de l'Humanité; Auguste Comte en a fait un choix dans la bibliothèque positiviste qu'il a offert à la libre acceptation du public éclairé. Il est évident que l'activité poétique individuelle

Digitized by Google

de la lecture doit se compléter par une convenable audition des principaux chefs-d'œuvre de la musique et une vue suffisamment dirigée des plus belles œuvres de l'art plastique, depuis la peinture jusqu'à l'architecture.

Tel est l'ensemble de l'organisation de l'activité poétique de notre espèce et de la participation de chaque individu.

Il faut compléter cette considération en examinant en quelques mots l'activité poétique de l'individu, suivant l'époque, l'âge ou le sexe.

Si on considère l'activité poétique de l'individu suivant l'*époque,* on peut établir qu'elle va généralement en augmentant, suivant les progrès croissants de la civilisation ; et cela pour plusieurs raisons : 1° par l'augmentation croissante de la disponibilité, résultant de la suppression de l'esclavage, de l'accroissement des capitaux et de leur meilleure répartition ; 2° par une meilleure diffusion de la connaissance de la lecture et de l'écriture. Il y a sans doute une compensation à ce développement par la diminution passagère du culte public ; mais le Positivisme remédiera à l'état normal, à cette imperfection transitoire de l'état révolutionnaire. Si on considère l'activité poétique d'après l'âge, on trouvera que dans la période préliminaire elle reçoit le développement le plus désintéressé, le plus exempt de toute préoccupation matérielle. Il se forme ainsi pour l'individu comme un capital d'activité poétique qui sert comme instrument modificateur pendant la période fondamentale ou active de la vie. Enfin, dans l'âge complémentaire, l'activité poétique reprend la même plénitude qu'à l'âge préliminaire, mais en s'utilisant dans l'action consultative qui correspond à cette période de notre existence. Enfin, si on considère l'activité poétique d'après le sexe, on constatera que dans la femme, elle présente un caractère d'homogénéité et d'uniformité pendant les trois périodes successives de la vie.

En résumé, l'activité individuelle, considérée dans son ensemble, a essentiellement pour destination le service pra-

Digitized by Google

tique des trois êtres collectifs; cette activité fondamentale est complétée par l'activité philosophique qui donne les moyens, par lesquels le concours des hommes s'établit et la réalisation des projets devient effective, et l'activité poétique y contribue en y disposant nos bons sentiments.

CONCLUSION (1).

THÉORIE DE LA RELIGION

(De l'état religieux de l'individu).

Nous avons établi que la destination de la vie humaine est pour chaque individu de vivre pour et par les êtres collectifs : Famille, Patrie, Humanité. Nous avons vu ensuite que cette destination pourrait véritablement atteindre à exiger la considération et l'organisation successives des trois aspects de notre vie : 1° la *Vie affective*, qui donne l'impulsion à toute notre existence et qui se systématise définitivement dans l'amour de l'Humanité; 2° la *Vie contemplative*, qui établit et coordonne l'ensemble des moyens par lesquels on peut atteindre le but de la destinée humaine, cette vie contemplative s'est résumée dans la connaissance de l'Humanité; 3° la *Vie active*, qui réalise le service effectif des êtres collectifs et qui se rapporte finalement à l'Humanité. De telle sorte que nous avons pu dire que le but de la vie humaine est d'aimer, de connaître et de servir l'Humanité.

La synthèse de la vie humaine que nous venons d'établir est au fond essentiellement objective, en ce sens qu'elle résulte de ce que les divers aspects de notre existence se rapportent à un seul et même être : l'Humanité. Mais cette unité

(1) Cette conclusion a été développée dans la vingtième et dernière leçon de mon cours de morale théorique, qui a eu lieu salle Gerson, le dimanche 22 mars 1885.

Digitized by Google

de la vie ainsi constituée serait insuffisante si nous n'établissions pas une unité subjective ou intérieure qui, pour chaque individu, soit en rapport intime et constant avec le but objectif de notre existence : le service de l'Humanité. Cette unité intérieure est ce que j'appelle *l'état religieux* de l'individu. La conclusion finale de mon enseignement va consister à en donner une théorie sommaire. Mais il faut pour l'établir suffisamment donner d'abord un résumé très général de notre cours de morale théorique, puis rappeler brièvement la conception de la *Religion*, considérée en tant qu'institution sociale et que nous avons déjà étudiée en sociologie.

I

RÉSUMÉ.

Notre cours de morale théorique se compose de vingt leçons dont dix-neuf ont été consacrées à l'exposition de la théorie générale de la nature humaine et la vingtième qui sert de conclusion a pour but la détermination sommaire de l'état religieux de l'individu.

Les dix-neuf leçons se répartissent en trois parties successives, de la manière suivante : 1° six leçons préliminaires; 2° sept leçons fondamentales; 3° six leçons complémentaires.

Les six leçons préliminaires se décomposent ainsi : 1° du but de la morale théorique (deux leçons); 2° théorie de la nature humaine (deux leçons); 3° théorie des êtres collectifs (deux leçons).

Dans la première leçon j'ai exposé le but de la morale théorique, à savoir : la connaissance de la nature humaine, considérée dans le plein développement qui résulte de l'évolution sociale. J'ai fait voir ensuite quelle était la position de la morale au sommet de la hiérarchie des sciences abstraites et opérant la transition naturelle à la philosophie troisième;

Digitized by Google

enfin, j'ai déterminé sa composition. Dans la seconde leçon, j'ai examiné les procédés d'investigation propres à la morale, j'ai fait voir que toutes les méthodes graduellement constituées dans les autres sciences y concourent avec une intervention spéciale de la méthode constructive.

La première des deux leçons consacrées à la théorie de la nature humaine a contenu l'exposition des fonctions élémentaires du cerveau, d'après le tableau qu'en a donné Auguste Comte dans le premier volume du *Système de politique positive*. La seconde leçon a contenu l'exposition d'une théorie qui m'est essentiellement personnelle, sur les fonctions composées du cerveau. Sans une telle théorie, celle d'Auguste Comte, sur les fonctions élémentaires du cerveau, aurait été insuffisante, tant au point de vue théorique qu'au point de vue pratique. Mais la nature humaine intellectuelle et morale ne peut se développer que par l'action des êtres collectifs qui fournissent à la fois le but et les moyens. De là, deux leçons, l'une consacrée à la théorie de la Famille et l'autre à celle de la Patrie et de l'Humanité.

Le but et les moyens de la morale théorique, la nature cérébrale de l'homme et les moyens de son développement étant ainsi établis, j'ai dû consacrer sept leçons à la partie fondamentale de la morale, qui a pour but la théorie de la *santé* de l'homme, c'est-à-dire de l'état de plein équilibre des divers états successifs, par lesquels passe son existence. Cette grande théorie se décompose en deux parties, la première contient celle de la santé de *l'âme*. J'ai conservé ce mot précieux qui désigne l'ensemble des fonctions intellectuelles et morales sans aucune vaine hypothèse sur l'entité dans laquelle on a voulu trouver la cause de ces phénomènes. L'emploi de ce mot, ainsi purifié, a néanmoins l'avantage de maintenir la continuité, sans vaine concession, avec nos prédécesseurs théologiques et métaphysiques. J'ai ainsi constitué la théorie de la santé de l'âme, par les trois théories successivement comsacrées à l'*union*, l'*unité* et la *continuité*. Trois

Digitized by Google

leçons ont été consacrées à la théorie de la santé du corps, composée des trois théories successives relatives *à l'existence*, *à la santé* et *à la maladie*. Enfin, j'ai terminé par la conception philosophique de la stabilité humaine.

Les six leçons complémentaires ont été consacrées, deux à la vie affective, deux à la vie contemplative et deux à la vie active. Le résumé des quatre premières a été publié dans les numéros du 1er juillet et du 1er septembre 1885 de la *Revue occidentale* et le résumé des deux dernières paraît avec la conclusion du cours, dans ce numéro du 1er novembre.

II

RELIGION.

Après avoir ainsi établi une théorie complète de la nature humaine et considéré sous tous ses aspects essentiels la vie de l'individu, il faut la synthétiser par la constitution de son état religieux. Mais pour qu'une telle exposition soit suffisamment nette, il faut rappeler la théorie sociologique de la religion, c'est-à-dire considérée comme institution sociale dans sa constitution et sa destination.

La religion, d'après son étymologie latine, a pour double but de régler chaque existence et de les rallier entre elles; ces deux problèmes sont tout à fait connexes et de même nature, car les divers états de chaque existence diffèrent autant entre eux que les diverses existences elles-mêmes et diffèrent sous les mêmes aspects. Par conséquent, il y a une intime harmonie entre ces deux problèmes, dont la solution constitue la théorie de la religion. Il est de toute évidence, par cette définition même, que la religion est la plus éminente des institutions sociales; en outre, il faut remarquer que, d'après la définition même, il ne peut y avoir qu'une seule religion, comme il n'y a qu'une seule santé; seulement, le

Digitized by Google

problème comporte, suivant les époques, des approximations successives d'après la nature des doctrines que l'homme a été forcé d'employer.

La solution du double problème religieux, *régler* et *rallier*, suppose deux conditions fondamentales : 1° une union intérieure ; 2° une fatalité extérieure qui domine toutes les existences individuelles ; et comme, en définitive, le mot Être suprême est désormais disponible pour tous les esprits à la hauteur de leur époque, nous dirons que la seconde condition de toute religion est précisément l'existence d'un Etre suprême. Etudions successivement ces deux conditions de la religion.

La multiplicité des fonctions cérébrales pose le problème de l'union, car il faut établir une harmonie entre des penchants multiples, dans leur nature et leur intensité, sans quoi l'existence cérébrale oscillerait indéfiniment et rendrait toute existence impossible. L'égoïsme qui préside à la conservation de notre personnalité est la base immuable de toute existence ; mais l'altruisme existant et se développant de plus en plus par l'évolution sociale, l'union intérieure cérébrale ne peut être véritablement établie que par l'effort constant pour tendre à la subordination de l'égoïsme à l'altruisme. Notre théorie de la santé de l'âme, que nous avons successivement étudiée, *l'union, l'unité, la continuité*, contient à cet égard tous les renseignements nécessaires.

Quant au grand Être dont la fatalité modifiable domine chaque existence et rapproche entre elles les existences distinctes, il n'y en a qu'un réellement accessible à nos investigations, c'est *l'Humanité*. Sa notion ne doit jamais être séparée de celle de la planète à laquelle elle est indissolublement liée, la terre. Les fatalités qui nous dominent sont donc à la fois cosmologiques et sociologiques, et celles-là sont supportées à travers l'action de celles-ci. Sans la domination de ces fatalités, le règlement et le ralliement des hommes se-

Digitized by Google

raient absolument impossibles. Nous devons donc les étudier et les bénir.

Si nous considérons maintenant la composition de la religion, nous verrons qu'elle comporte trois parties : 1° le dogme; 2° le culte ; 3° le régime. Le dogme nous fait connaître les lois générales du monde et de l'évolution sociale qui constituent les fatalités modifiables qui nous dominent ; en résumé, le dogme, c'est la théorie de l'Humanité. Le culte est l'ensemble des procédés systématiques par lequel l'art nous apprend à manifester nos émotions envers les trois êtres collectifs par lesquels et pour lesquels se développe notre existence. Enfin, le régime est la coordination des efforts humains pour modifier à notre avantage dans leurs dispositions secondaires les fatalités qui nous dominent. Si nous considérons la succession de ces trois parties de la religion dans l'ordre suivant lequel y participe chaque existence individuelle, nous verrons que l'on débute par le culte, l'on continue par le dogme, pour terminer par le régime.

Enfin, il nous faut apprécier l'évolution de la religion. Il n'y en a qu'une : c'est la religion de l'Humanité. Mais il est évident que cette suprême existence sociale qui nous domine ne s'est produite que peu à peu et n'a pu être scientifiquement appréciée qu'après une longue évolution. Dans une telle situation, l'esprit humain n'a pu remédier à l'ignorance nécessaire du véritable Etre suprême, que par la création spontanée, d'après des lois fatales de notre entendement, d'êtres fictifs qui en ont tenu lieu. La nature de ces êtres fictifs constitue précisément la base des approximations successives de la religion, tendant vers son état final, le Positivisme. La première approximation de la religion qui ait été à la fois pleinement spontanée et universelle, c'est le fétichisme. L'homme, en effet, conçoit au début tous les êtres qui l'entourent, non seulement comme actifs, ce qui est certain, mais aussi comme vivants. Parmi ceux-là, il en choisit, d'après des conditions locales, quelques-uns qui constituent

Digitized by Google

alors l'objet de son adoration. Mais parmi ces fétiches, il y en a d'universels, ce sont les astres qui ont donné lieu à la forme la plus systématique du fétichisme : l'astrolâtrie. Toutes les populations quelconques ont passé par le fétichisme et il domine encore la moitié de notre espèce, la Chine. Mais, par des circonstances que la sociologie détermine, au fétichisme a succédé, chez certaines populations, le théologisme qui s'est superposé à la religion primitive. Il consiste dans la conception d'êtres qui, étrangers aux divers corps, dirigent les phénomènes qui leur sont communs. Le théologisme, né de l'abstraction, la développe. Il a présidé à l'évolution de la civilisation occidentale et il a présenté deux états successifs : le polythéisme et le monothéisme, suivant qu'on conçoit des dieux multiples ou la prépondérance d'un dieu unique. La science, graduellement développée sous la présidence théologique, a lentement diminué la domination de la notion de Dieu, en substituant peu à peu le règne des lois à celui des volontés surnaturelles. La conclusion finale de cette longue évolution de la religion, est l'avènement de la grande doctrine scientifique, à savoir : le Positivisme ou la religion de l'Humanité ; suivant la belle formule : *Diis extinctis, Deoque successit Humanitas.*

III

DE L'ÉTAT RELIGIEUX DE L'INDIVIDU.

Auguste Comte, par la fondation décisive de la sociologie, qui est son œuvre capitale, a établi la prépondérance du point de vue social (1842). Cette notion affirme et constate la prépondérance de l'espèce sur l'individu ; c'est là la conclusion la plus importante de son *Système de philosophie positive*. Sans doute, il a indiqué la part de l'individu dans cette évolution sociale, mais d'une manière beaucoup trop impli-

Digitized by Google

cite, laissant véritablement confuse la notion de chaque destinée humaine. Des critiques importantes ont été faites contre cette prépondérance au point de vue sociologique ; les esprits philosophiques, d'une valeur réelle, ont fait ressortir que cette domination du point de vue sociologique, montrait bien la fatalité qui nous domine, mais laissait réellement voilée la conception précise de chaque destinée individuelle.

Mais il faut reconnaître aussi que ces critiques n'avaient pas tenu compte de l'effort graduel par lequel, dans le *Système de politique positive,* Auguste Comte avait tendu à séparer la morale de la sociologie, c'est-à-dire le point de vue individuel du point de vue collectif. Une série de méditations continues avaient conduit Auguste Comte à construire un plan de morale positive, au moment même où la mort est venue le saisir: c'est ce plan que j'ai réalisé dans trois expositions successives, dont la dernière a commencé salle Gerson, par mon cours sur la morale théorique (1884 à 1885) et dont je publie le résumé de la dernière partie dans la *Revue occidentale.* J'ai là établi la véritable destinée de chaque individu, qui est de vivre pour et par la Famille, la Patrie et l'Humanité; où en résumé la vie affective, la vie contemplative et la vie active ont successivement pour but d'aimer, de connaître et de servir l'Humanité. Tel est le but final de chaque existence individuelle.

Néanmoins il faut reconnaître que cette systématisation est trop objective en plaçant la destinée humaine dans la considération d'êtres extérieurs à l'homme auxquels il se trouve lié et subordonné tout en les servant; sans doute, j'ai indiqué les phases diverses que prend l'activité individuelle pour un tel service, mais il manque encore un point de vue synthétique qui les réunisse sous un aspect unique; c'est ce que je vais sommairement effectuer aujourd'hui.

Je vais donc préciser la théorie de la destinée individuelle, dans la poursuite du *but objectif,* le service de l'Humanité, le but intime ou intérieur qui s'y lie, auquel chaque individu

Digitized by Google

doit se consacrer; cette unité synthétique intérieure constitue ce que j'appelle *l'existence religieuse individuelle*, absolument indispensable pour atteindre le but extérieur de notre existence.

Le but qui constitue l'existence religieuse de chaque individu, en rapport avec l'objet extérieur de sa destinée, le service de l'Humanité, consiste dans l'effort constant et continu de perfectionnement individuel, pour mieux atteindre le but de la destinée humaine. Cet effort constant sur soi-même se rapporte au double problème du règlement individuel et du ralliement collectif où nous avons vu que se trouve la destination même de la religion.

Avant d'expliquer sommairement cet effort de perfectionnement continu, il faut indiquer son mécanisme cérébral et faire voir qu'il constitue un état synthétique du cerveau, où interviennent les fonctions élémentaires et composées de celui-ci pour déterminer finalement une résultante intérieure susceptible de produire des effets extérieurs. L'opération de l'effort sur soi-même consiste, par l'action des fonctions élémentaires du caractère, *le courage*, *la prudence*, *et la persévérance*, à faire réagir nos fonctions intérieures, habituellement composées, les unes sur les autres, de manière à déterminer, par une sorte de mécanique physiologique, une réelle composition de forces. *Le courage*, c'est-à-dire l'organe de l'excitation cérébrale, met en activité une ou plusieurs des fonctions intellectuelles ou morales ou plutôt des fonctions composées; *la prudence* retient et *la persévérance* maintient dans une certaine direction. On doit même remarquer que les fonctions affectives composées, contenant un élément mental susceptible de développement, l'action du courage ou de l'entreprise peut modifier l'élément mental, non seulement dans son intensité, mais aussi dans sa nature, de manière à former des modifications étendues, d'une même fonction composée; ainsi par exemple : pour vaincre l'instinct sexuel ou du moins diminuer son intensité, la fonction d'entreprise

Digitized by Google

du cerveau met en jeu par les images correspondantes des fonctions relatives aux divers aspects de la sociabilité civique ou familiale, la persévérance les maintient solidement dans notre contemplation intime pendant que la *prudence* retient des images trop vives relatives à la sexualité et les empêche de se produire ou de se développer. Le grand aphorisme d'Hippocrate relatif à la sensation par laquelle l'intensité de l'une diminue ou voile l'intensité de l'autre, au point de supprimer momentanément la douleur, s'étend et s'applique à l'état intérieur du cerveau lui-même. Le théorème que j'établis ici, généralisation du grand principe entrevu par le prince de la médecine, coordonne et systématise un immense ensemble d'opérations empiriques, qu'ont graduellement accumulé tous les véritables directeurs moraux de l'espèce humaine.

Il résulte de notre analyse que tout ce travail synthétique d'effort intérieur repose finalement sur l'action des trois fonctions du caractère ; de là, la nécessité de cultiver ceux-ci, cela ne se doit et ne se peut que par des efforts constants et journaliers sur des sujets infiniment simples ; efforts qui doivent commencer dès notre plus tendre enfance et dont la poursuite persévérante peut seule constituer des êtres véritablement forts. M. de Maistre a dit avec raison : tel homme saura renoncer à trente ans à une femme, parce qu'enfant il a su renoncer à un morceau de sucre ; le but extérieur change, l'activité intérieure est identique.

On voit donc, d'après cette analyse capitale, quelle unité profonde tend à produire cet effort de perfectionnement intime. Mais cet effort intérieur a pour destination de mieux nous régler, pour atteindre le but même de la destinée humaine, le service de l'Humanité. Voyons d'abord le règlement de la vie affective par l'effort continu de perfectionnement ; la vie affective a pour destination, en conservant solidement notre personnalité, d'en modifier la prépondérance par le développement de la sociabilité et de la moralité

Digitized by Google

relatives au service des êtres collectifs. La multiplicité même de ces fonctions composées sera la condition de notre véritable *liberté morale*, c'est-à-dire de notre puissance de modificabilité sur nous-mêmes.

Quant à la vie contemplative, l'individu se règle par son effort sur lui-même, pour étendre le cercle de ses connaissances abstraites ou concrètes en tant qu'elles doivent servir à atteindre le but de la destinée humaine. Dans certains cas, néanmoins, l'effort doit consister à se retenir dans le développement des appétits intellectuels trop indéterminés, ou bien pour faire effort, afin d'atteindre une meilleure répartition dans l'acquisition des connaissances humaines.

Quant à la vie active, l'effort continu pour nous régler consiste à nous disposer intérieurement de plus en plus à mieux remplir nos fonctions spéciales ou professionnelles.

Quant au ralliement, l'effort continu de perfectionnement a une double destination : 1° nous rendre aptes à la meilleure harmonie possible de notre fonction spéciale avec celle des autres ; 2° nous mieux disposer à l'accomplissement de notre concours aux fonctions générales.

La constitution de l'existence religieuse individuelle varie suivant l'*époque*, l'*âge* et le *sexe*. La complication croissante de l'existence sociale qui se combine avec l'indépendance croissante des individus nécessite que l'homme devienne de plus en plus religieux, en tant que ce mot représente la puissance intérieure de l'homme sur lui-même ; et c'est, malgré des déclamations contraires, ce qui a effectivement lieu. Le Positivisme n'est que la systématisation de ce mouvement spontané. Si on considère la puissance de l'homme sur lui-même, quant à l'âge, nous verrons qu'il faut la cultiver dès le début, de manière à lui donner dans l'âge mûr ce degré d'intensité que nécessite la responsabilité individuelle de la vie. Quant au sexe, la puissance sur soi-même a, dans la femme, par l'homogénéité même de son existence, plus d'extension que d'intensité.

Digitized by Google

Nous avons donc ainsi, dans notre traité de morale théorique, déterminé, d'après une connaissance approfondie de la nature humaine, le vrai but de la destinée de chaque homme. Il nous faudra, dans la morale pratique, indiquer, en suivant l'existence de chaque individu, de la naissance à la mort, établir, en nous appuyant sur la systématisation de l'expérience des siècles, les procédés effectifs pour réaliser notre véritable destinée.

Pierre LAFFITTE.

Cadillac-sur-Garonne (Gironde), 30 septembre 1885.

Digitized by Google